R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.
RACCOLTA
VILLAROSA
224(1
NAPOLI

Rare Villanova A. 224

B. Sc. 2. c. 1.

MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE,

RECUEILLIS

Par M. DE VIGNEUL-MARVILLE.

Seconde & nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée.

Premier Volume.

R. BIBLIOTECA NAZIONALE

Imprimé à Roüen.

A PARIS,

Chez AUGUSTIN BESOIGNE dans la grande Sale du Palais, vis-à-vis la Cour des Aydes.

M. DCC.

Avec Privilége de Sa Majesté.

D'ARGONNE, N. B.

AVERTISSEMENT.

LEs Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature qui parurent l'année derniére ſous le nom de M. de Marville, & dont je ſuis redevable à M. l'Abé de Garence homme ſavant & poli, aïant été bien reçûs du Public, je ſuis obligé d'en donner une ſeconde Edition plus correcte & plus ample que la premiére. M. L. T. qui eſt fort intelligent en ces matiéres, a pris le ſoin de la reviſion de cet Ouvrage, & y a joint un ſecond Volume qui ne manquera pas de plaire, puiſque ce n'eſt qu'une ſuite des Lettres & des Mémoires que j'ai eus entre les mains. On y trouvera par tout l'utile joint à l'agréable : ce qui eſt le plus haut point de la perfection d'un Livre. La plûpart des Piéces qui compoſent ce Recuëil n'ont jamais été imprimées,

& celles qui ont déja paru, reviennent ici avec un nouvel éclat. Si pour les rendre encore plus recommandables il faloit nommer M. le Duc de Montauſier, M. le Commandeur de Grimmonville, M. le Chevalier de Breſſey, M. de S. Evremont, Meſſieurs Dupuy Gardes de la Bibliotéque du Roy, M. du Til ancien Conſeiller d'Etat, & pluſieurs autres Illuſtres dans la République des Lettres, qui en ſont originairement les Auteurs, ce ſeroit un grand ſurcroît de gloire pour l'Ouvrage. Mais je ne veux point prévenir le Lecteur. Il faut ſans avoir égard ni au nom ni à la qualité des perſonnes, qu'il ſoit content; & c'eſt en vérité tout ce que je ſouhaite.

MÊLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE.

LUDOVICUS NONNIUS, savant Médecin d'Anvers, a composé un excellent Traité, intitulé *Diæteticon, sive de Re Cibaria.* On ne peut rien lire en ce genre ni de plus utile ni de plus agréable. Il y a cent choses remarquables qui peuvent servir à l'intelligence des Poëtes Latins, principalement d'Horace, de Juvenal & de Martial, qui en corrigeant les mœurs des Romains, ont parlé des viandes qui servent aux plaisirs de la Table. Je ne sai si je dois hasarder ici une conjecture à l'égard de Martial. On lui donne quelquefois le surnom

de *Coous* ou *Cuiſinier*, ſoit que ſon Pere, ou lui-même en ſa jeuneſſe, eût cet emploi, ſoit pour quelque raiſon inconnuë, je me ſuis imaginé que c'étoit peut-être, parce que Martial dans ſes Epigrammes, ſemble affecter de parler de ce qui regarde les ſauſſes & la bonne chére.

Nonnius réveille l'opinion des anciens Médecins qui ont écrit *de ſalubri Piſcium alimento*. Il fait voir que ſelon eux, le Poiſſon eſt un aliment trés-ſalutaire aux perſonnes ſédentaires, aux vieillards, aux malades & aux gens de foible complexion; parce qu'il fait un ſang de moïenne conſiſtance, qui eſt propre à leur tempérament.

Le Médecin Simon Sethi, entre les Grecs modernes, eſt de ce ſentiment aprés Galien parmi les Latins. On m'a mandé de Paris, qu'un Médecin célébre tient cette opinion comme un dogme, dont il ſe promet de faire voir un jour l'importance.

Nonnius ſe plaint extrêmement des Arabes, qui en traduiſant les Auteurs Grecs, ont paſſé ſous ſilence ce qu'ils ont dit du Poiſſon; parce qu'on n'uſoit guéres de Poiſſon dans les quartiers de l'Arabie où ils demeuroient, le Païs étant trop chaud & peu aquatique.

Les Orientaux, excepté quelques habitans des côtes maritimes, ne mangeoient guéres de Poiſſon. Les Juifs & les Siriens n'en mangeoient preſque point ; & les Egyptiens s'en abſtenoient par ſuperſtition, s'imaginant que Venus, à qui ils rendoient un culte particulier, s'étoit métamorphoſée en Poiſſon. Sous le Septentrion l'on mange plus de Poiſſon que par tout ailleurs. En Hollande & en Angleterre, le peuple mange plus de Poiſſon que de viande. Généralement dans l'Occident, ſur tout en France, le Poiſſon eſt aſſez d'uſage. Les Romains en faiſoient leurs délices. Les Eſpagnols en mangent peu, & l'accommodent tres-mal.

Il ne ſe voit perſonne qui naiſſe avec averſion pour la viande ; mais il y a bien des gens qui ſont nez avec un extrême dégoût pour le Poiſſon, & qui ne peuvent le digérer. Philippes II. Roy d'Eſpagne ne le pouvoit ſouffrir, & n'en mangeoit jamais : Il diſoit que ce n'étoit que de l'eau gelée, ou de la gelée d'eau. Il eſt vrai auſſi qu'il y a des gens qui ſont trés-friands de Poiſſon : La Reine Atergatis l'aimoit avec tant d'excés, qu'elle défendit à ſes ſujets d'en manger,

de crainte qu'il n'y en eût pas assez pour elle.

¶ C'est une lecture bien séche & bien triste que celle des Rabins. Néanmoins si l'on vouloit recuëillir toutes leurs pensées & leurs expressions groteſques, il y auroit dequoi rire. Quand on interroge ces Docteurs sur la Loi *Zelotipia*, qui est en grande vénération parmi eux, & qu'on leur demande combien il faut qu'une femme demeure de tems avec un homme suspect, afin que son mari la puisse légitimement soupçonner d'infidélité ? Ils répondent gravement, qu'il suffit qu'elle y demeure autant de tems qu'il en faut pour faire cuire un œuf frais, & l'avaler.

¶ On sait que le Cardinal Bracantio a fait un Traité du *Chocolat* : Mais on ne sait peut-être pas que le Cardinal de Lion. Alphonse de Richelieu, est le premier en France qui a usé de cette drogue. J'ai oüi dire à l'un de ses Domestiques, qu'il s'en servoit pour modérer les vapeurs de sa rate ; & qu'il tenoit ce secret de quelques Religieux Espagnols qui l'apportérent en France.

¶ C'est une chose qu'on a souvent expérimentée dans les montagnes de Dau-

phiné & de Savoïe, que les liévres qui ſont blancs, parce qu'ils ont toûjours la nége devant les yeux, deviennent gris quand on les enferme dans des lieux où ils ne voïent point de nége ; & que quand on les remet dans les néges, ils reprennent leur premiere blancheur.

¶ Le Cardinal de Richelieu diſoit qu'il ne connoiſſoit au monde que trois hommes ſouverainement ſavans, qui étoient Meſſieurs de Saumaiſe, Grotius & Bignon. Feu M. de Peïreſc diſoit que Grotius valoit deux Saumaiſes. M. Baſnage le nie, & dit que Grotius égale ſeulement Saumaiſe & Scaliger. Je parirois bien pour M. de Peïreſc contre M. Baſnage ; & il y auroit bien des gens, entr'autres M. Colomiez, qui ſeroient de moité avec moi. M. de Saumaiſe avoit l'eſprit trés-vif, & la mémoire prodigieuſe. Autant de Livres de ſa façon, autant d'*Impromptu* : Mais il ne digéroit pas aſſez les matiéres qu'il traitoit : Ce qu'il donnoit au public, il le donnoit tout crû, avec dédain, & comme tout en colére. Il ſembloit jetter ſon Grec, ſon Latin & toute ſa ſcience à la tête des gens. Grotius au contraire, conſidére tout, digére tout, l'ordonne & le ran-

ge ſagement : Il reſpecte & ménage ſon Lecteur : Son érudition eſt comme un grand fleuve, qui ſe répand largement, fait du bien à tout le monde. Autant d'Ouvrages de Grotius, autant de chef-d'œuvres en tout genre ; ce qui eſt ſans exemple chez les Anciens & chez les Modernes. Jamais Auteur n'a mieux choiſi ſes ſujets d'écrire : Il s'agrandit avec eux, & ils s'agrandiſſent avec lui : *Creſcit cum amplitudine rerum vis ingenii.*

¶ Etant à Leyde, M. le M. me dit : Je ne ſai pourquoi ceux qui ont pris ſoin de la nouvelle Edition du Breviaire de C... au lieu de la magnifique Oraiſon : *Deus qui ad majorem tui nominis gloriam, &c.* que les N. N. ont fabriquée pour leur S. N. N. ont ajuſté à ce Saint, l'Oraiſon des B. *Viti, Modeſti & Creſcentiæ*, qui ſe trouve dans le Breviaire Romain le 15. de Juin : *Da Eccleſiæ tuæ quæſumus Domine, ſanctis Martyribus tuis Vito, Modeſto atque Creſcentia intercedentibus, ſuperbè non ſapere, ſed tibi placitâ humilitate proficere ; ut prava deſpiciens, quæcumque recta ſunt liberâ exerceat charitate. Per Dominum noſtrum, &c.*

¶ Ceux qui disent que le Bocalini n'est pas le véritable Auteur de la *Pietra di Parrangone*, & qu'il n'a fait que prêter son nom aux Cardinaux Borgheſe & Caëtan, qui cherchoient à ſe venger des Eſpagnols à coups de plume, en diſent trop. Le ſtile de ce Livre eſt conſtamment le même que celui des autres Ouvrages de Bocalin : C'eſt par tout le même génie & le même tour d'eſprit qui régnent. Ses *Raguali di Parnaſſo*, ſont écrits ſur le modêle de Lucien ; & l'on peut dire que cet Auteur eſt le Lucien d'Italie. Il a eu depuis ſa mort des imitateurs ; mais il n'a point eu d'égal que le malheureux Ferrante Pálavicin, Auteur du *Divortio Celeſte*, & du *Corrèrio Sualiggiato*. Trop d'eſprit & trop d'emportement, firent périr ces deux rares Ecrivains. On eut beau les avertir : *Ma gli animi vivaci non poſſono ſempre reprimere ſi grandi pruriti, ondo ò biſogna che ſfogino, o vero che reſtino ſuffocati.* Il faut que ces gens-là ſi vifs s'échapent, ou qu'ils crévent. Il en coûta la tête à Pálavicin ; & le Bocalin *fu ſacchettato* ; c'eſt-à-dire ſi bien battu par les Eſpagnols, qu'il en mourut peu d'heures aprés. C'eſt une invention des Italiens pour tuer un hom-

me ſans répandre de ſang, de le fraper rudement ſur le dos avec des ſachets remplis de ſable. Les meurtriſſeures en ſont incurables : la gangréne s'y met ; & la mort achéve le meurtre.

Je dirai deux mots de l'hiſtoire de Ferrante Pálavicin pour l'inſtruction de pluſieurs.

Ferrante Pálavicin Chanoine de Latran, illuſtre par ſa naiſſance & par ſon mérite, ſe broüilla malheureuſement pour lui, avec les Barberins, durant leur plus grande élevation, & les déchira par ſes cruelles ſatires. Elles parurent d'abord écrites à la main, & peu aprés imprimées avec une planche, ſur laquelle étoit gravé un Crucifix planté dans des épines ardentes, & environné d'un gros eſſein d'abeilles, avec ce verſet des Pſeaumes : *Circumdederunt me ſicut apes ; & exarſerunt ſicut ignis in ſpinis ; & in nomine Domini, quia ultus ſum in eos* : faiſant alluſion aux abeilles que les Barberins portent dans l'écuſſon de leurs armes. Pálavicin marcha quelque tems à couvert ; mais à la fin étant reconnu auteur de ces ſatires, il ſe retira à Veniſe, où ſes ennemis lui dreſſérent un piége, dont il ne s'aperçût que lorſqu'il fut tombé de-

dans. Le fils d'un Libraire de Paris qu demeuroit chez un Libraire de Veniſe, où Pálavicin venoit d'ordinaire converſer avec les Savans qui s'y rencontroient, gagné par les Barberins, lui fit entendre que s'il vouloit paſſer en France, il ſeroit parfaitement bien reçû du Cardinal de Richelieu, qui cherchoit un homme comme lui pour écrire ſon hiſtoire. La choſe lui fut répétée tant de fois, qu'à la fin il y prêta l'oreille; & quand il eut mordu à l'hameçon, il vint des lettres ſupoſées, par leſquelles on lui promettoit une groſſe penſion, avec ordre au Libraire de l'amener en France, & de fournir largement aux frais du voïage. Ils partirent enſemble, & arrivérent joïeuſement à Vaiſon, petite Ville de la dépendance du Pape dans le Comtat d'Avignon, où le Libraire feignoit avoir des affaires importantes. A l'entrée de cette Ville, Pálavicin voïant les armes du Pape, s'écria, ah! je ſuis perdu: mais le traître qui l'accompagnoit, l'aſſurant qu'il n'y avoit rien à craindre, l'engagea dans une Auberge, où des Gardes, ſous prétexte de viſiter les valiſes, ſe ſaiſirent de lui, & le jettérent dans une Priſon, d'où il fut conduit à Avignon.

Il cria bien haut, mais on ne l'écouta point; & quand il vit qu'on laiſſoit évader le Libraire, il reconnût trop tard qu'il étoit vendu & trahi.

Le bel eſprit & la belle humeur de Pálavicin, gagnérent le cœur du Géolier, qui prenant compaſſion de ſa mauvaiſe fortune, adoucit autant qu'il pût les amertumes de ſa priſon, qui dura plus d'une année. Il permettoit aux honnêtes gens de la Ville & d'alentour, de le voir, & de charmer ſes ennuis par des entretiens agréables. Mais Pálavicin enfin, trop impatient dans ſon malheur, chercha les moïens de ſe ſauver. Il n'en voïoit qu'un qui lui paroiſſoit immanquable; c'étoit de percer une porte condannée dans la muraille de la Priſon. Une nuit lorſque chacun repoſoit, il mit le feu avec une bougie à la porte de ſon cachot, & aïant fait ſauter la ſerrure, il s'attacha à la porte qu'il avoit en vûë, & la perça aiſément: mais il trouva derriere une porte de fer qui le jetta dans le deſeſpoir. Le Geolier s'étant éveillé au bruit, & le trouvant dans l'action, le maltraita fort. Les plaintes en furent portées au Magiſtrat, qui reçût ordre de la Cour de Rome de

faire le procés à Pálavicin ; quelques jours aprés on lui coupa le cou. Ses amis le firent enterrer *celeriter*, *& parvo cultu* ; mais ils le pleurérent amérement, regretant qu'un ſi bel eſprit ſe fût attiré par ſa faute une fin ſi honteuſe.

¶ Il y a dans le grand Bullaire des Seraphins une Bulle aſſez remarquable d'Urbain VIII. par laquelle ce Pape, pour ſatisfaire aux juſtes plaintes du Doïen & du Chapitre de la Cathédrale de Seville, excommunie ceux qui prennent du Tabac dans les Egliſes. Les Prêtres en Eſpagne en prenoient juſques ſur l'Autel ; & c'eſt peut-être ce qui a fait diré à l'Abbé Niſſeno, que c'eſt le diable qui a aporté cette herbe abominable des Indes en Eſpagne, & dans tout le reſte du monde. Quand elle parut la premiere fois en France, elle fut apellée *Nicotiana* de M. Nicot qui l'aporta de Portugal, ou herbe à la Reine, à cauſe que ce Magiſtrat la preſenta à la Reine Catherine de Medicis. On pouroit l'apeler aujourd'hui plus juſtement *Planta Regalis*, ou l'Herbe des Partiſans, dautant qu'elle attire dans les coffres du Roy plus d'or & d'argent qu'il n'en pouroit tirer des Mines les plus riches.

¶ Saint Thomas d'Aquin étoit Normand, & Bas-Normand du côté de ſa Mere, qui étoit ſortie des Seigneurs Tancrede de Hauteville, &c. La preuve s'en trouve dans de vieux Manuſcrits à Coûtances, & dans l'*Année Dominicaine* compoſée par un Jacobin, qui en fait mention le ſeptiéme de Mars Fête de ſaint Thomas.

Ce point d'Hiſtoire a donné lieu à une rencontre qui poura réjoüir le Lecteur. Un Prédicateur Bas-Normand, & d'un Ordre Régulier, prêchant avec réputation dans une Ville célébre de Bretagne, fut prié par certains Religieux de cette Ville, de leur donner un Sermon de ſa façon le jour de ſaint Thomas. Le Prédicateur reçût avec plaiſir l'honneur que ces Religieux lui faiſoient, les aſſurant qu'il cherchoit depuis long-tems l'ocaſion de faire connoître au Public que ſaint Thomas d'Aquin étoit Normand & Bas-Normand. Ces Peres éfraïez de ce diſcours, priérent trés-humblement le Prédicateur de ne rien dire de ſemblable, vû que les Bretons haïſſent les Normans à mort, ce ſeroit les détourner de leur dévotion envers le Saint, & leur rendre les Thomiſtes abominables. Le

Prédicateur leur repartit, qu'il ne vouloit offenſer perſonne, ni rien dire en chaire que de bien à propos. Mais le jour de la Fête, ſur le milieu du Sermon, venant à parler de la profonde ſageſſe de ſaint Thomas, il éleva tout d'un coup une voix de tonnerre, s'écriant à pleine tête : *Auſſi étoit-il du Païs de Sapience le grand Saint, Normand & Bas-Normand du côté de ſa Mere.* Ce mot lâché, il ſe fit un éfroïable murmure par toute l'Egliſe, & un ſiflement comme de ſerpens irritez. Le Prieur outré juſqu'au fonds du cœur, ſortit de l'Auditoire, & s'en alla préparer toutes choſes à la vengeance. Quand le Prédicateur aprés ſon action, fut retourné à la chambre deſtinée au repos des Orateurs ſacrez, le Frere qui devoit l'aſſiſter, mit le feu à un fagot moüillé ; & ſe retirant, ferma la porte à double tour. La fumée étoufoit le Prédicateur, & il avoit beau vouloir exciter la flâme du coin de ſon manteau, plus il faiſoit de mouvement, & plus il étoufoit. Il bût toute ſa ſueur dans cet exercice ; & ne trouvant ni pain ni vin pour ſe ſoûlager, il ſe jetta ſur la paillaſſe d'un lit dégarni pour prendre un peu de repos : Mais il ne lui fut pas poſſible, ne pouvant deviner à quoi ſe termineroit

un jeu ſi deſagréable. Il étoit dans ces inquiétudes, quand ſur le ſoir il entendit ouvrir ſa porte, & une voix qui lui crioit : *Si vous voulez ſouper, entrez dans la chambre voiſine.* Preſſé de la faim, car de la journée il n'avoit pris qu'un boüillon, il paſſa bruſquement de ſa chambre dans celle qu'on lui marquoit. D'un premier coup d'œil il aperçût une table bien couverte : Un grand turbot étaloit ſes franges ſur les bords d'un vaſte baſſin ; des ſoles, des vives, un ragoût & une tourte de poiſſon, tenoient les quatre coins de la table ; & dans les entre-deux, il y avoit des capres, des olives, une ſalade avec des enchois, & des huîtres marinées. Le vin brilloit ſur le bufet dans des caraphes de criſtal ; & les verres étoient proprement rinſez. Le Pere Prieur avec ſon Soûprieur & quatre autres de ſes Religieux, prenoit l'air d'un grand feu. Le Prédicateur les ſalua tous : mais pas un ne fit ſemblant de le voir ni de l'écouter. On preſenta à laver ; le Prieur y invita les ſiens, ſans faire nulle civilité au Prédicateur. On ſe mit à table ; le Prieur mit ſon Soûprieur à côté de lui, les autres ſe rangérent de ſuite deux de chaque côté, perſonne ne diſant au Pré-

dicateur : mettez-vous là. Cependant comme il s'aperçût qu'il y avoit un septiéme couvert, & une septiéme place, il prit sans façon le lieu qu'on lui laissoit. Le Prieur servit ses Religieux, & ne mit rien sur l'assiéte du Prédicateur. Mais le Prédicateur, homme bien avisé, se servit lui-même, & du tranchant de son coûteau fit une bréche irréparable à la tourte qu'il avoit sous les yeux. Le Prieur à plusieurs retours bût la santé de ses Religieux; & ils lui en firent raison, ne faisant nulle mention du Prédicateur, non plus que s'il n'y avoit point été. Il bûvoit pourtant à la sourdine, & on le laissoit boire. Au dessert, le Prieur le verre à la main dit, en s'adressant à ses Religieux : C'est la santé du Prédicateur *Asinus*, *Asinior*, *Asinissimus*, qui a osé prêcher contre la vérité de l'Histoire, que saint Thomas est Normand & Bas-Normand, vous m'en ferez raison. Le Prédicateur se voïant ataqué personnellement, prit son sérieux, & dit d'un ton grave : C'est à tort mes Peres, que vous me traitez si mal : J'ai prêché la vérité dans la chaire de vérité; & c'est à la plus grande gloire de saint Thomas, que j'ai déclaré qu'il étoit Normand & Bas-Normand; en voici la

preuve. Alors tirant dessous son manteau l'*Année Dominicaine*, composée par un savant Jacobin, leur fit voir qu'il n'avoit point parlé témérairement & sans autorité. Le Prieur prit ses lunettes pour examiner la chose ; le Soûprieur l'acoloit pour voir de plus prés ; & les autres regardoient pardessus l'épaule de ceux-ci. Enfin convaincus par leurs propres yeux, & craignant que le Prédicateur ne se vengeât de l'insulte qu'on lui avoit faite, s'acusérent eux-mêmes d'inconsidération, comblérent le Prédicateur de loüanges, admirérent sa profonde érudition, & la grande connoissance qu'il avoit des anciennes Généalogies ; & aprés mille aclamations, le conjurérent d'oublier ce qui s'étoit passé. Le Prieur fit signe qu'on aportât d'une certaine liqueur toute céleste qui sert à apaiser les émotions qui s'élévent quelquefois entre les Freres. Chacun en bût la mesure necessaire pour avoir son effet ; & le sommeil étant survenu, on ne se souvint plus de cette histoire de part ni d'autre, que pour s'en divertir, & en rire de tout son cœur.

¶ Un Espagnol a dit que les bêtes n'ont point d'ame. Un François l'a dit aussi : Mais un Italien plus outré, s'est avisé de soûtenir

ſoûtenir que les femmes n'ont point d'ame, & ne ſont pas de l'eſpéce des hommes : *Che le donne non habbino anima, & che non ſiino della ſpetie de gli huomini, e vienne comprobato da molti luoghi della Scrittura ſanta :* ce que l'Auteur tâche de prouver par pluſieurs paſſages de l'Ecriture Sainte qu'il ajuſte à ſa fantaiſie. Tant que ce Livre ne parut qu'en Latin, l'*Inquiſition* ne dit rien ; mais dés qu'il fut traduit en Italien, elle le cenſura, & le défendit. Les Dames d'Italie prirent ce ſiſtême bien diverſement : Les unes étoient fâchées de n'avoir point d'ames, & de ſe voir ſi fort ravalées au deſſous des hommes, qui les traiteroient doreſnavant comme des guenons : Les autres aſſez indiférentes, ne ſe regardant plus que comme des machines, ſe promettoient de faire ſi bien joüer leurs reſſorts, qu'elles feroient enrager les hommes.

Il étoit bien juſte d'arrêter le cours de cette héréſie qui eſt ancienne, & ſi ancienne, que l'Eccléſiaſtique paroît l'avoir combatuë, lorſqu'il a dit que *Dieu avoit créé à Adam une Compagne ſemblable à lui ; & qu'il leur avoit donné à tous deux une langue, des yeux, des oreilles ; & par*

deſſus tout cela, une ame pour penſer & ſe conduire.

L'Auteur du Commentaire ſur les Epîtres de S. Paul, fauſſement atribué à ſaint Ambroiſe, dit ſur le chapitre onziéme de la premiere aux Corinthiens, que les femmes ne ſont pas faites à l'image & reſſemblance de Dieu : *Fœminas ad imaginem Dei factas non eſſe.*

Les Turcs ſemblent tenir quelque choſe de cette opinion ; & s'ils ne croïent pas que les femmes n'ont point d'ames, ils croïent au moins que leur ame eſt ſi peu de choſe, qu'elle ne ſert de rien pour leur ſalut. Ils ſe perſuadent que les femmes ne ſe peuvent ſauver que par leurs maris, & les filles par leurs peres, comme ſi elles n'avoient point d'autres ames, que celles de leurs peres & de leurs maris.

¶ M. le Marquis de Fontenay Mareüil Ambaſſadeur de France à la Cour de Rome, diſoit qu'il avoit apris à Veniſe, de la propre bouche de *Fra-Paolo*, qu'il n'avoit écrit l'Hiſtoire du Concile de Trente, que pour venger ſa République de l'injure qui lui étoit faite par le *Scutinio della liberta Veneta.* Ce Moine eſtimoit que c'étoit la ſeule réponſe qu'on pouvoit faire à ce Livre : ſurquoi M. de Mareüil

lui dit ; *Mon Pere , cela s'apelle donner un coup d'épée pour un ſouflet.*

¶ La plûpart des femmes des Savans tirent tant de vanité de la capacité & du mérite de leurs maris , qu'elles s'en rendent inſuportables. La femme de Barclay auteur de l'*Argenis* , ſe conſidéroit comme la femme d'un demi Dieu , & ne croïoit pas que perſonne au monde fût comparable à ſon mari. Cela parut bien aprés ſa mort ; car ſon héritier lui aïant fait dreſſer un Sépulcre avec ſon buſte dans l'Egliſe de ſaint Laurent de Rome, à côté d'un Tombeau que le Cardinal Barberin avoit conſacré à la mémoire de ſon Précepteur Bernard Guilielmi , Madame Barclay en fut ſi indignée , qu'elle fit démolir le Sépulcre , & aporter le buſte chez elle , diſant que les cendres d'un auſſi galant homme que Monſieur Barclée , ne repoſeroient jamais bien auprés de ce vilain Pedant.

Madame de Saumaiſe , outre qu'elle s'imaginoit être Princeſſe , parce qu'elle ſupoſoit que ſon mari deſcendoit des Ducs de Bourgogne , & qu'il étoit allié à la Maiſon de nos Rois , croïoit être la Reine des ſciences , Monſieur de Saumaiſe étant regardé comme un ſouverain parmi

les Critiques & les Savans. La bonne Dame se mêloit dans toutes les conférences qui se tenoient dans le cabinet de son Mari. Elle y parloit avec hauteur, & décidoit de tout en souveraine. Comme M. de Saumaise étoit aussi doux & aussi honnête dans la conversation, qu'il l'étoit peu dans ses écrits, cette orgueilleuse Xantipe croïoit qu'il s'oublioit quand il ne maltraitoit pas les gens, & qu'il ne leur disoit pas des injures.

La premiere femme de M. Rohault, disciple de M. Décartes, dont il expliquoit la Philosophie dans des conférences publiques, se mettoit ces jours-là sur la porte de sa maison, & en refusoit l'entrée à tous ceux qui n'avoient pas l'air de qualité; persuadée qu'il faloit avoir cet air pour mériter d'écouter son Mari. Le bon homme se tuoit de lui dire, que la fortune ne donne pas toûjours de riches habits aux Philosophes : elle vouloit voir du velours, & n'en démordoit point.

La femme du moderne *Roscius*, au desespoir de ce qu'on refusoit les honneurs funébres à son époux, crioit comme une enragée : *Eh pourquoi refuser ces petits devoirs à un homme qui a mérité des Autels!*

¶ L'Abé Godon Chanoine de Roüen, & ancien Précepteur de M. l'Abé de Lionne, a traduit d'Italien en François l'Hiſtoire du Concile de Trente de Pálavicin. Il ne veut point donner cette Traduction au public ; parce que cette Hiſtoire, à ce qu'il prétend, n'eſt pas *di guſto Francéſe*. Il aſſure que la Satire qui parut il y a quelques années contre cet Hiſtorien, ſous le titre d'*Evangile de Pálavicin*, & qu'on a atribuée au malheureux M. le Noir de Séez, eſt remplie de calomnies ; que les paſſages tirez de cet Auteur, ſont ou fauſſement alléguez, ou malicieuſement tournez en ridicule ; & que l'endroit où on lui fait dire des choſes ſi impertinentes d'Ariſtote, eſt un des plus beaux endroits de tout le Livre. Cela mérite bien d'être examiné ſur l'original.

¶ Un Gentilhomme de la ſuite de M. le Nonce m'étant venu voir, la converſation tomba ſur les Hiſtoriens anciens & modernes. Je lui demandai ce que l'on diſoit en Italie de l'Abé Maimbourg ? On dit de lui (me répondit-il) qu'il eſt entre les Hiſtoriens ce que *Momus* eſt entre les Dieux ; qu'il n'eſt là que pour faire des hiſtoriétes & des contes à dormir debout.

¶ M. de Brebeuf dans ſa jeuneſſe n'avoit d'inclination que pour Horace : un de ſes amis, nommé Gautier, qui eſt mort Lieutenant Général de Clermont en Beauvoiſis, avec la réputation de bel eſprit, n'avoit au contraire d'atachement que pour Lucain, & le préféroit à tous les autres Poëtes. Cette préférence cauſoit ſouvent des diſputes entr'eux ; mais à la fin fatiguez de toûjours diſputer & de ne rien terminer, ils convinrent que chacun d'eux liroit le Poëte de ſon compagnon, l'examineroit, & en jugeroit avec équité. La choſe fut faite, comme elle avoit été réſoluë ; & il arriva que M. Gautier aïant lû Horace, en fut ſi charmé, qu'il ne le quita jamais depuis ; & que M. de Brebeuf aïant lû Lucain, s'y abandonna deſorte, qu'enivré de ſon génie, il devint auſſi Lucain que Lucain même, & encore plus, *Lucano Lucanior* dans la Traduction en vers François qu'il nous en a donnée.

¶ Il eſt remarquable qu'en ce qui regarde le progrés des Arts & des Sciences, le haſard & la fortune y ont toûjours quelque part. J'ai oüi dire au Pere Salmon de l'Oratoire, & cela m'a encore été confirmé par d'autres, que le Pere Mal-

branche aïant fait ſes études de Philoſophie & de Théologie à l'ordinaire, & ſans autre deſſein que de s'adonner à la piété, ce fut par haſard qu'en remuant des Livres chez un Libraire, *l'Homme de Décartes* lui tomba ſous les mains, qu'il en lût quelque choſe, & que ce quelque choſe l'obligeant de lire le reſte, il entra de lui-même dans ces profondes méditations, qui ont donné naiſſance à ces beaux ouvrages de Phyſique, de Méthaphyſique & de Morale, qui le font paſſer pour le Platon de nos jours.

¶ Il y a du bonheur & du malheur à tirer des Etymologies, comme il y en a à tirer à la Blanque. Pour une de bonne, cent de mauvaiſes. La plûpart de celles des Anciens ne valent rien, & celles des Modernes ne ſont guéres meilleures. Il n'en faut pourtant pas tout-à-fait mépriſer l'exercice. Une méchante Etymologie, à force d'y refléchir, donne quelquefois naiſſance à une bonne; & aprés avoir longtems mal deviné, à la fin on devine bien. Les Stoïciens recherchoient avec ſoin l'étymologie de chaque terme. Les Juriſconſultes tout de même; & c'eſt ſuivant leurs maximes, que Ciceron veut bien admettre l'étymologie de *Fidélité*, qui vient (ſelon

quelques Auteurs) de ce que la fidélité consiste à faire ce que l'on dit, ou plûtôt ce que l'on promet : *Credamusque quia fiat quod dictum est, appellatam fidem.*

¶ Messieurs de Thou, qui ont été si long-tems chez nous, la gloire & l'ornement des belles Lettres, n'avoient pas seulement la noble passion de remplir leur Bibliothéque d'excellens Livres qu'ils faisoient rechercher par toute l'Europe, ils étoient encore trés-curieux que ces Livres fussent parfaitement bien conditionnez. Quand il s'imprimoit en France, & même dans les Pais étrangers quelque bon Livre, ils en faisoient tirer deux ou trois exemplaires pour eux, sur de beau & grand papier qu'ils faisoient faire exprés, ou achetoient plusieurs exemplaires, dont ils choisissoient les plus belles feüilles, & en composoient un volume le plus parfait qu'il étoit possible. Mais aprés tant de soins & tant de dépenses, cette belle & riche Bibliotéque a été sur le point d'être dissipée ; & ce n'a été qu'en passant en d'autres mains, & changeant de nom, qu'elle s'est sauvée du naufrage. M. de Menard l'a achetée ; & ce n'est plus aujourd'hui *Bibliotheca Thuana*, si célébre par toute l'Europe, c'est par son

ſon deſtin, *Bibliotheca Menarſiana*, comme l'apelle Santeüil dans un Poëme Latin qui nous tire les larmes des yeux.

¶ Le fameux Guy Patin étoit ſatyrique depuis la tête juſqu'aux pieds. Son chapeau, ſon colet, ſon manteau, ſon pourpoint, ſes chauſſes, ſes bottines; tout cela faiſoit nargue à la mode, & le procés à la vanité. Il avoit dans le viſage l'air de Ciceron, & dans l'eſprit le caractére de Rabelais. Sa grande mémoire lui fourniſſoit toûjours dequoi parler, & il parloit beaucoup. Comme il ſavoit quantité de choſes ſinguliéres, & qu'il diverſifioit aiſément la converſation, on l'écoutoit avec plaiſir. Il étoit hardi, téméraire, inconſidéré: mais ſimple & naïf dans ſes expreſſions. Grand ennemi des Charlatans; plus ſavant qu'habile & heureux Médecin. Sa Bibliotéque étoit nombreuſe, & aſſez garnie de Livres d'un certain genre, qui ont fait tort à ſa réputation, & à la fortune de ſon fils. Lorſque nous étions encore tout jeunes, nous nous excitions les uns les autres, à aller écouter ſon beau latin & ſes bons mots dans l'Ecole de Médecine où il profeſſoit. On a de ſon ſtile dans la Vie du Médecin Piétre, que le bon homme Baleſdans a fourée ſans exa-

men, parmi les Eloges des Hommes Illuſtres de Papyre Maſſon. Il avoit promis pluſieurs Ouvrages au Public, entr'autres une Hiſtoire des Médecins célébres: mais il n'a point exécuté ſes promeſſes. Il ne reſte de lui que ſes Lettres qui ſont le portrait au naturel de ſon cœur & de ſon eſprit. C'eſt dommage qu'elles ſoient tachées d'impiétez & de médiſances atroces. On pouroit mettre juſtement à leur tête ou ſous le portrait de l'Auteur, ce mot des Anciens : *Cavete canem.* Ce qu'il dit du Cardinal du Perron, eſt une horrible calomnie qui n'a nul fondement. Ce grand homme étoit auſſi ſage & auſſi vertueux qu'il étoit ſavant.

Un des premiers exercices de M. Patin à Paris fut de corriger les épreuves chez les Imprimeurs, en quoi il réüſſiſſoit parfaitement. Mr Riolan, l'honneur des Médecins de ſon tems, à la ſeule vûë de quelques-unes de ſes corrections, jugea avantageuſement de ſon eſprit & de ſa capacité, & lui donna ſon amitié. Au commencement qu'on eut trouvé l'Art d'imprimer les Livres, les plus grands hommes faiſoient gloire d'être les correcteurs des habiles Libraires. Les Médecins, les Juriſconſultes, les Prêtres, & les Evê-

ques mêmes s'en mêloient. *Joannes Andreas Præsul Alerienſis, in Coradi Suveynheym & Arnoldi Pannarts Libraria Taberna* ἐπαγορδωτὴς *esse non dedignatus est.*

M. Patin faiſoit profeſſion d'une Philoſophie un peu forte, & qui aprochoit de celle des Cyniques. Mais aprés tout, il ne pût ſuporter la diſgrace de ſon fils *Carolus :* ce qui avança ſes jours. Sa famille étoit du Beauvoiſis. Un de ſes parens me fit remarquer par rencontre à la porte du Charnier des Sts Innocens du côté des halles, l'Epitaphe de l'un de ſes ancêtres qui s'étoit habitué à Paris. Cette Epitaphe avoit pour timbre, un arbre gravé dans la pierre, & de petits oiſeaux qui s'envoloient. Autour étoit cette deviſe, ou plûtôt ce *Rebus* de Picardie : *Ils ne s'y ſont pas teints*, pour équivoquer à *Patin.*

¶ Il n'y a guéres de choſes dont les Hiſtoriens doivent avoir plus de ſoin que de la propriété des noms des Familles, des Villes & des Places. C'eſt une faute preſque irréparable dans M. de Thou, d'avoir latiniſé à ſa fantaiſie les noms des Perſonnes de remarque dont il fait mention. M. du Cange a fort bien obſervé ſur Ville-Hardoüin, qu'il y a pluſieurs cho-

ſes obſcures dans cet Hiſtorien, tant pour les circonſtances de l'Hiſtoire Bizantine, que pour les noms & les ſurnoms des Familles pour la plûpart éteintes, & des noms propres des Villes & Places de la Grece, corrompus à l'égard de leurs anciennes apellations.

Le Venitien Paolo Ramuſio, qui trouve cela à redire dans Ville-Hardoüin, a échoüé lui-même contre cet écuëil dans ſon Hiſtoire Latine de Conſtantinople, quand il parle des Familles Françoiſes. On eſt aſſez embaraſſé à cet égard dans la lecture des Mémoires de Comines : ce qui vient ſans doute de la faute des Copiſtes, qui ſe ſont mêlez de corriger ce qu'ils n'entendoient point. L'Hiſtorien d'Avila, en rendant compte de nos guerres civiles, ſe trompe ſouvent aux noms propres des Perſonnes & des Villes de France. Il y a auſſi quelques fautes dans les Mémoires Italiens du Cardinal Bentivoglio, où des noms propres de Familles Françoiſes ſe trouvent corrompus : Il eſt vrai qu'il y a peut-être en cela plus de la faute de l'Imprimeur que de l'Hiſtorien, qui ſavoit fort bien le François ; & en effet les Imprimeurs Holandois ſont ſujets à ces fautes dans les Livres des Etrangers qu'ils met-

tent ſous la preſſe. Mais pour n'épargner perſonne, il faut dire que touchant les langues vivantes, nous n'avons guéres d'éditions bien correctes que celles des Imprimeurs qui parlent naturellement ces Langues.

La cauſe la plus générale pourquoi ſon broüille tout quand on latiniſe les noms propres, c'eſt que juſqu'à preſent on n'a rien eu de réglé touchant cette maniére de faire. Il ſeroit ſouhaitable que quelqu'habile Grammairien entreprît d'en compoſer des régles, qui étant certaines, feroient que chacun s'entendroit : Mais comme cela n'eſt pas encore fait, il eſt plus à propos de laiſſer les noms propres tels qu'ils ſont dans leur Langue, que de les rendre inintelligibles en les voulant latiniſer de fantaiſie.

¶ Quand M. de Saumaiſe ſe mêloit de faire des Vers François, il faiſoit pitié. On en peut juger par ceux de ſa façon, qui ſe trouvent dans l'une de ſes Lettres à M. *Staackmannus* Holandois, qui avoit bien la mine d'être auſſi bon Poëte François que M. de Saumaiſe.

Voici ces beaux Vers. C'eſt un Sonnet, j'en avertis le Lecteur.

Où vas-tu chére Muſe ? où eſt toute ta bande ?
As-tu laiſſé tes Sœurs : que fais-tu ſeule ici ?
Ton ſéjour eſt Paris ; cependant te voici.
Quelle humeur t'a portée à venir en Holande ?

Mais me trompé-je point ? dis-moi je te demande,
Ne viens-tu pas de France ? & pourquoi donc ainſi,
Change-tu ces doux lieux en un air ſans merci,
Où toûjours pluie ou vent, ou le froid nous gourmande.

Je ne me trompe point, la Muſe que je voi
Au geſte & à l'habit n'a rien, comme je croi,
Qui nous faſſe juger qu'elle ſoit Holandoiſe.

Je ſuis pourtant trompé. Qui ne le ſeroit pas ;
Voïant ſa parole, & ſon port & ſon pas,
Sa face & ſa façon, & ſa robe Françoiſe.

Il eſt bon d'avoir de ces exemples, qui font voir qu'il eſt ſouvent avantageux d'écrire en une Langue qui ne ſoit pas trop connuë : car ſi ces Vers étoient écrits en Latin ou en Grec, ils ne manqueroient pas, venant de la veine de l'incomparable Saumaiſe, de paſſer pour un chef-d'œuvre de l'art. Les Anciens ont cela pardeſſus les Modernes, qu'on n'entend pas aſſez leur Langue pour bien juger de leurs Ouvrages. Nous ne connoiſſons pas toutes les beautez de leur élocution ; mais nous n'en connoiſſons pas auſſi tous les défauts.

¶ Le ſtile des Anglois eſt un ſtile long, ennuïeux, embaraſſé, trés-dificile à traduire en Latin, en Italien & en François. *Orationis ſtructura quæ hîc apud generoſiores laudatur, & uſu maximè apud eos obtinuit, amplis & pluribus ſibi invicem connexis periodis conſtat : atquè hoc anglico ſermone eſt familiare, ut per alias rationes, ſed potiſſimùm per pronomina & participia relativa (qualia nulla ſuppetunt) ſententias diſtinctas & verborum comprehenſiones ambituſque ſimul in unam periodum ſcriptores compaginent, quas indivulſas in latinum traducere eſt perdifficile.* Il faut avoir ceci devant les yeux, quand on lit les ouvrages des Anglois en leur Langue, & quand on travaille à les traduire en la nôtre. Peut-être que l'Anglois ſe traduiroit mieux en Eſpagnol qu'en François, comme le François ſe traduit mieux en Grec qu'en Latin. L'Italien ne trouve guéres de langue qui lui ſoit tout-à-fait propre pour être traduit avec toute ſa délicateſſe & tous ſes diminutifs. L'Allemand s'accommode aſſez de la Langue Latine.

La prononciation des Anglois n'eſt pas moins dure que leur langage : mais ils ſont inſuportables quand ils prononcent

le Latin. Le ſavant Hubert Languet dans les Lettres latines qu'il adreſſe *ad Philippum Sydnæum*, jeune Seigneur Anglois, lui recommande ſur tout d'aprendre dans les Colléges d'Allemagne, où il étudioit alors, à bien prononcer le Latin, les Anglois aïant ce défaut d'affecter dans leur langue même une trés-méchante prononciation. L'uſage de la Langue Françoiſe & de la Langue Italienne, ſert un peu à les redreſſer; comme cela ſe remarque dans ceux qui ont demeuré quelque tems en France & en Italie.

¶ Luther diſoit que ce qu'il ſavoit d'Hebreu, étoit peu de choſe; mais que ce peu lui étoit plus cher que tous les biens du monde. Depuis Luther, les intérêts de la Religion ont fait qu'on a bien avancé dans la connoiſſance de cette Langue & des autres Langues ſavantes. J'ai oüi dire à un fort habile homme, qu'il ſe trouve aujourd'hui en France plus de gens qui ſavent aſſez bien le Grec & l'Hebreu, que de gens qui ſavent le Latin parfaitement.

¶ Il y a cela de ſingulier & de trés-remarquable dans la conduite d'Elizabeth Reine d'Angleterre, qu'elle faiſoit ſervir ſes plaiſirs à ſa politique, & qu'elle établiſſoit ſes affaires par où d'ordinaire

les Princes ſe détruiſent & ſe ruinent. Ses amours étoient ſecrettes, & ſi ſecrettes, que juſqu'à preſent l'on n'en a point découvert tout le miſtére ; mais l'utilité qu'elle en tiroit étoit publique, & alloit toûjours au bien de l'Etat. Ses Galans étoient ſes Miniſtres, & ſes Miniſtres étoient ſes Galans. L'amour commandoit, & l'amour étoit obéi. Milord Digby diſoit, que le régne de cette Princeſſe étoit heureux ; parce que c'étoit un régne d'amour, dans lequel on prend en gré ſes chaînes & ſon eſclavage.

¶ L'accent Gaſcon eſt un accent aigu, qui ne ſe fait que trop ſentir. L'accent Normand au contraire, eſt un accent émouſſé, groſſier & peſant, qui aſſomme les oreilles. Les Gaſcons aiment leur accent juſqu'à la folie, c'eſt-à-dire juſqu'à le garder à la Cour même, où il eſt ridicule de le garder. Le premier Duc d'Eſpernon en étoit ſi entêté, qu'il auroit plûtôt choiſi de perdre ſa fortune que de perdre ſon accent. Il y mettoit ſon honneur, comme un Eſpagnol à conſerver ſa mouſtache. En vain le Cardinal de Richelieu lui en faiſoit la guerre, il ne s'en corrigeoit point.

Les Normans plus ſages n'aiment point

leur accent ; & il s'en voit peu qui ne le perdent à Paris & à la Cour. La raiſon qu'on en peut rendre, c'eſt que l'accent Normand eſt trop groſſier pour favoriſer la vanité de l'eſprit ; & que l'accent Gaſcon la favoriſe beaucoup par je ne ſai quelle élévation qui ne déplaiſant pas à ceux qui l'écoutent, plaît encore davantage à ceux qui cherchent à ſe faire diſtinguer, en parlant d'un certain ton.

Quand les Normans ne quittent point leur accent hors de leur païs, ce n'eſt point par amour propre ; mais par une méchante habitude, qui ne ſe déracine pas aiſément dans toutes ſortes de perſonnes. Témoin M. de Ségrais, qui étant de l'Académie Françoiſe, & on peut dire de la Cour où il a paſſé ſa jeuneſſe, parle encore aujourd'hui le bas-Normand tout plat : ce qui donna autrefois lieu à Mademoiſelle de Montpenſier, de dire à un Gentilhomme qui alloit faire le voïage de Normandie avec M. de Ségrais : *Vous avez là un fort bon guide, il ſait parfaitement la Langue du païs.*

¶ Les Eſpagnols ſe défont de leur accent plus aiſément que les Italiens, quand ils demeurent parmi nous, & ſur tout à la Cour. Les deux derniéres Reines de Fran-

ce ne conſervoient rien en parlant François de leur langage Eſpagnol : Mais Marie de Médicis ne quitta jamais ſon accent Italien ; elle diſoit toûjours *ma Mouſique, Mouſſou*, & d'autres ſemblables. Catherine de Médicis avant elle, quoiqu'elle prononçât parfaitement bien le François, faiſoit quelquefois ſentir ſon accent Florentin, ſur tout quand elle étoit en colére, & qu'elle parloit *des groſſes dents*. Le Marquis d'Ancre mêloit des paroles Italiennes à nôtre François, & il y prenoit plaiſir. Le Cardinal Mazarin conſerva l'*ou* des Italiens juſqu'à la mort ; & de tous nos mots François, il n'y en a point qu'il prononçât plus volontiers que celui de *Bourſe*. Il ne ceſſa jamais de dire *Souiſſe, Arquebouſe, &c. Souiſſe* (diſoit-il un jour pour congédier un importun qui lui demandoit un gros Bénéfice) *prend ton Arquebouſe, & va touer un Abé, pour que je doune oune Abaïe à cet homme*. De ſon tems on diſoit à la Cour par complaiſance, *chouſe, houme, perſoune* pour *choſe, homme, perſonne* ; & cette méchante prononciation paſſa de la Cour juſques aux beaux diſeurs de la Ville : Grande ſotiſe.

¶ Le caractére le plus général des

grands hommes, c'eſt de parler peu. L'ancien Maréchal de Briſac, *parloit bien, mais peu : ce qui déplaiſoit fort à aucuns*, dit un Hiſtorien de ce tems-là. On les a vûs M. de Bonivet & lui depuis le dîner juſqu'au ſouper, joüer aux échets, ſans proférer une vintaine de paroles. François I. aimoit le Commandeur de Capouë Leon Strozze, parce qu'il étoit froid, taciturne & de douce converſation. Le Duc d'Albe étoit bien fait & de bonne mine, mais froid & réſervé. Le Maréchal de Toyras ne parloit preſque point ; & ce fut cette taciturnité qui fit juger au Duc d'Eſpernon, qu'il deviendroit un grand perſonnage. Feu M. de Turenne parloit peu, aidé en cela par la nature, étant né avec quelqu'empêchement à la langue : On le comparoit à M. l'Amiral d'Annebaut, dont Brantôme a dit, *qu'il n'avoit pas la façon de Courtiſan ſi galante comme pluſieurs autres, ni la parole, mais qu'il étoit un trés-homme de bien & trés-brave auſſi : Tout bégue eſt tel, ainſi qu'ont tenu les Anciens.*

M. le Duc de la Rochefoucault, qui penſoit & écrivoit ſi bien, étoit tout retiré en lui-même, & ne parloit guéres. M. le Maréchal Faber qui pouvoit toû-

jours dire, *ſum apud me*, gardoit un profond ſilence. Lorſqu'il étoit Gouverneur de Sedan, il laiſſoit faire les honneurs de ſa maiſon à Madame la Maréchale ſa femme, & ne ſe mettoit guéres à table que ſur la fin du repas, ou au deſſert. Dans ſes promenades, quoiqu'il marchât fort accompagné, il parloit auſſi peu, que s'il avoit été ſeul. Le Comte de Guitry, qui étoit dans la faveur, & qui la méritoit bien, vivoit à la Cour renfermé dans ſon cœur comme un Hermite, & ne parloit qu'à demi mot : ce qui le fit ſurnommer *Guillot le Songeur*, ou *le Muet du Grand Seigneur*. Le dernier Duc de Longueville avoit l'air réſervé, & même un peu froid, & n'étoit pas grand parleur. Les Eſpagnols qui ne veulent pas déroger à la *gravidad*, ni à la *decendencia*, ſe tiennent *recadatos* ; c'eſt-à-dire, particuliers & retirez, penſent beaucoup & parlent peu. Le dernier Roy d'Eſpagne Philippes IV. tenoit preſque toûjours les yeux ouverts regardant vers le Ciel, & la bouche fermée. Nous avons un Prince en Italie qui a toûjours la bouche ouverte, & qui ne dit pas grand choſe. Le Roy qui parle ſi bien, parle peu. Tous ces exemples confirment ce que nous avons dit, que le ſi-

lence eſt le caractére des grands hommes : *Silent ſatis loquuntur.*

Il s'en trouve pourtant quelques-uns, & ceux-là ſont à craindre, qui parlant aſſez, & affectant au dehors une converſation aiſée, n'en ſont pas moins apliquez à des deſſeins couverts & à des penſées profondes. Le Marquis de Bedemar Ambaſſadeur du Roy d'Eſpagne à Veniſe, étoit de ces gens-là. Et les Venitiens qui ſont de grands politiques, gardent aſſez cette métode dans les Cours étrangéres. Brantôme remarque que les Ambaſſadeurs de Veniſe à la Cour de France, *parloient peu dans leurs Harangues ; mais qu'ils ſe mettoient auſſi-tôt à deviſer familiérement avec nos Rois.*

¶ C'étoit la coûtume de nos premiers Imprimeurs de mettre des deviſes ou des vers avec leur nom à la fin des Livres qu'ils donnoient au Public. Voici deux Vers aſſez jolis que je trouve à la fin des Decrets de Bâle & de Bourges, ſous le titre de *Pragmatique Sanction*, avec un Commentaire de Côme Guymier Licentié és Droits, de l'Edition d'André Bocard à Paris 1507.

Stet Liber hic, donec fluctus Formica marinos
Ebibat : & totum Teſtudo perambulet orbem.

Les Imprimeurs ne mettoient pas ſeulement leurs noms dans ces ſortes de Vers, mais auſſi les noms des Correcteurs, comme cela ſe voit *in Commentariis Andreæ de Yſernia ſuper Conſtitutionibus Siciliæ*, de l'impreſſion de *Sextus Ruſſingerus* à Naples 1472.

Sixtus hoc impreſſit : ſed bis tamen ante reviſit
Egregius Doctor Petrus Oliverius.
At tu quiſquis emis, Lector ſtudioſe, libellum
Latus emas : mendis nam caret iſtud opus.

On ne remarque point de Privilége du Prince, ni d'Aprobation de Docteurs dans les premiéres Editions de nos Livres. Quand on commença à prendre des Priviléges en France, on s'adreſſoit au Parlement qui les donnoit pour le Roy.

¶ M. Cujas étoit de ces génies heureux qui aprennent tout d'eux-mêmes. Il ſe perfectionna dans les Langues Grecque & Latine, & aprit tout ce qui apartient aux belles Lettres, ſans l'aide de perſonne. C'eſt celui de tous les Juriſconſultes modernes, qui a pénétré plus avant dans les origines & les ſources des Loix & du Droit Romain : Il ſe ſervoit pour cela de deux choſes, de l'analogie des mots, & de la connoiſſance de l'Hiſtoire, ſuivant la métode des anciens Juriſconſultes. An-

tonio Delcamp, de qui j'ai apris le Droit Civil, donnoit chaque jour deux leçons, l'une de l'Hiſtoire Romaine, & l'autre des Inſtitutes. Il diſoit que les Inſtitutes & l'Hiſtoire étoient les deux portes de l'ancienne Juriſprudence.

M. Cujas étoit un homme ſage. Quand on lui demandoit ſon avis ſur les queſtions de Théologie qui ſe remuoient de ſon tems avec beaucoup de bruit & de ſcandale, il répondoit fort prudemment : *Nihil hoc ad Edictum Prætoris.* En éfet, il eſt bon que chacun ſe mêle de ſon métier ; & ſi les autres Savans, principalement les Grammairiens de ce tems-là, avoient tenu la même maxime, il ne ſe ſeroit pas tant introduit de chicanes & de broüilleries dans la Religion.

¶ Socrate aprit à joüer des inſtrumens dans ſa vieilleſſe. Caton âgé de quatre-vingt ans, s'aviſa d'aprendre le Grec. Et Plutarque déja vieux aprit le Latin. Jean Gelida de Valence en Eſpagne, ne commença à étudier les belles Lettres qu'à quarante ans. Henry Spelman aïant négligé les Sciences durant ſa jeuneſſe, les reprit à l'âge de cinquante ans avec un fruit merveilleux. Fairfax aprés avoir été Général des Troupes du Parlement d'Angleterre

gleterre, paſſant par Oxfort, ſe fit recevoir Docteur en Droit l'épée à la main. M. Colbert Miniſtre d'Etat, & preſque ſexagenaire, retourna au Latin & au Droit, dans un poſte où il eſt preſque pardonnable d'avoir oublié l'un & l'autre. L'Abé Galois fut ſon Maître, & n'y perdit pas ſa peine ni ſon latin. Feu M. le Tellier étant Chancelier de France, ſe faiſoit répéter la Logique pour en diſputer avec Meſſieurs ſes petits Enfans. Une perſonne de grand mérite, & qu'il eſtimoit beaucoup, l'aïant trouvé dans cet exercice, cet illuſtre Miniſtre lui dit: Et bien Monſieur, qu'en penſez-vous; ne ſuis-je pas bon Logicien? Trés-bon Monſeigneur, lui repartit celui-ci: Vous avez toûjours raiſonné ſur de fort bons principes, & vous en avez tiré de trés-bonnes concluſions.

¶ Virgile ne doit point ſortir des mains des jeunes gens. Son langage eſt plus beau & plus naturel que celui de Ciceron. C'eſt le plus judicieux, le plus ſage & le plus pur des anciens Poëtes Latins. Il y a beaucoup à profiter dans ſon Enide: *ad formandos mores in genere totum Poëma. Eſt enim imago* ἀνδρὸς πολιτικοῦ, καὶ στρατηγοῦ. Les Georgiques de ce Poëte,

ſont un chef-d'œuvre en leur genre. M. Martin neveu de feu M. de Voiture en a fait une belle Traduction en Vers françois, qu'il ne laiſſe voir qu'à ſes amis.

¶ *Ipekakuana, ſeu Radix Braſilienſis.* Cette plante qui nous vient du Breſil, eſt un Spécifique immanquable pour le flux de ſang. Nos Botaniſtes n'en parlent point, excepté Piſon qui en a donné le nom & la figure, ſans rien dire de ſa vertu. M. *Helvetius*, apellé communément le Médecin Holandois, eſt le premier qui heureuſement pour lui & pour nous en a apris l'uſage en France : l'hiſtoire mérite bien d'en être raportée.

M. *Helvetius* eſt fils d'un Médecin d'Holande : Il n'eut pas ſi-tôt achevé ſes études de Médecine, que ſon pere l'envoïa à Paris pour y debiter des poudres capables, à ce qu'il prétendoit, de l'enrichir dans un païs où de nouveaux remédes font aiſément naître de nouvelles maladies, & des malades ſans nombre. Cependant le jeune Helvetius, avec toute ſa vigilance & tous ſes ſoins, ne gagnoit pas de quoi vivre : il faloit qu'il donnât une partie de ſa marchandiſe gratuitement pour vendre l'autre ; enfin preſſé par la néceſſi-

té, il retourna en Holande. Son pere, ſans perdre courage, le renvoïa en France avec des poudres plus éprouvées & plus éficaces que les premiéres. Helvetius ne manqua pas dés qu'il fut arrivé à Paris, de le faire ſavoir au Public ; mais le Public peu échauffé, laiſſoit morfondre Helvetius : Néanmoins toûjours alerte, il fit connoiſſance avec un riche Droguiſte de la Ville, & le voïoit conjointement avec M. Aforti célébre Médecin de la Faculté, & Botaniſte Roïal qui le traitoit d'une maladie fort périlleuſe. Le Droguiſte retiré d'affaire par les ſoins d'Aforti, lui offrit pour récompenſe cinq ou ſix livres de la Racine de Breſil, comme quelque choſe de fort précieux : Mais cette plante, ou plûtôt la vertu de cette plante étant inconnuë à ce Médecin, il aima mieux prendre des Loüis d'or, dont il connoiſſoit parfaitement la vertu ſpécifique contre cette maudite peſte de pauvreté, qui deſole les familles à Paris & ailleurs. La fortune qui vouloit élever Helvetius, & de rien en faire quelque choſe, bien contente de voir Aforti prendre le change, & préférer un peu d'or qui n'eſt que de la terre rouge, ſelon nous autres Philoſophes, à la belle & riche plante *Ipekakuana*, fit tomber cette racine

par l'indulgence du Droguiſte entre les mains du jeune favori.

Helvetius court auſſi-tôt à l'Hôpital faire *experimentum in animâ vili.* Il prépare ſa drogue, & haſardant le tout pour le tout, reconnoît aprés pluſieurs expériences, qu'il a le véritable Spécifique contre le flux de ſang. Ravi de joie, & pour un peu aider à la fortune qui lui tend les bras, il fait afficher dans Paris, que *le Médecin Holandois, aprés une longue recherche & de profondes méditations, aïant enfin trouvé le véritable Spécifique pour la guériſon du flux de ſang, & la maniére de le préparer, ce qui eſt de la derniére importance, avertit le Public qu'il demeure en telle ruë, telle maiſon, telle enſeigne, & qu'il donnera ſon remède à prix raiſonnable.* Chacun lit l'affiche; le bruit de la nouvelle découverte ſe répand de toutes parts, & vient juſques aux oreilles du Roy. Sa Majeſté fait apeller Helvetius. On le met entre les mains de M. d'Aquin premier Médecin pour être examiné touchant ſon prétendu reméde. D'Aquin, ſelon la loüable coûtume de la Faculté, traite Helvetius de Charlatan. Helvetius ſe défend, & ſouhaite à d'Aquin un flux de ſang pour faire ſur-

lui une heureuſe expérience. Enfin Helvetius l'emporte. Le Roy lui fait donner vingt-quatre mille livres pour ſon ſecret, avec le privilége qui n'apartient qu'aux ſeuls Médecins de la Faculté de Paris, de travailler à l'Hôtel-Dieu. La réputation d'Helvetius s'augmente avec ſon bonheur : on croit qu'il a des Spécifiques pour toutes ſortes de maladies : Il n'eſt plus parlé que du Médecin Holandois ; c'eſt à qui l'aura. Il ſe perfectionne tous les jours dans ſon art ; & ſe trouve à l'âge de trente-deux ans, avoir gagné cent mille écus à la barbe du bon M. Aforti, & des plus habiles Médecins de nôtre ſalutaire Faculté.

¶ Quand je voi les Savans aujourd'hui prendre parti avec tant d'obſtination, les uns pour les anciens Auteurs, les autres pour les modernes, il me ſemble voir les deux Femmes de la Fable, l'une un peu bien meure, qui arrache les cheveux noirs de la tête de ſon mari, & l'autre encore verte qui en arrache les cheveux blancs, deſorte que chacune tirant de ſon côté pour rendre ce mari plus beau à ſon goût, le rendent tout chauve. Il faut garder en cela beaucoup d'équité ; les anciens ont leur mérite & leurs uſages, & nous avons les nôtres.

Laudamus Veteres ; ſed noſtris utimur annis,
Mos tamen eſt æque dignus uterque coli.

¶ On nous a mandé de Roüen que M. Galle homme de lettres, a dans ſon cabinet qui eſt fourni de bons Livres, un Recuëil manuſcrit des paroles remarquables du Juriſconſulte Jean Selden, qu'il promet de traduire d'Anglois en François, & d'en faire un preſent au Public, ſous le titre de *Seldeniana* : ce qui ne poura être que trés-agréable aux Savans ; cet Auteur étant ſans contredit le plus docte des Anglois modernes qui ſe ſont mêlez d'écrire. Je viens d'aprendre que le Manuſcrit de Selden a été imprimé en Anglois.

¶ *La Bibliomanie* (comme diſoit feu M. Patin) a été une des maladies de ce ſiécle : Chacun par un luxe curieux, *ſtudioſâ luxuriâ*, a voulu avoir des Livres, & former de grands corps de Bibliotéques : *Innumerabiles Libros & Bibliothecas, quarum Dominus vix totâ vitâ ſuâ indices perlegit. Jam enim inter Balnearia & Thermas, Bibliotheca quoque, ut neceſſarium domus ornamentum expolitur.* On a envoé pour cela non ſeulement dans toute l'Europe, mais auſſi dans l'Orient,

pour découvrir des Livres trés-anciens & des Manuſcrits rares : ce qui a donné lieu à bien des fourberies & des bévûës. Il y a quelques années que des ignorans ou des fourbes envoïérent ici du bout du monde, des Manuſcrits Arabes trés-bien conditionnez, & d'un parfaitement beau caractére. Ils furent reçûs avec reſpect par ceux qui n'y entendoient rien ; mais les connoiſſeurs aïant jetté les yeux deſſus, on ſût bien-tôt que ces Manuſcrits qu'on avoit pris pour des Livres trés-curieux, n'étoient que des Regiſtres & des Livres de compte mis au net par des Marchands Arabes : *Riſum teneatis amici.*

¶ M. Regis dans ſes diſputes avec le Pere Malbranche, prétend avec le commun des Philoſophes, que *la grandeur de la Lune à l'Orizon, dépend principalement des vapeurs qui s'élévent perpétuellement en l'air, & qui ſe diſpoſent enſorte au tour de la Terre, que leur ſurface convexe eſt concentrique avec elle ; d'où il s'enſuit que ces vapeurs cauſent aux raïons de la Lune des réfractions qui les font aprocher de la perpendiculaire, & qui ſont propres par conſéquent à augmenter l'image de la Lune ſur la retine, par la même raiſon que les verres con-*

vexes ſont propres à augmenter celles de tous les objets qu'on regarde au travers de ces verres.

Nous avons une expérience qui favoriſe cette opinion. Un Voïageur curieux qui avoit monté ſur le ſommet du *Pic de Teneriffe*, qui eſt la plus grande *Iſle des Canaries*, raporta ces années derniéres, à un ſavant homme des amis de ..... qu'étant ſur ce ſommet, dont la hauteur eſt de quinze lieuës, le Soleil ne lui avoit paru guéres plus grand qu'une groſſe étoile : ce qui ne peut être atribué qu'au défaut des vapeurs, qui ſe formant bien au deſſous du ſommet de cette Montagne, ne ſe trouvent point interpoſées entre les yeux & le Soleil, pour en augmenter l'objet.

Quelques perſonnes m'aïant témoigné douter de ce fait, j'ai fait écrire à cet ami, pour m'en aſſurer davantage : Voici la réponſe qu'il a faite.

„ Il y a quelques années, Monſieur, „ qu'un Marchand natif de Marſeille, ha- „ bitué & marié à Teneriffe, aïant été ici „ pour affaires durant pluſieurs mois, j'eus „ de lõgues & fréquentes conférences avec „ lui ſur les raretez des Canaries. Il m'aſſu- „ ra entr'autres choſes, qu'il avoit monté plu-

pluſieurs fois le Pic, ce qui ne ſe peut « faire qu'au mois de Juillet ou d'Aouſt, à « cauſe des néges & des broüillards dont « il eſt couvert en tout autre tems, & qu'il « avoit toûjours remarqué quand il étoit « au deſſus, que le Soleil ne lui paroiſſoit « guéres plus gros qu'une groſſe étoile; « mais que la lumiere lui en avoit toûjours « ſemblé bien plus claire & bien plus vive « qu'à l'ordinaire. J'ai l'idée d'avoir lû des « Relations qui diſent la même choſe. « Quant à ce que j'en croi, comment con- « teſter des faits apuïez d'auſſi ſolides rai- « ſons que d'autres, que nous ne ſaurions « conteſter? Le Soleil & la Lune nous pa- « roiſſent plus grands à l'Orizon qu'au Zé- « nith. Les Planettes ne ſintillent qu'à l'O- « rizon. Et les étoiles fixes nous paroiſſent « plus grandes à la vûë ſimple qu'à la lu- « nette, à proportion que la lunette eſt bon- « ne, & qu'elle groſſit davantage. Galilée a « trouvé qu'une étoile de la premiére gran- « deur, qui lui paroiſſoit à la vûë ſimple de « deux minutes de diamétre, ne lui avoit pa- « ru à la lunette que de cinq ſecondes de « diamétre. M. Auzout a reconnu que l'é- « toile de deux minutes de diamétre à la vûë « ſimple, ne lui avoit paru que de deux ſé- « condes avec ſa lunette, qui étoit meilleu- «

„ re que celle de Galilée. Perſonne ne s'a-
„ viſe de conteſter ces expériences, parce
„ que nos yeux & nos lunettes nous con-
„ vainquent qu'elles ſont vraïes. Mais on
„ veut que celle du Pic de Teneriffe ſoit
„ fauſſe, parce que nous ne la pouvons pas
„ faire aiſément. Cependant la même rai-
„ ſon qu'on aporte des Phenomenes dont
„ on convient, peut découvrir aiſément la
„ poſſibilité du Phenomene dont on ne
„ convient pas. Les vapeurs & les exha-
„ laiſons rompant les raïons du Soleil &
„ de la Lune à l'Orizon, me les font voir
„ en même tems où ils ſont & où ils ne ſont
„ pas; & ces aparences vraïes & fauſſes ſe
„ confondant en un ſeul objet, me les fait
„ apercevoir plus grands qu'ils ne ſont. La
„ même cauſe me faiſant voir les autres
„ Planettes à l'Orizon, où elles ſont & où
„ elles ne ſont pas, leur aparence vraïe &
„ fauſſe venant ſe confondre en un ſeul ob-
„ jet, par une action druë & fréquente qui
„ me frape les yeux, comme font dans les
„ eaux claires & courantes les corps viſi-
„ bles qui ſont au fond, me les fait ſembler
„ ſintiller, & plus grandes qu'à l'ordinaire.
„ Enfin la même cauſe fait paroître à mes
„ yeux ſimples les étoiles fixes ſintiller &
„ plus grandes qu'à la lunette, parce qu'el-

les ſont trés-petites, & qu'elles me paroiſ- "
ſent à la fois par des eſpéces de vibrations "
qui ſe confondent où elles ſont & où elles "
ne ſont pas. Mais la nouvelle refraction "
qui ſe fait dans les verres de la lunette ve- "
nant à rompre, ou réünir ces fauſſes apa- "
rences dans leur objet, les fait paroître "
trés-petites & ſans ſintillation. Ainſi je "
dis que le Soleil que nous voïons toûjours "
au travers des nuages & des exhalaiſons "
dans les lieux bas que nous habitons d'or- "
dinaire, nous doit paroître plus grand "
qu'il ne le paroît ſur le Pic de Teneriffe, "
qui eſt au deſſus de la maſſe de l'air groſ- "
ſier, liquide & agité; & il doit paroître "
trés-petit ſur le Pic de Teneriffe, parce "
que la refraction y eſt trés-petite, &c. "

¶ Rome a trois ſortes de Cardinaux qui tiennent chacun leur rang. Les premiers ſont les Princes, qui vivent avec beaucoup de ſplendeur, & regardent les autres Cardinaux comme bien au deſſous d'eux. Les ſeconds ſont les politiques, qui ſe mêlant des intrigues de la Cour & du gouvernement, poſſédent les grandes Charges, & s'enrichiſſent. Les derniers ſont les pieux & les ſavans, que l'on confond enſemble; & qui étant d'ordinaire trés-pauvres, vivent des penſions du Pape, &

des libéralitez des Cardinaux du premier rang, qui ont des biens immenſes. C'eſt ainſi que nous avons vû le Cardinal Chiſi ſoûtenir par ſes aumônes la fortune du Cardinal Laurea, qui n'avoit point d'autres richeſſes ſous la pourpre, que celle d'un pauvre, mais trés-ſavant Cordelier. Il s'attendoit à être Pape, & il en avoit le mérite. Peu d'Auteurs modernes ont écrit de la Théologie avec plus de netteté & d'érudition qu'il a fait. Ses Livres ont plus de cours en Italie qu'en France, où ils ne paroiſſent preſque point par la négligence de nos Libraires.

¶ Il n'y a que du Latin dans les Lettres de Bongars, *præterea nihil*. Cet Ecrivain célébre ne nous aprend preſque rien des affaires de ſon tems. Une ſi grande ſechereſſe dans un Politique & un Proteſtant entêté, me feroit croire qu'on auroit ſuprimé ſes autres Lettres, ou mutilé celles-ci. Les Lettres de Bubeſque à l'Empereur Rudolphe II. ſont mieux remplies, & beaucoup plus utiles. C'eſt un portrait au naturel des affaires de France, ſous le régne de Henry III. Il raconte les choſes avec une naïveté ſi grande, qu'elles ſemblent ſe paſſer à nos yeux. On ne trouve point ailleurs tant de faits hiſtoriques en ſi

peu de discours. Les grands mouvemens, comme la conspiration d'Anvers, & les petites intrigues de la Cour, y sont également bien marquées. Les attitudes (pour ainsi dire) dans lesquelles il met Henry III. la Reine Mere, le Duc d'Alençon, le Roy de Navarre, la Reine Marguerite, le Duc de Guise, le Duc d'Espernon, & les autres Courtisans ou Favoris de ce tems-là, nous les montrent du côté qui nous en découvre à coup seur le fort & le foible, le bon & le mauvais. En un mot les Lettres de Bubesque sont un modèle de bien écrire, pour les Ambassadeurs qui rendent compte à leurs Maîtres de ce qui se passe dans les Cours où ils résident.

Il y a un endroit dans sa trente-neuviéme Lettre, où il ne s'accorde pas avec Brantôme dans ses Mémoires : Car il dit que M. d'Espernon étant allé trouver le Roy de Navarre, ce Prince le reçût de fort bonne grace & avec honneur ; mais que la Reine sa femme ne voulut point le voir : *Ducem Espernonium venientem ad se Rex Navarræ perquam comiter & honorificè complexus est ; quæ res lætitiæ fuit isti Regi. Uxor tamen Navarræ eum ad se admittere noluit.* Brantôme au contraire, dit que la Reine de Navarre, pour complaire

à son mari, vit M. d'Espernon, & lui fit bon accuëil, chacun admirant la dissimulation de cette Princesse, qui haïssoit M. d'Espernon plus qu'homme du monde. Aussi dit-elle au Roy son mari, quand il la pria de faire bon accuëil à ce Seigneur : *Monsieur, je m'habillerai pour cela d'un habillement, dont je ne m'habillerai jamais, qui est dissimulation & hypocrisie.*

¶ *Disticha Catonis.* Autrefois on a plus considéré ce petit Livre, qu'on ne fait pas aujourd'hui. Mathurin Cordier, célébre Grammairien du dernier siécle, en fit une version Françoise jointe au Latin, qu'il adressa à Robert Estienne, afin de l'imprimer pour l'instruction de la jeunesse. Le fameux M. Loisel Avocat au Parlement de Paris, faisoit tant de cas de ces Distiques, qu'il en fit faire une nouvelle Edition en faveur de ses enfans, sur sa revision. Il les tourna en Vers François, avec quelques autres sentences morales qu'il avoit recuëillies des Anciens.

Je ne sai sur quel fondement certains Critiques prétendent que les Distiques de Caton ne sont point de cet ancien Romain, mais de quelque demi Chrétien qui s'est couvert de son nom. Je serois

plûtôt de l'avis de ceux qui penſent que ce petit ouvrage eſt véritablement de Caton ; mais qu'il a été corrompu par l'ignorance des Copiſtes, comme beaucoup d'autres Livres de l'antiquité.

Ce fut ſur les Diſtiques de Caton que M. de Pibrac ſe forma pour compoſer ſes admirables Quatrins, qui ont été ſi long-tems entre les mains & dans la mémoire des enfans ; & qui en ſont aujourd'hui échapez, par le mépris que l'on fait des bonnes choſes, quand elles commencent à vieillir dans la maniére & dans les expreſſions. On a traduit ces Quatrins en Latin plus d'une fois ; mais cela n'a point ſervi à les remettre en vogue.

¶ Quinte-Curce eſt un Hiſtorien agréable & poli ; mais qui donne trop dans l'héroïſme affecté. Son exemple a gâté deux Hiſtoriens modernes, Strada & d'Avila. Celui-ci met tout en œuvre pour donner le deſſus en toutes choſes à ſon héroïne Catherine de Médicis ; & Strada ne fait pas moins d'effort pour élever juſqu'aux nuës ſon héros Alexandre Farneſe. Des choſes ſi outrées en fait d'Hiſtoire diminuent, ou retardent du moins la créance qu'on y doit prendre : *Tarda ſolet magnis rebus ineſſe fides.* Un fort honnête homme qui

penſoit à écrire l'Hiſtoire du tems, diſoit : Je ne veux point d'héros affecté ; la ſeule vérité ſera mon héroïne. *Pulcrè me herclè dictum & ſapienter.* Mais ; *O Jupiter, ubinam eſt veritas* ? Tous les Hiſtoriens nous la promettent ; & pas un ne nous la fait voir à nû & ſans être déguiſée.

¶ Ce qu'il y a de mieux écrit dans Ciceron, & ce qu'on doit lire davantage, ce ſont ſes Livres philoſophiques & ſes Livres didactiques. Il y a d'ordinaire plus de pompe & d'éloquence de Barreau, que de ſolidité & de juſteſſe de raiſonnement dans ſes Plaidoïers ; & l'on ne ſait pas aſſez toutes les particularitez de l'Hiſtoire & des affaires de ſon tems, pour entendre parfaitement ſes Epîtres.

J'aime mieux Ciceron pour les penſées que pour le ſtile. Il faut ſavoir ſon latin ; mais il ne faut pas trop s'aſſujétir autour de ſes phraſes, ni au choix de ſes mots. *Cave ne delabaris in eorum hæreſim qui putant ſummum bonum conſiſtere in imitatione ciceroniana, totamque vitam in eâ conterunt.*

¶ Il y a long-tems qu'on a remarqué que d'ordinaire les Maiſons les plus illuſtres finiſſent par quelque choſe de hon-

teux ou de funeſte. Sans remonter bien haut, & à ne nous en tenir qu'à des exemples arrivez en ce ſiécle: La Maiſon de Valois a fini par une femme débauchée: La Maiſon de Montmorency s'eſt trouvée éteinte dans un Seigneur malheureux, qui a laiſſé ſa tête ſur un échafaut. Le dernier de la Maiſon de Longueville, Jean-Loüis-Charles d'Orleans eſt mort inſenſé. Peut-être que le déplaiſir de ſe voir mépriſé & dépoüillé de tout, comme je l'ai apris d'une Lettre qu'il écrivoit de Rome à un ami, n'a pas peu contribué à lui renverſer la cervelle; mais auſſi faut-il avoüer qu'il avoit naturellement beaucoup de diſpoſition à la folie, s'il n'étoit déja un peu fou, comme on le peüt juger par les extravagances qui lui échapoient de tems en tems. Je lui ai oüi dire que M. de Longueville ſon pere, avoit offert quatre cens mille livres aux Jéſuites pour le recevoir dans leur Société. Il y demeura durant quelques mois; mais à la fin fatigué de tant de contrainte, il quitta l'habit, & reprit ſa qualité de Prince & de Duc, qu'il ſoûtint trés-mal en France & en Italie.

Aprés ſa mort, les Médecins trouvérent qu'il n'avoit aucune ſuture au crâne;

que l'os du front étoit percé en deux endroits, par deux petits trous, grands comme de petis poids, & étroits, qui perçoient la table interne du crâne ſans paſſer le diploé; & que ces trous avoient été cauſez par la carie du crâne rongé en ces endroits par l'impreſſion d'une humeur acrimonieuſe & corroſive. La ſubſtance corticale du cerveau, qui naturellement doit être cendrée, étoit de couleur blanche & trés-dure. La ſubſtance moëlleuſe, qui doit être blanche, étoit cendrée & trés-mole. La pie-mere & la dure-mere étoient plus épaiſſes qu'il ne faut. Il y avoit encore quelque choſe de particulier; mais le principal étoit ce que je viens de marquer.

Willis ſavant Anatomiſte, raporte la cauſe de la folie d'un inſenſé de naiſſance, dont il avoit diſſequé le cadavre, à la petite quantité de la ſubſtance moëlleuſe de ſon cerveau, & à ce que le lacis du nerf intercôtal, qui (ſelon lui) ne ſe trouve que dans l'homme ſeul, & ſert à la communication du cerveau avec le cœur, étoit extraordinairement délié, & n'avoit pas tous les organes néceſſaires pour faire ſes fonctions.

Mais de n'avoir pas de ſuture au crâne,

ce n'eſt pas un indice de folie : Cela néanmoins peut cauſer des étourdiſſemens & des maux de tête, parce que faute de ſuture, la tranſpiration, ſi néceſſaire pour la ſanté, ne ſe fait que trés-difficilement. Il eſt remarqué dans la Vie du Cardinal Ximenés, par M. Fléchier, que ce grand homme, qui étoit une des plus fortes têtes de ſon tems n'avoit point de ſuture au crâne.

¶ C'étoit anciennement la coûtume des Evêques de prêcher leur peuple. Il ſe trouve encore aujourd'hui des marques de cette antiquité dans quelques Egliſes de France. Il eſt ordonné dans celle de Roüen, que l'Evêque prêchera de certains jours de l'année ; par exemple le premier Dimanche de Carême, &c. Un Chanoine de cette Cathédrale m'a raconté, qu'un de ſes derniers Evêques aïant requis le Chapitre d'éfacer ce ſtatut, comme n'étant plus d'uſage, le Chapitre avoit rejetté ſa requiſition ; & dit, que ſi cela ne ſe faiſoit plus, qu'au moins cela ſe devoit faire, & qu'il étoit bon que les Evêques en fuſſent avertis.

Cette coûtume s'eſt auſſi pratiquée, & ſe pratique encore dans les Abaïes bien réglées, où les Abez prêchent leurs Moi-

nes en de certains jours. Il y avoit anciennement un ſtatut dans l'Ordre de Cîteaux, qui ordonnoit aux Abez de prêcher tous les Dimanches de l'année, excepté celui de la Trinité, *propter difficultatem materiæ.*

¶ Brantôme dit, qu'on apelloit le frere de M. de la Palice (dans les vieux Romans) *le petit Lion rempli d'un grand cœur ; encore que les Anatomiſtes & les Médecins diſent, que le petit cœur eſt meilleur en un homme que le grand. Auſſi le Lion l'a trés-petit, & non ſi grand que les autres animaux.*

C'eſt tout le contraire ; car un ſavant Anatomiſte nous a fait voir (ce qui a été depuis rendu public) que le Lion qui paſſe pour le plus courageux des animaux, a le cœur beaucoup plus grand à proportion qu'aucun animal.

Quant aux hommes de grand courage, on n'a point remarqué aprés pluſieurs expériences, qu'ils aïent le cœur plus petit que la plûpart des autres hommes. Un Chirurgien de l'armée, qui étoit preſent à l'ouverture du corps de M. de Turenne, m'a aſſuré qu'il n'avoit remarqué aucune différence au cœur de ce Héros ; mais qu'il avoit obſervé qu'il n'avoit qu'un rein,

& atribuoit à ce défaut, la chaleur qui lui paroiſſoit quelquefois ſur le viſage. Il eſt pourtant vrai, ſelon les Médecins, & je l'ai reconnu moi-même dans la diſſection du cadavre d'un jeune garçon extraordinairement lâche & timide, que les gens de ce tempérament ont le cœur prodigieuſement gros. Rioland raporte qu'il avoit trouvé de ces cœurs qui peſoient juſqu'à deux ou trois livres; entr'autres celui de la Reine Marie de Médicis, qui étoit environ de ce poids: Peut-être que les chagrins & les afflictions de cette malheureuſe Princeſſe, n'avoient pas peu contribué à lui groſſir le cœur; au moins eſt-ce le proverbe, qui n'eſt pas fondé ſur rien, que *les gens outragez ont le cœur gros.*

¶ Je ne ſaurois croire ce qu'on fait dire à M. Ménage dans le ſecond *Menagiana*, que M. le Cardinal du Perron étoit un bel eſprit; mais qu'il n'étoit pas ſavant. Ce Prélat étoit trés-ſavant: Il ſavoit les Langues, les belles Lettres, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, l'Hiſtoire profane & la Théologie, principalement la Théologie des anciens Peres Grecs & Latins qu'il avoit tous lûs avec beaucoup d'aplication & de ſoin, comme ſes Livres de

Controverſe en font foi, entr'autres ceux du Sacrement de l'Euchariſtie, qu'on regarde encore aujourd'hui comme les plus doctes que nous aïons en ce genre. Feu M. Peliſſon diſoit : *Je conſeille toûjours la lecture du Cardinal du Perron à ceux qui veulent ſavoir au vrai ce que c'eſt que nos Controverſes.*

Quand M. du Perron paſſa par Veniſe, la République lui députa deux ſavans hommes, Fra-Paolo & Luigi Lollino pour l'entretenir : mais tous deux admirérent également & ſa ſcience & ſon eſprit. Il eſt vrai qu'en parlant de ſes diſputes avec les Proteſtans, il dit à ces Meſſieurs, qu'aïant remarqué que les Huguenots de France étoient ignorans & coléres, il avoit l'adreſſe de les échaufer ; afin que ſe broüillant eux-mêmes, il en vint plus facilement à bout. Mais l'Auteur de la Vie de Fra-Paolo, qui raporte cette circonſtance, obſerve que c'étoit par modeſtie que M. du Perron parloit de la ſorte : *Per termine di modeſtia diſſe ch'oltre l'havere trovati gli Ugnotti ſenza eruditione, maſſimè ne Padri Vecchi, Concilii & Hiſtorici, gl'haveva anco trovati colerici & impatienti. Onde oltre la dottrina, una delle prime coſe ove egli nelle diſpute*

con loro miraſſe, era con argutezza, & moti metterglt in colera, & che ciò fatto haveva la vittoria certa. C'eſt peut-être de-là que M. Ménage, qui liſoit plus les Livres Italiens que les Livres de M. du Perron, a conjecturé mal à propos, que ce Cardinal avoit plus d'eſprit que d'érudition : Car pour ce qu'en dit M. Patin dans ſes Lettres, ce ſont des contes qu'il tenoit des Huguenots. Le Cardinal Bentivoglio, dans une Lettre du vingt-deuxiéme Septembre 1618. qu'il écrivoit de Paris à Rome, rendit ce témoignage glorieux à la mémoire de M. du Perron qui venoit de mourir : Nous venons de faire une grande perte en la mort du Cardinal du Perron ; c'étoit l'Auguſtin de la France, & un des plus grands ornemens de nôtre ſiécle. Il n'ignoroit rien ; & quand il parloit d'une ſcience, il en parloit ſi bien, qu'on auroit crû qu'il n'auroit jamais étudié que celle-là. *Gran perdita habbiamo fatta qui hora con la morte del Signor Cardinal di Perrona. Era l'Agoſtino di Francia : era uno de maggiori ornamenti del noſtro ſecolo ; ſapeva tutte le coſe, echi l'udiva in una ſcienzia haverebbe ſtimato, che non haveſſe fatto mai altro ſtudio, che en quella ſola.*

La Congrégation de S. Maur eſt aujourd'hui la Société Religieuſe qui rend plus de ſervice à l'Egliſe, en ce qui regarde l'Edition des Ouvrages des anciens Peres Grecs & Latins.

Le P. Dom Hugues Ménard eſt le premier qui a commencé à faire revivre dans cette Congrégation les études, qui ont rendu autrefois les Bénédictins ſi fameux dans l'Univers. Il avoit été Religieux de S. Denis en France avant la réforme. Sa famille étoit de Paris, & ſon origine de Blois. On a du fruit de ſes veilles, une Diſſertation latine, *de Unico Dionyſio*; la Concorde des Régles de S. Benoiſt d'Aniane, avec d'excellentes Notes; des Scolies ſur le Sacramentaire de S. Gregoire Pape, & un Martyrologe Bénédictin, accompagné d'Obſervations ſavantes & curieuſes.

Il eſt le premier qui ait donné l'Epître de S. Barnabé, qu'il avoit tirée d'un Manuſcrit de Corbie, & enrichie de ſes Remarques. Cet Ouvrage n'a paru qu'aprés ſa mort par les ſoins de Dom Luc d'Achery, qui mit à la tête une Préface, dans laquelle ſe trouve un abregé de la vie du Pere Ménard.

Ce qu'il y a d'admirable dans ce ſavant Religieux,

Religieux, c'eſt que bien qu'il n'ait preſque donné que des Notes, il n'avoit jamais fait de Recuëils de ſes lectures. Sa mémoire étoit ſi heureuſe, que dés qu'il avoit beſoin de quelque paſſage, elle le lui repreſentoit, & lui en marquoit le lieu & la page. Lorſque le P. Sirmond étoit en peine d'une autorité, il diſoit qu'il auroit plûtôt fait d'aller conſulter le P. Ménard à S. Germain des Prez, que de chercher dans les Livres.

Dom Luc d'Achery de S. Quentin en Picardie ſuivant les traces du P. Ménard, a fait preſent au Public d'une nouvelle Edition de Lanfranc, avec de fort bonnes Notes. Nous avions déja quelques Traitez de cet Auteur de l'onziéme ſiécle; mais je crois que le P. d'Achery eſt le ſeul qui ait mis au jour tous les Ouvrages de Lanfranc.

On eſt encore redevable au même P. d'Achery des Oeuvres de Guibert Abé de Nogent, du *Grimalaïcus*, & d'autres Ouvrages aſcetiques, ſans parler de la part qu'il a euë aux premiers volumes des Actes des Saints de l'Ordre de S. Benoiſt. Mais ce qui lui a donné plus de réputation, c'a été ſon Recuëil de divers Traitez, faits la plûpart depuis

la décadence de l'Empire Romain dans l'Occident, qu'il a publiez en treize volumes *inquarto*, ſous le titre de *Spicilegium*, avec des Préfaces & des Notes ſavantes qui en relévent beaucoup le prix. On prétend que les *Antiquæ Lectiones* d'Henry *Caniſius*, continuées par *Sweuvartius*, ont donné lieu à ces compilations du P. d'Achery. Quoiqu'il en ſoit, on peut aſſurer que ce ſavant homme a été le plus heureux de tous ceux qui ſe ſont mêlez en ce ſiécle de recuëillir ces ſortes de débris de l'antiquité Eccléſiaſtique.

Dom Claude de Chantelou qui avoit été Moine de Fontevrault avant que d'entrer dans la Congrégation de ſaint Maur, a eu part au *Spicilegium*, & aux quatre premiers Tomes de la Bibliotéque Aſcetique du P. d'Achery. Il étoit chargé d'une nouvelle Edition de ſaint Bernard; mais ſa mort précipitée fut cauſe qu'il ne mit ſous la preſſe qu'un ſeul volume *inquarto*, qui contient les Sermons *de Tempore* & *de Sanctis*, avec les Vies de S. Malachie & de S. Bernard. Ses autres Ouvrages n'ont point vû le jour.

Dom Gabriel Gerberon a donné une

nouvelle Edition de S. Anſelme, & mis en lumiére, ſous le nom de *Rigberius*, le Mémoire contre Julien ; la Traduction du Sermon de Theodore de Mopſueſte, avec ſon Prologue : Les deux Lettres contre Neſtorius, & le Traité d'un Hiſtorien. S'il n'a pas inſéré dans ce Recuëil le premier Mémoire Hiſtorique, c'eſt qu'il ſe trouvoit déja dans le ſecond Tome des Conciles du Jeſuite Labbe.

Son Edition de *Marius Mercator*, eſt un petit *indouze* imprimé à Bruxelles en 1673. *ſub nomine Germani Rigberii*, avec des Notes courtes, mais judicieuſes & ſavantes. Nous avons encore du même Dom Gerberon, *Apologia Ruperti, Pariſiis apud Carolum Saureux* 1669.

En 1671. Dom François Delfau natif de Montet, au Diocéſe de Clermont en Auvergne, entreprit la reviſion exacte de tous les Ouvrages de S. Auguſtin. Dom Robert Guerard natif de Roüen, lui fut aſſocié dés le commencement de cette prodigieuſe entrepriſe, & Dom Jean Durand s'y joignit trois ans aprés.

Mais ces doctes Religieux ſe virent bien-tôt ſéparez à l'occaſion du Livre intitulé, *L'Abbé Commendataire*, qu'on

leur atribuoit. Dom François Delfau aprés quatre ans de travail, fut relégué en baſſe-Bretagne par Lettre de Cachet. Il périt avec ſept paſſagers le 13. Octobre 1676. au trajet de Landervech à Breſt, où il alloit faire le Panégyrique de ſainte Théreſe chez les PP. Carmes. Ce malheur lui arriva lorſqu'il n'avoit encore que trente-neuf ans, & qu'il commençoit à fleurir dans les bonnes études. Sa mort fut regrettée de tous les Savans qui prenoient part à ſes travaux. Quand M. N. N. Docteur de Sorbonne en aprit la nouvelle, il s'écria : *Ah! la grande perte pour l'Egliſe.* Pluſieurs de ſes Confreres lui conſacrérent des Epitaphes, dont voici les plus conſidérables.

EPITAPHIUM.

Incautus rapidum tentans Delfavius æquor,
Pro dolor! armorica mergitur ecce mari.
Ignea mens poterat ſolis extinguier undis,
Et tantus tanta ſcilicet ignis aqua.

D. G. F. B.

ALIUD.

Dum perit armoricis hauſtus Delfavius undis;
Mergitur occiduis ſol velut alter aquis.

D. L. D. B.

Il nous reſte quelques Traitez de Dom François Delfau, pour prouver que l'Abé Gerſen de l'Ordre de S. Benoiſt, eſt le véritable Auteur du Livre de *l'Imitation de Jeſus-Chriſt*, ſi connu de tout le monde.

Dom Jean Durand qui ſe trouva enveloppé dans la diſgrace du P. Delfau, alla à Rome, & fut compagnon du Procureur Général de ſa Congrégation. A ſon retour en France il mourut dans l'Ofice de Prieur de S. Nicolas de Reims.

Quant à Dom Robert Guerard il fut relégué en l'Abaïe de Nôtre-Dame d'Ambournay, dans la petite Province de Bugey, entre Bourg en Breſſe & la Ville de Lyon, où il s'apliqua durant trois années entiéres à la recherche des anciens Manuſcrits dans les Bibliotéques voiſines de Lyon & de Genéve. Il en trouva un aſſez grand nombre dans la Chartreuſe des Portes, entr'autres l'Ouvrage de S. Auguſtin contre Julien, intitulé *Opus imperfectum*, qu'il collationna avec exactitude, & en recuëillit une ſi grande quantité de Variations & ſi amples, qu'on peut dire qu'il le copia tout entier. Il l'envoïa un an aprés à

ſon R. P. Général, avec quelques Remarques ſur ce Manuſcrit.

Depuis la mort de Dom Delfau, ce Religieux a été rapellé de ſon exil. Il eſt encore vivant, & j'aprens qu'il a choiſi ſa demeure dans une groſſe Abaïe du Diocéſe de Roüen, où il joüit du repos de la ſolitude, en attendant celui de l'éternité.

On avoit crû juſqu'à la découverte que Dom Guerard fit dans la Chartreuſe des Portes de l'*Imperfectum opus* de ſaint Auguſtin contre Julien, qu'il n'y avoit dans toute l'Europe que deux exemplaires de cet Ouvrage; ſavoir, celui de Clairvaux, & celui du Collége des Prémontrez à Paris.

La Chartreuſe de des Portes a eu de tout tems la réputation d'avoir de fort bons Manuſcrits, dont bien des gens ont profité ſecrétement & à petit bruit. Pierre de Celles, & quelques autres anciens Auteurs, ſont ſortis de cette Bibliotéque. Le Catalogue, à ce que j'ai oüi dire, en eſt conſidérable; & il s'y trouve des Livres qui n'aïant point encore vû le jour, pouroient ſervir à perfectionner les Editions nouvelles de quelques Ecrivains eccléſiaſtiques. On nous

assure qu'on avoit offert dix mille écus au Prieur de cette Chartreuse pour ses Manuscrits, qui ont été transférez depuis quelques années dans la grande Chartreuse, où ils pouront demeurer long-tems sans être connus de personne.

Aprés la dispersion & la mort des Religieux qui avoient entrepris la revision des Ouvrages de S. Augustin, la Congrégation de S. Maur jetta les yeux sur Dom Thomas Blampain de Noïon en Picardie, pour achever cet Ouvrage qu'il a porté à sa perfection, avec le secours de Dom Pierre Coutant de Compiégne, à qui l'on est redevable de la Critique des Sermons & des Traitez supposez à S. Augustin. Le travail de ces deux Religieux fut d'autant plus grand, qu'aprés le decez du P. Delfau, on ne trouva presque rien parmi ses papiers qui pût les aider. Il falut tout de nouveau mettre la main à l'œuvre, & néanmoins on ne laissa pas de profiter des diverses leçons qu'on avoit recuëillies des meilleures Bibliotéques de la Réforme.

Il ne reste plus de tous les Ouvrages de S. Augustin revûs par les Peres Bé-

nédictins, que le dernier volume à mettre au jour. L'impreſſion en eſt ſurſiſe par les intrigues des jaloux. Il eſt tout preſt, & l'on aura dans ce volume des Tables exactes de S. Auguſtin, avec ſa Vie compoſée en Latin par Dom Jean de Friche natif de Séez, mort à Paris le 15. May 1693. On nous promet cette Vie en François.

L'Epître Dédicatoire de cette nouvelle Edition des Oeuvres de S. Auguſtin, eſt du Pere Dom Jean Mabillon. Elle fut preſentée au Roy, traduite en nôtre Langue par M. Bulteau, ſi connu par ſes Ouvrages de piété & de doctrine; & bien plus encore par ſa profonde humilité & ſa rare modeſtie, aïant quitté des biens conſidérables pour ſe réduire ſous le joug de JESUS-CHRIST à la ſimple qualité de Frere *Commis* dans la Congrégation de ſaint Maur, où il a fini ſes jours en une ſainte odeur de Religion & de piété. Il étoit d'une bonne famille de Roüen, amie des Sciences & des Savans.

J'aprens que le dernier volume des Oeuvres de S. Auguſtin eſt enfin ſorti de deſſous la preſſe; mais qu'en paroiſſant, il a cauſé un orage, qu'un grand Prince

Prince, qui ſait auſſi-bien faire la paix que la guerre, a apaiſé par ſon autorité.

Je n'aurois plus rien à dire touchant cette belle Edition de S. Auguſtin, ſi je ne me ſentois obligé d'aprendre au Public, que c'eſt le R. P. Dom Claude Martin qui en a inſpiré le deſſein, & l'a ſoûtenu généreuſement juſqu'à la fin, ſoit en faiſant collationner les Manuſcrits, ſoit en deſtinant à ce travail des Religieux capables de l'exécuter. Quand il vit que cette entrepriſe avoit réüſſi avec tant de gloire pour ſa Congrégation & d'utilité pour l'Egliſe, il fit travailler ſur S. Hilaire, ſur S. Jerôme, & forma des Savans pour mettre la main aux Peres Grecs. Pour lui, quoique trés-habile, laiſſant aux autres les choſes d'érudition & d'éclat, il s'eſt contenté de compoſer des Ouvrages de piété, parmi mille ſervices qu'il a rendus à ſon Ordre dans les Charges les plus éminentes, aïant été durant quarante-quatre ans Supérieur en divers Monaſtéres, & ſeize ans aſſiſtant de ſon Général. Au bout d'une courſe ſi longue & ſi glorieuſe, il eſt mort ſimple Religieux à Marmoûtier, le 9. d'Aouſt 1696. pour

aller joüir de Dieu dans la plénitude des Saints, comme ſa Vie trés-exemplaire nous donne ſujet de le croire.

Le Caſſiodore eſt de feu Dom Jean Garet de Roüen, aſſiſté des avis & des lumiéres de ſes Confreres, particuliérement de celles de Dom Nicolas le Nourry, qui a fait les Préfaces & les Tables de cette Edition, avec un Eloge de Caſſiodore. Si l'on remet jamais ſous la preſſe cet excellent Auteur du ſixiéme ſiécle, il faudra y joindre ſa Vie que le Pere de Sainte Marthe aujourd'hui Prieur de S. Oüen, a donnée au Public, & illuſtrer tout le corps de l'Ouvrage par de bonnes Obſervations.

Le même Pere de Sainte Marthe vient de nous faire preſent d'une Vie de S. Gregoire Pape, qu'il a compoſée en langue vulgaire. Il poura traduire en Latin cet Ouvrage, & l'attacher à la nouvelle Edition qu'il nous promet de toutes les Oeuvres de ce Pere de l'Egliſe, avec des Obſervations & des Notes.

Le Pere Dom Jean Mabillon qu'il ſuffit de nommer pour faire ſon éloge, a revû tous les Ouvrages de S. Bernard, & en a augmenté le Recuëil, dont il a donné deux belles Editions, avec des

Préfaces & des Obſervations dignes de lui. La derniére de ces Editions eſt la plus correcte & la plus accomplie. Je ne parle point de ſes autres travaux, ni de ceux auſquels il a eu part; mais je dirai ſeulement que dans tout ce qu'il écrit, il eſt un modéle de ſageſſe & de prudence. Les Bollandiſtes aïant outragé les Peres Bénédictins dans quelques-unes de ces Préfaces qu'ils attachent au Recuëil des Vies des Saints en chaque mois, le P. Mabillon les traita avec tant d'honneur dans ſon grand Livre *De Re diplomatica*, que ſe voïant deſarmez autant par ſa charité & ſa modeſtie, que par ſon érudition & ſes raiſons, ils lui en écrivirent des Lettres de remercîment, qui furent des gages de leur retour à la vérité, & d'une ſincére réconciliation.

La reviſion de S. Hilaire de Poitiers eſt l'ouvrage de Dom Pierre Coutant. L'Edition de ce Pere de l'Egliſe Gallicane, avec les Préfaces & les Notes, eſt une des plus belles & des plus exactes qui ſoit ſortie des mains de la Congrégation de S. Maur. Les Remarques en ſont doctes & judicieuſes, ni trop longues, ni trop courtes : La critique en eſt fine, & on y voit reluire par tout

le véritable caractére & le bon gouſt de l'antiquité. C'eſt le ſentiment de M. Simon, qui n'eſt pas aſſurément le flâteur des Peres Bénédictins, & dont je préfére le jugement à celui de l'Abé Faydit, qui ſemble ne prendre plaiſir à écrire contre les gens, que pour avoir celui de ſe repentir & de faire pénitence.

Le P. Dom Jacques de Friche, aſſiſté de Dom Nicolas le Nourry de Dieppe, a travaillé huit années entiéres à la nouvelle Edition de S. Ambroiſe.

Le même Dom Jacques de Friche s'apliquoit à la reviſion de S. Gregoire de Nazianze, lorſque la mort le ſurprit à l'âge d'environ cinquante-deux ans. L'entrepriſe ſe continuë par un autre qui m'eſt inconnu.

Dom Leonard d'Agneau de Beauvais, & Dom Pierre Huë, ont travaillé ſur S. Baſile. Ce dernier eſt mort à Vendôme, & l'autre a quitté les études.

C'eſt à Dom Bernard de Montfaucon que le Public eſt obligé de la reviſion de S. Athanaſe, dont il a conſidérablement augmenté l'Edition. Il avoit commencé à ſe produire par un volume *in-quarto* d'*Analecta græca*.

Le P. Dom Thierry Ruinart natif de

Reims en Champagne, & trés-digne éléve du P. Mabillon, a donné au Public des Actes d'anciens Martyrs, avec des Notes pleines d'érudition, & une Edition nouvelle & trés-correcte de toutes les Oeuvres de Gregoire de Tours.

Dom Ambroiſe Janvier nous a fait preſent d'une nouvelle & ample Edition des Oeuvres de Pierre de Celles, revûë ſur les Manuſcrits de S. Remy de Reims.

Le P. Dom Jean Martianay natif de S. Sever Cap de Gaſcogne, au Diocéſe d'Aire, s'attache depuis pluſieurs années à la reviſion de toutes les Oeuvres de S. Jerôme. Il a donné le premier volume ſous le titre de *Divina Bibliotheca*, avec des Prolegoménes & des Notes ſavantes. Le P. Dom Antoine Pouchet l'aide dans cette prodigieuſe & difficile entrepriſe.

Le P. Dom le Nourry de Dieppe travaille à l'Aparat de la Bibliotéque des Peres, de la derniére Edition. Les trois premiers volumes de ce grand deſſein ſont imprimez.

¶ Platon forma ſon éloquence ſur Homere. Ciceron animoit la ſienne par

la lecture des Poëtes Grecs & Latins. Quelques-uns ont crû que ſaint Chryſoſtome avoit pris l'air du Poëte Ariſtophanes dans ſes actions publiques. Il eſt conſtant que ſaint Fulgence avoit beaucoup lû Homere ; & que ſaint Jerôme tenoit des Poëtes Latins, qui lui étoient familiers, l'élévation de ſon ſtile.

Entre les modernes, Barclée auteur de l'*Argenis* & de l'*Euphormion* ; & *Petrus Firmianus* auteur du *Genius ſæculi*, & d'autres Ouvrages, ſe ſentent bien de la lecture des Poëtes.

On ſait que des Orateurs fameux de la Chaire & du Bareau, ces années derniéres, liſoient les plus beaux endroits des Poëtes, pour faire germer en eux les ſemences d'éloquence que la nature y avoit jettées.

J'ai autrefois écouté un Prédicateur de réputation, qui copioit hardiment Sénéque le Tragique dans les paſſions violentes qu'il affectoit d'exprimer ; & un autre moins vif, mais plus tendre, qui ajuſtoit à ſes ſujets des morceaux entiers d'Ovide.

Feu M. l'Anglois, célébre Avocat du Parlement de Paris, avoit toûjours ſon Homere au cœur & à la bouche ; & un

jour il fit un Plaidoïer tout entier, ſuivant le génie de ce Poëte dans ſon Odiſſée. L'Avocat Gautier ne reſpiroit que Juvenal ; & M. Pucelle avoit bien des tours d'expreſſion & de penſée, dont il étoit redevable à Horace.

Les Poëtes eux-mêmes s'animent & s'échauffent par la lecture des autres Poëtes. Meſſieurs de Malherbe, Corneille, &c. ſe diſpoſoient au travail par la lecture des Poëtes qui étoient à leur gouſt.

¶ Le Médecin de la Vigne, dont l'Abé de Maroles parle avantageuſement dans ſes Mémoires, étoit de Vernon en Normandie. Chaſſé de cette petite Ville par les tailles & les ſubſides, il ſe réfugia à Paris. Il y enſeigna la Réthorique dans le Collége du Cardinal le Moine ; & reprit peu aprés l'exercice de la Médecine. Il y aquit du bien & de la réputation, par la connoiſſance ſinguliére qu'il avoit des fiévres & de leurs remédes. On eſpéroit qu'il en écriroit quelque choſe ; mais il n'a laiſſé qu'un fort petit Traité de la Diette, qui n'a pas vû le jour.

Il étoit Pere de l'illuſtre Mademoiſelle de la Vigne, l'une des plus ſavantes & des plus ſpirituelles filles de nôtre tems. Dés ſon enfance elle faiſoit ſi aiſément des Vers,

qu'il ſembloit qu'elle eût été allaitée par les Muſes. M. Peliſſon a fait imprimer la belle Ode qu'elle avoit compoſée avec beaucoup d'art & de génie à la gloire du Roy. On a encore des Stances de ſa façon pour Monſeigneur le Dauphin, & d'autres Ouvrages qui ſe gardent dans les cabinets de curieux. Tous ceux qui l'ont connuë lui ont donné des loüanges. M. Ménage l'a préférée aux anciens & aux modernes : *Madamigella della Vigna, la cui lira, emula delle trombe, da ſcorno à gli antichi, è invidia à noi.* Son Pere diſoit plaiſamment, pour marquer la différence qu'il y avoit entr'elle & ſon frere, homme d'un eſprit fort borné : *Quand j'ai fait ma fille, je penſois faire mon fils ; & quand j'ai fait mon fils, je penſois faire ma fille.*

Les études de Mademoiſelle de la Vigne lui cauſérent la pierre, qui ſervant de contrepoids aux attraits qu'elle auroit pû avoir pour le monde, l'enleva au Ciel encore aſſez jeune : *Munimenta ſaxorum ſublimitas ejus.* C'eſt l'Epitaphe que je lui conſacre.

¶ La nouvelle Edition des Ouvrages de ſaint Leon Pape, que le Pere Queſnel de l'Oratoire a donnée au Public, avec des

Diſſertations., eſt une des plus belles & des plus accomplies Editions que nous aïons euës des PP. de l'Egliſe en ces derniers tems. Cependant le ſaint Leon du Pere Queſnel a été mis à Rome dans l'indice des Livres cenſurés, à cauſe de quelques Obſervations qui ont bleſſé la délicateſſe de cette Cour. Quand le P. Queſnel aprit cette nouvelle, il en écrivit au Cardinal François Barberin, qui l'honoroit de ſon amitié, & s'en plaignit comme d'une injuſtice qu'on lui faiſoit. Cette Eminence lui répondit ces deux mots pour l'apaiſer; *Ne vous fâchez pas, mon Pere, la cenſure de Rome ne gâte pas vôtre Livre.*

¶ Un des plus beaux morceaux des Mémoires des Comines, c'eſt ſans doute le dernier Chapitre du cinquiéme Livre, dans lequel cet Hiſtorien, par une aſſez longue digreſſion, traite du pouvoir des Rois, & dit des choſes bien fortes pour leur *endoctrinement*. On avoit raïé quelques lignes de ce Chapitre dans les premiéres Editions, qui ſe trouvent reſtituées dans l'Edition de Godefroy au Louvre 1649.

Ce fut ſelon ces idées de Comines, que

M. de Pibrac dans le dernier siécle, eut la hardiesse de dire;

Je hay ces mots de puissance absoluë,
De plein pouvoir, de propre mouvement:
Aux saints Decrets ils ont premiérement,
Puis à nos Loix, la puissance toluë.

Ce Quatrin, qui est le XCIII. de ceux que ce grand homme a publiez, empêcha qu'il ne fut fait Chancelier de France, comme il le méritoit.

¶ M. l'Abé de la Chambre avoit étudié pour être Médecin; mais frapé de surdité dés sa jeunesse, il se tourna du côté de l'Eglise. On lui conseilla de voïager pour dissiper son mal. Il alla en Italie; & ce fut là qu'il se lia d'amitié avec le Cavalier Bernin, dont il a fait l'Eloge. C'étoit son dessein de donner au Public la vie de cet illustre Sculpteur & Architecte; mais comme la réputation que le Bernin avoit aquise en France, où l'on change aisément de goust, tomba tout d'un coup; & que c'auroit été se perdre de la vouloir soûtenir contre ses envieux, M. l'Abé de la Chambre abandonna ce dessein, & n'en parla plus. D'ailleurs cet Abé étoit paresseux, & n'entreprenoit pas aisément de grands Ouvrages. Il avoit pro-

mis une nouvelle Edition de toutes les Oeuvres de M. de la Chambre ſon Pere en deux volumes *infolio* ; & j'étois chargé d'en faire la Préface : mais ce fut une promeſſe d'Auteur, qui tient quelque choſe de la legéreté des promeſſes des Amans. Il écrivoit peu & avec peine, nous n'avons de lui que quelques Sermons, & deux ou trois Diſcours prononcez à l'Académie Françoiſe dont il étoit l'un des membres. Il diſoit qu'il étoit comme Socrate qui ne produiſant rien de lui-même, aidoit aux autres à produire & à enfanter. En effet, je n'ai point vû d'homme preſſer davantage les bons eſprits à travailler pour l'utilité publique & pour la belle gloire. C'a été par ſes preſſantes exhortations que des perſonnes habiles, mais timides, ont mis au jour de fort bons Ouvrages ; entr'autres celui de *l'Athenes ancienne & moderne*, qu'ils auroient éternellement laiſſez dans la pouſſiere & dans l'oubli.

Il avoit cela de commun avec le fameux Caſtor, qu'aimant la Poëſie, il n'étoit point du tout Poëte, & n'avoit jamais fait qu'un ſeul vers : ce qui donna ſujet à feu M. Boileau de l'Académie, à qui il recitoit ce Vers, de s'écrier en l'admirant : *Ah* !

Monſieur, que la rime en eſt belle.

Sa grande inclination étoit pour les Livres Italiens & Eſpagnols. Les bons mots lui plaiſoient auſſi : Il les écoutoit volontiers, & en diſoit quelquefois d'aſſez agréables. Parlant du Pere Rapin, qui faiſoit tour à tour des Livres d'érudition & des Livres de piété, il diſoit que ce Jéſuite ſervoit Dieu & le monde par ſemeſtre. Il apelloit le Pere Bouhours, l'Empeſeur des Muſes, à cauſe qu'il paroît plus d'art & de contrainte dans ce qu'il écrit, que de facilité & de naturel. Et ſur ce que le Pere Hardoüin prétendoit que le Joſephe, tel que nous l'avons aujourd'hui, eſt un Ouvrage de quelques Moines du treiziéme ſiécle : Nous le croirons (me diſoit-il) quand il nous aura prouvé, que les Jéſuites ſont les Auteurs des Lettres Provinciales. Il diſoit des Lettres du Cardinal Mazarin, qu'elles faiſoient bien de l'honneur à ce Miniſtre ; & qu'à moins de les lire, on ne croiroit pas qu'il eût été ſi honnête homme. Il vouloit qu'en écrivant on effaçât beaucoup ; & diſoit que les ratures des Auteurs ſont des mouches qui ſiéent bien aux Muſes. Un jour parlant de la naïveté des Picards, il nous contoit que ſon prédéceſſeur dans la Cure de ſaint Bar-

thelemy, Pierre Roulé, Picard de nation & Docteur de Sorbonne, avoit fait peindre ſur ſa cheminée, la Madeleine & les autres femmes, auprés du Tombeau de Nôtre Seigneur, avec ces mots de l'Evangile : *Viderunt revolutum lapidem* : Elles ont vû Pierre Roulé.

¶ Le ſtile lapidaire qui étoit tombé avec les vieux monumens, a été relevé au commencement de ce ſiécle par le Comte *Emmanüel Theſauro*. On l'emploïe aujourd'hui à toutes ſortes d'uſages ; & même à la tête des Livres, en forme d'Epîtres dédicatoires : ce qui n'a point d'exemple chez les Anciens.

Ce ſtile qui tient le milieu entre les Vers & la Proſe, demande un génie particulier pour être bien mis en œuvre. Le jugement y court grand riſque parmi les pointes. Il ne faut pas donner dans le trop grand brillant ; & il faut éviter le froid, qui en eſt la maladie mortelle. De l'affectation, ſauve qui peut. Je ne trouve rien dans les anciens Auteurs qui puiſſe ſervir de régle dans ce genre d'écrire, que ce mot de Ciceron dans le ſecond Livre de l'Orateur. *Omnium Sententiarum gravitate, omnium verborum ponderibus eſt attendum. Accedat oportet, oratio varia,*

vehemens, plena animi, plena ſpiritus, plena veritatis.

M. du Tot Ferrare Conſeiller du Parlement de Normandie, écrivoit aſſez bien en ce genre. Je l'avois prié de m'envoïer le Recuëil de ſes piéces dont il me faiſoit part dans ſes belles humeurs; mais il me répondit que ces ſortes d'ouvrages étoient comme les petits pâtez qui ne ſont bons que tandis qu'ils ſont tout chauds.

¶ L'Auteur de l'Hiſtoire de l'Imprimerie & de la Libtairie, paroît n'être pas aſſez informé de pluſieurs choſes dont il entreprend de parler.

Il ſe trompe quand il dit, que Jacques de Sanlecque étoit de Chanlu en Bourbonnois. Jacques de Sanlecque étoit de Chanlu dans le Boulonnois, & fils du Sieur de Sanlecque, Seigneur de la Terre du même nom, dans la même Province, proche de Montreüil ſur mer.

Durant la Ligue, Jacques de Sanlecque cadet de pluſieurs freres, âgé d'environ quatorze ans, vint à Paris & porta les armes qu'il quitta ſur la fin de la guerre. Aïant vû travailler à des Caractéres d'Imprimerie, il s'y apliqua & devint trés-habile dans cet Art. C'eſt à lui qu'on eſt redevable des excellens Caractéres

dont le fameux Antoine Vitré s'eſt ſervi pour mettre au jour la Poliglotte de Guy Michel le Jay Doïen de Vezelay. C'eſt encore lui qui a fondu les premiers Caractéres de Muſique que nous aïons eus en France, avec les Régles, à la ſollicitation du Maître de la Muſique du Roy, pour qui il avoit beaucoup de conſidération.

Il ſe maria à Paris, & eut trois garçons, Henry, François & Jacques. Henry paſſa en Angleterre, & fut Valet de Chambre de Charles I. Il épouſa la Demoiſelle Hocquieper, dont le Pere fut depuis Capitaine des Gardes de Milor Cromwel. Durant les troubles d'Angleterre, Henry de Sanlecque repaſſa en France avec ſa femme. Aïant changé de Religion, il fit tout ſon poſſible pour pervertir ſa famille. Il gagna Jacques ſon cadet qui étudioit en Théologie; & ce jeune Théologien pervertit ſon Pere.

François qui étoit demeuré ferme dans la Religion Catholique, porta les armes en Italie pour le Duc de Mantouë, & ſe trouva au ſiége de Cazal. La paix faite, il revint en France, où touché d'aprendre que ſa mere s'étoit faite Calviniſte par la perſuaſion d'un Miniſtre qui aſſiſtoit Hen-

ry de Sanlecque à la mort, il s'apliqua aux Controverſes, convertit ſon frere Jacques, & travailla avec lui, mais inutilement, à faire revenir leur Pere au ſein de l'Egliſe Romaine.

Ce Jacques de Sanlecque étoit trés-verſé en toute ſorte de Littérature. Il ſavoit la Théologie, la Médecine, la Juriſprudence, l'Aſtronomie, l'Aſtrologie judiciaire, la Muſique, & toutes les autres parties des Mathématiques. Il poſſédoit les Langues Orientales, l'Hebreu, le Syriaque, l'Arabe; comme auſſi le Grec, le Latin, l'Anglois, l'Italien & l'Eſpagnol. Son cabinet étoit garni de toutes ſortes d'inſtrumens de Muſique, dont il joüoit facilement. Il tenoit de ſon Pere le ſecret de la fonte des Caractéres d'Imprimerie, & a bien encheri par deſſus. Les plus beaux Caractéres que nous aïons eus en France juſqu'à cette heure, ſont de ſa façon; & ceux de Muſique lui doivent la perfection à laquelle ils ſont parvenus. Conſumé de travail & de maladies fréquentes, il mourut âgé de quarante-ſix ans, au mois de Novembre 1659.

Il avoit un fils qui mériteroit bien d'être mis au nombre des enfans illuſtres. A l'âge

l'âge de ſept ans, il ſavoit le Latin, le Grec, aſſez d'Hebreu & un peu de Philoſophie. La mort arrêta le cours de ſes études, lorſqu'il n'avoit encore que neuf ou dix ans. Le Pere de Sanlecque Chanoine Régulier & Poëte ſatirique, eſt le frere de cet admirable enfant.

¶ Le *Vittorio Siri* dont nous avons pluſieurs volumes d'Hiſtoire, ſous le titre d'*Il Mercurio, overo Hiſtoria di correnti Tempi*, étoit un Moine Italien qui vendoit ſa plume au plus offrant : ce qui a fait dire de lui, aux gens même de ſa nation, que ſon Hiſtoire eſt *non da Iſtorico, ma da ſalario*. Le Cardinal Mazarin ne l'aimoit pas ; & s'il lui faiſoit du bien, ce n'étoit que pour ſe racheter de ſes mains qui pinçoient en écrivant. On ne ſait quelle mouche le piqua, ou par quel inſtinct il s'aviſa dans le troiſiéme Tome de ſon Mercure, où il recherche l'origine des différens excitez entre Urbain VIII. & le Duc de Parme, de prendre le parti du Duc contre le Pape. Peut-être que quelques Florins paſſérent par là, & firent plier l'Hiſtorien dont les entrailles crioient famine. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt-là preſque le ſeul endroit remarquable de ſon Hiſtoire ; & il eſt ſurprenant, *che avendo par-*

lato tanto liberamente del Papa & de Barbarini, se le passi senza castigo. Un bel esprit a dit de lui, qu'il étoit *tutto senza orte, senza stile, senza politica, senza concetti, ô vivacita, senza eruditione, senza termine de creanza, & senza alcuna verita.* Ce sont-là de belles qualitez pour un Historien : Et aprés cela, fiez-vous au *Vittorio Siri.*

¶ Depuis Sixte V. nous n'avons point eu de Pape qui ait dit tant de bons mots qu'Alexandre VIII. On en a recuëilli plusieurs, qui se trouvent imprimez en France & en Italie. Il avoit acoûtumé de dire à ses Neveux, pour les faire souvenir de profiter de la fortune presente : *Faites cuire vôtre pain pendant que le four est debout.* Quand il fit M. Janson de Fourbin Cardinal de l'Eglise Romaine, l'Ambassadeur d'Espagne qui en avoit de la jalousie, le pria de faire la même grace à quelqu'un de sa nation, Sa Sainteté ne devant pas oublier une Cour pendant qu'elle en favorisoit une autre. Le Pape lui répondit, qu'en honorant M. de Fourbin, il n'avoit point eu égard aux Cours ; que cela lui étoit dû dés le précédent Pontificat ; que d'ailleurs il le méritoit par ses services ; & qu'enfin c'étoit son ami & un

trés-honnête homme qu'il vouloit gratifier. Et quoi ſaint Pere (repartit l'Ambaſſadeur) n'y a-t-il point en Eſpagne quelqu'homme de mérite qui ſoit vôtre ami, & à qui vous vouliez bien faire le même honneur ? Le Pape ſe tenant ferme ſur ce pas gliſſant, lui nomma un Eſpagnol de grande réputation. Mais S. Pere (repartit l'Ambaſſadeur) il y a vingt ans que cet homme eſt mort. J'en ſuis fâché (repliqua le Pape) il méritoit le Chapeau : c'étoit mon ami, & je le lui aurois donné.

Un Religieux Servite qui avoit été dans la familiarité de ce ſouverain Pontife, lorſqu'il étoit Cardinal, penſant profiter de cet avantage, vint ſe jetter à ſes pieds, & lui demander un Evêché qui vâquoit depuis peu. Sa Sainteté qui n'eſtimoit pas aſſez ce Moine pour lui donner une Mître, lui répondit en ſoûriant, *Voſtra Paternita ſerai Servita.* Ce bon homme ne ſongeant pas à ce que vouloit dire le Pape, qu'il ſeroit toûjours *ſervite*, & non pas *ſervi*, comme il ſe l'imaginoit, alla publier par tout ſa bonne fortune, & les égards que ſa Sainteté avoit pour ſes anciens amis : mais quelques jours aprés, il fut bien étonné d'aprendre que

le Pape s'étant joüé de lui, avoit donné l'Evêché à un autre; & commença à reconnoître,

Qu'il faut se contenter de sa condition;
Qu'aux Conseils de la Mer & de l'ambition,
Nous devons fermer les oreilles.

¶ L'héritiére de la Maison de Rohan aïant épousé le Comte de Chabot (Chabot est le nom d'un poisson) M. Pucelle Avocat célébre, plaidant pour les parens de cette Princesse, qui vouloient faire casser son Mariage, parce que cette alliance étoit trop au dessous d'une si grande Dame, lui apliqua fort heureusement ce vers d'Horace:

Desinit in Piscem, mulier formosa supernè.

ce qui lui attira l'aplaudissement de tout le Barreau.

¶ Le Professeur Montmor n'étoit pas un homme aussi mépriſable que la plûpart le croïent. C'étoit un fort bel esprit, qui avoit de grands talens. Les Langues Grecque & Latine lui étoient comme naturelles. Il avoit lû tous les bons Auteurs de l'antiquité; & aidé d'une prodigieuse mémoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faisoit des aplications trés-

heureuſes de ce qu'il avoit remarqué de plus beau. Il eſt vrai que c'étoit preſque toûjours avec malignité : ce qui excita contre lui la fureur de ceux qui étoient les objets de ſes plaiſanteries. Avec ce génie il s'introduiſoit facilement chez les Perſonnes de qualité qui aimoient les joïes du Parnaſſe. L'avarice le gâtoit, car il avoit du bien dont il n'uſoit pas ; & il recherchoit trop la bonne chére. Il diſoit à ſes amis : Meſſieurs fourniſſez les viandes & le vin, & moi je fournirai le ſel. Auſſi le répandoit-il à pleines mains aux bonnes tables où il ſe trouvoit. Son humeur ſatirique n'avoit point de bornes ; & il étoit Lucien par tout. Il en vouloit particuliérement aux méchans Poëtes. *Je reconnois* (diſoit-il) *deux ſortes de Poëtes ; les uns qui viennent de génération & de génération divine ; c'eſt-à-dire des Poëtes engendrez d'Apollon & des Muſes avec un génie heureux & facile ; & d'autres qui viennent de corruption, comme des inſectes qui empoiſonnent le monde de leur mauvaiſe humeur.* Un jour, à la table de M. de Mêmes, un Poëte de ce caractére faiſoit ſonner bien haut des Vers d'un aſſez méchant gouſt, qu'il avoit compoſez à la loüange du Lapin, ſous le titre de *Cuni-*

culi encomium, Montmor fatigué de ſon diſcours, lui dit bruſquement : *Ce Lapin-là n'eſt pas de garenne ; ſervez-en d'un autre.* Un autre Poëte qui faiſoit les Vers à la douzaine, & qu'on apelloit le Pegaze, à cauſe de la vîteſſe qu'il affectoit dans ſes compoſitions, fit une ſatire contre Montmor qu'il dédia à Meſſieurs Pithou. La piéce étant tombée entre les mains de Montmor, il la renvoïa à ces Meſſieurs avec ce Diſtique de Virgile : *Equo nolite credere Teucri :* Replique d'autant plus juſte, que Meſſieurs Pithou étoient originaires de Troye.

Jamais on n'a tant écrit de ſatires en Proſe & en Vers contre perſonne, que contre Montmor. Chacun s'y épuiſoit : Il en reſte encore aujourd'hui des Recuëils entiers. Ce qu'il y a de meilleur eſt de M. Ménage. Les amis de Montmor lui avoient conſeillé de faire imprimer ſes bons mots contre ces Ecrivains importuns : Mais l'amour du repos lui liant les mains, il ſe contenta de rire de ces bagatelles, & de les mépriſer. Quand on lui dit que M. Ménage l'avoit métamorphoſé en Perroquet ; bon (répondit-il) je ne manquerai ni de vin pour me réjoüir, ni de bec pour me défendre ; & parce qu'on

loüoit beaucoup cette métamorphoſe, il ajoûtoit : ce n'eſt pas merveille qu'un grand parleur comme Ménage ait fait un bon Perroquet.

Montmor porta plus impatiemment le refus que Meſſieurs Duputy lui firent de l'entrée de leur cabinet, qui étoit le réduit des plus honnêtes gens de Paris. Ces Meſſieurs graves comme des Catons, prenoient les ſciences du côté de leur plus grand ſérieux, & ne ſouffroient pas aiſément ceux qui n'ont, pour ainſi dire, que le Polichinel de la littérature. Ils n'entendoient point raillerie, & il auroit mieux valu faire un ſoleciſme au nés de l'Univerſité, que de ſe relâcher à turlupiner en leur preſence.

¶ Dans la premiére Edition de la Traduction du Concile de Trente de Latin en François par Gentien Hervet, imprimée à Reims en 1564. & dans la ſeconde Edition de Paris de 1584. il eſt remarqué que trois Cardinaux s'opoſérent à la confirmation de ce Concile. Cette circonſtance ne ſe trouvant que dans la premiere Edition Latine du Concile de Trente, qui eſt aujourd'hui trés-rare, fait qu'on recherche beaucoup la verſion Françoiſe d'Hervet. *Il a plû à tous les Peres* (ce ſont

les propres paroles du Cardinal Moron dans la concluſion du Concile) *qu'on mette fin à ce Concile, & qu'on demande la confirmation à Nôtre Saint Pere, excepté trois ſeulement qui ont dit, qu'ils ne demandoient pas cette confirmation.*

M. Sponde dit qu'on n'a point ſû qui étoient ces trois Cardinaux ; & il eſt étonnant, comment ce point d'hiſtoire eſt échapé à Fra-Paolo, vû qu'il a remarqué que le Pape s'étant fait lire ce Decret prit les voix des Cardinaux, qui allérent tous à la confirmation, excepté ſaint Clement & Alexandrin, qui dirent qu'il faloit excepter quelques chapitres qui donnoient trop d'autorité aux Evêques.

¶ Le Cardinal de Berulle étoit un grand admirateur du ſtile de Balzac. Il en fut regardé de travers par les envieux de ce célébre Ecrivain. *Je ſouhaiterois* (diſoit-il) *que M. de Balzac fût plus chrétien & plus pieux qu'il ne le paroît dans ſes Ouvrages : mais cela ne fait rien à ſon ſtile. Il écrit bien en tous ſens, & de quelque côté qu'on le prenne, il eſt trés-pur & trés-correct dans le langage.*

Le P. Deſmares de l'Oratoire, éléve de ce Cardinal, étoit charmé de Balzac, & faiſoit gloire d'avoir en cela M. de Berulle

rulle de ſon côté. Il auroit bien voulu que M. de Balzac eût écouté le Pere de Gondren, & qu'il eût recuëilli ſes penſées, comme il a fait celles de quelques autres, & les eût inſérées dans ſon Socrate Chrétien.

Quand Meſſieurs de Port-Roïal ſe mirent en tête d'écrire pour le Public, ils formérent leur ſtile ſur celui de Balzac, & ſuivirent la métode d'Ablancour pour les traductions.

¶ On a mandé de Rome à un de mes amis, que le Cardinal Coloredo, nommé du Pape Innocent XI. pour examiner le Bréviaire des Chartreux, s'étant aperçû que le Cantique *Lætare Jeruſalem* qui ſe trouve dans ce Bréviaire, n'eſt pas conforme à celui des Bréviaires modernes, rechercha s'il ne s'accordoit point avec les plus anciens. Aprés un long examen, il trouva qu'effectivement le Bréviaire des Chartreux étoit en cela conforme aux anciens Bréviaires manuſcrits du Vatican, & des autres Bibliotéques de Rome. Ainſi il fut ordonné qu'on ne changeroit rien au Cantique *Lætare* du Bréviaire des Chartreux, excepté qu'on mettroit *contumacibus* au lieu de *contumaciis* qui ſe lit dans ce Bréviaire.

Le Cardinal Coloredo pouſſé de curioſité, n'entreprit pas ſeulement d'examiner le Bréviaire tout entier, il examina auſſi le Miſſel de ces Religieux, ſur les anciens Miſſels & Bréviaires, tant manuſcrits qu'imprimez. Quand il y remarquoit de la conformité, il en avertiſſoit le Pape, lui faiſant entendre qu'il faloit laiſſer ce Bréviaire & ce Miſſel en leur entier, ſans y rien changer, comme étans des monumens de la vénérable antiquité que l'Egliſe a intéreſt de conſerver.

Les Chartreux ſont ceux de toute l'Egliſe qui ſe ſont le plus long-tems maintenus dans les anciens *Rites*. Les Cathédrales en conſervent auſſi bien des choſes, principalement dans l'éducation de leurs Enfans de Chœur qui vivent en commun ſous un Maître, & gardent les anciennes pratiques dans les inclinations, les révérences, la poſture au Chœur & la maniére d'encenſer. Ils conſervent encore l'ancienne forme des vétemens dedans & dehors l'Egliſe, excepté le bonnet quarré qui eſt une invention nouvelle: Les Enfans de Chœur de l'Egliſe de Paris n'en portent point au Chœur.

¶ Le Traducteur de la Vie de Fra-Paolo, écrite en Italien par le Pere Ful-

gence, n'a pas traduit fidélement la Conférence que le Prince de Condé eut à Veniſe avec Fra-Paolo, dans la maiſon d'Angelo Contarini. Voici les propres paroles de l'original. *Il biaſimo de gl'Ugonotti, ſenza toccar ſcintilla di dottrina, lo diverti con ſingolar deſterità, introducendo la memoria del valore è prudenza del Padre & Avo del Principe medeſimo, il quale, come capaciſſimo, ben s'auvidde quello che ſignificaſſe.* Le Traducteur rend toute cette période en ces termes. *Quant à ce que diſoit M. le Prince au deſavantage des Huguenots, ſans toucher aucune choſe de la doctrine, Fra-Paolo le divertit fort adroitement, en le faiſant ſouvenir que ſon Pere & ſon Aïeul, qui avoient été ſi ſages & ſi vaillans, étoient de ce parti.* Au lieu qu'il devoit dire ſelon l'original, que *Fra-Paolo laiſſant à part la doctrine ſur laquelle M. le Prince tâchoit de l'obliger à ſe déclarer, il en détourna le diſcours avec adreſſe, ſe jettant ſur les loüanges de la vaillance & de la ſageſſe du Pere & de l'Aïeul de ce Prince, qui étant très-intelligent, comprit bien que Fra-Paolo uſoit de ce détour pour ne ſe pas déclarer.* C'eſt-là le véritable ſens du texte, bien éloigné

de celui du Traducteur, qui eſt tout-à-fait odieux.

¶ Dans une Conférence chez M. Rohault, un Philoſophe de l'Ecole en aparence du Comte de Gabalis, voulant expliquer comment les bêtes qu'il ſupoſoit n'être que des automates ou de pures machines, agiſſent néanmoins comme ſi elles avoient une ame, tint à peu prés ce diſcours.

„ Il y a, Meſſieurs, une infinité d'eſ-
„ prits qui rempliſſent les élémens, le feu,
„ l'air, l'eau, & la terre, où ils ne ſont
„ pas oiſifs; mais apliquez à faire joüer,
„ ſelon les régles des mécaniques, toutes
„ les machines de bêtes que la nature for-
„ me pour l'uſage, l'utilité & l'ornement de
„ l'Univers. De ces eſprits, les uns apellez
„ *Salamandres*, demeurent dans le feu, &
„ y gouvernent ces petits animaux veni-
„ meux qui portent le même nom: D'au-
„ tres eſprits, apellez *Silphes*, habitent
„ dans l'air, & font joüer les machines des
„ Oiſeaux: Les *Ondins* dans les eaux, don-
„ nent aux Poiſſons tous les mouvemens
„ néceſſaires pour les faire vivre dans cet
„ élément. Et enfin les *Gnomes* ſont occu-
„ pez à faire agir les machines des animaux
„ qui ſe proménent ſur la terre.

Quelques Philoſophes prétendent, ce que je n'oſe pas aſſurer, que ces eſprits ſont de deux ſexes, pour les deux ſexes des bêtes ou machines mouvantes; que les plus grands, les plus ingénieux & les plus habiles de ces eſprits, gouvernent les machines des bêtes les plus grandes, les plus compoſées & les plus parfaites. Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'outre ces eſprits de la premiére eſpéce, il y en a une infinité de fort déliez de toute eſpéce, qui font joüer le nombre infini d'inſectes que nous voïons, ou qui échapent à nos yeux à cauſe de leur extrême petiteſſe; que tous ces eſprits en général gouvernent chaque machine ſelon la diſpoſition de ſes organes, de ſon tempérament & de ſes humeurs, ne ſe ſaiſiſſant pas indifféremment de toutes ſortes de machines, mais de celles-là qui ſont de leur caractére, & qui vivent dans l'élément qui leur eſt propre. Par exemple, un eſprit tout de feu, ne va pas ſe jetter dans l'eau; mais demeurant dans ſon élément, il paſſe le tems à faire joüer la machine de la Salamandre, & à la conſerver par de certains mouvemens contre l'ardeur du feu. Les Silphes ſe bornant à la région de l'air, qui eſt aſſez

„ étenduë, ne ſe mêlent que d'animer les
„ oiſeaux; & encore chaque Silphe n'ani-
„ me-t-il que l'oiſeau qui eſt de ſon génie &
„ de ſon caractére. Ainſi un Silphe rêveur
„ ſe niche dans la machine d'un Hibou, d'un
„ Chat hüant ou d'une Choüette; & au con-
„ traire un Silphe de gaïe humeur, & qui
„ aime à chanter la petite chanſon, s'inſi-
„ nuë dans un Roſſignol, dans une Fau-
„ vette ou dans un Serein de Canarie. Un
„ Ondin qui ſe plaît à nager en grand'eau,
„ ne manque pas de ſe loger dans une Ba-
„ léne, & de la promener par tout l'O-
„ céan. Un autre qui aime à faire des pro-
„ diges, & à exécuter de grandes choſes
„ par de petits moïens, ſe place dans un
„ Remora, le plus petit de tous les poiſ-
„ ſons; & arrête tout court un Gallion,
„ qui eſt le plus grand de tous les Vaiſſeaux.
„ Les Ondins qui ſont d'une humeur plus
„ douce, vont dans les lacs, les riviéres,
„ les ruiſſeaux & les fontaines, ſe loger
„ chez les Carpes, les Gardons, les Bar-
„ beaux, les Truïtes, &c. Un Gnome fier
„ & ſuperbe demeurant ſur la terre, qui
„ eſt ſon élément, ſe ſaiſit d'un Courcier
„ de Naples ou d'un Genet d'Eſpagne; un
„ autre qui eſt cruel, ſe jette à corps per-
„ du dans un Tigre ou dans un Lion; &

un qui eſt folâtre & badin, va gîter dans un Singe ou dans une Guenon.

Chaque eſprit aime & chérit la machine qu'il a priſe en gouvernement, travaille nuit & jour à ſa conſervation, & à lui faire joüer parfaitement ſon perſonnage ſur le théatre de l'Univers; & c'eſt en cela que conſiſte l'inſtinct qu'on attribuë aux bêtes. Tant que les principaux organes des bêtes ſont en bon ordre, les eſprits demeurent fermes dans leurs machines, & font leur devoir; mais quand une fois ces organes ſont corrompus & tombent en deſordre, les eſprits ſe retirent & vont loger ailleurs, laiſſant à de moindres eſprits le ſoin d'animer les vers qui naiſſent de la corruption de leurs cadavres. Avant cela ils aportent tous leurs ſoins pour redreſſer la machine, la conſervant le plus long-tems qu'ils peuvent, & ſe lamentant quand ils ſont contraints de l'abandonner, comme il arrive dans les Cygnes, qui chantent des airs languiſſans la mort dans le bec.

Quand il ſe forme des monſtres dans la nature, ſe ſont des eſprits bizares qui s'y fourent pour l'effroy du genre humain; comme ſe ſont des eſprits têtus

„ qui animent les Hydres à ſept têtes.
„ Les eſprits de la plus petite eſpéce, ne
„ s'attachent qu'aux inſectes ; mais ils
„ n'en ſont pas moins glorieux pour cela,
„ ſur tout depuis qu'on a trouvé les Mi-
„ croſcopes, & que l'on connoît à l'œil
„ leur ſavoir faire ; prétendant bien qu'il
„ y a encore plus de reſſorts à manier dans
„ ces petites machines que dans les gran-
„ des, & qu'il faut plus d'induſtrie pour
„ faire joüer la machine d'une fourmi,
„ d'une mite ou d'un ciron, que pour fai-
„ re joüer la machine d'un Eléphant, d'un
„ Autruche ou d'une Baléne. Or c'eſt de
„ ce fond de jalouſie entre les eſprits de
„ la grande eſpéce, & ceux de la plus pe-
„ tite, que naiſſent les guerres ſans fin
„ que les inſectes exercent contre les plus
„ groſſes bêtes. Un moucheron qui n'eſt
„ preſque rien,

——— ——— fond ſur le cou
Du Lion, qu'il rend preſque fou.
Le Quadrupede écume, & ſon œil étincelle;
Il rugit, ou ſe cache, ou tremble à l'environ,
Et cette alarme univerſelle,
Eſt l'ouvrage d'un Moucheron.

Quand nôtre Philoſophe eut dit ces choſes, & encore d'autres plus agréables qu'me ſont échapées, il pria la com-

pagnie de lui pardonner s'il avançoit des ſentimens ſi extraordinaires ; jurant qu'il s'y trouvoit pouſſé par l'impoſſibilité de pouvoir expliquer autrement, comment les bêtes n'aïant point d'ame, elles agiſſent auſſi parfaitement, que ſi elles avoient de la raiſon & de la connoiſſance. Qu'au reſte ſon Syſtême n'étoit pas improbable, puiſqu'enfin de grands Philoſophes & des Théologiens même avoient crû que les Anges gouvernoient les Spheres des Cieux, conduiſoient le Soleil, la Lune, les Planettes ; en un mot, tous les Aſtres & toute la machine du monde, & ſupléoient par leur ſageſſe & leur induſtrie à l'ame qui manque à ces grands corps.

Il ajoûta en s'adreſſant à quelques Peripateticiens qui étoient preſens, qu'il ne ſe diſculperoit pas d'avoir ſoûtenu que les bêtes ne ſont que de pures machines ; qu'il avoit été toûjours libre dans la Philoſophie de prendre les opinions mêmes les moins ſoûtenables ; & qu'il n'y avoit pas plus de hardieſſe à prétendre aujourd'hui, que les bêtes ne ſont que des automates, qu'il y en avoit du tems de Seneque à vouloir que *la Juſtice, la Force, la Prudence & les autres*

Vertus fussent des animaux.

Ce discours fini, Messieurs Rohault & Clercelier, qui entendoient raillerie, prenant la chose du bon côté, remercièrent le Philosophe d'avoir si ingénieusement réjoüi la compagnie; & M. Pecquet, enchérissant sur ces Messieurs, par ses caresses & par ses loüanges, dit que si cét agréable Systême n'étoit pas vrai, qu'au moins il étoit *bene trovato*.

¶ Olivier Maillard étoit un Cordelier qui prêchoit avec réputation dans le dernier siécle. On a de lui deux volumes *in-octavo* de Sermons en Latin, imprimez à Paris en 1511. & 1513. Les Prédicateurs de son tems affectant de tousser, comme une chose qui donnoit de la grace à leurs déclamations, il n'a pas manqué dans un Sermon en François, imprimé à Bruges vers l'année 1500. de marquer à la marge par des *hem*, *hem*, les endroits où il avoit toussé.

J'ai vû autrefois de vieux Prédicateurs qui affectoient ces tousseries, soit pour se donner un bon air quand ils avoient la voix mâle, soit pour reprendre haleine, ou pour faire revenir leur mémoire de ses égaremens.

Il est parlé dans les anciens Auteurs

d'une éloquence geſticulaire, & de ſoléciſmes en fait de geſtes. Selon Galien dans le Livre de l'*Uſage des Parties*, la main eſt une organe qui peut ſupléer à tous les inſtrumens ; & ſelon les Orateurs, la main par ſon action & ſes geſtes, peut ſupléer à la voix & aux expreſſions d'un Acteur. *Manus unumque ſermonem per ſeipſa ſignificat, quod una cum ſermone manuum etiam motum expetimus, ut ait Artemidorus : hiſtriones enim vel celebres invenies ſolaciſmi redargutos, quod geſtu manuum aliquando peccaſſent.* Je ſavois bien ces particularitez ; mais juſqu'à Olivier Maillard, je n'avois point oüi parler d'une éloquence touſſeuſe. Il eſt vrai que l'Abé de Boiſrobert diſoit, qu'un habile Prédicateur devoit ſavoir touſſer, cracher & éternuer à propos ; & que c'étoit quelquefois un fort bon moïen de ſe retirer d'un mauvais pas. Ce même Abé ſe trouvant à la Harangue d'un Orateur ennuïeux, qui éternuoit ſouvent, dit plaiſamment : J'eſpére qu'à force d'éternuer, cet homme nous fera dire tant de fois, *Dieu vous aſſiſte*, qu'à la fin il ceſſera de nous importuner, & prendra congé de la compagnie.

¶ Il eſt bon pour l'enrichiſſement des

Langues, d'inventer des mots nouveaux, & d'en faire paſſer quelques-uns d'une Langue en une autre. Nous devons à Ciceron le beau mot de *Morale*, pour dire Science des mœurs, ou Philoſophie des mœurs, comme l'on diſoit avant lui. Il eſt vrai que d'ordinaire les mots de nouvelle invention ne ſont pas de longue durée; mais il y en a auſſi qui naiſſent ſous une ſi bonne étoile, qu'ils s'enracinent dans les Langues, bien que d'abord ils aïent peine à ſe faire recevoir. *A mon avénement à la Cour* (dit Brantôme qui floriſſoit dans le dernier ſiécle) *on apelloit le Nonce du Pape, Ambaſſadeur. Le nom de Nonce eut peine à s'introduire; & par dériſion à la Cour, on diſoit l'Once du Pape.* Je ſouhaiterois que cet Hiſtorien nous eut dit, quelle fut la cauſe de ce changement, & de quelle part il vint, de la nôtre, ou de celle de Rome.

M. de Sorbiere raconte qu'il eut autrefois beaucoup de peine à faire réſoudre un homme diſert à lui permettre d'emploïer dans ſa traduction de la Politique d'Hobbes, le mot de *Syſtême*, duquel il lui ſembloit que la force ne ſe pouvoit pas exprimer en François ſans circonlocution,

non plus que celui de *Syntagme*. Cependant Syſtême eſt demeuré : mais Syntagme n'a point encore paſſé les bornes du Païs Latin. *Minuties* les a franchies, ne paroiſſant d'abord qu'en lettres Italiques dans nos Livres imprimez, comme un peu honteux de l'honneur qu'on lui faiſoit. Aujourd'hui il va la tête levée, habillé à la Françoiſe.

Pindariſeur & pindariſer ſe trouvent encore dans quelques-uns de nos Auteurs. *Petrarquiſeur & petrarquiſer*, qu'un Ecrivain du dernier ſiécle voulut mettre en vogue, ſéchérent ſur pied. *Deſabuſement*, qu'un de nos meilleurs Ecrivains a haſardé, n'a point fait de fortune, pendant que *reſpectable* s'eſt mis en crédit. Le mot d'*Opera*, qui eſt purement Italien, fait preſentement une ſi bonne figure dans nôtre Langue, & s'y eſt rendu ſi néceſſaire, qu'il n'y a point d'aparence qu'on le change jamais pour un autre. Il n'y a pas quarante ans qu'*indolent* & *indolence* n'étoient preſque pas ſuportables. Quand ils commencérent à s'introduire dans le monde, M. Scaron dans une Epître chagrine en parla de cette ſorte :

Mille à la Cour ſe ſervent d'indolence,
Pour exprimer langueur & nonchalance :
Et vous diront d'un ton triſte & dolent,
Depuis huit jours je ſuis indolent.

Aujourd'hui *indolent* & *indolence* ont des Lettres de Nobleſſe.

¶ M. de Baſſompierre étant priſonnier à la Baſtille, paſſoit le tems à lire & à écrire. Un jour Malleville, qui étoit ſon Secretaire, le trouvant qu'il liſoit l'Ecriture Sainte, lui dit : Que cherchez-vous dans ce Livre, Monſeigneur ? Je cherche, lui répondit-il, un paſſage que je ne ſaurois trouver. Il vouloit dire qu'il eût bien voulu ſortir d'où il étoit : mais ſon heure n'étoit pas venuë, & il eut encore long-tems beſoin de Malleville, qui étoit un ſerviteur fidéle, & d'un grand ſecours pour lui dans ſes affaires & dans ſes études, comme je l'ai vû par les Mémoires qu'on a trouvez dans le Cabinet de Malleville, aprés ſa mort.

M. de Rabutin eſtimoit les Mémoires de M. de Baſſompierre, & les préféroit à beaucoup d'autres qui ont de la réputation. Les obſervations de ce Maréchal ſur l'Hiſtoire de France de Dupleix ſont fort utiles. Si on s'aviſe jamais de r'imprimer cette Hiſtoire, il ſera bon pour l'inſtruc-

tion du Lecteur d'y joindre ces obſervations, qui ſont courtes & déciſives : mais il faut les tirer de l'original de M. de Baſſompierre ; car il nous avertit dans ſes Mémoires, qu'on y a fouré des aditions qui ne ſont point de lui.

Les perſonnes habiles qui ont été emploiées dans les affaires, & qui ſe ſont trouvées aux occaſions, dévroient ainſi charger de leurs remarques critiques, les marges de nos faiſeurs de Mémoires, qui diſent tout ce qui leur plaiſt ſans garand. Quand les Mémoires de Pontis parurent, je les envoïai à M. l'Archevêque de Roüen François de Rouxel, qui les lût avec d'autant plus d'aplication & de plaiſir, qu'il avoit connu de Pontis à l'armée. Mais il m'aſſura que de Pontis s'en faiſoit trop acroire ; que les affaires ne s'étoient pas toûjours paſſées comme il les raporte ; & que l'idée odieuſe qu'il donne du miniſtére du Cardinal de Richelieu, eſt un reſte de reſſentiment contre cette Eminence, qui avoit maltraité l'Abé de Saint Cyran, allié de la famille des Pontis.

¶ *Barlæus* dans la Harangue qu'il prononça en 1632. le jour de la dédicace de l'Ecole d'Amſterdam, fit voir que *la qualité de Marchand ne doit pas préocuper*

le Lecteur au desavantage d'un Livre; qu'anciennement il y a eu des Philosophes qui ont exercé le commerce; & qu'il n'y a point d'incompatibilité des études avec le négoce.

Philippes-Sylvestre du Four célébre Marchand de Lyon, a donné au Public plusieurs Traitez savans & curieux. Le Sieur Pomet Marchand Droguiste à Paris, vient de mettre au jour un assez gros volume des choses de son négoce, qu'il poura corriger & augmenter dans une seconde Edition. Je ne parle point du savant André Fricks Marchand Libraire d'Amsterdam: cela est du ressort des Libraires d'être savans du moins dans les Langues, & dans l'Histoire de la Librairie.

¶ J'ai connu à Roü.. un célébre Marchand, qui passe pour un des plus savans hommes du Païs. A l'âge de vingt ans il ne savoit encore que lire, écrire, & un peu d'Arithmétique. Aidé de son bon génie, & par son travail sans l'aide de personne, il a apris en peu de tems les Langues Latine, Grecque & Hebraïque, l'Espagnol, l'Italien & l'Anglois. Il sait la Philosophie ancienne & moderne, la Médecine, la Chimie & les Mathématiques. Il dessine fort proprement, & fait

fait toutes ſortes de Lunettes & de Microſcopes. Il a beaucoup de jugement, une grande diverſité de lecture, & bien de l'agrément dans la converſation.

Nous avons de lui... une Traduction du Livre de *Robert Naunton*, intitulé, *Le caractére véritable d'Elizabeth Reine d'Angleterre*. On attend de lui de nouvelles découvertes ſur les Poids & ſur les Meſures des Anciens : Voici comme il s'en explique dans une Lettre écrite à un ami, qui lui avoit demandé l'analiſe de cet Ouvrage.

Comment, M..... vous envoïer « l'analiſe d'un Ouvrage dont on n'a pas « encore commencé la ſinthéſe ? On com- « poſe, on unit avant qu'on diviſe. On « amaſſe des matériaux avant qu'on or- « donne un Ouvrage ; & avant qu'on ſe « mette à l'ordonner, on ſe doit déterminer « ſi on le publiera ou non : ce qu'on « ne peut faire que l'idée qu'on s'en forme « ne ſatisfaſſe ; car comment ſatisfaire les « autres de ce qui ne nous ſatisfait pas ? « Ces excuſes toutes juſtes qu'elles ſont, « ne vous plaiſent point, M..... vous « voulez être obéï, encore qu'on ne vous « envoïât que des idées imparfaites. Je « conſens qu'on vous les envoïe (ces «

„ idées) mais n'attendez pas que je les
„ donne en ſix lignes comme vous l'or-
„ donnez, il vous en coûteroit trop peu
„ de lecture, & à moi trop de réflexion.

„ S'il arrive donc que j'entreprenne
„ l'Ouvrage que je minute, & qu'on le
„ publie; voici à peu prés comment je
„ pourai m'y prendre. Je donnerai en un
„ volume la traduction en nôtre Langue
„ de trois Traitez Anglois; un, du Pied;
„ un, du Denier Romain: ces deux, com-
„ poſez par Jean Greaves Profeſſeur
„ d'Aſtronomie à Oxford, qui outre une
„ excellente érudition, poſſédoit les Lan-
„ gues Orientales; c'eſt le fruit de ce qu'il
„ a remarqué de curieux ſur les Poids, les
„ Meſures & les Monnoïes anciennes,
„ pendant ſes voïages en France, en Ita-
„ lie, en Gréce & en Egypte. Et un eſſai
„ ſur le recouvrement des Poids & des
„ Meſures des Juifs, compoſé par
„ M. Cumberland Theologien d'Angle-
„ terre, pour l'intelligence de quelques
„ notes ſur la Bible que quelques-uns de
„ ſes amis avoient entrepriſes. L'Auteur
„ démontre geométriquement dans ce
„ Traité pluſieurs choſes curieuſes &
„ importantes ſur les Poids & ſur les
„ Meſures des Anciens.

Je donnerai en un ſecond volume " une Diſſertation ſur les Lavoirs que Sa- " lomon fit mettre dans le Temple de Je- " ruſalem. Je la diviſerai en deux Parties : " Dans l'une, j'y parlerai à fond de la Mer " d'airain ou du plus grand de ces La- " voirs ; dans l'autre, je traiterai des dix " petits. Dans la premiére, aprés avoir " raporté toutes les opinions qu'on a euës " ſur la figure, ſur les diſpoſitions, ſur la " capacité & ſur l'uſage de ce grand Vaiſ- " ſeau : Je donnerai la mienne, en faiſant " voir par l'Ecriture, par l'autorité ou par " la raiſon, que la Mer d'airain étoit un " double vaſe, compoſé d'une coupe ou " cuvier, & d'un plinte ou pied ; que la " coupe n'en pouvoit être que cylindrique " de la capacité de 333 coudées cubes $\frac{1}{3}$, ou " 2000 baths : le pied, qu'un parallelepi- " pede creux de 10 coudées en quarré, & " de deux coudées de hauteur, de la capa- " cité de 166 coudées cubes $\frac{2}{3}$, ou de 1000 " baths : & que ce double vaſe, qui étoit " unique par dedans, encore qu'il parût " double par dehors, contenoit 500 cou- " dées cubes, ou 3000 baths ; c'eſt-à-dire " 311 muids, un quart, 27 pintes, 6 pou- " ces cubes meſure de Paris. Par là je " prouverai que l'Auteur des Livres des "

» Rois a pû dire, comme il a fait, que la
» coupe de cette Mer contenoit 2000
» baths ; l'Auteur des Paralipoménes,
» que toute cette Mer en contenoit
» 3000 ; & que l'un & l'autre de ces
» Auteurs ont donné la mesure de ce
» grand Vase aussi geométriquement &
» aussi exactement que nous la donne-
» rions aujourd'hui ; la Geométrie de
» ces Auteurs n'aïant point été autre que
» la nôtre.

» Je ferai voir par de pareilles preu-
» ves, que le plinte étoit apuïé sur le
» derriere de douze bœufs de bronze, dis-
» posez en quatre groupes trois à trois,
» vers les quatre parties du monde,
» laissant entr'eux quatre passages qui
» rendoient un bassin accessible sous la
» Mer pour la purification des Prêtres :
» qu'au millieu de ce bassin, s'élevoit un
» gros pilier de bronze creux, qui s'alloit
» rendre sous le milieu du plinte, pour
» faire monter dans la Mer l'eau d'un
» réservoir éloigné, & pour l'en tirer par
» quatre robinets qui se devoient trouver
» à portée à ce pilier vis-à-vis des quatre
» passages ; & que tout ce pesant ouvrage
» étoit élevé sur un perron octogone de
» marbre à cinq degrez.

A l'occaſion des ornemens du plinte, « je prouverai qu'ils ont été ſemblables « aux ornemens du lambris du Sanctuaire, « & aux entrelas ou treillis de chaînes « qui pendoient au tour du haut des deux « entablemens quarrez des colomnes de « bronze, pour écarter les oiſeaux par le « bruit de 392 grelots apellez grenades « qu'on y avoit attachez, 196 ſur cha- « que. Les contrariétez aparentes entre « les mots Pekaghim פקעים & Beka- « rim בקרים, dont les Auteurs ſacrez « ſe ſont ſervis pour exprimer les orne- « mens du plinte étant éclaircies ; je ferai « voir, à l'occaſion de ces ornemens, que « l'Architecture des Iſraëlites n'étoit « point différente de l'ancienne des Grecs, « que ces peuples avoient priſes des « Egyptiens ; car les dimenſions que l'E- « criture marque des colomnes de bronze « ſont doriques : le Monument d'Abſa- « lon, plus ancien que le Temple de Je- « ruſalem, & le Sépulchre de Zacharie, « moins ancien de quelque ſiécle, ſub- « ſiſtent encore en Judée ornez de colom- « nes doriques : un Sicle frapé du tems de « Salomon, repreſente la façade du Tem- « ple, compoſée de quatre colomnes do- « riques, ornées de baſes, de chapiteaux «

„ & d'un entablement enrichi de triglyphes. Et Joſephe raporte que la Maiſon Roïale de ce Prince étoit ſoûtenuë „ de colomnes, dont les entablemens „ étoient ornez de triglyphes.

„ Dans la ſeconde partie de ma Diſſertation, aprés avoir raporté l'opinion „ des autres, comme j'ai fait dans la premiére, je donnerai la mienne ſur la „ figure, l'uſage & la capacité des petits „ Lavoirs, en prouvant par de pareilles „ preuves, qu'ils étoient des machines „ roulantes montées ſur quatre roüës; „ qu'ils étoient compoſées d'un baſſin „ quarré, orné de pillaſtres, d'entablemens doriques, & de bas reliefs où des „ Cherubins étoient repreſentez; qu'aux „ deux bouts du baſſin ſe trouvoient des „ bras pour les conduire, & des gradins „ ou marche-pieds pour atteindre à un „ vaſe élevé ſur quatre Cherubins, au-„ deſſus de l'ouverture du baſſin; que le „ ventre de ce vaſe étoit un parallelepipede de deux coudées en quarré, d'une „ coudée & demie de hauteur, & de la „ capacité de ſix coudées cubes; & le cou, „ un cylindre d'une coudée de diamétre, „ autant de hauteur & de la capacité „ des $\frac{2}{3}$ d'une coudée cube; & que tout le

vaſe contenoit quarante baths, c'eſt-à-dire, quatre muids, quarante-une pinte, quarante pouces $\frac{1}{2}$ cubes meſure de Paris. J'y ferai voir que ce vaſe contenoit l'eau nette ; qu'on l'en tiroit par des robinets pour les purifications des victimes ; & que le baſſin qui étoit deſſous ſervoit à recevoir l'eau ſale, & les excrémens des iſſuës des victimes.

A l'occaſion des ornemens de ces machines, je ferai voir l'origine des ornemens de l'entablement dorique, la figure des Cherubins ; & que Dieu n'avoit permis ces images, que pour détourner les Iſraëlites de l'idolâtrie de leurs peres & de leurs voiſins, inſinuant par ces repreſentations, que des ſimulacres ne pouvoient être des Dieux, puiſqu'on en faiſoit l'ornement des vaſes qui ſervoient aux ofices les plus bas de la maiſon du Dieu qu'ils adoroient.

Enfin je finirai les deux parties de ma Diſſertation, en faiſant voir que ſi la figure que je donne à ces Lavoirs n'eſt pas la vraïe, elle eſt au moins la plus conforme aux deſcriptions qu'en donnent les Auteurs ſacrez, de toutes celles qui ſont venuës à ma connoiſſance, & dont j'ai prouvé les défauts.

„ Greaves dans son Traité du Pied Ro-
„ main, nous a donné la précision du De-
„ rac du Caire, par raport à nos mesures.
„ M. Cumberland a prouvé dans son Es-
„ say, que ce Derac étoit l'ancienne cou-
„ dée d'Egypte & des Hébreux; & que la
„ sixiéme partie du cube en faisoit le bath.
„ Les raports proportionnels entre cette
„ coudée & ce bath, m'aïant fait décou-
„ vrir la vraïe figure des Lavoirs de Salo-
„ mon, la Dissertation dont je viens de
„ parler, sera la confirmation démonstra-
„ tive de la vérité de cette coudée, l'u-
„ nique fondement dont je me servirai
„ dans un troisiéme volume pour décou-
„ vrir préciſément, & pour réduire
„ exactement à nos poids & à nos mesu-
„ res, toutes les mesures longues & creu-
„ ses, & tous les poids des Egyptiens, des
„ Hébreux, des Babyloniens, des Grecs
„ & des Romains, dont les Auteurs an-
„ ciens ont fait mention.

„ Je ferai voir dans ce dernier Traité,
„ de quelle maniére on a pû inventer les
„ mesures longues, les mesures creuses
„ & les poids chez toutes ces nations qui
„ étoient descenduës de Noé, & qu'on
„ pouvoit regarder comme des Colonies
„ Egyptiennes. J'y ferai voir que les An-

ciens

ciens n'ont eu que la ſeule coudée « Egyptienne pour le fondement de tou- « tes leurs meſures ; & que c'étoit en cet- « te conſidération, que les Hebreux l'a- « pelloient Ammah אמה, Mere. J'y fe- « rai voir, dis-je, que de cette coudée, « ils en formérent toutes leurs grandes & « petites meſures longues ; que du cube « de cette coudée ils en formérent toutes « leurs meſures creuſes ; & que de la pe- « ſanteur du cube d'eau de cette coudée, « ils en étalonnérent d'abord leurs poids, « comme dans la ſuite ils étalonnérent « leurs meſures creuſes par le volume « d'eau de la peſanteur de ces poids. «

Mais ce qui prouvera la vérité de « tout ce que j'avancerai dans ce Traité, « c'eſt que je ne donnerai aucune meſure « ni aucun poids, qu'ils ne ſoient confor- « mes aux deſcriptions qu'en ont donné « les Auteurs anciens, comme les Au- « teurs de l'Ecriture Sainte, les Septante, « le Paraphraſte Caldéen, Joſephe, Eu- « poleme, Ariſtée, S. Epiphane, S. Je- « rôme, Ariſtote, Xenophon, Herodo- « te, Plaute, Varron, Caton, Ciceron, « Vitruve, Diodore, Nepos, Gelle, « Hygin, Dioſcoride, Tite-Live, Colu- « melle, Pline, Plutarque, Galien, «

„ Censorin, Mæcianus, Balbus, Fannius,
„ Elian, Vegece, Frontin, Cleopatre,
„ Festus, Nonnius, Hesychius, Pollux,
„ Suidas, Hero, ou quelques autres de
„ même antiquité : Outre que je prétens
„ que ces mêmes mesures & ces mêmes
„ poids s'accordent exactement aux an-
„ ciens Monumens qui nous restent en
„ Egypte, dans la Gréce, dans l'Italie,
„ & dans les Cabinets des Antiquaires.
„ En traitant de ces Poids & de ces Me-
„ sures, je résoudrai les difficultez qui se
„ rencontrent à leur occasion dans les Li-
„ vres sacrez & dans les autres Auteurs.
„ Comme celle de la grandeur de l'Arche
„ de Noé : Celle de la pesanteur des Che-
„ veux d'Absalon, des Armes de Goliath,
„ & du Geant Jesbebenob : Celle des
„ Metretes de Cana, des trente Piéces
„ d'argent de Judas, des Boucliers d'or
„ de Salomon : Celle des Suburbes des
„ Israëlites : Celle des Poids & des Me-
„ sures Attiques, avant & depuis Solon :
„ Celle de la valeur des Presens de la Rei-
„ ne de Saba, des Tresors de Darius, &
„ un grand nombre d'autres de même na-
„ ture. Je donnerai même en chemin fai-
„ sant un plan geométral du Temple
„ qu'Ezechiel a décrit, lorsque je parlerai

du Pagham פגם, ou pied des Hebreux, «
ce plan m'aïant donné la démonſtration «
de la longueur de ce pied. «

Elles ne ſont pas inexplicables ces «
difficultez ; on y peut répondre avec «
quelque ſorte de ſatisfaction, & même «
les réſoudre. La peſanteur des Cheveux «
d'Abſalon, eſt miſe au rang des plus «
difficiles : On lit dans Samuël qu'elle «
peſoit deux cens ſicles ; le Caldéen & «
les Septante, lui donnent le même poids ; «
Joſephe l'explique par cinq mines, & «
S. Epiphane la fait de cent vingt-cinq «
ſicles. On traite les derniers de rêveurs ; «
& l'on regarde l'expreſſion des premiers «
comme envelopant l'impoſſible, ſur ce «
qu'il eſt inoüi que la chevelure d'aucun «
homme ait pu peſer cent onces Romai- «
nes : l'erreur vient de ce qu'on prend «
ces ſicles pour des ſicles de quatre drag- «
mes. Cependant ſans recourir comme «
les Rabins à des ſicles ſacrez & profa- «
nes, inconnus aux Iſraëlites ; ſans re- «
courir comme Bochard au Resh ר pris «
pour un Daleth ד, ou à la poudre d'or «
dont on ſe poudroit du tems de David, «
ni aux autres fantaiſies de quelques In- «
terprétes ; je prouverai que les expreſ- «
ſions de ces Ecrivains étoient les mêmes «

„ en des termes différens, & qu'ils ont
„ tous entendu une pesanteur égale à 1 liv.
„ 14 onces 7 gros 14 grains $\frac{2}{11}$ poids de
„ marc de Paris. J'en tairai ici les raisons
„ de peur de vous fatiguer, car vous
„ m'ordonnez d'être court.

„ Voila de grandes promesses, M....
„ j'y pourai néanmoins satisfaire si Dieu
„ me donne des jours; & si l'on m'accorde
„ ce que les personnes judicieuses ne me
„ refuseront pas : A savoir, que le Derac
„ du Caire contienne précisément 1824
„ milliémes des mille qui divisent le pied
„ d'Angleterre : que le pied de Paris con-
„ tienne 1068 des mêmes milliémes ; &
„ que l'Once prise sur l'étalon du Châte-
„ let, pese précisément 472 & $\frac{1}{2}$ grains,
„ poids de Troy d'Angleterre : C'est ce
„ que Greaves a reconnu par ses expe-
„ riences. Si l'on m'accorde que le cube du
„ Derac ou coudée du Caire contienne
„ précisément 6 baths. M. Cumberland
„ l'a prouvé ; & la supposition de cette pro-
„ portion entre le bath & la coudée, m'ont
„ fait découvrir la figure des Lavoirs de
„ Salomon. Si l'on m'accorde qu'un pouce
„ cube d'eau mesure de Paris, pese préci-
„ sément 372 grains $\frac{1}{8}$ de nôtre poids de
„ marc. Je l'ai reconnu par une nouvelle

expérience dont je donnerai l'hiſtoire « dans ce dernier Traité. «

Enfin je ſatisferai à toutes ces promeſſes, pourvû que l'on m'accorde ce que « je viens de dire, & que je puiſſe prendre « les poids & les meſures dont ont parlé « les Auteurs dont je me ſervirai, pour « les poids & les meſures en uſage dans les « lieux où ils écrivoient, lorſqu'ils y ont « écrit, quand ils ne les expliquent pas. «

¶ Les Artiſans auſſi-bien que les Marchands, ont leur paru aux Sciences : car ſans parler d'un grand nombre qui ſavent les Mathématiques, nous avons Benoiſt Baudoüin, natif d'Amiens, trés-habile Théologien, fils de Cordonnier, & Cordonnier lui-même dans la boutique de ſon pere, qui a fait entr'autres ouvrages, un ſavant Traité, *De Calceo antiquo & myſtico*, pour faire honneur à ſon premier métier, comme il le déclare lui-même. Jean-Baptiſte Gallo Cordonnier à Florence, nous a donné de beaux Ouvrages en ſa Langue, ſur tout des Dialogues à l'imitation de Lucien. Volfang Muſculus faiſoit le métier de Tiſſeran pour vivre dans ſes études. M. le Févre ſavant Aſtronôme de l'Obſervatoire de Paris, étoit Tiſſeran à Liſieux Ville de Normandie,

avant qu'il s'apliquât heureuſement comme il fait à la contemplation des Aſtres, & ce fut en comptant les fils de ſa toille, qu'il commença à faire ces prodigieuſes ſuputations, qui étonnent ceux qui n'en connoiſſent pas les principes. Nicolas Bourbon Poëte Latin, & grand oncle d'un autre Nicolas Bourbon, auſſi Poëte Latin & de l'Académie Françoiſe, étoit le fils d'un Forgeron, & avoit ſouflé à la forge de ſon pere, qu'il a admirablement décrite dans un Poëme qui ſe trouve parmi ſes autres Ouvrages.

¶ Il ſeroit ſouhaitable que ceux qui ſe mêlent de nous donner des Bibliotéques ne parlaſſent que des Livres de leur métier, ou que des Livres qui leur fuſſent tout-à-fait connus. Quand on marche à l'aveugle dans ces ſortes de Catalogues, on ne manque pas de ſe tromper & de tromper les autres. Nous avons vû l'un de ces Bibliotéquaires peu exact, quoique d'ailleurs bon Libraire, ranger dans la claſſe des *Rituels*, un Traité *De Miſſis Dominicis*; c'eſt-à-dire, un Livre où il eſt traité des *Ambaſſadeurs* ou des *Intendans des Provinces*, pour un Recuëil de *Meſſes Dominicales*.

J'ai toûjours fait cas de la Bibliotéque

des Hiſtoriens de France par André du Cheſne ; parce que cet Auteur étant fort verſé dans nôtre Hiſtoire, en connoiſſoit parfaitement les Ecrivains. Il manque pourtant une choſe à ſon Ouvrage, c'eſt qu'il devoit par un peu de critique, diſtinguer les bons Hiſtoriens d'avec les médiocres ; & ceux-ci d'avec les autres qui ne ſont pas autentiques ni dignes de créance. C'eſt à quoi il faudra remédier dans une ſeconde Edition, qu'on devroit procurer au Public.

¶ Recherches curieuſes ſur la diverſité des Langues & des Religions dans toutes les principales parties du monde. Ce Livre qui eſt de Brerewoode Profeſſeur des Humanitez à Londres, eſt un fort bon Ouvrage ; mais pas aſſez ample. Il y a quelques années que la Veuve de Varennes Libraire de Paris, ſe propoſant de faire une ſeconde Edition de ce Livre traduit en François ſur l'original Anglois, pria M. Simon d'y mettre la main. Ce ſavant Critique s'y emploïa volontiers ; mais dans la ſuite n'aïant pûs'accommoder avec cette Veuve, il fit imprimer ſes Aditions à part, ſous le Titre de *Religions d'Orient par le S. Mony*. J'ai apris de lui-même, qu'il avoit beaucoup augmenté ce petit Ouvrage, & qu'il en pouvoit faire un vo-

lume *inquarto*, qui eſt la meſure ordinaire de ſes Livres. Le Public attend avec impatience qu'il lui faſſe ce riche preſent.

¶ Pirou eſt un ancien Château ſitué ſur la côte de Baſſe-Normandie dans le Côtentin, vis-à-vis des Iſles de Jerſay & Garneſay. André du Cheſne, dans ſon Livre *des Antiquitez, Villes, Châteaux & Places remarquables de France*, corrigé & augmenté par ſon fils François du Cheſne, & imprimé à Paris en 1668. parle du fort Château de Pirou. Il s'en trouve une belle deſcription ſous le nom du Château de *Beſmeliane* ou *Vivarambe* dans l'*Almaïde* de M. de Scudery.

Ce Château eſt ſi ancien, & accompagné de tant de merveilles, que les bonnes gens du Païs croïent qu'il a été bâti par les *Fées*, bien des années auparavant que les *Norvvegiens* ou *Normans* vinſent habiter la *Neuſtrie*. Ils diſent que ces *Fées*, qui étoient filles d'un grand Seigneur du Païs, célébre Magicien, ſe métamorphoſérent en des *Oyes ſauvages*, quand les Normans deſcendirent à Pirou; & que ce ſont ces Oyes-là mêmes qui reviennent tous les ans faire leurs nids, dans cet admirable Château. Choſe ſurprenante, qui mériteroit bien de trouver pla-

ce dans les Mémoires de ceux qui écrivent des merveilles de la nature : En voici la deſcription.

Au pied des murailles du Château de Pitou, on compte dix-huit ou vingt niches de pierre, où l'on a ſoin tous les ans de mettre des nids faits de paille ou de foin pour les Oyes ſauvages qui ne manquent pas le premier jour de Mars de venir la nuit faire pluſieurs rondes autour du Château, pour voir au clair de la Lune & des Etoiles, ſi leurs nids ſont prêts : Les jours ſuivans, ils prennent poſſeſſion des nids qui leur ſemblent les plus molets & les plus commodes : ce qui ne ſe fait pas ſans coup ferir. Quelquefois à grand coup d'ongle & de bec, ces oiſeaux ſe mettent tout en ſang, & font un ſi grand bruit, que les échos retentiſſant de toutes parts, on ne s'entend point dans les apartemens du Château, ni dans les Maſures des environs. Quand tous ces nids ſont pris par les plus braves d'entre les Oyes, on en met ſix ou ſept autres ſur les parapets des murailles qui ne demeurent pas long-tems vuides. Comme ces murailles ſont extraordinairement hautes, les Oyes qui y couvent ne manquent pas dés que leurs petits ſont éclos, d'avertir

en criant, qu'on vienne les deſcendre dans le foſſé; que ſi on ne leur rend pas ce bon office, les meres y deſcendent elles-mêmes, & étendant charitablement leurs aîles, reçoivent leurs petits à la deſcente, de crainte qu'ils ne ſe bleſſent.

Chaque Oye a ſon mâle auprés d'elle; & il eſt remarquable que ce ſont de vrais Oyes ſauvages; que quelquefois il ne paroît aucun de ces Oiſeaux dans les campagnes voiſines, pendant qu'il y en a des milliers qui flotent ſur les Lacs de Pirou.

Quand ces Oyes ſont hors du Château on n'en ſauroit aprocher de ſix cens pas ſans les faire envoler; mais quand ils ſont dans le Château, ceſſant pour l'amour de leur hôte, d'être ſauvages, ils viennent prendre du pain & de l'avoine à la main; & quoique l'on crie, ou que l'on tire des coups de fuſils dans les cours, ils ne s'en effarouchent point. Ils couvent depuis le commencement de Mars juſques dans le mois de Mai. Lorſque leurs petits ſont aſſez forts pour les ſuivre, ils les dérobent la nuit; & ſe retirent par de faux-fuïans dans les Lacs prochains, pour ne revenir que l'année ſuivante.

Les Spéculatifs du Païs prétendent (comme on le dit en Suiſſe & en Ho-

lande des Cygognes) que c'eſt bon ſigne quand il vient à Pirou grand nombre d'Oyes ſauvages. Le Seigneur de ce Château, qui a grand ſoin que leurs nids ſoient bien molets, & que la nourriture ne leur manque point, nous a mandé qu'il en a paru cette année une infinité; & qu'il eſt ſorti plus de cent petits de deſſous les aîles des meres, d'où l'on conjecture que l'année ſera bonne, ou que nous aurons la paix.

J'ai connû un vieux Gentilhomme Bas-Normand, qui diſoit, qu'étant enfant il avoit apris à lire dans une trés-ancienne Chronique, qui raportoit que quand il naiſſoit un garçon dans l'illuſtre Maiſon de Pirou, les mâles de ces Oyes paroiſſoient revêtus de plumes griſes, & prenoient le deſſus du pavé dans les cours du Château; mais que quand c'étoit une fille, les femelles en plumes plus blanches que nége, prenoient la droite ſur les mâles. Que ſi cette fille devoit être Religieuſe, on remarquoit une de ces Oyes entre les autres, qui ne nichoit point; mais demeuroit ſolitaire dans un coin, mangeant peu, & ſoûpirant dans ſon cœur, je ne ſai pourquoi.

La Grammaire générale & raiſonnée qui contient les fondemens de l'art de

parler. Ce Livre eſt de l'invention de M. Arnauld Docteur de Sorbonne, & de la compoſition de Dom Claude Lancelot Moine de S. Cyran. Il ſe trouve preſentement traduit en diverſes Langues, par la ſinguliére eſtime que les étrangers en ont fait. C'eſt ſur les fondemens de cet Ouvrage, que M. l'Abé d'Angeau travaille à une Grammaire Françoiſe qui doit accompagner le Dictionnaire de l'Académie. Si l'on juge de toute la piéce par l'échantillon que cet Abé vient de donner, il faudra refondre ce Dictionnaire, & en faire une nouvelle Edition.

Dom Claude Lancelot étoit de Paris: Aïant fait dans ſa jeuneſſe de fort bonnes études, il fut chargé de l'éducation d'un Enfant de Qualité; & ſe retira enſuite au Port-Roïal des Champs, où il enſeigna les Humanitez avec beaucoup de fruit. Quelques années aprés il ſe fit Religieux dans l'Abaïe de S. Cyran, où il avoit de grandes liaiſons avec le feu Abé M. de Barcos. A la mort de celui-ci, cette Communauté aïant été diſſipée, & les Moines diſperſez, Dom Claude Lancelot ſe trouva relegué en Baſſe-Bretagne, où il eſt mort depuis deux ou trois ans.

Outre la Grammaire raiſonnée, on a de cet Auteur la Nouvelle Métode pour aprendre le Latin; d'excellentes Racines Grecques, les Grammaires Grecque, Eſpagnole & Italienne, ſi connuës d'un chacun; une Traduction Françoiſe des Fables de Phédre, & un autre de quelques Comédies de Terence, purgées de leurs ſaletez; un Traité de l'Hemine, dont il y a eu deux Editions, la derniére eſt la plus ample; & enfin tout ce qui ſe trouve de piéces & d'obſervations à la fin de la Bible de Vitré, pour ſervir d'introduction à l'intelligence de la Sainte Ecriture.

¶ Nous avons eu en ce ſiécle trois Auteurs fameux qui ſe ſont obſtinez à écrire en des genres qui ne convenoient point à la portée de leur génie. M. de Balzac a paſſé toute ſa vie à écrire des Lettres, dont il n'a jamais pû attraper le véritable caractére. M. Chapelain a perdu tout ſon tems à faire un méchant Poëme. L'Abé de Maroles s'eſt conſumé à faire de pitoïables Verſions, ſans que jamais ni les conſeils de ſes Amis, ni les railleries & la cenſure des Critiques, & ſur tout celle de M. de l'Eſtang dans ſa Métode de traduire, aïent pû lui arracher de l'eſprit cette maudite paſſion. Quand ce bon Abé

ne pouvoit venir à bout de traduire de certains endroits difficiles des Auteurs qu'il avoit en tête, il écrivoit à la marge : *Je n'ai point traduit cet endroit, parce qu'il eſt trés-difficile, & que je ne l'entends point.*

Chaque eſprit a ſon caractére & ſa grace particuliére ; & ce n'eſt pas un gage aſſuré qu'on réüſſira en une choſe, parce que l'on réüſſit en une autre. M. de Balzac avoit un talent particulier pour embellir nôtre Langue. M. Chapelain étoit un fort habile Critique ; & M. de Maroles avoit aſſez de génie pour écrire des Mémoires qui ne demandent que de la ſincérité & de la naïveté : Ceux qu'il a donnez au Public étoient aſſez bien commencez ; & il en auroit tiré de la gloire, s'il ne s'étoit point allé perdre dans des choſes de rien, qui ne peuvent ni inſtruire ni réjoüir le Lecteur. Il avoit entre les mains des piéces trés-autentiques, tirées des Archives de la Maiſon de Nevers, dont nos Hiſtoriens auroient pû profiter, s'il lui avoit plû de nous en faire part.

Il ne faut pas même quand on réüſſit dans un ſujet, le pouſſer trop avant. Comme on fait des grimaces, & qu'on ſe tire les larmes des yeux à force de rire ; on ſe

défigure auſſi, & on ceſſe d'être plaiſant à force de le vouloir toûjours paroître.

Bornons ici nôtre carriére,
Les longs Ouvrages me font peur.
Loin d'épuiſer une matiére,
On n'en doit prendre que la fleur.

C'eſt ce qu'a dit M. de la Fontaine en finiſſant ſon premier volume des Fables choiſies. Peut-être auroit-il bien fait lui-même (quelque joli talent qu'il ait) de garder ſon précepte, & de ne point paſſer plus outre.

¶ M. le Duc de Montauſier étoit d'une *Maiſon Huguenotte*, & avoit étudié pour être Miniſtre : C'eſt d'où lui venoit tant d'érudition Eccléſiaſtique. Aprés la mort de ſon frere aîné qui fut tué à l'Armée, il vint à la Cour, changea de Religion, & épouſa Julie d'Angennes, héritiére de la Maiſon de Ramboüillet. Il conſerva toute ſa vie de l'amour pour les belles Lettres, & les cultiva avec ſoin, toûjours ami des Savans, & toûjours leur protecteur, quand l'honnêteté des mœurs s'y trouvoit jointe à l'érudition & à la beauté de l'eſprit.

Ce qu'il y avoit de plus merveilleux en M. de Montauſier, c'eſt que vivant à la

Cour, il n'abandonna jamais les intérêts de la vérité. Il aimoit à l'entendre & à la dire ; & ſe la diſoit à ſoi-même. *Venerabilis ſenex, & patientiſſimus veri*, comme on l'a dit de l'Empereur Veſpaſien. Auſſi ne faiſoit-il point de façon de ſe reconnoître dans quelques endroits du Miſantrope.

Du tems que les juremens étoient plus à la mode qu'ils ne ſont pas aujourd'hui, il juroit comme les autres. Le Curé de Ramboüillet, qui étoit un homme ſimple, mais un fort bon Eccléſiaſtique, l'en reprenoit librement. Il le trouvoit bon ; & ſi bon, qu'un de ſes domeſtiques lui diſant pour le flâter, que ce Prêtre-là étoit bien hardi de parler ſur ce ton à ſon Seigneur. M. de Montauſier lui repartit, taiſez-vous coquin : ce Prêtre a raiſon d'être hardi, puiſqu'il dit la vérité.

La perſonne du monde que ce Duc chériſſoit davantage, prenant le parti de certains Artiſans qu'on accuſoit de friponnerie, tâchoit de les excuſer auprés de lui. Mais M. de Montauſier qui ne pouvoit ſouffrir d'excuſe où il n'y en doit point avoir, lui repartit tout indigné : Je croirois auſſi-tôt que vous n'avez point de nez, que de croire que ces gens-là ſont innocens.

cens. C'étoit tout dire ; car cette Dame avoit un des plus grands nez de la Cour.

Un Magiſtrat ſe trouvant à ſa table, des miettes de pain ſe mêlérent je ne ſai comment à ſes cheveux : Otez, Monſieur, ôtez ces miettes de vos cheveux, lui dit bruſquement M. de Montauſier, vous nous faites mal au cœur. Dans un autre repas, un Gentilhomme Bas-Normand, aïant mis une perdrix ſur ſon aſſiette pour la dépecer & la ſervir à ſes voiſins, M. de Montauſier lui dit : Eh ! Monſieur, qui voudra manger de ce gibier aprés avoir traîné ſur vôtre aſſiette ? Ce ſera moi, Monſeigneur, repartit le Gentilhomme qui avoit l'eſprit preſent, & perſonne n'en ſera dégoûté que moi ſeul.

M. de Montauſier écrivoit avec la même liberté qu'il parloit, comme on le peut juger par la Lettre ſuivante. Elle s'adreſſe à un ami qui l'avoit prié de lui dire ſon ſentiment, touchant un petit Livre qui couroit alors, ſous le titre de Relation de la conduite preſente de la Cour de France, adreſſée à un Cardinal à Rome, par un Seigneur Romain de la ſuite de ſon Eminence M. le Cardinal Flavio Chigi, Légat du Saint Siége vers le Roy Trés-

Chrétien, traduit de l'Italien en François.

Je n'ai rien vû de ſi affecté ni de ſi contraint que ce diſcours. Il n'étoit pas beſoin de le faire paſſer pour une Relation Italienne envoïée de Paris à Rome, & enſuite être renvoïée pour être traduite, de Rome à Paris. Et encore moins de feindre la premiére Impreſſion à Leyde & la ſeconde à Cologne, puiſqu'il n'y avoit rien à craindre de la faire imprimer ici; & qu'au contraire, il eſt toûjours glorieux à la France de publier les illuſtres qualitez de ſon Souverain. Il eſt vrai que par le bon ſoin qu'on prend de raconter ce qui ſe paſſe dans les Finances, & par la citation de pluſieurs Arrêts ſur la matiére des Uſures, on peut juger que ce Livre eſt plûtôt un Manifeſte de la conduite de M. Colbert, & une juſtification de la Chambre de Juſtice, qu'un juſte Panégyrique des belles actions de nôtre Grand Roy. Il y a des endroits où les choſes ſont aſſez bien penſées; & il y en a d'autres où nos maux ſont aſſez bien palliez. Mais aprés avoir dit que la généroſité de Loüis XIV. eſt inconteſtable, auſſi-bien que le grand nombre de ſes

Victoires ; cet Auteur ne devoit pas, d'une célérité peu judicieuſe, étaler à la fin de la ſeconde Lettre, pour faire bonne bouche, la défaite de Gigery avec une perte de trente-cinq Canons & de beaucoup d'autres choſes ; & dire que cette affaire peut être miſe entre celles qui formeront les plus belles parties de l'hiſtoire de Sa Majeſté. Nous n'avions que faire qu'il nous conſolât, en nous aprenant que Charles-Quint & S. Loüis ont été auſſi malheureux que nous en Afrique. Enfin je tiens que cet Ecrivain eſt un écrivain de ménage, & que ſans doute il a été loüé de M. Colbert à juſte prix, pour donner des marques encore plus particuliéres de ſes fidéles œconomies.

¶ Les Notices des Dignitez de l'Empire de l'Orient & de l'Occident, ſont d'un grand ſecours pour l'intelligence non ſeulement de l'Hiſtoire Romaine, mais auſſi de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, qui dépend en quelque ſorte de cette premiére. Cependant ce ſecours ſera bien foible & même inutile, ſur tout aux jeunes gens, ſi les Notices ne ſont accompagnées de bonnes Remarques, comme de celles de Pancirole, & de quelques autres Antiquaires;

& ſi un habile homme ne ſuplée au défaut de l'original qui eſt mutilé & corrompu en bien des endroits. M. Valois, qui a donné le *Notitia Galliarum*, auroit pû rendre avec bien de la gloire ce ſervice à la République des Lettres : mais cet Auteur qui étoit trés-capable, étoit auſſi trés-difficile. Il ſembloit qu'on lui arrachât les entrailles, quand on le prioit de produire quelque choſe de nouveau : Il faloit le laiſſer faire ; c'eſt-là l'humeur de Meſſieurs les Savans. M. Colbert Miniſtre d'Etat, le ſolicitant un jour avec beaucoup d'honnêteté, de vouloir continuer ſon Hiſtoire de France en Latin, dont il avoit déja donné quelques volumes ; le bon homme tout effraïé ſe retirant en arriére, comme ſi on avoit voulu l'aſſommer, s'écria : Eh ! Monſieur, que me demandez-vous à l'âge où je ſuis : me demander ce penible travail, c'eſt me demander la vie. Il eſt mort, & a laiſſé ce grand Ouvrage imparfait.

¶ Me rencontrant à Paris dans une Bibliotéque avec un fort habile homme, il me dit aprés l'avoir long-tems conſidérée : Cette Bibliotéque eſt belle ; mais elle n'eſt pas aſſez éclairée. Que dites-vous, Monſieur, lui répondis-je ? Le

jour y entre de tous côtez. Je veux dire (me repartit-il) que je n'y remarque presque point de Critiques. Voïez-vous (continua-t-il) tout cet amas de Livres est peu de choses, à moins qu'on ne trouve auprés de chaque Auteur son Critique, ou son Adversaire s'il en a. J'étois encore jeune quand cela me fut dit, & j'ai reconnu avec le tems, qu'il n'y a rien de plus vrai; & qu'on n'est point assez éclairé sur quelque matiére que ce soit, quand cette matiére n'a point été debatuë; & qu'on n'a pas lû tous les Auteurs qui en parlent, & qui se contredisent. Nous en avons un exemple tout nouveau à l'égard de la nouvelle Bibliotéque Ecclésiastique de M. du Pin, à qui il manqueroit quelque chose, sans le secours indirect de la Critique des Moines de S. Vannes. J'étois autrefois entêté de l'Histoire de Strada; mais depuis que (selon l'avis de mon ami) je lui oposai l'Histoire des Païs-Bas de Grotius, & celle de *Bentivoglio*, avec le jugement que celui-ci porte de Strada dans ses Mémoires, je commençai à me refroidir pour cet Historien, qui est plus beau qu'il n'est seur.

Le même Ami me disoit, qu'il pensoit bien d'une Bibliotéque, quand il y voïoit

quantité d'Auteurs originaux, principalement en fait d'Hiſtoire, des Critiques, des Traitez ſinguliers, toutes ſortes de Dictionnaires, de Bibles, & de Peres de l'Egliſe, quelques-uns des premiers Scolaſtiques, peu de nouveaux, peu ou point du tout de Caſuites. A l'égard de ces derniers, j'ai remarqué dans la Bibliotéque de M. de Reims, qui eſt une des mieux fournies de Paris, qu'il n'y en a preſque point, en comparaiſon des autres Livres.

¶ Il y a des ſaiſons heureuſes pour écrire. Peut-être que ſi Montagne étoit venu plus tard & dans ce ſiécle-ci, qu'il auroit moins brillé. Peu de gens en ſon tems ſe mêloient d'écrire en nôtre Langue. Il faut pourtant avoüer, que Montagne dans ſa maniére eſt original; & que l'air cavalier qu'il affecte, eſt bien du gouſt des François. Cet air conſiſte à ſuivre ſa fantaiſie, plûtôt qu'à s'atacher à des principes trés-ſeurs, dont l'on tire des conſéquences fort ſuivies. Dans cette humeur on ſe jette ſur toutes ſortes de ſujets, comme à la picorée; & l'on dit au haſard tout ce qui vient à la penſée, riſquant le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon, ſans trop d'atachement ni à l'un ni

à l'autre. On parle de tout comme ſi on ne parloit de rien ; & ſouvent de rien, comme de quelque choſe fort important. On commence un diſcours par où il dévroit finir : on le quitte au milieu, & puis on le reprend tantôt à la tête, tantôt à la queuë. On ne dit point ce qu'on avoit promis de dire, & l'on dit ſouvent toute autre choſe que ce que l'on avoit penſé. La régle la plus générale de cette maniére d'écrire, c'eſt de n'en point avoir, & la plus grande affectation, c'eſt de ne rien affecter. Un Philoſophe de cette trempe, parle ingénûment de lui-même, de ſes vices & de ſes vertus. Il parle d'autrui ſans réſerve ni détour. Il apelle chaque choſe par ſon nom. Il paroît en cela peu de pudeur & beaucoup de négligence ; mais l'écrivain ne s'en ſoucie pas. Sa Philoſophie lui donne cette fermeté ou cette indifférence. Il ne ſe contraint point, & ne contraint perſonne. La Religion ne l'embaraſſe pas, ſa morale eſt aiſée. A l'entendre dire, il ne tient guéres aux plaiſirs, & les maux ne le tonchent que legérement. Il prend ce qui ſe preſente, & ne court point aprés ce qui le fuit. Il vit comme il l'entend, & meurt comme il peut : c'eſt-là tout ſon but.

¶ Je ne sai pourquoi Ciceron a dit, que les Poëtes Tragiques sont plus amoureux de leurs Ouvrages, que les autres Poëtes. Peut-être que Ciceron ne le savoit pas lui-même ; & en effet il en parle comme ne le sachant pas : *In hoc enim genere nescio quo pacto magis quàm in aliis, suum cuique pulchrum est.* Cela ne viendroit-il point de ce que les Poëmes Dragmatiques étant recitez sur les Théatres & à la face du Public, c'est-à-dire exposez au jugement & à la censure de tout le monde, le Poëte, quand il réüssit, en tire davantage d'honneur & de gloire.

¶ M. du Cange étoit un parfaitement honnête homme. Quoiqu'attaché à des lectures trés-difficiles & trés-hériſſées, il avoit cela de singulier, qu'il ne s'embaraſſoit point de ses études. Il les quittoit librement & à toute heure, pour recevoir ses amis, & leur rendre service. *C'est pour mon plaisir* (disoit-il) *que j'étudie, & non pour faire peine à personne, non plus qu'à moi-même.* Aussi l'on ne remarquoit point que la dureté de ses travaux, lui ôtât rien de la douceur de sa conversation, ni de la suavité de ses mœurs, qui étoient tres-innocentes. Il n'étoit nullement entêté de ses Ouvrages, quoique trés-

doctes

doctes & aprouvées du Public, disant avec modestie, qu'il avoit pris le moindre parti, & ne s'étoit arrêté qu'à la recherche des mots corrompus que chacun évite & condamne. Toûjours prest à corriger ses fautes, il écoutoit & recevoit de bonne grace les avis des Critiques; & l'on sait que s'il avoit vécu encore quelques années, il auroit changé & éclairci bien des choses; & en auroit ajoûté de nouvelles, dans la seconde Edition qu'il se promettoit de faire de son Glossaire Latin, qui sera toûjours un admirable ouvrage. *Quantum rerum? Quantum exemplorum? Quantum antiquitatis tenet? Nihil est, quod dicere velis, quod ille docere non possit. Mihi certè, quoties aliquid abditum quæro, ille Thesaurus est. Jam quanta sermonis ejus fides? Quanta authoritas? Quam pressa & decora cunctatio? Quid est quod, non statim sciat? Et tamen plerumque hæsitat, dubitat diversitate rationum, quas acri magnoque judicio ab origine causisque repetit discernit, expendit.*

M. Gaudin Chanoine de Nôtre-Dame de Paris, étoit de Touraine. Il avoit de l'esprit, & écrivoit poliment en Latin. Quoiqu'il n'ait pas paru le plus fort pour

l'érudition, dans ſes debats avec M. Joly ſur l'Aſſomption de la Vierge, il n'a pas laiſſé d'en tirer de la gloire à cauſe de la réputation de ſon adverſaire. Etant encore jeune, il lui arriva un petit accident, qui doit ſervir d'inſtruction à ceux qui entrent au ſervice des Grands. M. le Cardinal de Richelieu avoit demandé à M. des Roches un Lecteur tel qu'il le faloit pour charmer ſes fâcheuſes inſomnies. M. des Roches lui preſenta le jeune Gaudin, bien fait, ſpirituel, & capable de ſervir & de plaire. Le Cardinal qui ne manquoit jamais de mettre ſes Serviteurs à l'épreuve, ne fut pas long-tems ſans tendre un piége à ſon nouveau Domeſtique, lui laiſſant ſous les yeux des Lettres ouvertes, qui pouvoient exciter ſa curioſité, & lui aprendre des nouvelles. Cependant cette Eminence qui faiſoit ſemblant de dormir, mais qui veilloit exactement ſur ſon homme, le ſurprit en défaut; & comme s'il avoit voulu lui dérober la vûë de ſes Lettres, jetta promptement les mains deſſus. Gaudin peu aviſé, aïant donné dans ce panneau, demeura tout étourdi, & mit par là un clou à la fortune qui commençoit à rouler pour lui. Il fut congédié; & le Cardinal dit à M. des Ro-

ches : ce jeune homme a trop d'eſprit ; aprenez-lui à en avoir un peu moins. Néanmoins il ne lui refuſa pas dans la ſuite une Chanoinie de Nôtre-Dame, qui a été ſa plus grande richeſſe juſqu'à la mort. M. des Roches qui l'aimoit, lui avoit réſigné ſa Grande Chantrerie de la Cathédrale ; mais le tems lui aïant manqué, Gaudin toûjours malheureux, n'a point poſſédé d'autre dignité que celle d'Official ſous M. l'Archevêque de Perefix qui le conſidéroit.

¶ Quand les Confeſſions de S. Auguſtin, miſes en François par M. Arnauld d'Andilly, parurent au jour, Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, charmez de la beauté de cette Traduction, offrirent une place dans leur Compagnie à cet excellent homme, qui les remercia. Ce refus obligea ces Meſſieurs à faire ce réglement entr'eux, que d'oreſnavant l'Académie ſe feroit ſoliciter, & ne ſoliciteroit perſonne pour entrer dans ſon Corps.

Le ſtile grand & étendu que M. d'Andilly affectoit alors, à la maniére des Eſpagnols, comme aïant plus de gravité & de poids, ſur tout dans les choſes de piété, fut d'abord trés-bien reçû ; mais à la fin, ſe trouvant qu'il étoit à charge à l'hu-

meur impatiente des François, on cria contre, & on l'abandonna. Les bons Ecrivains s'aprochérent du ſtile Laconique, qui n'eſt pas moins difficile à manier, ſi l'on fait réflexion à ce mot de Poſſevin, que peu de perſonnes comprennent. *Laconicè loqui non eſt, ut putas, paucas ſyllabas ſcribere, ſed de pluribus paucas. Atque hac ratione ego & maximè breviloquum Homerum eſſe pronuncio & prolixum Antimachum. Quid tandem? Nimirum rebus, non autem literis longitudinem eſſe æſtimans.* Le Pere Mallebranche a fort bien expliqué cette penſée de Poſſevin en parlant de la Phyſique d'Ariſtote : *Ce n'eſt pas* (dit-il) *que ce Philoſophe ſoit diffus ; mais c'eſt qu'il a le ſecret d'être concis, & de ne dire que des paroles.*

¶ M. d'Aligre, pere de M. d'Aligre Chancelier de France, étoit d'un tempérament ſi froid & ſi difficile à émouvoir, qu'on ne pouvoit le purger. Son Médecin qui ſavoit bien que quand les humeurs ſont une fois émûës, elles ſont capables d'un plus grand mouvement, & par conſéquent d'être purgées, ordonna ſecrétement, qu'on tâcheroit de mettre M. d'Aligre en colere ; & que dés qu'il ſeroit

émû, on lui feroit prendre ſa médecine. Le Valet de Chambre de M. d'Aligre ne négligea rien pour faire réüſſir la choſe. Dés la pointe du jour, s'aprochant du lit de ſon Maître, il en tira les rideaux avec une précipitation capable de ſurprendre & de fâcher un homme qui s'éveille en ſurſaut. Mais M. d'Aligre ſans s'émouvoir, demanda tranquilement: Quelle heure eſt-il? Le Valet de Chambre aïant manqué ſon coup, s'aviſa de brûler la chemiſe de ſon Maître, & de la lui aporter tout en feu. M. d'Aligre toûjours froid, ſe contenta de lui dire: Chauffez-en une autre? Tout cela ne faiſant rien, le Valet de Chambre d'un coup de coude caſſa cinq ou ſix verres de Veniſe que ſon Maître aimoit; & ce Maître auſſi peu émû qu'auparavant, dit tout doucement: c'eſt dommage, ils étoient beaux. Enfin le Valet de Chambre au deſeſpoir, ne s'attendoit plus à rien, lorſqu'il arriva un homme qui avoit une affaire trés-épineuſe au Bureau de M. d'Aligre. Cet homme étoit vêtu de taffetas, & comme il parloit avec beaucoup d'action en défendant ſa cauſe, cette étoffe faiſoit une eſpéce de ſifflement à l'oreille, qui chagrinant M. d'Aligre, l'impatienta, & lui fit dire

tout en colere : *Faites taire vôtre habit, Monſieur, ſi vous voulez que je vous écoute.* Le Valet de Chambre voïant ſon Maître émû, lui preſenta la médecine, & elle eut ſon effet.

¶ L'Auteur de la Vie du Taſſe en François, ſur la foi de je ne ſai quel Mémoire, prétend que le Taſſe parloit & raiſonnoit à ſix mois; qu'il étudia à trois ans, & alla au Collége à quatre. S'il n'y a point d'erreur aux dattes de ce Mémoire, c'eſt-là un prodige ſans exemple. Les Italiens qui ont fait l'Eloge du Taſſe, ne diſent rien de ſemblable. Girolamo Ghilini entr'autres, qui n'épargne point les exagérations en faveur des gens de ſon Païs, ſe contente de dire, que le Taſſe avoit *un ingegno più che humano*, qu'à l'âge de douze ans il étudia au Droit, & qu'à dix-huit ans il avoit fait le Poëme de Renaud, *avendo ſu l'éta di dicciottanni contati gli amori di Renaldo.* Cela eſt toûjours fort admirable, & peu d'enfans des plus célébres, ont été juſques-là. Certainement l'on ne connoît pas tout ce que peuvent la plûpart des enfans. On les entretient dans la puérilité, & ils demeurent puérils. J'ai vû un petit Païſan, inſtruit par ſon Curé, qui à l'âge de ſept ans ex-

pliquoit le Nouveau Teſtament Grec à l'ouverture du Livre, avec plus de facilité qu'un autre ne l'auroit lû en Latin ou en François. J'ai auſſi vû un Anglois d'environ ſix ou ſept ans qui parloit aiſément Latin, Allemand & Italien; & deux autres enfans, le frere & la ſœur, l'un âgé de neuf ans, & l'autre d'onze ou douze, qui parloient fort bien Grec & Latin, & diſputoient de la Dialectique en l'une & en l'autre Langue.

¶ Iſaac de la Pereyre Calviniſte & Auteur des Préadamites, s'étoit introduit chez feu M. le Prince de Condé par la voïe des belles Lettres. Ce fut par haſard & ſans préméditation, qu'en liſant les verſets 12. 13. & 14. du 5. chapitre de l'Epître de S. Paul aux Romains, il lui vint à la penſée, qu'on pouroit démontrer par ces paſſages de l'Apôtre, qu'il y a eu des hommes au monde avant Adam. Cette opinion bizare & fanatique qu'il ne regardoit d'abord que comme un jeu d'eſprit, lui entra ſi avant dans la tête, qu'il n'a point guéri de cette fole imagination. Cependant voïant bien que nulle protection ne pouvoit le mettre à couvert du feu dont il étoit menacé, il abjura ſon Héréſie avec le Calviniſme, & ſe retira chez

les PP. de l'Oratoire où il eſt mort, aprés (dit-on) avoir compoſé la ſeconde partie de ſon Syſtême, qu'il avoit promiſe en donnant la premiere. Pluſieurs ont réfuté ſon Livre, qui n'en vaut pas la peine. Le Latin n'y manque pas : mais il n'y a ni bon ſens ni ſolide érudition. La vanité y régne, avec l'ambition d'être le Chef d'un nouveau Parti. C'eſt pour cela qu'il y flâte les Juifs, & les apelle civilement à ſon école.

¶ Nous avons pluſieurs exemples de perſonnes qui ont marqué la force de leur eſprit, en faiſant des Vers la mort ſur les lévres. L'Empereur Adrien, tout preſt de mourir, fit la jolie Epigramme Latine *Animula vagula*, *&c.* M. de Saumaiſe étant encore jeune, frapé d'une maladie mortelle, & lorſqu'il n'attendoit plus qu'à expirer, fit ſon Epitaphe en Vers. Patris Poëte célébre de Caën, âgé de plus de quatre-vingt ans, ſe voïant mourir, fit ces beaux Vers, ſi dignes de nos réflexions : *Je ſongeois cette nuit*, *&c.* Des-Bareaux dont la vie avoit été toute Epicurienne, ſe tournant vers Dieu à la mort, compoſa un parfaitement beau Sonnet qui marquoit ſon repentir. Marguerite d'Autriche prête à périr dans une tem-

pète ſur la Mer, fit ſon Epitaphe en Vers : illuſtre témoignage, & de la fermeté de ſon ame dans cette extrêmité, & de la bizarerie de ſa fortune. Un des Officiers Généraux de nôtre Armée Navale (à ce qu'on dit) fait des Vers galans, apuïé contre les mats de ſon Vaiſſeau, pendant qu'il fait donner ſur l'ennemi, & que l'ennemi donne ſur lui : cela s'apelle, *Pingere ſub gladio.* Petrône raconte quelque choſe de ſemblable d'un nommé Eumolpus. *Invenimus Eumolpum ſedentem, membranaque ingenti verſus ingerentem. Mirati ergò quod illi vacaret in vicinia mortis Poëma facere, extraximus clamantem.... At ille excanduit; &, ſinete me (inquit) ſententiam explere : laborat carnem in fine.* La mort trouva celui-ci qui cherchoit la fin d'un Vers, & le laiſſa chercher. Loüiſe Anaſtaſie de Serment fille ſavante, attaquant elle-même la mort, la preſſa par de fort beaux Vers, de la délivrer de ſes cruelles infirmitez : Favorablement écoutée, elle mourut en rimant.

Nectare clauſa ſuo,
Dignum tantorum pretium tulit illa laborum.

Mademoiſelle de Serment étoit de Grenoble. Elle avoit l'eſprit grand & déciſif.

M. Quinault la conſultoit comme ſa Muſe choiſie.

¶ Nos meilleurs Auteurs ſont plus conſidérez dans les Païs étrangers que chez nous. C'eſt-là nôtre génie François, de négliger ce que nous poſſédons, & de courir aprés ce qui vient de loin. On lit avec vénération chez nos voiſins l'Hiſtoire de M. de Thou, qu'on ne regarde preſque pas ici. Les Mémoires de Comines ſont plus lûs & admirez en Eſpagne & en Italie qu'en France. On enſeigne ſous le Nord, la Philoſophie de Décartes, à laquelle nous diſons ici anathême. La Démonſtration Evangélique de M. Huet, a eu, ſans comparaiſon, plus d'admirateurs en Angleterre & en Holande, que dans ſa propre patrie.

¶ Je ne ſai point ſi M. des Iveteaux avoit été Précepteur de M. de Vendôme, comme le raporte Moreri en parlant de Malherbe; mais je ſai trés-aſſurément qu'il a été Précepteur du feu Roy Loüis XIII.

Aprés quelques années de ſervice, fatigué de la Cour, il ſe retira dans ſa belle Maiſon du Fauxbourg S. Germain, où Epicurien déclaré, il mena juſqu'à une extrême vieilleſſe la même vie, qu'il a dé-

crite dans le fameux Sonnet qui commence par ces Vers :

Avoir peu de parens, moins de train que de rente,
Chercher en tout tems l'honnête volupté,
Contenter ſes deſirs, &c.

Sa Famille étoit de Caën, où elle ſe fait encore diſtinguer aujourd'hui par de grands emplois, & par beaucoup de mérite. Le frere aîné de M. des Iveteaux avoit été Lieutenant Général de cette Ville, & acheta depuis une Charge de Maître des Requêtes. Celui-ci eut un fils que nous avons vû Conſeiller au Grand Conſeil, & d'autres Enfans.

On diſoit autrefois à Paris de M. des Iveteaux, qu'il ſe chauſſoit comme les autres ſe coiffent, & qu'il ſe coiffoit comme les autres ſe chauſſent ; parce qu'il portoit des ſouliers de caſtor & des calotes de maroquin, les calotes de ſatin étant alors les ſeules qui fuſſent d'uſage, celles de cuir n'étant devenuës à la mode que depuis.

Avec tout ſon grand eſprit & ſa belle érudition, il y avoit bien de la bizarerie & de l'extravagance dans la conduite de ce Vieillard ; & certainement l'amour des plaiſirs l'enyvra, & le rendit ridicule aux

yeux de ceux-là même qui excuſoient davantage ſes foibleſſes. Un jour pour ſon malheur, ſortant de chez lui, il trouva à ſa porte une jeune Gueuſe, *tantò più bella, quantò più lacerata*, tombée en foibleſſe. M. des Iveteaux lui fit donner du ſecours. Il la regarda : Il en fut regardé ; & elle lui ſembla ſi fort à ſon gré, que dés ce moment cette Circé devint la maîtreſſe abſoluë de ſon cœur & de ſa maiſon. C'étoit la femme de l'un de ces Menétriers qui vont de cabaret en cabaret par la Ville augmenter la joïe des Ivrognes, & qui n'ont point de pire maiſon que la leur, ſelon le Proverbe. Elle joüoit de la harpe divinement, & l'accompagnoit d'une voix charmante ; & c'eſt véritablement ce qui attacha le plus M. des Iveteaux, qui aimoit la Muſique & les Inſtrumens juſqu'à la folie. M. Sarafin ſon intime ami, parle dans ſon Dialogue de l'Amour, d'un galant jaune que Mademoiſelle Dupuis (c'étoit le nom de cette femme) avoit mis au chapeau de ce bon homme, en qui l'amour radotoit.

Comme il s'imaginoit que la vie champêtre eſt la plus heureuſe de toutes les vies, & qu'il vouloit être heureux, il s'habilloit en Berger, & prenant l'air d'un

Paſtor Fide avec ſa Dame, la houlette à la main, la panetiere au côté, le chapeau de paille doublé de ſatin couleur de roſe ſur la tête, il conduiſoit paiſiblement le long des allées de ſon Jardin, ſes troupeaux imaginaires, leur diſoit des chanſonnettes, & les gardoit du loup.

Quand Mademoiſelle Dupuis joüoit de la harpe, des roſſignols dreſſez à cela, ſortoient de leur voliere, & venoient ſe pâmer ſur l'inſtrument. Enfin

Des Jardins, des Tableaux, la Muſique, des Vers,
Une Table fort libre, & de peu de couverts,

ne ſuffiſoient point à M. des Iveteaux : Il rafinoit tous les jours ſur les plaiſirs, ſoit pour les augmenter, ou pour les rendre plus ſenſuels & plus délicats. Mais il eut beau faire, les traverſes dont l'on ne manque pas dans la vie, vinrent troubler la fête. Il ſût *conſerver ſa ſanté* ; Il ſût *à rien d'ambitieux ne mettre ſon attente.* Il ſût ſe faire *eſtimer du Prince, & le voir rarement.* Il vit *les ſiens élevez en quelque dignité.* Il eut *beaucoup d'honneur ſans peine, & peu d'enfans ſans femme*, comme il le dit dans le Sonnet qui renferme toute ſa Philoſophie : Mais il ne ſût ni garder ſa liberté, ni s'exem-

pter d'afflictions & de procés. Ses parens lui en ſuſcitérent : le mariage de ſa fille unique, qui fut malheureux, l'inquiéta ; & un meurtre commis dans ſa maiſon, penſa la renverſer. Cependant rien n'étant capable de le faire rentrer en lui-même, il mourut comme il avoit vécu. M. de S. Evremont dit, qu'étant preſt d'expirer, il commanda qu'on lui joüât une ſarabande, afin que ſon ame paſsât plus doucement, *allegramente*.

Voila quelle fut la vie de ce Philoſophe, de ce Sage du tems, de ce Précepteur d'un grand Roy. J'ai oüi dire que quand il parloit de ce Monarque, il ne diſoit jamais le Roy ; mais ſeulement Loüis treiziéme, dépité de ce que ce Prince ne régnoit que par ſes Miniſtres.

Heu quia troppus amor ſavios ſtulteſcere cogit?
Artibus ipſius quiſnam certando repugnat?
Suppoſito Alcides humero qui cœlica regna
Suſtinuit, variaſque habuit certamine palmas,
Fœmineas veſtes abjecta pelle Leonis
Induit, & manzzam poſuit, fuſumque piavit.
Jupiter in Taurum, Cygnum ſe mutat & aurum,
Quique Deus fuerat, patiebat beſtia firi

M. Pierre Seguier premier du nom, Préſident à Mortier du Parlement de

Paris, étoit un Magiſtrat de trés-grande probité, & qui avoit beaucoup d'éloquence & d'érudition, *diſertus & dives.* Il nous a laiſſé un excellent Traité, *De cognitione Dei & ſui, quem noſtrum fecit venuſtiſſimo ſermone, elegantiſſimus G. Colletet.* C'eſt comment en parle M. de la Ménardiere de l'Académie Françoiſe.

Ce grand homme n'avoit rien épargné pour tirer un grand nombre d'extraits des Regiſtres du Parlement de Paris, ſervant à l'Hiſtoire de cet auguſte Corps. Tannegui Seguier ſon petit-fils, Couſin germain de l'Illuſtre Pierre Seguier Chancelier de France, & ſon ſucceſſeur dans la Charge de Préſident à Mortier, avoit en ſa poſſeſſion ce Recuëil d'extraits augmenté de diverſes Piéces curieuſes. Il étoit de pluſieurs gros volumes *infolio* parfaitement bien écrits, & reliez en maroquin de Levant. Je les ai vûs autrefois entre les mains de M. Guenée ſavant Eccléſiaſtique, Procureur du Collége de Beauvais, & Précepteur de M. Seguier Prevoſt de Paris, fils unique du Préſident dont je viens de parler, en qui la Famille des Seguiers eſt demeurée éteinte, ne s'étant point marié, au grand regret de M. le Chancelier Seguier.

Dans un voïage que je fis à Roüen il y a quelques années, je vis un Recuëil d'un ſemblable deſſein, tiré des Regiſtres du Parlement de Normandie, par M. de Mareſtes Avocat Général de la Cour des Aydes de cette Province, homme ſavant & curieux. Son cabinet étoit rempli de fort bons Livres & d'anciens Manuſcrits, qui ſont paſſez la plûpart dans la Bibliotéque de M. Colbert, par les ſoins de M. le Premier Préſident Pellot.

¶ La plus grande loüange & la plus ſincére qu'on puiſſe donner à M. Décartes, c'eſt celle qui vient de la part de ſes ennemis ou de ſes adverſaires. Tous généralement ont loüé ſa Dioptrique & ſa Geométrie. M. de Sorbiere qui rabaiſſoit Décartes pour élever davantage Gaſſendi, a regardé les Lettres de ce premier comme des chefs-d'œuvres pour la doctrine, & les a même égalées ou préférées à celles de Balzac pour le ſtile épiſtolaire. Le Railleur qui a feint un voïage de Décartes dans la Lune, avouë que ſon Traité des Paſſions eſt un fort excellent Ouvrage. Sa Métode, quoique rebutée par quelques-uns, eſt eſtimée de la plûpart à cauſe de ſon utilité. Ses Méditations Métaphiſiques ont été loüées par

par ceux-là même qui les ont critiquées avec plus de rigueur. L'Homme de Décartes, tout imparfait qu'il eſt, n'étant qu'un eſſai & une débauche, n'a pas déplû à Stenon & aux autres Anatomiſtes qui en ont remarqué les défauts. Et ſi les Principes de Décartes ont paru une rêverie au jugement de quelques-uns, au moins perſonne n'en a mépriſé l'invention.

¶ Milord Clarendon diſoit ici, que la premiere ſemence des mouvemens d'Angleterre, qui n'ont que trop éclaté ſous le régne de Charles I. venoit de ce que ce Prince avoit témoigné, peu aprés qu'il fut monté ſur le Trône de ſon Pere, qu'il vouloit retirer les biens Eccléſiaſtiques des mains de la Nobleſſe, avec qui Henry VIII. auteur du Schiſme, les avoit partagez : Cela fit croire aux mécontens qu'il avoit de l'inclination pour la Religion Catholique ; & que c'étoit par cét endroit qu'il vouloit commencer à y entrer : du moins ils furent bien aiſes qu'on le crût, & ils en firent courir le bruit. Cette circonſtance m'a ſemblé d'autant plus remarquable, que je ne vois pas qu'elle ait été relevée par aucun des Hiſtoriens, ſoit Anglois, François ou Italiens qui nous

ont donné des Relations des troubles d'Angleterre sous Charles I.

M. Grollier Treſorier de France, & nôtre Ambaſſadeur à la Cour de Rome ſous François I. *Vir munditiæ & elegantiæ in omni vita aſſuetus, pari elegantiâ ac munditiâ ornatos ac diſpoſitos domi tam curiosè aſſervabat, ut ejus Bibliotheca cum Bibliotheca Aſinii Pollionis (quæ prima Romæ inſtituta eſt) componi meruerit.* C'eſt l'éloge que lui donne M. de Thou dans ſon Hiſtoire.

La Bibliotéque de M. Grollier s'eſt conſervée dans l'Hôtel de Vic juſqu'à ces années derniéres qu'elle a été venduë à l'encan. Elle méritoit bien, étant une des premiéres & des plus accomplies qu'aucun particulier ſe ſoit avifé de faire à Paris, de trouver comme celle de M. de Thou, un acheteur qui en conſervât le luſtre. La plûpart des curieux de Paris ont profité de ſes débris. J'en ai eu à ma part quelques volumes à qui rien ne manque, ni pour la bonté des Editions de ce tems-là, ni pour la beauté du papier & la propreté de la relieure. Il ſemble à les voir, que les Muſes qui ont contribué à la compoſition du dedans, ſe ſoient auſſi apliquées à les aproprier au dehors, tant

il paroiſt d'art & d'eſprit dans leurs ornemens : Ils ſont tous dorez avec une délicateſſe inconnuë aux Doreurs d'aujourd'hui : Les compartimens ſont peints de diverſes couleurs, parfaitement bien deſſinez, & tous de différentes figures : Dans les cartouches ſe voit d'un côté en lettres d'or le titre du Livre, & au deſſous, ces mots qui marquent le caractére ſi honnête de M. Grollier, *Jo. Grollierii & amicorum* ; & de l'autre côté, cette Deviſe, témoignage ſincére de ſa piété : *Portio mea Domine, ſit in terra viventium.*

Le titre des Livres ſe trouve auſſi ſur le dos entre deux nerfs, comme cela ſe fait aujourd'hui ; d'où l'on peut conjecturer, que l'on commençoit deſlors à ne plus coucher les Livres ſur le plat dans les Bibliotéques, ſelon l'ancienne coûtume qui ſe garde encore aujourd'hui en Allemagne & en Eſpagne, d'où vient que les titres des Livres reliez en vélin ou en parchemin qui nous viennent de ces païs-là, ſont écrits en gros caractéres tout le long du dos des volumes.

¶ M. Tinelis dans le Journal de Médecine du premier Octobre 1681. dit que M. Rohault s'eſt trompé en écrivant dans

ſa Phyſique aprés M. Décartes, qu'on doit la découverte de la lunette de longue vûë à Jacques Metius Holandois, qui la trouva par hazard.

Il n'y a point d'aparence que cette Hiſtoire ſoit ſupoſée. M. de Monconis Auteur digne de foi, témoigne dans ſes Voïages, qu'il logeoit à Alemar en Holande chez un Peintre nommé Metius, neveu de celui qui avoit trouvé l'invention des Lunettes d'aproche.

M. Décartes qui avoit été long-tems en Holande, dans un commerce perpétuel avec les ſavans & les curieux de ce païs-là, pouvoit bien s'aſſurer de la vérité ou de la fauſſeté de ce fait raporté par les Auteurs contemporains. Le Roſſi entr'autres, dit que Galilée étant à Veniſe, on lui raporta qu'un Holandois avoit trouvé une eſpéce de Lunette qui aprochoit les objets; & qu'aïant conçû, ſur le raport & la deſcription qu'on lui en fit, ce que ce pouvoit être, il donna le mieux qu'il pût la forme à deux verres, les attacha aux deux bouts d'un tuïau d'orgue, & fit voir à Meſſieurs de Veniſe de deſſus la Tour de S. Marc, les merveilles de cette nouvelle invention. Cet Auteur ajoûte que depuis cette heure-là, Galilée avoit

beaucoup travaillé à perfectionner les Lunettes d'aproche ; & mérité par la perfection qu'il leur donna, que l'invention lui en fût attribuée.

Il ne sert rien de dire que Jean-Baptiste Porta, avant l'an 1609. que l'on prend pour l'époque de cette découverte, avoit parlé dans le dix-septiéme Chapitre de son Traité de la Magie Naturelle, des verres concaves qui aprochent les objets éloignez, & des verres convexes qui grossissent les objets qui sont proches. Ce que cet Auteur dit à ce sujet, est si embroüillé & si obscur, que Keplerus aprés l'avoir examiné par l'ordre de l'Empereur Rodolphe, déclara à ce Prince qu'il étoit inintelligible & absurde.

Il est vrai que le P. Mabillon témoigne dans son Voïage d'Italie, qu'il avoit vû dans un Monastére de son Ordre, les Oeuvres de Commestor écrites à la main par un nommé Coradus au treiziéme siécle, où se trouve à la troisiéme page un portrait de Ptolomée qui contemple les Astres, avec un tube à quatre tuïaux. Mais ce Pere ne dit point que ce tube fût garni de verres : Et en effet, on ne se servoit de tube en ce tems-là que pour conserver & diriger la vûë, ou la rendre plus nette, en

ſéparant par cette invention les objets qu'on regardoit, des autres dont la proximité auroit empêché de voir ceux-là bien diſtinctement. L'expérience eſt conforme à ma conjecture; car ſans tube même, & en regardant ſeulement entre nos doigts un peu ouverts, ou par un trou d'épingle dans une feüille de papier, les objets nous en paroiſſent beaucoup plus nets. Et pour moi qui ne ſaurois lire ſans lunettes, je lis aſſez facilement de la ſorte l'écriture qui me fuit, quand je la regarde avec mes deux yeux.

Quoiqu'il en ſoit, il faut avoüer que les principes d'Optique, ſur leſquels ſe font les Lunettes d'aproche, ſe trouvent dans Euclides & dans les anciens Geométres; & que c'eſt faute d'y avoir reflechi, qu'on a été ſi long-tems ſans découvrir cette merveilleuſe invention, comme beaucoup d'autres qui demeurent cachez dans leurs principes, & dans la majeſté de la nature, comme dit Pline, juſqu'à ce que la réflexion ou le haſard les dévelope, & les mette au jour.

Ceux qui ont eu ſoin de la derniere Edition de Moreri, y ont inſéré cet article touchant l'invention des Lunettes d'aproche, & en ont parlé, comme ſi l'on en

étoit redevable à Valere André, & à M. Votius : en quoi ils ſe trompent. Il eſt tiré des Mémoires manuſcrits d'un Savant de mes Amis qui vit encore.

¶ A voir M. de Corneille, on ne l'auroit pas pris pour un homme qui faiſoit ſi bien parler les Grecs & les Romains, & qui donnoit un ſi grand relief aux ſentimens & aux penſées des Heros. La premiere fois que je le vis, je le pris pour un Marchand de Roüen : Son extérieur n'avoit rien qui parlât pour ſon eſprit ; & ſa converſation étoit ſi peſante, qu'elle devenoit à charge dés qu'elle duroit un peu. Une grande Princeſſe qui avoit deſiré de le voir & de l'entretenir, diſoit fort bien qu'il ne faloit point l'écouter ailleurs qu'à l'Hôtel de Bourgogne. Certainement M. de Corneille ſe négligeoit trop, ou pour mieux dire, la nature qui lui avoit été ſi libérale en des choſes extraordinaires, l'avoit comme oublié dans les plus communes. Quand ſes familiers Amis, qui auroient ſouhaité de le voir parfait en tout, lui faiſoient remarquer ces legers défauts, il ſoûrioit, & diſoit ; Je n'en ſuis pas moins pour cela Pierre de Corneille. Il n'a jamais parlé bien correctement de la Langue Françoiſe, peut-être ne ſe mettoit-

il pas en peine de cette exactitude ; mais peut-être auſſi n'avoit-il pas aſſez de force pour s'y ſoûmettre. Quand il avoit compoſé un Ouvrage, il le liſoit à Madame de Fontenelles ſa ſœur, qui en pouvoit bien juger. Cette Dame avoit l'eſprit fort juſte ; & ſi la nature s'étoit aviſée d'en faire un troiſiéme Corneille, ce dernier n'auroit pas moins brillé que les deux autres : Mais elle devoit être ce qu'elle a été, pour donner un Neveu à ſes freres, digne héritier de leur mérite & de leur gloire.

Les premiéres Piéces de Théatre de M. de Corneille ont été plus heureuſes que parfaites ; les derniéres ont été plus parfaites qu'heureuſes, & celles du milieu ont mérité l'aprobation & les loüanges que le Public a données aux premiéres, moins par lumiére que par ſentiment.

La Critique que cet excellent Poëte a fait de ſes propres Ouvrages, eſt une entrepriſe ſur lui-même, qui lui a gagné le cœur & l'eſtime de tous les honnêtes gens. Un homme fait comme l'Auteur des Réflexions Morales, qui raporte tout ce que nous faiſons de bien aux reſſorts de l'amour propre, ne manqueroit pas de lui apliquer cette maxime, *Que nous n'avoüons de petits défauts, que pour perſuader*

der que nous n'en avons pas de grands. Mais il faut penſer autrement de M. de Corneille, qui ne conſultoit pas l'amour propre, quand il s'agiſſoit d'exercer les vertus dont ſa belle ame étoit ornée.

¶ La Muſique & le ſon des Inſtrumens, contribuent à la ſanté du corps & de l'eſprit, aident la circulation des humeurs, purifient le ſang, diſſipent les vapeurs, & dilatant les vaiſſeaux & les pores, la tranſpiration ſi néceſſaire pour ſe bien porter, ſe fait plus facilement. La manie de Saül s'apaiſoit au ſon de la harpe de David. Il eſt vrai que Saxon le Grammairien parle d'un Roy de Dannemark, que le ſon du luth avoit rendu fou & furieux : mais c'eſt une pure fable. Le vénin de la Tarentole ſe diſſipe au ſon du violon & par les mouvemens de la danſe. J'ai oüi dire à une perſonne de qualité, qu'étant ſubitement frapée d'une maladie violente, au lieu de recourir aux Médecins, elle fit venir les Violons, qui lui donnérent ſi bonne aubade, que les viſcéres étant émûës, & les humeurs venant à ſe fondre, elle recouvra en peu d'heures une ſanté parfaite. Il y a des païs où les Baigneurs frotent dans le bain, & les Barbiers peignent les cheveux ſelon de

certains tons de musique, non seulement pour donner du plaisir, mais aussi pour aider les humeurs à sortir par ces mouvemens qui chatoüillent.

Comme il y a des mouvemens & des acors dans le sang & dans les autres humeurs, il ne faut pas s'étonner si la symphonie peut quelque chose sur nôtre corps pour sa santé. Le Médecin Hermophile raportoit les divers batemens du poux à de certaines mesures, comme les Poëtes raportent leurs Vers à certains pieds; & l'on peut dire que la connoissance du poux & du batement des artéres, qui est une des plus belles & des plus nécessaires parties de la Médecine, dépend en quelque chose de la connoissance des divers tons de musique. J'ai remarqué que ceux qui sont accoûtumez à toucher le luth ou d'autres instrumens, aïant le tact plus délicat & plus seur, jugent mieux du poux des malades ou des personnes passionnées, que les autres qui n'ont pas cette habitude.

¶ Touchant ce qu'on a inféré dans quelques Journaux des Savans, qu'il s'étoit trouvé un homme qui avoit vécu plusieurs jours, aprés avoir reçû un coup d'épée au travers du cœur; il faut dire, ou que le coup n'avoit porté que dans la partie

charnuë du cœur ſans paſſer juſques dans les cavités, le cœur de cet homme étant extraordinairement gros, ou que le cœur de cet homme n'avoit point de ventricules; comme cela ſe trouva effectivement à Paris en 1602. à l'ouverture d'un cadavre d'un jeune Polonois. *In Polono Lutetiæ ſecto* (ainſi que le témoigne Reineſius dans l'une de ſes Lettres) *anno* 1602. *cujus cor, quia ſolidum erat ſine ventriculis, vaſa circa baſin admodum fuiſſe dilatata & remanſiſſe anaſtomoſes, quæ ſolent eſſe in fœtu, apertas notarunt.*

¶ Dion Caſſius fut douze ans à compoſer ſon Hiſtoire, & dix ans à préparer ſes Mémoires. Cela eſt de bon exemple pour nos Hiſtoriens, ſur tout aujourd'hui qu'on veut les aſſujettir à repreſenter leurs titres: ce qui eſt bien embaraſſant. L'Ecriture Sainte marque quelquefois les Livres plus anciens d'où elle tire ſon hiſtoire. Euſebe fait auſſi mention de quelques Auteurs de qui il tient les extraits, qui compoſent ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique: mais en général, les Hiſtoriens Grecs & les Latins veulent qu'on s'en raporte à leur bonne foi.

Je dirai à ce propos, pour le ſervice de ceux qui écrivent l'Hiſtoire des derniers

Siécles, que parmi le grand nombre de Mémoires qui ſe trouvent à la Bibliotéque du Roy & ailleurs, il y a bien des hiſtoriettes & des ſatyres écrites ſur des oüi-dire. Nos premiers Hiſtoriens écrivoient des Romans plûtôt que des Hiſtoires, & ne faiſoient pas de difficulté quand il manquoit quelque choſe à la vie d'un Heros, d'y coudre des fables pour remplir les vuides de ſon heroïſme. On a retranché cette liberté dans ces derniers tems, & l'on a ſéparé le romaneſque d'avec l'hiſtoire. Mais depuis qu'on a commencé à ſe dégoûter des Romans, on a repris en quelque façon l'ancienne mode, par le mêlange que l'on fait des véritables Hiſtoires avec des menſonges agréables; ce qui eſt d'autant plus dangereux, que prenant la broderie pour le fond de l'étoffe, on ne ſe repaît que de rêveries & de fables.

Il faut beaucoup d'aplication & de recherche pour ſéparer le vrai d'avec le faux dans ces ſortes de Mémoires: à moins de cela, un Auteur haſarde ſa réputation; & c'eſt peut-être ce qui a le plus nui à M. de Varillas, dans les Hiſtoires qu'il nous a données depuis trente ans; & à M. Raguenet dans ſa premiére Hiſtoire de

Cromwel, où il paroît s'être trop fondé ſur les Mémoires peu autentiques, pour ne pas dire fabuleux, de M. de Broſſe Docteur de la Faculté de Paris.

¶ Le Cardinal du Perron demeurant à Paris ſur la Paroiſſe de ſaint Paul, envoïa un Gentilhomme dire au Curé de cette Paroiſſe de le venir trouver pour une affaire qu'il avoit à lui communiquer. Le Curé répondit qu'il iroit ; & n'en fit rien. M. du Perron, aprés l'avoir attendu aſſez long-tems, l'envoïa querir une ſeconde fois. Le Curé répondit comme auparavant, & ne s'en remua pas davantage. Enfin M. du Perron indigné de l'incivilité de cet homme, lui fit dire qu'il trouvoit ſon procédé fort mauvais, & que ſans tarder il eût à venir. Le Curé répondit froidement au Gentilhomme : allez dire à Monſeigneur le Cardinal, qu'il eſt Curé à Rome & que je le ſuis à Paris ; qu'il eſt ſur ma Paroiſſe ; & que je ne ſuis pas ſur la ſienne. Monſieur du Perron écoutant cette vigoureuſe réponſe, dit : Il a raiſon ; je ſuis ſon Paroiſſien, c'eſt à moi à l'aller trouver, & partit auſſi-tôt. Dés que le Curé l'aperçût, il courut le recevoir juſques dans la ruë ; & le Cardinal trés-content l'embraſſa,

& lui donna ſon eſtime & ſon amitié.

¶ Le Teſtament du Cardinal de Richelieu, qui paſſe pour un bon ouvrage, eſt une piéce ſupoſée par un homme d'eſprit, qui l'a revêtuë du nom illuſtre de ce grand Miniſtre, pour lui donner du crédit dans le Public. On a ſû de ceux qui ont aproché de plus prés cette Eminence, qu'aprés ſa mort on ne trouva parmi ſes papiers que ſes Traitez de controverſe & de piété, qui furent revûs & polis au point que nous les voïons, par l'ordre de Madame la Ducheſſe d'Aiguillon qui aimoit la gloire de ſon Oncle. D'ailleurs il eſt conſtant que ce Cardinal n'avoit rien écrit touchant ſa Politique qu'il tenoit trés-ſecrette; & que ce qui en paroît, n'a pû être tiré que de ſes diſcours ordinaires, & de quelques projets de réforme, qui ſont paſſez de bouche en bouche juſqu'à celui qui eſt le véritable Auteur de ce prétendu Teſtament. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il ſe trouve des gens glorieuſement modeſtes, qui n'étant pas de qualité à beaucoup relever de certains ouvrages qui demandent un grand nom, en empruntent un qui enléve tout d'un coup le ſuffrage du Public. Cela eſt pourtant fâcheux; & l'on peut abuſer de cette licence, comme

effectivement l'on en abuſe : Ce qui fit dire à un homme ſage, quand le Teſtament du Cardinal de Richelieu parut, qu'aprés ce faux Teſtament, on en verroit bien d'autres dont le Public ſeroit la dupe.

¶ Fortunius Licetus, dans ſon Traité *De Lucernis Antiquorum reconditis*, raporte que des curieux regardant avec un flambeau dans un vieux ſépulchre qu'on venoit d'ouvrir, les vapeurs graſſes cauſées par la corruption des cadavres, s'enflâmérent à l'aproche du flambeau, au grand étonnement des aſſiſtans qui criérent, miracle. Le même Auteur ajoûte, qu'il arriva de ſon tems une choſe ſemblable dans l'Ecole de Médecine de Piſe : *In diſſecando cadaveris ventriculo ſcolaris Anatomiæ Præfectus (ut moris eſt in Theatro Piſano) candelam ceream accenſam in manibus habens propè locum diſſectionis, illius igne flatum halitumque pinguem è diciſſo ſtomacho egredientem inflammavit; nempè valdè pinguis vapor aliquis illi ſtatui copulatus à propinquo igne candelæ tactus, illico in flammam converſus eſt.*

Ces Hiſtoires peuvent s'apuïer par l'exemple de la plante que nous apellons Fraxinelle, laquelle exhale en Eté, quand

elle eſt échauffée du Soleil, une vapeur graſſe & ſubtile, qui s'enflâme comme de l'eau de vie, lorſqu'on en aproche une chandelle allumée.

Mais ſans chandelle allumée, il arrive quelquefois, que les vapeurs graſſes qui exhalent des cadavres, ſe trouvant excitées par la chaleur du jour, s'enflâment durant la nuit. Febourg Secretaire du Roy de Dannemark, dans le dernier ſiécle, aïant été pendu & étranglé, il parut la nuit une flâme ſur ſa tête, qui fit croire au peuple (vû la grandeur de ce prodige) que cet homme étoit mort innocent des crimes qu'on lui impoſoit.

¶ Le P. Alexandre Jacobin, ſi connu par ſes Ouvrages, eſt de Roüen. La pureté de ſes mœurs, ſon humeur douce & obligeante, jointe à ſon grand ſavoir, le rendent aimable & cher à tous ceux qui traitent avec lui. Depuis Melchior Canus qui parloit Latin comme Ciceron, nous n'avons point de Scolaſtique qui écrive mieux en Latin, que le Pere Alexandre. Il eſt le premier qui s'eſt aviſé de traiter les plus belles queſtions de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, à la maniére de l'Ecole; & c'eſt-là, à mon gré, le moïen le plus ſeur pour rétablir ſans nulle violen-

ce, la Poſitive dans les Etudes publiques de Théologie. J'ai apris que ce Pere travaille preſentement à revoir ſes Ouvrages d'Hiſtoire pour les donner au Public en huit volumes infolio.

Pluſieurs ont écrit contre le P. Alexandre. M. le Févre, ſurnommé *de la Baſtille*, parce qu'il a été priſonnier dans ce Château, a critiqué le commencement de ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique. Le premier volume de cette Critique fut imprimé à Roüen; mais auſſi-tôt ſuprimé, il n'en reſta que deux exemplaires, dont l'un fut mis dans la Bibliotéque de M. le Premier Preſident Pelfot, & l'autre tomba entre les mains de M. de Manneville Chanoine de la Cathédrale.

Un Jacobin nommé d'Enghien, a compoſé un petit Livre *indouze* contre le Pere Alexandre, qui a pour titre, *Auctoritas Sedis Apoſtolicæ pro Sancto Gregorio Papa VII. vindicata*, dans lequel il tâche de prouver le pouvoir indirect des Papes ſur le temporel des Rois. Le Pere Alexandre lui a répondu dans le vingt-cinquiéme volume de ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, par une Diſſertation apologetique.

Un Anonyme a fait un autre Livre inti-

tulé, *Causa Regaliæ penitùs explicata, seu responsio ad Dissertationem R. P. F. Natalis Alexandri de Jure Regaliæ.* Le P. Alexandre n'a pas crû lui devoir répondre par des raisons de prudence.

Quelques autres ont écrit contre ce Pere, sans dessein prémédité ; mais incidemment sur des points particuliers : comme le Pere Frassen Cordelier, dans ses *Disquisitiones Biblicæ*, au sujet de la Vulgate ; & Raiserus Protestant d'Ausbourg, dans un Livre qui a pour titre, *Joannes Launoius Theologus & Sorboniſta Parisiensis, testis & confessor veritatis Evangelico-Catholicæ in potioribus fidei capitibus controversis, adversus Robertum Bellarminum, & alios quosdam Sedis Romanæ defensores egregius & luculentus, nunc post obitum contra Christianum Lupum Lovaniensem, Emmanuelem Scelstrate Antuerpiensem, Natalem Alexandrum Parisiensem, Dominicum Galesium & Franciscum Marchesium Romanos vindicatus. Operâ & studio Antonii Reiseri Augustani, Hamburgi in Templo Sancti Jacobi Pastoris.* Amstelod. apud Janssonios Vaesbergios.

¶ *Rolandi Maresii Epistolæ.* Roland des Marets étoit frere de M. des Ma-

rets, dit de S. Sorlin, de l'Académie Françoiſe. C'étoit un fort bon homme, trés-retiré & trés-apliqué. Ses Lettres ſont bien Latines, & écrites avec grand ſoin. Il avoit été diſciple du P. Petau, & conféroit ſouvent avec lui touchant la bonne Latinité. Mrs Valois & Nublé étoient les Critiques auſquels il ſoûmettoit ſes Ouvrages. *Emericus Bigotius* qui le connoiſſoit particuliérement, m'a dit que de toutes ſes Lettres, il n'y en avoit que cinq ou ſix, dont on voit les réponſes à la fin du Recuëil de 1655. qui euſſent jamais coûté de port, à ceux à qui il les adreſſoit. C'étoit toutes Lettres qu'il faiſoit à plaiſir dans le cabinet, d'où elles ne ſont ſorties qu'aprés ſa mort par les ſoins de M. de Launoy.

On s'aperçoit bien que les Lettres de M. des Marets, ſont des ouvrages de fantaiſie; & c'eſt peut-être la ſeule choſe qu'on y puiſſe trouver à redire, ces ſortes de Lettres n'aïant pas le même agrément que celles qui s'écrivent par rencontre, & par la néceſſité de répondre à ſes amis. L'uniformité qui y régne par tout, fatigue & ne réjoüit pas. Cela aproche plus de la Diſſertation que du genre épiſtolaire, qui a quelque choſe de plus na-

turel, de plus riant & de plus diverſifié, comme cela ſe voit dans les Epîtres du jeune Pline qui traite indifféremment de toutes ſortes de ſujets, ſelon qu'ils ſe preſentent, n'étant pas lié à des deſſeins de cabinet, qui ſont trop ſuivis pour paroître avec agrément ſous le nom d'Epîtres ou de Lettres.

¶ J'ai oüi dire à un homme ſage, que le plus grand défaut des gens qui ſont accoûtumez à avoir toutes leurs aiſes, c'eſt de s'imaginer qu'ils ne ſauroient rien entreprendre de pénible ſans intéreſſer leur ſanté. Il me raportoit à ce propos l'Hiſtoire de l'Abé Rucellay que M. Girard a inſérée dans la Vie de M. le Duc d'Eſpernon.

Cet Abé, petit Neveu de *Monſignor Giovanni della Caſa*, ſi connu par ſes Ouvrages, étoit paſſé de la Cour de Rome, où il avoit reçû un affront, à celle de France, qui le conſidéroit à cauſe de la beauté de ſon eſprit, de ſa grande dépenſe, ou pour mieux dire de ſes profuſions: Car on a vû ſervir à ſa table, & à celle de l'Abé Franchipani, qui étoit de ſon humeur, des baſſins de vermeil tout chargez d'eſſences, de parfums, de gands, d'éventails, & même de piſtoles pour le

jeu, aprés le repas. Il eſt facile de juger par là quel homme c'étoit que M. Rucellay. Sa délicateſſe en toutes choſes alloit à l'excés. Il ne bûvoit que de l'eau ; mais d'une eau qu'il faloit aller chercher bien loin, & pour ainſi dire choiſir goute à goute. Un rien le bleſſoit. Le Soleil, le ſerain, le moindre chaud, le moindre froid, ou la moindre intemperie de l'air, altéroit ſa conſtitution. La ſeule aprehenſion de tomber malade, l'obligeoit à garder la chambre & à ſe mettre au lit. C'eſt à lui que nos Médecins ſont obligez de l'imagination des vapeurs ; cette maladie ſans maladie, qui fait l'exercice des gens oiſifs, & la fortune de ceux qui les traitent. Ce bon Abé gémiſſoit doucement ſous le poids de ces bagatelles, n'oſant rien entreprendre où il y eût tant ſoit peu de fatigue & de peine. A la fin piqué d'ambition ou plûtôt du déſir de ſe venger de ſes ennemis, il entreprit de ſervir la Reine Marie de Médicis dans des intrigues fort mêlées & qui demandoient beaucoup d'activité. La vûë du travail, qui lui paroiſſoit un monſtre, penſa lui faire quitter priſe; mais ſe ſurmontant, il devint ſi robuſte & ſi actif, que ſes amis qui le voïoient travailler tout le jour,

ne point repoſer la nuit, courir la poſte ſur de méchans chevaux, boire & manger chaud ou froid comme il le trouvoit, lui demandoient des nouvelles de l'Abé Rucellay, ne ſachant point ce qu'il étoit devenu, ni quel autre homme avoit pris ſa place, ou dans quel autre corps ſon ame étoit paſſée.

¶ Il ne faut point ſe fier à la plûpart de nos anciens Chroniqueurs. Ces bonnes gens fouroient aiſément & ſans nul examen, des événemens miraculeux dans leurs Chroniques. Par exemple, une ancienne Chronique de Tours raconte, comme un fait conſtant, que lorſqu'on dépoſa le corps de l'Abeſſe Heloïſe dans le tombeau de ſon mari Pierre Abelard décédé il y avoit déja vingt ans; ce fidéle époux leva les bras, les étendit, & embraſſa étroitement ſa chére épouſe. Selon toutes les aparences cette hiſtoire eſt faite à plaiſir, ſoit pour faire valoir davantage l'amour de ces deux célébres Amans, ſoit pour réparer en quelque ſorte aux yeux de la poſtérité par ce miracle, ce qu'il y avoit eu de foible dans leur premiére conduite. Cela ne ſurprend pas: mais il eſt bien ſurprenant, qu'un Hiſtorien comme André du Cheſne dans ſes Notes ſur les Let-

tres d'Abelard & d'Heloïſe, veüille faire paſſer cette fable pour une hiſtoire bien avérée, & qu'il prenne le ſoin de l'apuïer par d'autres exemples de même poids.

¶ *Emericus Bigotius*, né en 1626. au mois d'Octobre, étoit fils de Jean Bigot Sieur de Soumenil & de Cleuville, Doïen de la Cour des Aides de Normandie : Sa mere étoit fille du Premier Préſident Groulard.

M. Bigot ſi renommé dans la République des Lettres, d'un eſprit lent & froid, mais judicieux, marchoit dans ſes études avec des pieds de plomb, pas à pas, le compas & la régle à la main. Il a fait imprimer la Vie de S. Chryſoſtome par Paladius avec des Notes, le reſte eſt peu de choſe. ſon plus grand exercice aïant toûjours été de lire, & de faire des obſervations ſur ſes lectures, qu'il communiquoit libéralement à ſes amis. C'eſt de la ſorte qu'il a eu part à pluſieurs bons Ouvrages qui ont vû le jour : entr'autres aux deux Gloſſaires de M. du Cange. Souvent il me montroit ſes tablettes chargées de remarques Grecques & Latines ; & me diſoit : Voila du butin pour nôtre bon ami. Il ſavoit fort bien le Latin & le Grec, & perſonne en France n'entendoit mieux

que lui la Librairie. S'il avoit voulu un peu ſe contraindre & s'apliquer, il auroit rendu de ce côté-là de trés-bons ſervices au Public.

Sa Bibliotéque qui eſt aſſez nombreuſe, ſubſiſte encore dans ſa Famille. Elle eſt compoſée de deux Bibliotéques de celle de ſon Pere, & de la ſienne qui eſt la mieux fournie & la meilleure, n'aïant épargné ni argent ni ſoin pour la bien remplir. Il avoit fait pour cela pluſieurs voïages en Italie, en Angleterre, en Holande & en Allemagne, aux Foires de Francfort, où abordent les bons Livres.

On trouve dans la Bibliotéque de M. Bigot, tous les anciens Auteurs Grecs & Latins trés-bien conditionnez, quantité de petits Livres rares ſur des matiéres ſinguliéres, & des piéces fugitives qu'on auroit peine à rencontrer ailleurs. Au reſte cette Bibliotéque n'eſt pas complette. Il y manque bien des ſuites; & c'eſt ſans doute ce qui a empêché M. Bigot d'en faire le Catalogue, comme on l'en avoit prié.

Ses amis depuis ſa mort, qui fut ſubite, avoient promis de donner au Public ſes Lettres, & celles des Savans avec qui il avoit

avoit commerce ; mais on a reconnu qu'elles n'en valoient pas la peine. On ne ſait point ce qu'eſt devenu le Catalogue qu'il avoit dreſſé de tous les Auteurs Grecs. Ce qu'il a laiſſé de bon, & qui mériteroit d'être recuëilli, ce ſont les Notes ſavantes qu'il a écrites de ſa main ſur des papiers volans, & dans les marges du Treſor Grec d'Henry Eſtienne, de Plutarque & de quelques autres. Mais ces précieux reſtes de l'érudition de cet habile homme, étant tombez entre les mains de ſes héritiers qui ont d'autres penſées, *bene parta, indiligenter tutantur.*

¶ Bien qu'il ſemble que le tempérament de feu ſoit plus propre à la Poëſie, que le tempérament flegmatique, néanmoins l'expérience fait voir que les Poëtes abondent plus dans les Païs où le flegme régne, que dans les Païs où le feu brille davantage. Cela ſe remarque principalement en Italie, où le flegme étant, pour ainſi dire, dans ſon élément, il ſe trouve une infinité de Poëtes. En Normandie, qui eſt une Province toute flegmatique, les Poëtes y naiſſent plus facilement que dans les autres Provinces de France. Clément Marot étoit originaire de Normandie, fils de Jean Marot de Caën, *Poëte de la magnifique Reine*

Anne de Bretagne, c'eſt la qualité qu'il prenoit à la tête de ſes Ouvrages. M. de Malherbe étoit de Caën. Mrs Patris & Sarazin en étoient auſſi; & M. de Segrés en eſt encore. M. de Scudery & ſa Sœur ſont nés au Havre de Grace. Saint Amand, les deux Corneilles, & M. de Brebeuf étoient de Roüen. M. de Fontenelles eſt de la même Ville; M. de Benſerade étoit de Lions, proche de Roüen. M. le Cardinal du Perron étoit de Baſſe-Normandie.

¶ Nous avons dans l'Egliſe Romaine pluſieurs grands hommes de ce ſiécle qui ſont ſortis d'entre les Proteſtans. M. le Cardinal du Perron, M. de Sponde, M. Holſtein, M. Cotelier, & le Pere Morin de l'Oratoire. La vie de celui-ci qui ſe trouve à la tête du Livre intitulé, *Antiquitates Eccleſiæ Orientalis*, eſt une cruelle & injuſte ſatyre contre ce grand homme qui a trop bien mérité du Public pour être traité ſi indignement.

Le Pere Morin aïant été attaqué d'une apoplexie qui l'étouffa preſque ſubitement, ſes papiers furent enlevez de ſon cabinet. Il avoit compoſé deux grands Traitez, un du Bâtême, & l'autre du Mariage, qui diſparurent par la ſupercherie des en-

nemis de ſa gloire. Il eſt reſté quelque choſe de la Confirmation, un Traité des Temples Sacrez, & d'autres fragmens, dont le P. Queſnel avoit fait un Recuëil qui auroit compoſé un volume *infolio* : mais ce Pere s'étant retiré de l'Oratoire, de ſi grands Treſors ſont demeurez, pour ainſi dire, enfoüis dans la terre, & la lumiére cachée ſous le boiſſeau.

¶ M. Cornet Docteur de Sorbonne, aſſez connu par ce qui eſt raconté de lui dans le Journal de S. Amour, touchant l'affaire des cinq Propoſitions, diſoit que pour faire des Livres, il faloit être ou bien fou ou bien ſage ; que pour lui, comme il ne ſe croïoit pas aſſez ſage pour faire un bon Livre, ni aſſez fou pour en faire un méchant, il avoit pris le parti de ne point écrire.

¶ Pierre Pithou, Nicolas le Févre & Jacques Sirmond avoient accoûtumé de dire qu'il ne faut dédier ſes Livres qu'à ſes amis, & rarement à d'autres, comme faiſoient les Anciens, qui adreſſoient ordinairement leurs Ouvrages à ceux qui les avoient ſolicitez de les compoſer.

Theodore Gaza n'eut pour toute récompenſe d'avoir dédié à Sixte IV. le Livre d'Ariſtote de la Nature des Animaux,

que le prix de la relieure de son Livre que ce Pape lui fit rendre. Le Tasse ne fut guéres plus heureux en fait de Dédicace. L'Arioste en presentant ses Poësies au Cardinal d'Estes, en reçût une raillerie qui durera autant que ses Ouvrages dans la mémoire des hommes. Le Pape Urbain VIII. crût assez récompenser le Poëte Bracciolini, d'un grand Poëme qu'il avoit fait à la loüange des Barberins, de lui donner le surnom de Monsignor *Ab Apibus*, par raport aux Abeilles qui sont les armes de cette Maison. Cet homme étoit si sot, qu'il se glorifioit de ce surnom, comme d'un titre de gloire immortelle. Aussi chacun concourant à sa satisfaction, il n'étoit mention dans Rome que de Monsieur *des Abeilles*.

Un Auteur pressé de la faim, dédia à feu M. le Duc de Roquelaure, un Ouvrage pour l'exciter à soulager son mal, par quelque libéralité. Le Duc qui entendoit bien ce qu'il demandoit, lui dit, qu'il liroit son Livre; mais à condition qu'il feroit des croix par tout où il trouveroit des fautes; & que si le nombre des fautes surpassoit celui des bonnes choses qu'il remarqueroit, il n'y avoit point de récompense à espérer. L'Auteur étant revenu

quelque tems aprés, M. de Roquelaure qui n'avoit pas manqué de charger ſon Livre de croix, le lui jetta à la tête, lui diſant d'un ton de Gaſcon : *Va pauvre Diable, ne me parle plus, ton Livre eſt crucifié ; ſes fautes ſont grandes, il l'a bien mérité.*

Nôtre Hiſtorien Dupleix Auteur fécond, preſentant un de ſes Livres à M. le Duc d'Eſpernon, ce Seigneur lui fit d'abord grand accuëil ; puis ſe tournant tout d'un coup vers le Nonce du Pape qui étoit en ſa compagnie, lui dit : *Cape de ci*, Monſieur, cet Auteur a un flux enragé ; il chie un Livre toutes les Lunes. Le Nonce qui n'entendoit pas trop bien le François, prenant la choſe ſérieuſement, s'écrioit de toutes ſes forces pour faire honneur à Dupleix : *O ! le gran virtuoſo. O ! le gran virtuoſo.*

Scaron avoit grande raiſon de dédier le Recuëil de ſes Poëſies à ſa chienne *Guillemette*. Pour moi, ſi j'étois Auteur (à Dieu ne plaiſe) je conſacrerois mes Ouvrages aux mittes ou au feu, plûtôt que de les expoſer au mépris d'un faux Mécéne ou d'un Bienfaicteur forcé.

¶ En ce ſiécle où l'on a tout mis en œuvre pour perfectionner les Arts, on a plus

réüſſi dans la Sculpture & dans la Graveure, que dans la Peinture. Nos habiles Graveurs d'aujourd'hui ſurpaſſent infiniment les premiers Graveurs qui ne ſont pas fort anciens; & nos ſavans Sculpteurs, aprochent un peu des anciens Sculpteurs d'Italie & de Grece. Nos Peintres ſont demeurez derriére les habiles Peintres du dernier ſiécle, excepté le Pouſſin qui eſt mort il y a trente ans. Le Sueur imitoit Raphaël; il en avoit le génie & le goût. M. le Brun n'a point d'autre avantage ſur le Sueur, que celui d'avoir travaillé plus long-tems & de s'être exercé ſur de plus grands ſujets. Il ſentoit bien la force de ce jeune Peintre, & ne le témoigna que trop, lorſque lui aïant fermé les yeux, une joïe ſecrette lui fit dire, que la mort venoit de lui ôter une grande épine du pied.

Quand les Peintres d'Italie virent les Batailles de M. le Brun ſi admirablement gravées, ils s'écriérent tous d'une voix: O! le bel Ouvrage; mais nous voudrions le voir en peinture, jugeant bien que l'exécution de ces grands deſſeins eſt plus heureuſe ſur le cuivre qui ne demande pas tant de parties pour contenter la vûë, que ſur la toile qui en veut bien davantage

pour renvoïer les connoiſſeurs pleinement ſatisfaits.

¶ Nous avons eu en France trois Graveurs habiles : tous trois fort beaux hommes & trés-bien faits, Laſne, Chauveau & Nanteüil. Celui-ci qui nous a laiſſé de ſi beaux portraits au burin & qui entendoit ſi bien les paſtels, étoit de Reims en Champagne. Dés ſon enfance, la nature ſe déclarant en lui pour le deſſein, lui faiſoit faire toutes ſortes de figures ſur les marges de ſes Livres. Ses Parens & ſes Maîtres lui en vouloient du mal ; mais les réprimandes & les châtimens ne pûrent rien contre la paſſion qui l'emportoit. Preſque à la ſortie du Collége, il vint à Paris, où il vendoit à ces petits Marchands qui étalent ſous les Charniers des Sts Innocens, ſes coups d'eſſai pour avoir de quoi ſubſiſter. Des gens de bon gouſt lui conſeillérent, au lieu de trois ou quatre Paſtels qu'il faiſoit par ſemaine, de n'en faire qu'un ou deux, & de les finir davantage. Il ſuivit ce conſeil ; & comme il ſe perfectionnoit tous les jours, il s'aviſa, pour tirer plus de gloire & de profit de ſon travail, de s'apliquer à graver au burin, en quoi il réüſſit parfaitement, aïant déja fait à Reims quelques

eſſais de ce bel Art. Il eſt vrai que n'aïant jamais apris à deſſiner, ſon talent eſt demeuré un peu trop borné. Il n'a jamais ſû deſſiner que des têtes ; & il arriva un jour que s'étant haſardé de faire des mains à une Vierge, il ſe fit moquer de tous les gens du Métier.

Au reſte M. de Nanteüil étoit un galant homme, d'un air à plaire, & de fort bonne compagnie. Sa converſation mêlée de bel eſprit & de quelque teinture de Lettres, le faiſoit rechercher des honnêtes gens : on le regardoit de bon œil à la Cour ; & le Cardinal Mazarin, par une faveur ſinguliére, mais qui lui coûtoit peu, l'apelloit *Mons de Natoüil*. Il aimoit les plaiſirs ; & n'aima jamais aſſez ſa fortune pour amaſſer de grands biens, ce qui lui auroit été facile. De plus de cinquante mille écus qu'il avoit gagnez, il n'en laiſſa pas vingt mille à ſes héritiers, le reſte aïant été emploïé aux néceſſitez de la vie, & à régaler ſes amis.

¶ La Reine d'Angleterre Henriette de France, avoit l'eſprit vif & heureux en jolies reparties. A ſon arrivée à Londres, le Roy ſon époux lui montrant ſon cabinet, qui étoit l'un des plus riches de l'Europe, lui fit remarquer entr'autres un parfai-

parfaitement beau portrait de Calvin, peint par Vandek, la plume à la main ſur un Livre, & les yeux attachez au Ciel. La Reine le regarda long-tems ſans rien dire. A la fin le Roy la voïant ſi apliquée, lui demanda à quoi elle penſoit. Je penſe Sire (répondit cette Princeſſe) que ce n'eſt pas merveille, ſi Calvin n'a rien fait qui vaille, puiſqu'il ne regardoit pas à ce qu'il faiſoit.

¶ Le Duc d'Orleans, qui fut depuis Roy de France ſous le nom de Loüis XII. aïant été pris à la bataille de S. Aubin & renfermé dans la Tour de Bourges, s'apliqua à la lecture des bons Livres qu'il avoit négligée, juſqu'alors, & devint un fort habile Prince. M. de Montmorency fils aîné du Connétable Anne de Montmorency, fait priſonnier au ſiége de Theroüanne par le Prince de Piedmont Lieutenant Général de l'Empereur, ne ſachant à quoi s'occuper, demanda des Livres, ſans trop penſer à ce qu'il demandoit; car aïant été élevé par un Pere qui n'aimoit pas les Lettres, il ne connoiſſoit point d'autre Livre que ſon épée: cependant il prit tant de gouſt à la lecture, qu'il y mit dans la ſuite toute ſon affection, & en tira beaucoup d'utilité. Le Vicomte de

Turenne étant tombé par ſa faute entre les mains du Duc de Parme, qui le retint long-tems en priſon pour le punir de ſa fierté, paſſoit ſes triſtes journées à s'inſtruire à fond de tout ce qui regarde la Politique & la Guerre. On a de ce Seigneur un Traité de l'Art Militaire, & de fort bons Mémoires, qui ſont le fruit de ſa priſon & de ſes veilles. Le Marquis de Peſcaire, aprés la bataille de Ravenne où il fut pris, compoſa durant ſa détention un Livre d'amour, qu'il dédia à ſa femme Vittoria Colonna, qu'il aimoit paſſionnément. La Reine Marguerite premiére femme de Henry IV. arrêtée au Louvre, où elle avoit ſon apartement pour priſon, ſe forma aux ſciences par la lecture des bons Livres; & ce fut dans ſa retraite au Château de Carlat en Auvergne, qu'elle écrivit ſes Mémoires, qui ſont une fine apologie des irrégularitez de ſa vie & de ſa conduite. Charles I. Roy d'Angleterre, compoſa durant ſa cruelle priſon au Château de Holmby le beau Livre intitulé, *Portrait du Roy*, qu'il adreſſa à ſon fils, dont les réflexions politiques (comme l'a dit un Auteur) ſont dignes de Tacite; & les ſentimens de piété, dignes de S. Bernard. Le Maréchal de Baſſom-

pierre, detenu à la Baſtille, emploïoit le tems à lire de bons Livres, & à faire des Remarques & des Mémoires qui lui ſont glorieux.

La priſon n'a pas nui aux gens d'étude : Car ſans parler de Demoſtene qui s'enferma volontairement dans une priſon pour étudier la Morale ; ce fut dans une priſon que Boëce compoſa ſon excellent Livre de la Conſolation de la Philoſophie. Grotius fit dans la priſon ſon Commentaire ſur S. Matthieu, le chef-d'œuvre de ſes Livres ſur la Sainte Ecriture. Bucanam dans les cachots d'un Monaſtére de Portugal, compoſa ſa belle Paraphraſe des Pſeaumes de David, que le fameux Poëte Nicolas Bourbon préféroit à l'Evêché de Paris. M. Peliſſon de l'Académie Françoiſe, durant cinq ans de priſon, reprit ſes études de la Langue Grecque, de la Philoſophie & de la Théologie, avec un ſoin qui a produit beaucoup de fruit dans l'Egliſe. Jerôme Magius dans les fers chez les Turcs a écrit deux Traitez, l'un des Cloches, & l'autre du Chevalet, ſans d'autre ſecours que celui de ſa mémoire : en quoi il a montré autant de force d'eſprit que de profonde érudition. Eſtienne Zegedin durant ſa captivité à Conſtanti-

nople écrivit des Livres de Théologie. On prétend que ç'a été sur les Galéres de Barbarie, que Michel Cervantes composa son Dom Quichote, qui est celui de tous les Livres que M. de S. Evremont dit qu'il aimeroit mieux avoir fait; parce qu'à son avis, il n'y en a point qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goust de toutes choses.

¶ Le Patriarche Eutychius, dans ses Origines de l'Eglise d'Alexandrie, écrites en Arabe, & traduites en Latin par Selden avec un Commentaire de sa façon, raporte que la Reine Cleopatre se fit mordre au sein par une vipére, dont elle avoit éprouvé la force du venin sur deux filles de sa suite; l'une nommée *Abra*, qui signifie *Pareuse*; & l'autre *Matra*, qui signifie *Coupeuse*.

La même Histoire (quelques circonstances changées) se trouve dans le chapitre huitiéme du Traité de la Thériaque de Galien à Pison, si toutefois ce Traité est de Galien; car Jonsius prétend qu'il est d'un autre Ecrivain du même siécle. Quoiqu'il en soit, il y est raporté qu'il se trouve en Egypte une espéce d'Aspic nommé *Priyas*, qui (comme s'il avoit de la connoissance) alonge le cou, à proportion de

la distance qui est entre lui & les passans, & leur lance au visage son venin mortel: Que Cleopatre commanda à deux de ses Femmes de Chambre, l'une qui s'apelloit *Naera*; c'est-à-dire *Coëffeuse*, & l'autre *Carmion*; c'est-à-dire *Coupeuse d'ongles*, de lui aporter un de ces Aspics sous des figues & des raisins, pour le dérober à la vûë de ses Gardes; & qu'aïant fait l'essai de son venin sur ces deux Femmes qui en moururent sur le champ, elle se fit mourir de la même sorte.

D'autres (selon le même Auteur) disent que Cleopatre s'étant morduë au bras, elle empoisonna sa plaïe du venin de ce Serpent, qu'elle conservoit dans une boëte qu'on lui avoit aportée secrettement.

¶ Dans le dernier siécle, on soupçonnoit facilement les grands hommes d'avoir des esprits familiers, à qui l'on attribuoit leur sage conduite, leurs proüesses & toute leur fortune. M. de Langeay dépensoit beaucoup en espions. Il savoit toutes les nouvelles de l'Europe; & l'on disoit que c'étoit son esprit familier qui le servoit; mais c'étoit son argent qui faisoit tous ces miracles. M. de Salvoison se distinguant à l'Armée par des actions de

bravoure ſurprenantes, les François, les Italiens & les Eſpagnols, ne doutoient point qu'il n'eût un eſprit familier ; & publiérent aprés ſa mort, que le Diable l'avoit emporté. Brantôme ſe moque de ces contes de Vieilles ; & dit fort bien que le gentil eſprit de M. de Salvoiſon, ſon grand entendement, ſon ſavoir, ſa vigilance, ſa promptitude, ſa ſageſſe, ſon bon cœur & ſon bonheur, étoient les ſeuls Démons qui le ſervoient dans l'occaſion.

On diſoit du Maréchal de Matignon, qui avoit gagné cent mille livres de rente en douze ans dans ſon Gouvernement de Guyenne, que c'étoit le Diable qui lui amaſſoit tout cet argent. Mais dans la vérité, c'eſt qu'étant dans la faveur, la Cour lui laiſſoit faire de fort bons coups. Le bruit couroit que le Duc d'Eſpernon étoit Fée, & qu'il avoit un Démon en poche qu'il conſultoit à toute heure. On croïoit que le brave Antoine de Leve ne faiſoit rien de grand qu'avec le ſecours de ſon Démon. On diſoit la même choſe de Céſar Borgia, Neveu d'Alexandre VI. & du Cardinal Charles de Loraine.

En ce ſiécle-ci on a été plus retenu à noircir la réputation des Héros, par ces ſortes de contes faits à plaiſir : Néanmoins

deux grands Capitaines n'ont pû échaper à cette eſpéce de calomnie populaire. On a dit du premier, qu'il n'étoit parvenu de ſimple ſoldat à la plus haute dignité de l'Armée, que par les intrigues du Diable, qui à la fin l'étouffa pour dernier bon office.

Ceux qui ont feint cette fable, diſent que ce Seigneur étant au lit malade, commanda à ſon Valet de Chambre de faire grand feu & de lui aporter ſa caſſette; qu'enſuite il ſe leva, ſe mit devant le feu, & dit au Valet de Chambre de ſe retirer, l'avertiſſant qu'en cas qu'il entendit de bruit, de ne point venir & de ne s'en pas étonner; que ces paroles & tout cet apareil aïant donné de la curioſité à ce Valet, il ſe cacha derriere la tapiſſerie, & vit que ſon Maître tirant de ſa caſſette pluſieurs papiers les uns aprés les autres, les jettoit au feu à meſure qu'il les avoit examinez; qu'il s'arrêta à un particuliérement, & que s'étant écrié: *Ah! il n'eſt pas encore tems*, il le brûla; & qu'alors il ſe fit un bruit de tonnerre dans la chambre, auquel le Valet étant accouru, il avoit trouvé ſon Maître étendu mort ſur le plancher. Tout cela eſt ſi peu croïable, qu'on ſait trés-aſſurément que M. N. N. de-

puis la mort de ſa femme qu'il aimoit avec tendreſſe, ne ſe plaiſoit plus au monde, comme il le témoigna à un grand Prince, & vivoit avec beaucoup de piété, quelque choſe qu'en diſe les Journaux de quelques Savans de Hollande. On a publié avec le même fondement de N. N. que le Diable fourniſſoit à ſes dépenſes & à ſes plaiſirs; qu'il le ſauvoit des coups & lui faiſoit gagner des batailles. Enfin pour combler la meſure, le Peuple a fait de lui ce petit conte, que trois jours avant ſa mort, un certain Monſieur le Noir l'étoit venu ſommer de partir, ſelon les clauſes du contrat paſſé entr'eux; que celui-ci encore amoureux de la vie, & à la veille d'acquérir une nouvelle gloire, l'avoit prié de lui accorder trois ou quatre ans de répit, & qu'en récompenſe il lui ſacrifiroit trente mille hommes à la premiére campagne; mais que M. le Noir obſtiné comme un démon, ne lui avoit accordé que trois jours, eſpérant gagner davantage ſous un nouveau Général; que de-là il étoit allé trouver NN. & l'avoit obligé à faire le ſiege de... où il avoit fait double curée.

¶ Céſar Corporalio Poëte Italien, fit

une peinture ſi vive de la miſére des pauvres Gentilshommes qui ſervent les grans Seigneurs à Rome, que ceux-ci en étant touchez, penſérent tout de bon à les mieux traiter. Mais Urbain VIII. jugeant bien que ces gens-là au bout du compte, ſeroient toûjours miſérables, fonda un Hôpital pour leur ſervir de retraite ſur la fin de leurs jours. Il ſeroit ſouhaitable qu'on fît de pareilles fondations pour la plûpart des gens de Lettres, qui meurent de faim. Un Magiſtrat me diſoit un jour, que ſi cela ſe faiſoit jamais, il faudroit apeller cet Hôpital, l'Hôpital des Incurables; parce que la pauvreté eſt un mal, dont les gens de Lettres ne guériſſent jamais. Homere pauvre & avengle alloit par les carrefours & les places publiques, recitant ſes Vers pour avoir du pain, comme nous avons vû autrefois le Savoïard dans les ruës de Paris, chanter & debiter ſes Airs pour vivre. Plaute Poëte Comique gagnoit ſa vie à faire tourner la meule d'un moulin. Xilander ſavant Grec vendoit pour un peu de ſoupe ſes Notes ſur Dion Caſſius. Alde Manuce étoit ſi pauvre, qu'il ſe rendit inſolvable, pour avoir emprunté ſeulement dequoi faire tranſporter ſa Bi-

bliotéque de Veniſe à Rome, où il étoit mandé. Sigiſmond Gelenius, Jean Bodin, Lelio Gregorio Giraldi, Loüis Caſtelvetro, l'Archevêque Uſſerius, & une infinité d'autres Savans ſont morts pauvres. Agrippa mourut à l'Hôpital ; & l'on tient que Michel Cervantes eſt mort de faim. Paul Burgheſe Poëte Italien qui avoit fait une Jéruſalem délivrée ſur le deſſein du Taſſe & ſur les mêmes rîmes, ſavoit quatorze métiers, & n'avoit pas dequoi vivre. Le Taſſe étoit réduit à une ſi grande extrêmité, qu'il fut contraint d'emprunter un écu à un ami pour ſubſiſter durant une ſemaine ; & de prier ſa Chatte par un joli Sonnet, de lui prêter durant la nuit la lumiére de ſes yeux, *non avendo candele per iſcrivere i ſuoi Verſi.* Mais ce qui eſt digne de nos larmes, c'eſt de voir le Cardinal Bentivoglio, l'ornement de l'Italie & des belles Lettres, aprés tant de ſervices rendus au Public par ſes Nonciatures & par ſes Ecrits, languir ſur ſes vieux jours dans la pauvreté, vendre ſon Palais pour aquiter ſes dettes, & mourir enfin ſans laiſſer dequoi ſe faire inhumer avec quelque diſtinction.

En France nôtre ſavant Hiſtoriographe André du Cheſne qui avoit recuëil-

li avec ſoin toutes les Piéces autentiques ſervant à l'Hiſtoire de France, ſe vit obligé de fagoter à la hâte d'autres Hiſtoires qui ne lui font point d'honneur, c'eſt-à-dire de proſtituer les Muſes pour avoir du pain.

M. de Vaugelas l'un des plus polis & des plus honnêtes hommes de ſon tems, ſe tenoit caché comme un hibou dans un petit coin de l'Hôtel de Soiſſons, pour éviter la juſte perſécution de ſes créanciers. Il mourut pauvre, ſon bien qui conſiſtoit principalement dans ſes beaux Ecrits, ne ſuffiſant pas pour païer ſes dettes. M. Baudoüin de l'Académie Françoiſe homme de mérite, preſſé par la faim nous a donné divers Ouvrages qui ſeroient plus accomplis s'il avoit eu dequoi dîner. La pauvreté chaſſa M. de Letoile de la Ville à la Campagne, où ſes rares talens s'étoufférent à petit bruit. M. du Ryer traduiſoit les Auteurs à la hâte, pour tirer promptement du Libraire Sommaville une médiocre récompenſe qui l'aidoit à ſubſiſter avec ſa pauvre famille dans un petit Village auprés de Paris. Un beau jour d'Eté nous allâmes pluſieurs enſemble lui rendre viſite. Il nous reçût avec joïe, nous parla de ſes deſſeins, & nous montra ſes Ouvrages ; Mais ce qui nous toucha,

c'eſt que ne craignant pas de nous laiſſer voir ſa pauvreté, il voulut nous donner la collation. Nous nous rengeâmes deſſous un arbre, on étendit une nape ſur l'herbe, ſa femme aporta du lait, & lui des ceriſes, de l'eau fraîche & du pain bis. Quoique ce régal nous ſemblât trés-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme ſans pleurer, de le voir ſi maltraité de la fortune, ſur tout dans ſa vieilleſſe, & accablé d'infirmitez.

Pauperies eſt tota domus, diſſueſcit ad illos
Ubertas veniſſe lares, nec viſitat ægrum
Copia Parnaſſum, ſublimior advolat aulas
His ignotis caſis, ubi pauca vetuſque ſupellex.
Languida ſordet Anus. Admoto immurmurat igni.
Urceolus quo piſa natant: quo cœpe vagatur,
Quo faba, quo porrus capiti tormenta minatur.
Quo rigidum palleſcit olus, quo fercula feſto
Ad triplices libanda dies, quo vilior horti
Jejunam expectat quavis farrago Minervam.
Hic unde aſſiduo conflictu litigat unda,
Hic coxiſſe dapes eſt condiviſſe, libido
Menſa nulla venit, niſi qua ſale ſparſa rigorem
Eſca parum flectit, ſolo ſit amicior uſu
Cannula luctanti, minus obluctata palato.

¶ *Breviarium Romanum ex S. potiſſimum Scripturâ & probatis Sanctorum hiſtoriis confectum, ſtudio Franciſci Quignonii.* Ce Bréviaire a été r'imprimé pluſieurs

fois en diverſes formes. La Préface en eſt trés-belle, & mérite d'être lûë.

Ce fut par l'ordre des Papes Clement VII. & Paul III. que Quignon Cordelier Eſpagnol, & depuis Général de ſon Ordre, & enfin Cardinal, entreprit de réformer le Bréviaire Romain. Il le réduiſit à trois Leçons, & on y liſoit toute l'Ecriture Sainte. Cette briéveté, ou plûtôt le retranchement de pluſieurs hiſtoires apocryphes, fit crier les ignorans, de ſorte que depuis le Concile de Trente, le Bréviaire de Quignon eſt demeuré ſuprimé, & ne ſert plus que d'ornement dans les grandes Bibliotéques.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on s'aplique aujourd'hui à la réformation des Bréviaires, la plûpart méritant bien d'être revûs & corrigez. Un des plus parfaits à mon gré, eſt celui des Chartreux. On n'y voit que l'Ecriture Sainte, les Homelies des Peres de l'Egliſe, & quelques Vies de Saints tirées de ces mêmes Peres. L'hiſtoire du Chanoine damné (ce qui eſt trés-remarquable) ne s'y trouve point.

M. l'Archevêque de Beſançon a fort abregé le Bréviaire de ſon Egliſe. On s'en eſt voulu plaindre; mais ce Prélat a tenu bon, diſant à ceux qui en grondoient,

qu'il n'eſt point trop court pour ceux qui le recitent avec dévotion ; & qu'il n'eſt encore que trop long pour ceux qui courent en le recitant.

Le Bréviaire réformé d'Orleans paſſe pour un ouvrage accompli. On prétend qu'il y a encore à retoucher au Bréviaire de Paris. La nouvelle arrive, qu'on refond entiérement ce Bréviaire, & que M. l'Abé C. G. travaille de toutes ſes forces, à en faire un modéle pour tous les autres Bréviaires de France.

M. Thiers a mandé à un ami, qu'il a écrit une Critique en deux volumes contre le nouveau Bréviaire de Cluny, prétendant que ce Bréviaire eſt le plus défectueux de tous ceux qui ont paru juſqu'à preſent. Si M. le Tourneux qui a eu ſoin de la reviſion & de l'Edition de ce Bréviaire, étoit encore au monde ; ceux qui l'attaquent aujourd'hui auroient la conſolation de trouver à qui parler.

J'ai ſû de M. de Vert, que l'Egliſe de Roüen penſoit à une réforme de ſon Bréviaire qui en a bon beſoin. Il faut commencer par réformer le Calendrier : ce qui n'eſt pas une petite affaire ; car il eſt remarquable que ce ſont les nouvelles Fêtes qu'on a introduites, qui ont ren-

verſé tout l'ordre ancien des Bréviaires, & toute la dévotion pour les Saints des premiers ſiécles de l'Egliſe. C'eſt ce qu'a prédit autrefois un Chancelier de l'Univerſité de Paris: *Novi Sancti facient, ut contemnamus antiquos.*

Je viens d'aprendre qu'on ne penſe plus à réformer le Bréviaire de Roüen pour bien des raiſons.

¶ On fait dire à M. Valois dans le Valeſiana, que les *Chartreux* ne dévroient pas s'apeller en Latin *Cartuſienſes*; mais *Caturcienſes*, du nom du Village qui eſt proche du lieu où ils s'établirent la premiére fois, qui s'apelle en Latin *Catoriſſium* ou *Caturiſſium*, & en François *Chatrouſe*.

Je me ſuis informé de ce fait à ceux qui en doivent être bien inſtruits. Ils m'ont répondu que dans la Lettre de fondation du Monaſtére de Chartreuſe, ſignée du Curé & des Habitans du Village dont il s'agit, les Religieux de ce Monaſtére ſont apellez *Cartuſienſes*, & non *Caturſienſes*: Ce qui ſuffit, quand même le Village de Chartreuſe ſeroit apellé dans les anciens Geographes *Catoriſſium* ou *Caturiſſium*, pour ne pas obliger les Chartreux à réformer leur nom. Pierre de Cluny, S. Ber-

nard & les autres Ecrivains qui les ont vû naître, ne les ont point apellez autrement que *Cartuſienſes*. Et il ne faut point alléguer la Chronique de S. Médard de Soiſſons, où M. Valois a lû *Ordo Caturſienſis*; puiſque cette Chronique qui finit en 1261. eſt poſtérieure de prés de deux cens ans à la fondation de Chartreuſe, qui eſt de l'année 1086. Ainſi l'on peut dire, que ce que M. Valois prend pour une preuve ſolide de ce qu'il avance, eſt ou une faute d'écriture, ou une critique vetilleuſe qui doit être corrigée par l'uſage établi de tout tems, d'apeller les Chartreux *Cartuſienſes*, & non *Caturſienſes*, ſur une prétenduë étymologie tirée de plus loin que le tems de leur fondation qui les autoriſe.

¶ Le Catholicon d'Eſpagne, piéce ſatyrique du dernier ſiécle contre les Ligueurs, n'eſt pas l'ouvrage d'un ſeul & même Auteur. M. le Roy Aumônier du jeune Cardinal de Bourbon, & depuis Chanoine de l'Egliſe de Roüen, compoſa & mit au jour en 1593. *la vertu du Catholicon d'Eſpagne*. Cet Ecrit ingénieux étoit fort court, & fut diſtribué cette année-là en feüilles brochées, comme ſont d'ordinaire ces ſortes de Piéces fugitives.

Dés

Dés qu'il parut, chacun en fut charmé ; & les beaux esprits de ce tems-là, se piquérent d'y mettre la main, & de l'augmenter, ou plûtôt d'y joindre une seconde Piéce, sous le Titre d'*Abregé des Etats de la Ligue convoquez à Paris au dixiéme Février.* Passerat & Rapin deux Poëtes fameux, en composérent les Vers. M. Gilot Conseiller-Clerc au Parlement de Paris, dont nous avons un Eloge en Latin de Calvin, qui se trouve mal-à-propos à la fin des Hommes Illustres de Papyre Masson, & un Recuëil de Lettres, fit la Harangue du Cardinal Légat. Florent Chrestien homme d'esprit composa la Harangue pour le Cardinal Pelevé. On est redévable au savant Pierre Pithou, de la Harangue de M. d'Aubray, qui est la meilleure de toutes ; & l'on doit encore à Rapin la Harangue de l'Archevêque de Lyon, & celle du Docteur Rose grand Maître du Collége de Navarre depuis Evêque de Senlis. C'est ce même Nicolas Rapin dont nous avons des Poësies Latines, qui prit le soin de recuëillir toutes ces Harangues, & d'en composer un corps qu'il joignit au Catholicon d'Espagne. Sur ce fondement plusieurs lui ont attribué le Catholicon tout entier : ce que

l'Hiſtorien d'Aubigné n'aïant pas conçû, a dit, que Rapin n'avoit contribué à cet Ouvrage que quelques Vers ; en quoi il s'eſt trompé.

Cette ſeconde partie du Catholicon, ne fut faite ni imprimée qu'en 1594. aprés le retour du Parlement qui avoit été transféré de Paris à Tours. En effet, il y eſt parlé de trois grands événemens ; c'eſt-à-dire *de la Réduction de Paris, du banniſſement de M. d'Aubray, & de la mort du Comte de S. Paul*, qui n'arrivérent que cette année. Car ce ne fut que ſur la fin de Mars, que le Roy ſe rendit maître de Paris ; comme ce ne fut auſſi qu'au même mois de la même année, que M. d'Aubray fut chaſſé de Paris, pour avoir parlé trop librement ; & que le Comte de S. Paul fut tué par le Duc de Guiſe.

Il eſt encore remarquable pour l'intelligence des dattes, que la premiére Edition du Catholicon d'Eſpagne par M. le Roy, imprimé en 1593. aïant été bien-tôt diſtribué, il ne s'en fit plus aucune Edition que conjointement avec l'adition *de la Tenuë des Etats* ; & que le tout fut imprimé enſemble comme un ſeul & unique Ouvrage ſous le nom de *Satyre Menippée*,

à quoi l'Imprimeur ne prenant pas garde, il datta ſon Edition de l'an 1593. qui étoit la datte du Catholicon, au lieu de la datter de 1594. qui eſt la véritable datte de la Tenuë des Etats, ou pour mieux dire, de la Satyre Menippée en ſon entier.

On obſervera que le Catholicon d'Eſpagne qui ſe trouve imprimé parmi les Mémoires de la Ligue, eſt entiérement corrompu; ceux de Genéve qui ont fait cette Edition, y aïant ajoûté des portraits ridicules qui ne ſont point de l'original.

Les Notes qui ſe trouvent jointes à l'Edition de Ratiſbonne de 1664. ſont titirées d'un Manuſcrit de M. Dupuy Garde de la Bibliotéque du Roy, qui en eſt l'Auteur. On a retranché quelques-unes de ces Notes par diſcrétion, & pour ne pas offenſer des perſonnes à qui l'on doit du reſpect.

J'ai confronté cette Edition de Ratiſbonne avec quelques Manuſcrits du tems de la Ligue; mais comme ils s'accordent aſſez avec les Notes de M. Dupuy, je ne ferai point ici d'extraits, ſinon de quelques éclairciſſemens qui ne ſont pas tout-à-fait inutils.

Le Docteur Lucain dont il eſt parlé

dans l'Avis au Lecteur de la premiére Edition, étoit un séditieux qui mit tout en œuvre pour chasser de Paris M. de Morenne Curé de S. Méderic, & s'emparer de son Bénéfice.

M. de Morenne étoit l'un des Docteurs de Sorbonne qui allérent trouver Henry IV. pour l'instruire & le disposer à abjurer l'Hérésie. Il fut pour cela interdit de la Sorbonne, avec René Benoist & quelques autres.

Le Roy, aprés la réduction de Paris, pour récompenser M. de Morenne, lui donna la Cure de S. Gervais, possédée avant lui par Lincestre homme satyrique & violent, qui fut contraint de quitter ce poste, & se bannir lui-même. Ce fut ce Lincestre, qui prêchant dans la chaire de cette Paroisse, tira de dessous son surplis deux petites figures de Diables, qu'il disoit avoir été trouvées dans Vincennes, où Henry III. faisoit ses dévotions : ce qui donnoit à penser d'étranges choses de ce Prince.

Pierre de Frontac, dont il est parlé à la page 90. de l'Edition de 1594. étoit un Avocat du tems du Roy Jean, qui mérita d'être fait Cardinal, pour avoir défendu avec vigueur les droits de l'Eglise. L'E-

pitaphe de ce Cardinal ſe trouve chez les Céleſtins d'Avignon, en ces termes : *Hîc requieſcit bonæ memoriæ Dominus Petrus de Fritiquiaco, utriuſque Juris Doctor, qui Advocatus Parlamenti & Canonicus Pariſienſis exiſtens & pugil Eccleſiæ. Inde non immeritus per Dominum Clementem Papam VII. aſſumptus fuit in beatæ Mariæ in Aquis Diaconum Cardinalem, qui obiit anno Domini* 1392. *die quarta Novembris.*

En la page 237. de la même Edition, il faut entendre par la Ville de *Ruach*, la Ville de Paris durant les miſéres du ſiége & les troubles de la Ligue. *Ruach* (ſelon le Manuſcrit) eſt un mot Hebreu, qui ſignifie *Eſprit* & *Vent*.

Selon le même Manuſcrit, le Cardinal Pelevé avoit été ſoliciteur de procés & l'homme d'affaires du Cardinal de Lorraine, qui le prenant en affection, lui procura une Charge de Conſeiller au Parlement de Paris, & enſuite l'Evêché d'Amiens, &c. Brantôme prétend au contraire, que le Cardinal Pelevé étoit d'une Maiſon illuſtre de Normandie.

Le Pape Paul III. écrivit à Henry III. que quelques Evêques de ſon Roïaume étoient Hérétiques, entr'autres M. de Pelevé.

Aprés ſa mort, qui arriva au moment qu'il ſût que le Roy étoit entré dans Paris, on fit pluſieurs Epitaphes qui ſont raportées dans le Manuſcrit que j'ai eu entre les mains. Celle-ci : *In ejus cor incluſum in capſulâ plumbeâ, & conditum in æde Celæſtinorum*, eſt la plus remarquable.

Hîc Pellevæi Cardinalis eſt ſitum,
Simili & metallo clauditur cor plumbeum.

¶ Quelques Critiques prétendent ſur le troiſiéme chapitre d'Iſaïe, où la Vulgate porte : *Auferat Dominus ornamentum calceamentorum, & lunulas & torques*, que *lunulas* eſt tranſpoſé, & qu'il faut le mettre aprés *torques*. Le Texte Hebreu, où l'on trouve *armillas, cellaria, lunulas, &c.* ſemble favoriſer cette penſée, comme auſſi les Septante qui liſent, *Concinos & lunulas*, prenant *lunulas* pour quelqu'ornement de tête, ou pour des *pendans d'oreille*. Néanmoins *lunulas* ſe peut fort bien laiſſer aprés *ornamentum calceamentorum*; car outre l'autorité de la Vulgate, & celle de la Paraphaſe Caldaïque, le bon ſens s'y trouve. Benoiſt Baudoüin, qui a fait un ſavant Traité *De Calceo antiquo*, dit ſur ce paſſage d'I-

saïe : *Non obscurè liquet, lunulas illas, seu fibulas (quæ sanè vel erant aureæ, vel saltem argenteæ) ad ornamentum calceorum pertinuisse.* C'étoient de petits croissans d'or ou d'argent, qui servoient d'ornement à la chaussure des anciens, ou peut-être de boucles pour fermer leurs souliers, comme cela se voit dans une ancienne statuë, dont Casalius nous a donné la figure.

M. du Cange dit que les Patriciens à Rome, portoient sur leurs souliers une espéce de croissant en forme de *C*, qui vaut cent en chiffre Romain. Il accuse Zonare d'avoir mal compris le texte de Dion, & de lui faire dire contre sa pensée, que les Patriciens portoient sur leurs souliers la figure d'un ϙ ; parce que cette figure marquoit le nombre de cent chez les Grecs ; ou parce que cette lettre Grecque étoit la premiére lettre de *Romain.*

Albert Rubens avant M. du Cange, avoit observé cette bévûë de Zonare dans son Traité de *Calceo Senatorio* ; & celle encore de Jean d'Antioche, qui est tombé lourdement au même endroit. *Malè Zonaras* (dit-il) *qui cùm alibi legisset, littera centenarium numerum designante,*

calceos Patricios ornatos fuiſſe ; id de R. littera interpretatus eſt, quæ apud Græcos nota eſt numeri illius. Nec diſſimilis error Joannis Antiochenenſis cujus locus extat apud Claudium Salmaſium in notis ad Pollionem, & ad ſcriptionem Regillæ.

De ſavoir en quel endroit du ſoulier les Patriciens portoient ces croiſſans d'or ou d'argent, c'eſt une queſtion. Les uns veulent que ce fût ſur le coudepied où le ſoulier ſe ferme ; & d'autres prétendent que c'étoit ſur le quartier de derriere. Quoique cette penſée paroiſſe bizare, elle peut être reçûë, n'y aïant point de bizarerie qui ne ſe puiſſe ſupoſer en fait de mode.

Les Romains tenoient des Orientaux cette coûtume de porter des croiſſans, laquelle régne encore aujourd'hui dans tout l'Empire Turc. Elle eſt beaucoup plus ancienne que Mahomet, les Saraſins avant lui aïant eu de la vénération pour ces figures. Les Rois des Iſmaëlites en faiſoient porter à leurs chameaux, comme un grand ornement & une belle parure. Il y a grande aparence que l'uſage de ces croiſſans, vient de la ſuperſtition des Caldéens & des Egyptiens, qui étant attachez

chez au culte des Aſtres, en révéroient les figures ; principalement celle de la Lune, qui par ſes influences & ſa proximité, ſemble avoir plus de commerce avec les hommes.

¶ M. Digby étant à Paris, prenoit plaiſir à montrer le portrait en miniature de feuë Madame la Comteſſe Digby ſon épouſe, l'une des plus belles femmes de ſon tems, *Ipſo ſe ſe ſolatio cruciabat.* Il racontoit que pour maintenir ſa beauté, & une fraîcheur de jeuneſſe, il lui faiſoit manger des chapons nouris de chair de vipére ; en quoi (à ce qu'il diſoit) il avoit parfaitement réüſſi. Cependant ſoit que cette nouriture ne fût pas ſaine, & que ce qui eſt bon à conſerver la beauté, n'eſt pas propre à conſerver la ſanté & la vie ; ou bien que l'heure de Madame Digby fût venuë, elle mourut encore aſſez jeune, & lors qu'on y penſoit le moins. On dit qu'elle avoit eu quelque préſentiment de ſa mort ; & qu'elle pria Monſieur Digby, qui étoit obligé de ſortir pour quelqu'affaire, de revenir au plûtôt ; parce qu'elle avoit dans l'eſprit, qu'elle mouroit ce jour-là. En effet M. Digby étant de retour, la trouva morte ; & la fit peindre en cet état, où pour la conſola-

tion de ceux qui la regardent, le Peintre a eu l'adreſſe de ne la repreſenter qu'un peu endormie.

¶ Aujourd'hui qu'on a l'uſage des Hygrométres, des Barométres & des Thermométres, il faudroit s'apliquer à la recherche d'un inſtrument qui n'a pas été inconnu aux Anciens, par lequel on pourroit juger de la vie & de la mort des malades. Lambecius dans la Bibliotéque de l'Empereur, fait mention de cet inſtrument. *Anonymi cujuſdam auctoris collectio variarum rerum medicarum caput ultimum ſive 32. continet Petoſiris Philoſophi Ægyptii epiſtolam aſtrologicam ad Nechepſon Regem Aſſyriorum cum adjunctâ figurâ organi aſtrologici, per quod de vitâ & morte ægrotantium, poteſt judicari.* Je n'ai point vû la figure de cet inſtrument; mais ſelon toutes les aparences, le ſecret en roule ſur la qualité de l'air qui régne dans le lieu où repoſent les malades. Car comme on ſupoſe avec beaucoup de vrai-ſemblance, qu'il y a autour de l'Aiman un Atmoſphére de matiére magnetique, qui eſt toûjours en mouvement, par lequel on rend raiſon de ſes effets: On peut ſupoſer auſſi, qu'il y a autour des corps malades qui tranſpirent beaucoup,

un Atmoſphére de matiére corrompuë, par le mouvement duquel on doit juger de ſa bonne ou mauvaiſe qualité ; & par conſéquent de l'état où ſont les corps malades. Cela mérite bien d'être examiné, & d'être propoſé à Meſſieurs de l'Académie des Sciences.

¶ Chriſtophle Dupuy étoit l'aîné de Meſſieurs Dupuy. C'eſt lui qui a donné au Public le *Perroniana* dont il avoit une copie. Il ſuivit à Rome le Cardinal de Joyeuſe en qualité de ſon Protonotaire ; & rendit en ce Païs-là ſervice à M. de Thou, à l'occaſion de la premiére partie de ſon Hiſtoire, que la Congrégation de l'Indice vouloit condamner, & ranger au nombre des Livres hérétiques. Etant de retour en France, il ſe fit Chartreux à Bourgfontaine, où quelques années aprés le Cardinal Antoine Barberin qui connoiſſoit ſon rare mérite, l'alla déterrer ; & par ſon crédit, le fit venir à Rome exercer la Charge de Procureur Général de ſon Ordre & de Prieur *In Urbe*. Le Pape Urbain VIII. lui auroit donné des marques éminentes de ſon eſtime ; mais la part que Meſſieurs Dupuy ſes Freres avoient euë à la nouvelle Edition des Libertez Gallicanes, lui fermérent les mains.

Il mourut assez âgé, Prieur de la Chartreuse de Rome, à qui il avoit donné tous les embellissemens dont ce lieu est capable. Le S. Bruno gravé par Melan, est le véritable portrait de Christophle Dupuy.

¶ *Joannes Robinus*, Garde du Jardin Roial des Plantes, *erat Eunucus*. C'étoit le plus curieux Botaniste de son tems. On a son portrait dans un Recuëil de Fleurs & de Plantes qu'il avoit cultivées, gravé par les soins de ses amis, avec ce Distique :

Omnes herbas novi.
Quot tulit hesperidum, mundi quot fertilis hortus,
Herbarum species novit hic unus eas.

Il est le premier qui a élevé l'Acacia en France, & qui a donné la vogue aux Tubereuses qu'on ne connoissoit qu'en Provence. Jamais homme n'a été plus entêté de fleurs que celui-là. De quelque chose qu'on lui parlât, il en revenoit toûjours à sa gripe : ce qui faisoit dire à M. Patin, qu'il feroit changer le Proverbe ; & qu'on ne diroit plus, *Il ressouvient à Robin de ses Flûtes* ; mais, *Il ressouvient à Robin de ses Fleurs*. Le même M. Patin l'apelloit, *Eunucus hesperidum* ; mais un *Eunuque jaloux*, & si jaloux de ses fleurs,

qu'il aimoit mieux en écraſer les caïeux, que d'en faire part à ſes amis. Un Médecin enragé de cette dureté, lui adreſſa une Satyre Latine trés-cruelle avec ce titre : *Joanni Robino totius propaginis inimico nato.*

¶ Brantôme dans les Eloges des grands Capitaines de ſon tems, raporte que Gaſton de Foix au ſiége de Breſſe, allant à l'aſſaut ; pour marcher plus ferme ſe fit ôter ſes ſouliers, & ſe mit en *eſcharpins déchauſſez* ; & que tous les autres en firent de même. Celui qui a eu ſoin de l'Edition des Mémoires de Brantôme, dit qu'il n'entend pas bien ce mot. Il y a un endroit dans la Vie de M. d'Eſpernon qui peut ſervir à ſon éclairciſſement. Car il y eſt remarqué en parlant d'Henry III. qu'il n'entroit perſonne dans ſa Chambre qui n'eût l'eſcarpin blanc & la mule de velours noir. D'où l'on peut conjecturer, que c'étoit la mode en ce ſiécle, de porter des eſcarpins (que Brantôme apelle *eſcharpins*) ou chauſſons de cuir dans les ſouliers, à peu prés comme l'on portoit il y a quarante ans des ſouliers legers dans des galoches. Les Turcs portent une eſpéce de botines ou de chauſſes de cuir de Levant, pardeſſus le pied deſquelles ils

mettent leurs souliers, qui étant sans oreilles ni boucles, se défont aussi aisément que nos galoches, quand ils entrent dans les Mosquées, ou quand ils veulent combatre de pied ferme, ou courir plus legérement. J'ai vû autrefois bien des gens en France & en Angleterre porter des botines, dont le soulier se séparoit de la chausse de cuir.

¶ Paul Jove est le premier qui a donné l'Art des Devises. Jean Dorat est le premier qui a mis parmi nous les Anagrames en vogue. Rabelais est le premier qui a écrit chez nous des Satyres en prose Françoise. Estienne Jodele est le premier qui a introduit les Tragédies en France. Le Cardinal de Ferrare Archevêque de Lyon est le premier qui a fait representer une Tragi-Comédie sur nôtre Théatre, par des Comédiens Italiens. Baptiste Luly est le premier qui a donné ici du crédit aux Opéra d'Italie; comme c'est Octavio Rinuccini Poëte Florentin, qui les a remis sur pied à Florence. On attribuë à Jodele le premier Sonnet qui a paru en nôtre Langue.

¶ Nicolas Pierre, surnommé du Bosc, ancien Professeur de Rétorique au Collége de Lisieux à Paris, étoit considéré de

Meſſieurs Blondel, Picard, Caſſini, & de la plûpart des Savans. Il ſavoit les Langues ſavantes, les belles Lettres, la Philoſophie ancienne & la moderne, la Théologie & les Mathématiques. Aſſez content de la réputation qu'il avoit acquiſe à profeſſer de vive voix, il ne s'eſt guéres mis en peine d'écrire. Néanmoins j'ai vû entre les mains de ſes amis, une Critique Latine des Ouvrages d'Homere, une Rétorique, une Traduction Françoiſe de la Poëtique d'Ariſtote, & des feüilles volantes ſur divers ſujets, entr'autres ſur la Poëtique d'Horace, où il fait voir, contre le ſentiment de quelques-uns, que cet Ouvrage eſt écrit avec beaucoup d'art & de métode.

M. du Boſc avoit une opinion particuliére touchant les Cométes; & il en parloit de cette ſorte: Il eſt certain qu'il " s'exhale continuellement de toute la ter- " re, quantité de matiéres qui tendent vers " la moïenne région de l'air, & qui aprés " en deſcendent en pluïe, en nége, &c. & " que ces matiéres ont la direction de leur " mouvement depuis le centre de la terre " vers la moïenne région, & de la moïen- " ne région vers le centre de la terre. "

Je ſupoſe de même qu'il s'exhale des "

„ matiéres du corps du Soleil, qui ont la „ direction de leur mouvement depuis le „ centre du Soleil vers le Firmament, & „ du Firmament vers le centre du Soleil: „ les taches obſervées au Soleil en ſont une „ preuve convaincante.

„ Je dis donc qu'il s'exhale continuelle- „ ment du centre du Soleil vers le Firma- „ ment des matiéres, & que ces matiéres „ venant à s'enflâmer de quelqu'endroit „ que ce ſoit, forment les Cométes. Et „ comme une poignée de paille étant en „ l'air, jette ſa flâme vers la moïenne ré- „ gion, de même ladite matiére étant en- „ flâmée en un certain point, jette ſes flâ- „ mes vers le Firmament.

„ Ainſi il eſt évident que la queuë de la „ Cométe paroîtra toûjours opoſée au So- „ leil en quelqu'endroit que ce ſoit; & „ parce qu'aſſez ſouvent le bout de cette „ queuë paroît un peu courbé, cela vient „ du mouvement du tourbillon du Soleil.

„ Selon cette hypotéſe, il peut arriver „ des Cométes dans tout l'eſpace qui eſt „ depuis le centre du Soleil juſqu'au Fir- „ mament; ſans que jamais elles paroiſſent „ en forme de Cométes à l'entour de la ter- „ re, à cauſe de la mixtion des matiéres ter- „ reſtres & des matiéres ſolaires.

La démonſtration par laquelle on prétend prouver qu'il ne ſe fait point de Cométes au deſſus de Saturne, ne me ſemble pas générale : outre que les obſervations qu'on emploïe pour le montrer, me paroiſſent trés-difficiles, & quelques-unes même impoſſibles.

Au reſte il eſt aiſé de voir par cette hypotéſe, pourquoi les Cométes ſont plus groſſes au commencement, & pourquoi elles diminuënt en marchant, dautant qu'elles s'éloignent toûjours de la terre vers le Firmament.

¶ Dans un des Journaux de l'Académie des Sciences, on a rendu raiſon d'un écho extraordinaire, ſur les Mémoires de Dom Queſnet Religieux Bénédictin. Ce Pere m'a aſſuré que le Secretaire de cette Académie n'a pas entiérement compris ſa penſée ; & qu'il a même inféré quelque choſe dans ſon Extrait de contraire à l'expérience. Sa Diſſertation entiére ſur ce ſujet, mériteroit bien d'être donnée au Public.

Ce qu'il y a de particulier dans cet écho, c'eſt qu'au lieu que les échos ordinaires ne répétent la voix que quelque tems aprés qu'on a entendu celui qui chante, dans celui-ci on n'entend preſque point celui

qui chante, mais bien la répétition qui se fait de sa voix, & toûjours avec des variations surprenantes, l'écho semblant tantôt s'aprocher, & tantôt s'éloigner. Quelquefois on entend la voix trés-distinctement, & d'autrefois on ne l'entend presque plus. L'un n'entend qu'une seule voix, & l'autre plusieurs : l'un entend l'écho à droit, & l'autre à gauche. Enfin selon les différens endroits, où se placent sur deux lignes, l'une au dessus & l'autre au dessous, ceux qui écoutent & celui qui chante, on entend l'écho différemment.

On a attribué ces effets à des voûtes & à des cavitez soûterraines. Mais le Pere Quesnet a trouvé que la véritable cause, est la figure demi-ronde de la cour où se fait l'écho, & l'a démontré par des régles de Geométrie si convaincantes, qu'il n'y a pas moïen d'en douter. Le reste peut venir de la matiére dont sont faites les murailles, de la maniére qu'elles sont faites, & peut-être aussi de la nature du lieu. Ce qu'il y a encore à observer, c'est que les instrumens à corde, ne font aucun effet dans cet écho ; parce que les vibrations qu'elles causent à l'air, ne sont pas assez fortes ni assez étenduës pour

aller fraper juſqu'à l'endroit où ſe forme l'écho ; & que ſi elles le frapent, c'eſt trop foiblement pour l'obliger à répondre.

M. de Lilly Préſident au Bureau des Finances à Roüen, avoit aporté cette invention d'Italie, qui fait encore aujourd'hui un des plus grands ornemens de ſa belle maiſon du Genetay. Ce qui m'a ſurpris dans ce galant homme, c'eſt qu'aïant poſſédé cette maiſon depuis ſa jeuneſſe juſqu'à l'âge de quatre-vingt ans qu'il eſt mort, & qu'a été ſollicité un million de fois par ceux qui abordoient de toutes parts chez lui, de dire la véritable cauſe de ce merveilleux écho, il n'en a jamais dit un ſeul mot à perſonne. L'écho répondoit à tout venant ; & M. de Lilly ſe taiſoit. Un ſi grand ſilence, *Paucorum eſt hominum & mentis bene ſanæ.* Il diſoit à ſes amis en raillant : *Quand je me marirai* (car il étoit garçon) *vous ſaurez mon ſecret : Je le dirai à ma femme ; & ma femme le dira à tout le monde.*

¶ Le P. Mabillon dans ſon *Itinerarium Italicum*, donne un fragment d'un Manuſcrit qu'il a vû à Boulogne dans la Bibliotéque de l'Abaïe de S. Sauveur, com-

me une piéce curieuſe qui n'a point encore été imprimée ; & qui a pour Auteur un Chanoine Régulier anonyme. Mais outre que ce fragment ſe trouve dans quelqu'un des Traitez de M. de Launoy, on peut aſſurer le Pere Mabillon que l'Ouvrage dont il s'agit, eſt imprimé tout entier parmi les autres piéces de la Bibliotéque des Peres de la derniére Edition, ſous le titre *De Arte Prædicandi*, compoſé par *Humbertus de Romanis* Général des Jacobins, qui a fait pluſieurs autres Livres de cette nature.

¶ L'Italie depuis environ deux cens ans, a fourni la France de Muſiciens, de Comédiens, de Charlatans, de Devins, d'Aſtrologues, d'Empoiſonneurs, de Partiſans, de Banquiers, de Politiques, de Favoris & de Capitaines.

¶ Il y a bien des fautes dans le Dictionnaire de M. Furetiére qui ſont indignes de ce fameux Critique. Par exemple il confond *Marforio* avec *Paſquin* ; & dit que ce n'eſt qu'une même choſe. Lui qui aimoit tant à railler, ne devoit pas confondre ainſi ſes bons Patrons, & de deux n'en faire qu'un. Il y a grande aparence qu'il n'avoit point été à Rome, ou qu'il n'avoit pas lû les Antiquitez de cette Ville ;

ni fait réflexion ſur la plûpart des Paſquinades où Paſquin & Marforio ſont introduits comme deux perſonnages différens. Ils ſont placez à Rome en des quartiers aſſez éloignez l'un de l'autre pour les diſtinguer, & ne ſe reſſemblent guéres. Marforio eſt une grande Figure couchée de ſon long, qui repreſente ſelon quelques-uns, *Panarium Jovem*; & ſelon d'autres, le Fleuve du Rhin, ou celui du Nar, apellé aujourd'hui la Riviere de la Nera qui arroſe l'Ombrie. Pour ce qui eſt de ſon nom, *nihil eſt certi quod dicatur, niſi velimus ex eo quod in Auguſti foro eſſet, ut quorumdam eſt opinio, ubi & Martis Templum.*

Quant à Paſquin, c'eſt une Statuë de marbre mutilée, qui ſe voit à un coin du Palais des Urſins. On croit que c'eſt la figure d'un Gladiateur. Quoiqu'il en ſoit Paſquin, tout eſtropié qu'il eſt, ſans nés, ſans bras, ſans jambes; mais animé de l'eſprit le plus malin qui fut jamais, fait la loi dans Rome à Rome même, & à toute la terre. Ses paroles ſont courtes, vives, & toûjours empoiſonnées. Il ſait tout, il pénétre tout, & révéle les ſecrets les plus cachez. Nul Tribunal, nulle

Juſtice ne l'épouvente. Tous les jours de nouveaux Secretaires ſacrifient leur vie & leur fortune à ſon ſervice. Quand on attaque Marforio, Paſquin vient au ſecours; & quand c'eſt à Paſquin qu'on en veut, Marforio le défend, & la riſpoſte eſt cruelle. De les jetter à la mer, perſonne ne s'y jouë : Ils criroient de deſſous les eaux encore plus haut que dans les places publiques. De les jetter dans le feu & les calciner, leurs cendres parleroient pour eux. Je promets à coup ſeur l'immortalité à quiconque entreprendra de perdre Paſquin ou Marforio, comme à celui qui brûla le Temple de la Diane d'Epheſe.

¶ Fabius Leonida Poëte Italien, ſuoit long-tems ſur ſes ouvrages, & les retouchoit plus de dix fois, pour leur donner la perfection qu'il ſouhaitoit. Pierre Maſée qui a ſi bien écrit en Latin, ne compoſoit que quatorze ou quinze lignes par jour. Paul Emile Sanctorius qui avoit entrepris d'écrire en Latin l'hiſtoire de ſon Siécle, étoit ſi long à polir ce qu'il faiſoit, qu'un autre en moins de tems auroit écrit l'hiſtoire de tout le Monde. M. de Vaugelas fut trente ans ſur la traduction de Quinte-Curſe, la changeant & la corrigeant ſans ceſſe. M. Habert de l'Acadé-

mie, Auteur du Temple de la Mort, qui eſt une des plus belles piéces de nôtre Poëſie Françoiſe, changea & rechangea durant trois ans les Vers de cet Ouvrage, pour les amener au point de beauté, de politeſſe & d'élégance où nous les voïons. Ce n'étoit qu'en veillant beaucoup & à force de ſe tourmenter, que Malherbe produiſoit ſes divines Poëſies. M. de Balzac paſſoit les jours & les nuits à repreſenter ſes penſées avec cette netteté de ſtile, & ce choix de paroles que nous admirons encore aujourd'hui. M. de Chavaroches Intendant de la Maiſon de Rambouïllet, diſoit que M. de Voiture, tout naturel qu'il paroît dans ſes Lettres, travailloit long-tems à leur donner ce tour galant, qui étant ſon propre caractére ne ſe trouve point ailleurs.

Il y a des Ecrivains qui ont une peine infinie à commencer, & qui courent quand une fois le chemin eſt ouvert. Les premiéres lignes de l'Hiſtoire de M. de Thou, lui coûtérent plus que tout le reſte; mais dés qu'il eut ſurmonté cette difficulté, il courut en écrivant.

D'autres écrivent facilement, & ſont long-tems à polir leurs ouvrages. Tel étoit Horace chez les Romains: Tel

étoit M. de Rabutin parmi nous : Tels ſont la plûpart des gens ſages, qui étant nés pour écrire, ne ſuivent d'abord la nature que pour enſuite la corriger & la polir.

D'autres enfin, mais cela pour leur malheur, ne peuvent écrire qu'à la hâte, & ne ſauroient repaſſer ſur leurs ouvrages. M. de Saumaiſe étoit de ce caractére-là : caractére dangereux qu'il faut ſouffrir où il ſe trouve ; mais qui ne doit point ſervir de modéle ni d'exemple à perſonne.

Il y a un milieu à tenir en cela comme en toutes choſes. Il ne faut pas uſer ſes penſées à force de les tourner & de les retourner ; il ne faut pas auſſi les laiſſer toutes délabrées, par trop de négligence. La nature doit ſervir promptement ; l'art ne doit aller qu'à pas comptez, mais ſans trop de lenteur. *Non ſi richiede eſſer Cervo, baſta non eſſer Teſtuggine*, diſent les Italiens.

¶ Où en ſommes-nous pour les préjugez ? *Claudius Belurgerius* étoit ſi fou d'Homere qu'il l'avoit toûjours entre les mains, & juſqu'au pied des Autels. Il ne croïoit pas qu'aucun autre Ecrivain méritât d'être lû à ſon préjudice. Le Taſſoni au contraire, ſe moquoit d'Homere ; & avoit

avoit recuëilli plus de cinq cens penſées de ce Poëte, dont il faiſoit voir le faux & le ridicule. Il n'eſt guéres de gens qui n'eſtiment les Poëſies de Virgile : cependant un Jean-Baptiſte Lallius ne parle qu'avec mépris de ſon Eneide, non plus que de ſes Bucoliques. Le même Lallius rabaiſſe autant le Taſſe, que les Italiens d'ordinaire l'élévent. Galilée ſans façon lui préfére l'Arioſte, que d'autres mettent ſous ſes pieds : Certainement l'Arioſte a plus de génie, de feu & d'invention poëtique que le Taſſe ; mais le Taſſe eſt plus uniforme, & aproche plus de la modération d'Homere & de Virgile que l'Arioſte. L'un eſt plus ſévére & plus maître de ſes penſées : l'autre s'échape, & divertit davantage. Galilée préféroit l'Arioſte au Taſſe ; parce qu'en effet l'Arioſte eſt plus propre à délaſſer un fort génie comme Galilée, & à lui inſpirer ces traits agréables qu'il mêle à ſes Dialogues de ſciences abſtraites, que non pas le Taſſe qui tient plus ſa gravité. On ne deviendra pas Poëte en liſant le Taſſe, comme Dominique Peri, miſérable Pâtre, devint Poëte en liſant l'Arioſte.

¶ C'eſt une remarque qui ſe vérifie tous les jours, que ceux à qui il manque

quelque choſe du côté de la naiſſance, ſe trouvent récompenſez du côté de l'eſprit par des talens extraordinaires. Melin de S. Gelais, l'un de nos bons Poëtes François, étoit fils naturel d'Octavien de S. Gelais Sieur de Lanſac. Jean-Antoine Baïf, auſſi bon Poëte François & grand Muſicien, eut pour Pere Lazare Baïf Abé de Charoux, Maître des Requêtes & Ambaſſadeur à Veniſe, qui le fit légitimer. Claude-Emmanüel Loüillier, ſurnommé le Baron de la Chapelle, du lieu dit, La Chapelle, où ſa mere le mit au monde, entre Paris & S. Denis, étoit fils naturel de M. Loüillier Maître des Comptes. Les belles qualitez de ſon eſprit, & ſon joli Voïage ſous le nom de la Chapelle & de Bachaumont, lui ont mérité les loüanges d'un chacun, & un éloge particulier de M. Bernier. *Fulvius Urſinus*, ſavant Antiquaire d'Italie, étoit bâtard d'un Seigneur de la Maiſon des Urſins. *Antonius Boſius*, Auteur de la *Roma Sotterranea*, étoit fils naturel d'un Chevalier & d'une Eſclave Afriquaine. *Pomponius Lætus*, que toute l'Italie venoit écouter avec tant d'empreſſement, qu'on retenoit dés la nuit des places dans ſon école, étoit bâtard d'un Prince de Salerne. Galilée, ſi connu

par ſes Livres d'Aſtronomie, étoit fils naturel de Vincenzo Galilei Gentilhomme Florentin. Le fameux Eraſme n'étoit pas de meilleure maiſon que ces Meſſieurs: Et l'on a fort douté de la naiſſance d'un célébre Critique moderne, que Theophile Renaud apelle dans quelqu'un de ſes Ouvrages, *Filius. Coronat.*

¶ On dit ordinairement que la ſcience n'eſt pas héréditaire, & qu'elle ne paſſe guéres des peres aux enfans, aux freres, aux neveux, aux couſins : Néanmoins il y a des familles, qu'on peut apeller familles de ſavans. Telles ſont les familles des Manuces, des Eſtiennes, des Scaligers, des Morels, des Godefrois, des Pithous, des Montelons, des de Thous, des Bignons, des Dupuys, des Seguiers, des Talons, des Demêmes, des Lamoignons, des Heinſius, des Voſſius, des Capels, des Juſtels, des Valois, des Sainte-Marthe, des Moreaux, des Patins, &c.

¶ C'eſt une choſe remarquable que de tous les gens de Lettres qui s'attachent à de certaines profeſſions, il n'y en a point qui s'en écartent plus volontiers pour écrire d'autre matiére que les Médecins. Jules Scaliger Médecin a écrit de la Critique & de la Poëtique. Vignier Médecin, a

composé plusieurs gros volumes de l'Histoire Universelle. Le Médecin Arnaud de Ville-neuve s'est mêlé de dogmatiser & d'écrire de la Théologie. Averroez Médecin Arabe a traduit Aristote en sa Langue, & l'a commenté. Fabius Niphus Médecin d'Italie s'est apliqué aux Mathématiques. Cæseus Médecin Anglois a écrit de la Musique. Marcile Ficin qui étoit Médecin & Curé tout ensemble, a traduit Platon de Grec en Latin, & a expliqué sa Philosophie. Guillaume Capel Médecin a donné au Public les Mémoires de Messieurs du Bellay, & a fait une Traduction Françoise de Machiavel. Copernic Médecin & Chanoine a traité de l'Astronomie & du mouvement de la Terre. Nostradamus Médecin de profession s'est jetté à corps perdu dans l'Astronomie judiciaire. Et le Médecin Cardan qui tenoit un peu de la doctrine de Nostradamus, laquelle consiste à mentir hardiment & à dire la vérité par hasard, a écrit ses Livres de la subtilité, l'Eloge de Neron, & d'autres matiéres assez écartées de sa profession. Lazius Médecin Allemand a traité de l'Histoire Romaine. Philippo Cauriana Médecin de la Reine Catherine de Médicis, a commenté six

Livres de l'Hiſtoire de Tacite. Paul Jove Médecin & depuis Evêque a compoſé les Eloges des Hommes Illuſtres de ſon tems & pluſieurs Hiſtoires. Aloyſius Lilius Médecin à Rome s'eſt apliqué à la réforme du Calendrier Romain ; & Cornelius Amalthée de la même profeſſion a mis en Latin le Catéchiſme du Concile de Trente. Le Médecin Rayne-rius Snoius a mis au jour des Paraphraſes ſur les Pſeaumes de David avec l'Opuſcule de S. Athanaſe ſur les mêmes Pſeaumes, & a donné au Public l'Hiſtoire de Holande en treize Livres. Jean-Jacques Chiflet Médecin du Roy d'Eſpagne a remué divers points de Critique touchant nôtre Hiſtoire, pour les intérêts de ſon Maître. Sorbiere Médecin aſſez connu a traduit de Latin en François l'Utopie de Thomas Morus, le Traité de Crellius *De Cauſis Mortis Chriſti*, & a fait pluſieurs ſortes d'Ouvrages ſur diverſes matiéres curieuſes. Brachet de la Milletiere Médecin de Paris a traité des Controverſes. Thomas Reineſius Médecin & Philoſophe a donné au Public un Recuëil d'anciennes inſcriptions & un autre de *Variarum Lectionum*. Marin Cureau de la Chambre Médecin du Roy a mis ſous la

preſſe les Caractéres des Paſſions, le Traité de l'Iris, & d'autres Ouvrages de Phyſique & de Morale. Spon Médecin de Lyon a écrit ſes Voïages & divers Traitez d'érudition curieuſe. Charles Patin qui enſeigne aujourd'hui la Médecine à Padouë, a écrit de la ſcience des Médailles. Petit Médecin de Paris a publié un Traité de *Furore Poëtico* & un Recuëil de ſes Poëſies. Perrault Médecin & depuis Architecte a traduit Vitruve de Latin en François, & a donné des Leçons publiques de Geométrie & d'Architecture.

Il ſeroit trop long de nommer ici tous les Médecins qui ſe ſont en quelque ſorte dégradez de leur profeſſion pour traiter de toute autre choſe. Onuphre Panvini, parlant du grand Fracaſtor dit, qu'il ne le compte pas entre les Médecins de Veronne d'où il étoit; parce que s'attachant aux recherches curieuſes de la Phyſique, il avoit négligé la pratique de ſon art.

Il y a de certains Traitez compoſez par des Médecins qui paroiſſant ne pas apartenir à la Médecine, ont néanmoins de grands raports avec elle, comme le Traité *De arte Gymnaſticâ* de Mercurialis, dautant qu'il s'y agit de la ſanté

du corps, qui eſt l'objet de la Médecine.

Aprés tout ſi l'on me demande pourquoi les Médecins s'écartent ſi aiſément de leur profeſſion ? Je répondrai qu'il s'en faut prendre à leur érudition qui étant d'une grande étenduë, fait qu'en avançant toûjours dans la diverſité des connoiſſances, ils prennent le change d'autant plus aiſément, qu'étant emploïez aſſez tard, l'amour du cabinet prend le deſſus, & ne leur laiſſe plus la liberté d'exercer la Médecine qui demande l'homme tout entier ſans nul partage.

¶ Les femmes ſont généralement plus adonnées que les hommes à la Magie & aux Empoiſonnemens : Ce qui ne peut être attribué qu'à la foibleſſe de leur imagination, & à leur méchant courage. Les Rabins diſent, *qui multiplicat mulieres, multiplicat veneficas.* Cela ne ne ſe verifie que trop dans l'Orient. Les femmes jalouſes juſqu'à la fureur, s'y empoiſonnent les unes les autres, & font périr un nombre infini d'enfans : ainſi la pluralité des femmes qui devroit peupler l'Orient, ne ſert qu'à le rendre deſert & deſolé, en comparaiſon de l'Occident, où la polygamie n'eſt pas reçûë.

La Magie, les Sortiléges, &c. vien-

nent de la même cauſe : l'amour, la jalouſie, la haine, outre la curioſité ſi naturelle aux femmes, les portant à ces extrêmitez.

La raiſon pour laquelle il ſe trouvoit tant de Magiciens chez les Juifs, quoique condamnez par la Loi de Dieu ; c'eſt que les Juifs attribuoient la plûpart des maladies, principalement celles qui troublent l'eſprit & diſloquent les membres, à la malice des Démons ; & qu'ils s'imaginoient que ces maladies ne ſe pouvoient guérir que par des ſortiléges. Auſſi voïons-nous dans l'Evangile, que quand nôtre Seigneur guériſſoit les malades & les poſſédez, les Juifs diſoient, que c'étoit par la vertu des Démons qu'il opéroit ces miracles.

¶ Avant le régne de Loüis XI. Roy de France, la politique des Princes de l'Europe, n'étoit qu'un jeu d'enfans en comparaiſon de ce qu'elle a été depuis. Ce Monarque eſt le premier qui a donné du luſtre à cet Art ſubtil de gouverner ; & qui par ſes bons exemples & ſa ſage conduite, en a fourni des leçons à toute la poſtérité. Ferdinand d'Aragon mari d'Iſabelle Reine de Caſtille, qui vint peu aprés, en profita merveilleuſement à nos dépens. Charles-Quint ſût bien l'imiter, & enchérir

chérir encore pardeſſus ſes fourberies & ſes fineſſes. Philippes II. ſon Fils, & ſon Succeſſeur aux Etats d'Eſpagne, travailla toute ſa vie à perfectionner & à polir cet Art, qu'il trouva plus qu'ébauché. Sixte V. ſouverain Politique, auſſi-bien que ſouverain Pontife, n'auroit rien laiſſé à deſirer aprés lui ſur ce chapitre, s'il avoit vécu davantage : ſes coups d'eſſai l'ont bien montré. Enfin Catherine de Médicis en France, & Elizabeth en Angleterre, ſurmontant la foibleſſe de leur ſexe, ont fait voir dans leur gouvernement deux chef-d'œuvres de politique, quoique fort diférens ; l'une ſur une mer orageuſe & toûjours troublée ; l'autre ſur un théatre aſſez tranquile, où il n'y avoit que des Comédies à joüer.

Des dépoüilles de Loüis XI. les Eſpagnols en ont pris la cruauté ; les Italiens les fineſſes & les fourberies ; Catherine de Médicis les négociations ; Elizabeth d'Angleterre les mommeries; Henry III. Roy de France la ſcience ſans la pratique ; Loüis XIV. héritier de la vertu de ſes Aïeuls, ſans avoir hérité de leurs vices, a purgé la politique de toute cruauté, de toute fourberie, de toute mommerie, & lui joignant le ſecret, le conſeil, la force,

la vigilance, la ſageſſe, la libéralité avec des richeſſes immenſes, l'a renduë douce & glorieuſe à ſes Sujets, impérieuſe & redoutable à toute la terre.

¶ M. de Charleval s'apelloit Faucon, & étoit neveu, frere & oncle de Meſſieurs de Faucon de Ris, trois Premiers Préſidens ſucceſſivement du Parlement de Normandie. La Maiſon de ces Meſſieurs eſt originaire d'Italie. Elle vint s'établir en France du tems de la Reine Catherine de Médicis, avec d'autres Familles, qui ſe ſont agrandies, & renduës illuſtres parmi nous.

M. de Charleval étoit d'une ſi foible complexion, qu'on ne penſoit pas qu'il dût vivre : cependant par ſon bon régime il a prolongé ſes jours juſqu'à quatre-vingt ans, amuſant tout doucement l'eſpérance de ſes héritiers qui regardoient dés ſon enfance ſa ſucceſſion, comme une choſe toute prête. La nature qui lui avoit donné un corps ſi délicat & ſi bon tout enſemble, lui avoit fait l'eſprit de même. Il aima toute ſa vie les belles Lettres avec tendreſſe, & les poſſéda avec jalouſie, ne ſe communiquant pas facilement à tout le monde. Les gens de ſon tems les plus polis chériſſoient ſa perſonne & recher-

choient la douceur de ſon entretien. La plûpart lui ont donné des loüanges. M. Saraſin entr'autres l'a immortaliſé dans le fameux Sonnet d'Adam & d'Eve, où il a choiſi de dire une vérité dure aux Dames, plûtôt que de les flâter molement. M. Scaron qui étoit ami particulier de M. de Charleval diſoit, parlant de la délicateſſe de ſon eſprit & de ſon gouſt, que les Muſes ne le nouriſſoient que de blanc-manger & d'eau de poulet. Deſocupé de toutes choſes, excepté des ſoins d'un grand amour propre, il demeura toûjours illuſtre pareſſeux & ſans emploi. Sur la fin de ſes jours il ſe repentit d'une ſi grande négligence pour l'avancement de ſa fortune qu'il auroit pû rendre meilleure en s'évertuant davantage. Il écrivoit poliment & avec beaucoup de fineſſe en Vers & en Proſe. Le Recuëil de ſes Lettres & de ſes Poëſies eſt tombé aprés ſa mort entre les mains de M. le Premier Préſident de Ris ſon neveu : mais ce Magiſtrat, je ne ſai par quel tour de penſée, n'a point voulu enrichir le Public de ſi beaux Ouvrages, s'imaginant que le nom d'Auteur joint à celui de Charleval, ſeroit une tâche dans ſa Famille.

¶ Il ſe paſſe dans la vie bien des cho-

ſes, qui n'étant preſque rien, ne laiſſent pas d'inſtruire beaucoup. En voici une qui aprochant de la bagatelle, nous aprend à ne pas trop faire les maîtres avec les gens dont la capacité & le mérite ne nous ſont pas aſſez connus.

M. Simon aïant toûjours retardé, lorſqu'il étoit chez les PP. de l'Oratoire, à prendre l'Ordre de Prêtriſe, à cauſe de ſes grandes & profondes études, fut enfin obligé pour obéïr à ſon Général, de partir de ſa maiſon de July en Brie, & ſe rendre à Meaux pour ſe faire ordonner aux Quatre-Tems. Il y arriva aprés l'examen, environ ſur le midi avec deux de ſes Confréres. M. de Ligny, alors Evêque de ce Diocéſe, voïant arriver ces Peres à une heure indûë, s'imagina que c'étoient des ignorans qui le vouloient ſurprendre; & dans cette penſée, il recommanda à un de ſes Examinateurs qu'il avoit retenu à dîner, de ne les pas épargner. Le ſignal donné, aprés les civilitez ordinaires, l'Examinateur s'attachant à M. Simon, comme à celui de la troupe dont il ſe défioit le moins, lui dit d'un ton grave: Je ne vous demanderai pas ſi vous ſavez du Latin; je ſai qu'on l'enſeigne chez vous avec réputation, & ſelon la

métode nouvelle, & que vous avez des Ecoles qui étant exemptes de pedantiſme, donnent de la jalouſie à beaucoup d'autres. Quoiqu'il en ſoit, Horace aura toûjours ſes difficultez; expliquez-moi ſa premiére Satyre, ajoûta-t-il, en lui preſentant le Livre? M. Simon s'étant retiré d'affaire en galant homme, l'Examinateur lui dit: Et de la Philoſophie, vous en avez bonne proviſion? M. Simon qui l'enſeignoit actuellement, répondit avec modeſtie, que pour ce qui étoit de la Philoſophie il l'étudioit encore tous les jours. Là-deſſus l'Examinateur lâche un argument captieux. M. Simon le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un ſubtil *diſtinguo*, & ſe ſauve par la bréche. Vous avez de la Philoſophie (dit l'Examinateur) donnez-vous ſeulement de garde d'une certaine Philoſophie carteſienne, bouruë & inſenſée qui empoiſonne bien des gens. Je ſuis Péripatéticien pour la vie, répondit M. Simon en ſoûriant; & moi pour de l'argent, repliqua l'Examinateur. Ce n'eſt pas, pourſuivit-il, que ſi Décartes avoit écrit en Grec, d'un ſtile trés-obſcur, & qu'il fût ancien de deux mille ans, ſes principes n'étant lûs ni entendus de perſonne, auroient plus d'apro-

bateurs que preſentement qu'il eſt lû & entendu de tout le monde. Mais, cela à part, vous ſavez de la Théologie, je n'en doute pas? Vos premiers Peres étoient tous Docteurs & grands Théologiens; & un Prêtre de l'Oratoire ſans Théologie, ſeroit moins qu'un Cordelier ſans Latin. Ce mot dit avec gaïeté, l'Examinateur jette M. Simon ſur les queſtions du tems, & veut tenter ſa foi: mais le trouvant orthodoxe & nullement Janſeniſte, il abandonna ces queſtions épineuſes pour quelque choſe de plus ſolide. On trouve aſſez, s'écria-t-il, on trouve aſſez de Philoſophes & de Théologiens dans l'Etat Eccléſiaſtique: mais on ne voit pas qu'on s'y aplique aux Langues Orientales, & qu'on liſe l'Ecriture Sainte dans ſa ſource. Ah! quelles délices, quelles délices, Monſeigneur, ajoûta-t-il, en s'adreſſant au Prélat, de lire les Livres Sacrez en eux-mêmes; & que la Langue Hébraïque a de douceur & de charmes pour les ſavans. Le Prélat baiſſant un peu les yeux, repartit: Je l'ai oüi dire de la ſorte à Mrs de Muys & de Flavigny qui étoient de trés-doctes Hébraïſans. L'Examinateur revenant à M. Simon, lui demanda s'il

n'avoit point de gouſt pour cette belle Langue ? Monſieur Simon à qui l'eau en venoit à la bouche, lui répondit qu'il en ſavoit les élémens, & qu'au reſte il avoit eu toute ſa vie un grand attachement à la lecture des Livres Sacrez. Que vous me réjoüiſſez, repliqua l'Examinateur ; & qu'il ſe trouve peu de gens d'un eſprit auſſi droit & auſſi bien tourné que le vôtre : allez, puiſqu'il eſt ainſi, je ne vous célerai pas ce que je ſai là-deſſus. *Sermonem habes non publici ſaporis, & quod rariſſimum eſt, amas bonam mentem, non fraudabo te arte ſecreta.* Cependant, dites-moi, comment la Geneſe s'apelle en Hébreu ? *Hebraïcè*, dit M. Simon, c'eſt *Bereſith*. La carriére ouverte, on entre en matiére, le combat ſe donne, on s'échauffe de part & d'autre, on crie à pleine tête, on cite les Poliglothes, les Rabbins anciens & modernes. L'Examinateur étourdi d'une érudition ſi profonde, ne réſiſte qu'à demi. M. Simon le preſſe, le pouſſe, & ne lui fait point quartier. L'Examinateur chancelle, bronche & tombe. M. Simon le foule aux pieds, le déchire & le bat à terre. Le Prélat qui mouroit de rire, prenoit plaiſir à faire durer le combat. Le Maître d'Hôtel ennuïé de la diſ-

pute, murmuroit disant tout haut qu'on avoit servi, & que la bisque se refroidissoit. Enfin M. de Ligny prenant pitié du vaincu, si bien froté par le victorieux, donna sa bénédiction à M. Simon, l'assurant que le lendemain il donneroit les Ordres Sacrez à lui & à ses Confréres sans d'autre examen. Cela dit, le Prélat se mit à table; l'Examinateur s'aprocha du feu pour essuïer sa sueur; & M. Simon riant dans sa barbe se retira à son Logis avec sa compagnie.

¶ On fait dire à M. Ménage dans le second Menagiana, que l'Auteur *De Roma antica & moderna* a confondu mal à propos le Mont *Pincius* de Rome, avec le lieu apellé *Pinci* proche de la Ville de Nole dans la Campagne, où S. Felix Prêtre de Nole est mort; & que la preuve s'en trouve dans la neuviéme Leçon du Bréviaire de Paris, au quatorziéme Janvier jour de la Fête de ce Saint.

L'autorité du Bréviaire de Paris est en cela trés-peu de chose; ceux qui ont fabriqué cette Leçon, n'aïant fait que copier le Martyrologe que Rosweidius a donné bonnement pour le véritable Martyrologe Romain; & qui n'est au fond qu'un abregé du Martyrologe d'Adon,

qu'on ſait n'être pas fort ancien, puiſqu'il fait mention de la Fête de tous les Saints, dont l'inſtitution dans l'Egliſe n'eſt pas au deſſus du tems de Grégoire III. décédé en 813.

Si M. Ménage avoit vû le Calendrier Romain que le P. Fronto a mis au jour en 1652. ſur un Manuſcrit de plus de neuf cens ans, qui ſe conſerve dans la Bibliotéque de Sainte Geneviéve à Paris, peut-être qu'il n'auroit pas condamné ſi aiſément l'Auteur *de la Roma antica, &c.* ou du moins qu'il auroit ſatisfait aux objections du P. Fronto, qui montre que *Pincis Romæ eſt, non verò Nolæ*; qu'il y a de l'erreur dans le Martyrologe de Bede, & dans celui d'Adon; qu'un Martyrologe qui auroit été écrit à Rome ne ſeroit pas taché d'une ſi groſſiére erreur; & qu'enfin S. Paulin, qui parle ſi ſouvent dans ſes Poëſies de S. Félix & de ſa Sépulture, ne dit nulle part que ce Saint ait été inhumé à Nole *in Pincis*.

Pincis (dit le P. Fronto) *locus eſt Romæ. Nam Palatium Pincianum memoratur in vitâ Silverii an. 536. quod paulò poſt dicitur Palatium in Pincis. Erat enim Palatium Pincii Senatoris, à quo collis Pincius dictus eſt, ad quem erat Eccleſia*

Sancti Felicis in Pincis, ut dicere eſt ex Antiquitatibus Romanis Lucii Fauni lib. 4. cap. 11. In vitâ Hadriani qui ſedit an. 855. legitur clarè : Pari modo & in Eccleſiâ B. Martyris Felicis, quæ ponitur in Pincis, fecit veſtem, &c. Hac cùm ſufficiant ad oſtendendum quod Pincis locus Romæ eſt, ſeu à colle Pincio dictus, ſeu à Palatio Pinci, à quo nunc etiam Pinciana Porta : tùm ſanè id evincit, quod Paulinus inter tot carmina Felici ſuo recurrentibus annis decantata, nunquam Pinciani loci meminit, etiam tùm cùm deſcribit locum ubi ſepultus eſt.

Antonius Boſius Auteur de la *Roma Sotterranea lib. 2. c. 16.* aſſure *che d'entro di Roma era una Chieſa celebre ſua, chiamata di S. Felice, in Pincis.* Il étoit perſuadé, qu'outre l'Egliſe & le Cémetiére de S. Felix Martyr, il y avoit encore dans Rome une Egliſe dédiée à S. Felix de Nole, *dove S. Gregorio Magno fece l'Homilia decimaterza ſopra il capitulo duodecimo di S. Luca ; la cui rubrica dice :* Habita ad populum in Baſilica B. Felicis die natalis ejus : *E l'accenna il medeſimo ſanto nell'iſteſſa Homilia con quelle parole :* Si enim fœnum populus non eſt, ubi ſunt illi, qui ea, quæ hodiè colimus,

nobiſcum tranſacto anno B. Felicis natalitia celebraverunt ? *Perioche ne gli antichi Codici mſſ. dell'homilie di S. Gregorio, dove nelli ſtempati ſi dice ſimplicemente :* Habita in Baſilica S. Felicis, *ſenza altro Titolo, ivi ſi ajunge,* Confeſſoris. *Il che è conforme all'officio, che ne fa la Chieſa Romana poiche l'Evangelio, ſopra il quale fu fatta la detta Homilia : anzi l'Homilia iſteſſa ſi recita pro Confeſſore non Pontifice. Onde credo, che foſſe fatta da S. Gregorio nel giorno del natale di S. Felice Nolano Confeſſore ; ſapendo molto bene che dentrò di Roma era una Chieſa celebre ſua, chiamata di S. Felice in Pincis.*

¶ Le même M. Ménage dans le même Livre dit, que le mot de Porphyrogennete, ne vient pas de né dans la pourpre ; mais de né dans le Palais de Porphir : que ce Palais étoit un de ceux de Conſtantinople, comme M. de Balſac l'a remarqué aprés Cedrenus. Mais il ſemble que M. Ménage, qui ſe piquoit d'érudition Gréque, ne devoit pas prononcer ſi définitivement ſur cette étymologie, ſans avertir que pluſieurs Auteurs Grecs & Latins qui valent bien Balzac & Cedrenus, s'en expliquent autrement. Anne Comnene

dans le ſixiéme Livre de ſon Alexiade, tire cette étymologie du mot de pourpre. *Alexander Comnenus* (dit-elle) *domum reverſus reperit Imperatricem in domo ſuâ, olim parturientibus deputata, in ipſis partus doloribus ; quæ Purpura ab antiquis temporibus nominatur. Undè etiam Porphyrogennetarum appellatio in mundo emanavit.* Codinus aſſûre qu'il y avoit à Conſtantinople un Palais, *cui* πορφύρα, *ſeu purpura nomen.* Et Gretſer ſur Zonare, en parlant de Conſtantin Ducas : *Alii Porphyrogenitos dictos cenſent, quod Patre imperatore & purpura imperiali conveſtiti, nati eſſent.*

Quant à ce que dit M. Ménage, que le P. Maimbourg dans ſes Iconoclaſtes, met mal à propos Porphyrogenite, dautant qu'on dit en Latin *Porphyrogenneta*, on lui accorde que l'uſage en François eſt pour Porphyrogennete ; mais auſſi il doit reconnoître que *Porphyrogenneta* & *Porphyrogenita* ſont également reçûs en Latin ; que le Traducteur de Zonare ſe ſert du premier ; comme M. du Cange aprés d'autres Savans, ſe ſert du ſecond.

¶ M. Berruyeres à qui M. de Launoy adreſſe quelques-unes de ſes Lettres Critiques, étoit d'une bonne famille de Paris,

originaire du Berry, comme ſon nom le porte. Le Cardinal Mazarin qui connoiſſoit ſon mérite, l'emploïoit dans ſes affaires ſecrétes à Rome & ailleurs : on prétend que ſous l'aparence d'un commerce de belles Lettres, il avoit part aux intrigues de la Reine de Suede.

Par ſa mauvaiſe deſtinée, il ſe noïa à la vûë de Liſbonne, ſon Vaiſſeau s'étant briſé contre les rochers qui ſont à fleur d'eau proche la Montagne apellée *la Roqua*, qui rendent l'entrée de ce Port trés-dangereuſe & trés-difficile. Les Pilotes du Païs ne manquent point de ſe venir offrir aux Vaiſſeaux qui paroiſſent ſur la Côte; mais celui de M. de Berruyeres aïant refuſé ce ſecours, il périt avec un riche Joüalier & tous les paſſagers, excepté un Capucin qui gagna à la nage la pointe d'un rocher.

M. Berruyeres a été regreté de tous les honnêtes gens qui le connoiſſoient. Il écrivoit poliment en François, en Latin & en Italien. Le cadet de ſes freres, qui s'eſt retiré en Normandie où il a du bien, a hérité de ſes Mémoires, de ſes Lettres & d'autres Ouvrages qui immortaliſeroient ſon nom, s'ils étoient recuëillis : mais tout cela eſt miſérablement abandonné à la

pourriture & aux mittes, dans un vieux coffre au coin d'un grenier.

¶ C'eſt un bon préjugé pour le progrés des Lettres dans un Païs, quand il s'y rencontre en même tems pluſieurs Auteurs originaux qui ſervent de modêle aux autres.

En France, depuis un ſiécle, M. de Balzac eſt original pour la pureté & la netteté du langage, & pour le choix des paroles. M. Perot d'Ablancour eſt original pour les traductions libres, & où l'on s'attache plus au ſens des Auteurs qu'à leurs paroles. M. de Vaugelas eſt original dans ſa maniére de traiter les choſes de Grammaire. M. Chapelain dans ſon Jugement du Cid, eſt original pour la Critique. M. Pelliſſon eſt original pour les belles Préfaces qui ſont devenuës à la mode en ce ſiécle. Le même eſt encore original dans ſon Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, qui n'aura jamais peut-être de continuateur d'un ſemblable mérite. M. le Duc de la Rochefoucault eſt original pour les Mémoires du Tems, & auſſi pour le tour & l'expreſſion qu'il faut donner aux Réflexions & aux Maximes de Morale. Le Cardinal d'Oſſat eſt original pour les Lettres d'affaires & de politique. M. Dé-

cartes pour les Lettres d'érudition. M. Paſcal pour les Lettres de critique & de raillerie fine. M. de Voiture pour les Lettres galantes. M. de Buſſy Rabutin, & ſa Parente Madame de Sevigné pour les Lettres familiéres. M. de Furetiere eſt original pour les Hiſtoires Allegorique qui corrigent les mœurs en ſe joüant. L'Abé de Villars ou le Comte de Gabalis eſt original pour le Dialogue.

Malherbe eſt original pour la Poëſie Françoiſe, principalement pour les Stances. Meſſieurs de Corneille & Racine ſont originaux pour le Poëme Tragique. Moliere pour le Comique. Quinaut pour les Opera ou la Poëſie qui ſe chante. De la Fontaine eſt original pour la naïveté & la ſimplicité de la Fable. Voiture & Saraſin, ſont originaux pour la Poëſie galante & aiſée. M. Deſpreaux eſt original pour la Satyre purgée des ſaletez des Anciens.

Nous n'avons point en nôtre Langue, d'Auteurs originaux, ni pour les grands corps d'Hiſtoire, ni pour les actions publiques de la Chaire & du Bareau, ni pour le Poëme Epique, ni pour l'Ode dans ſa perfection ſur le ton des anciens Poëtes.

procés étoit inſtruit, ne prononçoient autre choſe, ſinon que l'accuſé étoit dûëment convaincu, ſans rien dire de la peine qui étoit réglée par les loix, ſelon la qualité des crimes.

¶ Les hommes grands & bien faits impoſent par leur bonne mine; & chez toutes les Nations du monde, on les a toûjours jugez dignes de commander aux autres. Les petits hommes, quelques grandes qualitez qu'ils aïent, ont bien de la peine à mériter le titre de Heros dans l'eſprit des peuples. Ce ne fut pas ſans miracle, qu'Alexandre qui étoit de médiocre ſtature, en vint là, & ſe fit apeller le Grand Alexandre. Ariſtote dit que les petits hommes, fuſſent-ils les plus beaux du monde, ne méritent pas d'être apellez beaux, mais ſeulement jolis.

Voila une grande bizarerie : mais en voici bien une autre. Elizabeth Reine d'Angleterre aimoit paſſionnément les hommes beaux & bien faits ; & on étoit déja bien avancé auprés d'elle, quand on s'en aprochoit avec de la beauté & de la bonne mine : Au contraire, elle avoit une averſion ſi invincible pour les gens malfaits & diſgraciez, qu'elle ne pouvoit les ſouffrir. Quand elle ſortoit de

ſon Palais, ſes Gardes avoient ſoin de faire retirer de devant ſes yeux les gens hideux, les eſtropiez; en un mot, tous ceux qui par leur mauvaiſe grace, pouvoient choquer ſa vûë. La Reine de France Anne d'Autriche avoit une forte inclination pour toutes les perſonnes bien faites; mais elle n'avoit nulle répugnance à regarder les gens contrefaits, qui pouvoient la toucher de compaſſion. Cela eſt bien plus raiſonnable & plus digne d'une grande ame, que la délicateſſe de la Reine Elizabeth.

Autres exemples de bizarerie. Tout le monde en général a pitié des aveugles; & tout le monde ſent de l'averſion pour les borgnes: quoiqu'en bonne juſtice, les borgnes méritent la moitié de la compaſſion, comme le diſoit M. de Servien qui étoit borgne. Les louches, ſur tout quand ils ne le ſont pas dans l'excés, ne déplaiſent pas. On aimoit dans M. de Montmorency ſon œil un peu tourné; & on apelloit cela à la Cour de Loüis XIII. avoir l'œil à la Montmorency. M. Décartes avoit de l'inclination pour les perſonnes louches; & il en raportoit la cauſe, à ce que ſa nourrice l'étoit. Cependant il y a des gens qui ne ſauroient regarder

les louches ſans en ſentir quelque douleur aux yeux : Je ſuis de ceux-là.

On a de la peine à voir les boiteux, & on en prend compaſſion : Mais les boſſus excitent à rire ; & l'on s'en moque, bien que trés-injuſtement.

Les grands nés ſont en honneur par tout le monde, excepté à la Chine, & chez les Tartares. Les Crim-Tartares écraſent le nés des leurs enfans, & croïent que c'eſt une folie de porter un nés devant les yeux. Les nés camus déplaiſent, & ſont de mauvaiſe augure. Le Connétable Anne de Montmorency étoit camus ; & on l'apelloit à la Cour, le Camus de Montmorency. Le Duc de Guiſe, fils de celui qui fut tué à Blois, étoit auſſi camus ; & j'ai connu un Gentilhomme qui aïant une vénération ſinguliére pour ces deux Maiſons de Guiſe & de Montmorency, ne ſe pouvoient conſoler de ce qu'il s'y étoit trouvé deux camus, comme ſi ce défaut en diminuoit le luſtre.

¶ Mecenas avoit donné à Auguſte un conſeil d'un uſage difficile : c'étoit de ne ſe piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui. Auguſte profita plus d'une fois de cet excellent conſeil, digne d'un ſage & d'un Empereur.

C'a été une extrême foibleſſe dans un eſprit auſſi fort que Sixte V. de s'être vengé cruellement d'une Paſquinade qu'un petit particulier avoit faite contre ſa Famille. Il n'y a guéres eu de favori qu'on ait plus déchiré par des ſatyres de toute eſpéce, que le Cardinal Mazarin : Mais ſupérieur en effet ou en aparence à ces ſortes d'injures, il liſoit ou ſe faiſoit lire tout ce que l'on écrivoit contre lui ; & diſoit d'un air froid & tranquile, comme un Juge indiférent, cette piéce eſt bonne, celle-là eſt fade, celle-ci eſt délicate, cette autre eſt outrée ou mal entenduë. Ce Miniſtre donna une groſſe Abaïe à un Poëte qui l'avoit outragé par ſes vers. Cromwel, à force de bienfaits, gagna Wanne qui le déchiroit dans ſes Satyres.

Les Clercs & les Ecoliers de Paris, s'étant donné la liberté dans des jeux publics de parler de Loüis XII. & de ſa Cour, ce Prince ſe contenta de dire, qu'ils pouvoient parler de lui & de ſes Courtiſans avec modération ; mais qu'ils priſſent garde de ne pas dire le moindre mot de la Reine, qu'autrement il les feroit tous pendre.

Les femmes ſont en cela bien plus délicates que les hommes ; & ce ſont-là de

ces fautes qu'elles ne pardonnent point. Néanmoins Catherine de Médicis, d'un esprit plus fort, lisoit volontiers les libelles & les satyres qui couroient contre elle; & bien loin de s'en fâcher, elle n'en faisoit que rire. Elizabeth Reine d'Angleterre, ordonna qu'on mît en liberté Robert Tipay, arrêté pour avoir écrit contr'elle un libelle diffamatoire; & parce qu'il ne fut pas convaincu de ce crime, elle lui fit donner cent écus pour réparer la faute qu'on avoit faite de le mettre en prison. A la fin ce misérable s'étant vanté d'être l'auteur de ce libelle, la Reine le fit châtier; mais avec beaucoup plus de modération qu'il ne méritoit.

Les Princes ne se sont jamais repentis de n'avoir pas repoussé les injures des particuliers, sinon par un grand mépris : mais les particuliers n'ont jamais répoussé les injures des Princes sans s'en repentir. C'étoit une maxime du Prince d'Orange Guillaume I. que les injures des Grands, lorsqu'on ne les reçoit que par écrit, doivent être souffertes en silence; l'Histoire des siécles passez, témoignant par bien des exemples, qu'aucun particulier ne s'est mis en peine de les repousser sans s'en être repenti, & sans avoir été blâmé.

¶ L'Auteur du ſecond Livre des Maccabées, eſt un écrivain poli, & qui dit des choſes délicates. Sa Préface eſt trés-belle. *Nous engageant* (dit-il) *à faire cet Abregé, nous n'avons pas entrepris un ouvrage qui ſoit aiſé ; mais un travail qui demande une grande aplication & beaucoup de peine. Nous le prenons néanmoins avec joïe pour l'avantage de pluſieurs, comme ceux qui étant chargez de préparer un feſtin, ſont bien aiſes de ſatisfaire les autres.*

Les régles que cet Auteur donne enſuite pour écrire l'hiſtoire, ſont trés-juſtes. *Il eſt du devoir* (dit-il) *de celui qui compoſe une hiſtoire, de recuëillir les differentes matiéres, de les raconter dans un certain ordre, & de rechercher avec grand ſoin les circonſtances particuliéres de ce qu'il raconte. Mais on ne doit pas trouver mauvais, que celui qui fait un abregé affecte d'être court dans ce qu'il écrit, & qu'il évite de s'étendre en de longs diſcours. Nous commencerons donc ici nôtre Narration, & nous finirons nôtre Préface. Car il y auroit de la folie d'être long avant que de commencer cette Hiſtoire, & d'être court dans l'Hiſtoire même. Stultum etenim eſt antè Hiſtoriam*

effluere, in ipsâ autem Historiâ succingi. Ce mot est agréablement dit, & peut servir d'une grande instruction aux faiseurs de Préfaces.

Le même Historien finit son Ouvrage avec beaucoup d'esprit. *Je finirai par là* (dit-il) *ma Narration. Si elle est bien, & telle que l'Histoire le demande; c'est ce que je souhaite moi-même: Que si au contraire elle est écrite d'une maniére moins digne de son sujet, c'est à moi qu'on doit l'attribuer. Car comme on a de l'éloignement de boire toûjours du vin, ou de boire toûjours de l'eau, & qu'il paroît plus agréable d'user de l'un & de l'autre successivement: aussi un Discours ne plairoit pas aux Lecteurs, s'il étoit toûjours si uniforme.*

Toutes les descriptions de cet Abréviateur sont élégantes, principalement celles du Martyre des Maccabées, de l'action de Razias qui se tua lui-même, & de la punition de Nicanor.

Dans le cinquiéme chapitre de son Abregé, parlant de la profanation du Temple de Jerusalem, il dit ces belles paroles: *Dieu n'a pas choisi le Peuple à cause du Temple; Il a choisi au contraire le Temple à cause du peuple. C'est pourquoi ce*

lieu Saint a eu part aux maux qui ſont arrivez au Peuple : comme il aura part auſſi aux biens qu'il doit recevoir. Et aprés avoir été quelque tems abandonné à cauſe de la colére de Dieu tout-puiſſant ; il ſera encore élevé à une ſouveraine gloire, lorſque le Grand Dieu ſe réconciliera avec ſon Peuple.

Enfin parlant de la Dédicace du Temple, il dit en un ſeul mot tout ce qu'on peut dire de glorieux pour Salomon ; que ce Prince traitoit la Sageſſe avec magnificence : *Magnificè etenim Sapientiam tractabat.*

¶ On ne ſauroit preſque dire à quoi s'acroche l'eſprit des Orateurs, qui demeurent court dans les diſcours qu'ils prononcent en public. Un homme a compoſé un Sermon, un Plaidoïer ou une Harangue avec bien du ſoin. Il en a manié, tourné, ajancé les penſées, & choiſi tous les mots. Il ſait ſon diſcours par cœur, il l'a recité devant ſes domeſtiques & ſes amis ſans broncher : Vient-il à le prononcer en public, il bronche, il s'égare, il cherche, & ne trouve point ce qu'il veut dire ; la parole lui manque, & demeure froid comme un mort. Encore quand un Orateur n'a pas compoſé lui-même

même ſon diſcours & qu'il ne fait que reciter celui d'autrui, on dit que c'eſt la mémoire qui lui a manqué ; & il n'y a pas grand ſujet de s'en étonner, parce qu'il n'eſt pas abſolument le maître de ce qu'il dit. Monſieur de Verdun Premier Préſident du Parlement de Paris prononçant une Harangue qu'il avoit fait faire par un habile Avocat, demeura au filet ; & comme il faiſoit effort pour ſe remettre, ſans en venir à bout ; dépité, il dit tout haut : *Diable ſoit de l'Avocat, pourquoi me l'a-t-il faite ſi longue ?*

¶ Un Tireur d'Horoſcope avoit prédit à M. le Duc de Beaufort qu'il ſeroit tué à l'Armée ; & que le jour que ce dernier malheur lui arriveroit, il en ſeroit averti par quelque choſe de ſiniſtre ; mais que ſur tout il ſe donnât de garde d'une mouſquetade au viſage. Cela ne manqua point ; car le jour qu'il fut tué par un fourneau, comme on le croit, qui joüa ſous ſes pieds, & le rendit inviſible, ſon Valet de Chambre lui preſentant un miroir pour s'ajuſter, une bale de mouſquet qui venoit du côté des ennemis, en caſſa la glace, dont les morceaux lui ſautérent au viſage. Depu s que j'ai écrit cette avanture, un Chevalier de Malthe me l'a racontée un peu autre-

ment; mais il eſt toûjours vrai que M. de Beaufort eſt mort, & que ſa mort lui avoit été prédite.

¶ M. l'Abé de Maroles témoigne dans ſes Mémoires, que le Régent Craſſot remuoit facilement les oreilles : choſe merveilleuſe dans les hommes, qui n'ont point de muſcles qui donnent mouvement à ces parties. Saint Auguſtin parle d'un homme de ſon tems, qui ſans remuer la tête ni les mains, ſoûlevoit ſes cheveux, & remuoit les oreilles. La raiſon que M. Patin rendoit de ce prodige dans le pédant Craſſot : C'eſt, diſoit-il, que ce plaiſant perſonnage étoit un franc magot, animal qui étant entre la nature de l'homme & celle des bêtes, ne remuë pas les oreilles autant que les brutes, mais les remuë plus que les hommes.

A propos de Magots ou de Singes, les Anatomiſtes remarquent, qu'ils n'ont point dans l'organe de l'oreille, *l'eſtrier*, *l'enclume & le marteau*, trois petits os qui ſe trouvent dans les autres animaux; & qui ſont auſſi parfaits dans les enfans, quand ils viennent au monde, que dans les adultes. Galien & les autres anciens Médecins qui ne diſſequoient que des Singes, n'aïant point de connoiſſance de ces particulari-

tez, n'en ont non plus parlé que ſi elles n'étoient point. Et aprés cela, qu'on nous vienne dire que les anciens Médecins ſavoient tout ce que nous ſavons aujourd'hui.

¶ Le Traité de l'origine des noms & des ſurnoms par M. de la Roque, eſt un fort bon Livre. Si l'on en faiſoit une nouvelle Edition, on pouroit l'enrichir d'exemples tirez de l'Hiſtoire, qui apuïeroient les conjectures de l'Auteur.

Sur ce qu'il dit, que depuis l'Ordonnance d'Amboiſe du 26. Mars 1555. il n'eſt point permis de changer de nom, ſans la permiſſion du Prince, il faut remarquer que bien auparavant cette Ordonnance, on ne changeoit point de nom ſans être autoriſé. Cela ſe prouve par ce qui eſt raporté dans les Obſervations ſur les Mémoires de Comines, de l'Edition de Denis Godefroy, que Loüis XI. fit changer par Lettres Patentes le ſurnom de ſon Barbier Olivier le Diable (ſelon Dupleix) en celui de Malin, & depuis en celui de Dain. Il eſt apellé Olivier le Mauvais dans les Lettres dont Godefroy donne la copie collationnée ſur l'original. *Avec ce, Voulons & Nous plaiſt que lui & ſadite poſtérité & lignée, ſoient doreſnavant*

ſurnommez le Dain en tous lieux, & tant en jugement que hors, & en leurs actes & affaires.... ſans qu'il ſoit loiſible à aucun de plus les ſurnommer dudit ſurnom de Mauvais, lequel nom leur avons ôté & aboli, ôtons & aboliſſons par ceſdites Preſentes, &c. Donné à Chartres au mois d'Octobre, l'an de grace mille quatre cens ſoixante & quatorze, & de nôtre Régne le quatorziéme. Sic ſignatum ſuprà plicam, Par le Roy, Tilhart. Viſa. Et eſt ſcriptum, Lecta, publicata & regiſtrata Pariſius in Parlamento, penultima Januarii, anno milleſimo quadringenteſimo ſeptuageſimo quarto. Sic ſignatum, Brimat.

Je croirois bien qu'avant l'Ordonnance d'Amboiſe, pluſieurs ſe ſeroient ingérez de changer leurs noms ſans recourir au Prince; & que peut-être le Médecin nommé *Sanſmalice*, auroit changé ce nom en celui d'*Alexis*, ſans prendre des Lettres de François I. mais auſſi n'étoit-ce qu'une ſimple traduction d'un mot François en un mot Grec.

¶ La Famille de l'illuſtre l'Iſle-Adam dernier Grand-Maître de Rodes, eſt tombée dans une ſi grande miſére, qu'on a vû ces années derniéres à Troye en

Champagne, l'un des descendans de sa Maison réduit à charier de la pierre, pour avoir dequoi nourir son Pere. Ce pauvre Gentilhomme qui étoit fort bien fait, se sentoit toûjours d'où il venoit; & les Païsans mêmes le respectant, l'apelloient Monsieur le Chevalier.

J'ai oüi dire à feu M. de la Galissonniere Conseiller d'Etat, que lorsqu'il étoit Intendant de Normandie, il avoit trouvé dans la recherche de la Noblesse, qu'un des plus anciens Gentilshommes de cette Province, & des plus qualifiez étoit réduit à labourer sa terre pour subsister. Il semble que la Noblesse dévroit à frais communs soûtenir ces Familles illustres.

¶ Les Espagnols ont dans leurs mœurs un fond de cruauté, qu'ils tiennent des Arabes & des Mores qui se sont mêlez avec eux. Ils tiennent aussi des Mores leurs extravagances, & l'esprit de Chevalerie. Il leur reste encore quelque chose de la gravité des Romains, dont ils ont anciennement reçû les Colonnies dans leur Païs.

Les François n'ont rien aujourd'hui de la férocité des Gaulois. La galanterie chez eux y est mêlée à la bravoure;

& depuis un ſiécle ou deux, ils ſe ſont bien rafinez par leur commerce avec les Alliez.

Les Anglois retiennent toûjours quelque choſe de la dureté des anciens Peuples du Nord, qu'ils amoliſſent un peu par leurs voïages en Italie & en France.

Les Holandois quittent leur naturel groſſier à force de pratiquer les autres Nations, & par l'abord des Savans étrangers qui viennent s'habituer chez eux.

Les Italiens ont hérité des anciens Romains, la politeſſe & la fineſſe de l'eſprit; & ont pris des Grecs la corruption des mœurs, le menſonge & les fourberies.

Les Allemands ſont ceux de tous les Européens, qui ſont plus demeurez dans leur naturel ſans y rien changer. Ils ont encore la force & le courage de leurs Ancêtres, la peſanteur d'eſprit joint à un travail invincible : ce qui paroît principalement dans l'exercice des Sciences & des Lettres.

¶ *Confucius* ancien Philoſophe de la Chine. Ce n'étoit pas la peine de donner un habit à la Romaine à ce Philoſophe, & de le faire venir en France à ſi grands frais, pour ne nous aprendre rien de nouveau. On dit que cette belle em-

plette a coûté dix mille livres à un grand Prince. Eſt-ce qu'on nous vouloit faire ſavoir qu'il y avoit anciennement du ſens commun à la Chine ? Perſonne n'en doute. Il y en a toûjours eu, & il y en aura toûjours par tout où il ſe trouvera des hommes avec de la raiſon. Mais pour nous faire admirer les merveilles de la Chine, il faloit montrer autre choſe que le bon homme Confucius ; ou du moins répéter en ſa faveur le conte ordinaire, que les graces attachées à l'original n'ont ſû ſe lier à la copie Latine.

Sans crainte de s'en jamais dédire, l'illuſtre M. Perrault peut mettre cet Auteur au nombre des Anciens qui ne font pas rougir les Modernes.

¶ M. Furetiere dans ſon *Furetieriana*, blâme la mauvaiſe coûtume de nos jeunes gens, qui ne ſe mettent pas à genoux pour prier dans l'Egliſe. Il dit qu'ils ſont bien informez de ce que le Concile de Nicée, & quelques anciens Peres ordonnent de ne ſe pas mettre à genoux durant le Service Divin. Mais n'importe, ajoûte-t-il, *la génuflexion ſe pratiquoit anciennement parmi les Juifs & dans la primitive Egliſe ; & il ſuffit que ce ſoit la coûtume uſitée parmi les Chrétiens, pour qu'on s'y*

doive conformer. Il a raiſon : Cependant il eſt bon de remarquer que le contraire s'obſerve à Rome dans la Chapelle du Pape, où les Cardinaux & tous ceux qui ſont preſens ſe tiennent debout, & prient en cette poſture durant la Meſſe. Un Chevalier de Malthe m'a raconté, que la premiére fois qu'il ſe trouva dans la Chapelle du Pape, il ſe ſcandaliſa de voir un chacun debout durant le ſaint Sacrifice; & que penſant corriger les autres par ſon bon exemple, il ſe tint toûjours à genoux : mais qu'il en fut regardé de travers de tous les aſſiſtans, comme un novateur; & repris avec aigreur par un Cardinal François.

¶ M. Thonier dont parle M. Furetiere en deux endroits de ſon *Furetieriana*, étoit un petit Gaſcon tout plein d'eſprit, qui avoit acquis une connoiſſance fort univerſelle des affaires de France, aïant été ſucceſſivement durant quarante ans premier Commis de trois Secretaires d'Etat. M. de Lionne l'honoroit de ſon eſtime, & M. du Pleſſis Guenegaud ſe repoſoit entiérement ſur lui d'une bonne partie de ſon miniſtére. On a ſouvent oüi dire à M. le Chancelier Seguier, qu'il ne connoiſſoit point d'homme qui ſût mieux faire par-

ler le Roy, & avec plus de dignité: Ce qui étoit d'autant plus admirable, qu'il n'avoit point d'étude, & qu'il ne s'étoit point formé ſur aucun modêle. Quand il vouloit ſe relâcher de ſes longues & fortes aplications, il joüoit de la Muſette, ou s'alloit promener dans un Jardin qu'il avoit au Fauxbourg S. Germain, tenant à la maiſon de M. le Préſident le Coigneux. Ce Préſident lui avoit demandé ce Jardin pour agrandir le ſien; mais il le lui refuſa, à cauſe de l'attachement qu'il avoit à une belle treille, qui lui donnoit le meilleur muſcat de Paris. Et il me diſoit là-deſſus, que M. le Coigneux étoit le ſeul qui ne trouvoit pas bon ce muſcat.

Il eſt vrai, comme le raporte M. Furetiere, que M. Thonier avoit inventé une machine à contrepoids pour deſcendre de ſon cabinet, & y remonter ſans s'incommoder : Mais un jour la machine rompit, & il lui en penſa coûter la vie. Je lui demandai depuis, s'il ne vouloit point rétablir ſa machine ? Il me répondit qu'il n'avoit garde, craignant comme il faiſoit les rechûtes, qui d'ordinaire ſont mortelles; qu'on pardonne aiſément une premiére faute, mais

qu'une ſeconde ne ſe pardonne point.

M. Furetiere a raiſon de nier ce qu'on diſoit, que M. Thonier s'étoit délivré de la goutte en prenant de l'ail tous les matins. Il en prenoit à toute heure par une habitude de Gaſcon. L'ail étant trés-vaporeux, bien loin de le ſoulager, n'auroit fait qu'augmenter la goutte, qui n'eſt autre choſe qu'une petite enflûre interne au dedans du *perioſtium* ou membrane qui couvre les os, cauſée par une vapeur maligne, froide ou ſéche envoïée hors des arteres, comme le tiennent quelques Médecins.

M. Thonier en toute ſa vie, n'avoit été attaqué qu'une ſeule fois de la goutte. Comme il aimoit à rire, il tournoit cela plaiſamment, & diſoit que la goutte, cette Reine des maladies, qui cherche à faire bonne chére, fuïoit l'odeur de l'ail, qui eſt la nouriture des gens ſobres; qu'elle ne ſe frotoit pas à ceux dont l'haleine ſentoit cette fâcheuſe odeur; & que s'étant aprochée de lui, ce gouſt d'ail qu'il ſentoit toûjours, l'avoit chaſſée de ſa maiſon.

¶ M. de Launoy étoit un terrible Critique, redoutable au ciel & à la terre. Il a plus détrôné de Saints du Paradis,

que dix Papes n'en ont canoniſez. Tout lui faiſoit ombrage dans le Martyrologe; & il recherchoit tous les Saints les uns aprés les autres, comme en France on recherche la Nobleſſe. Le Curé de ſaint Euſtache de Paris diſoit : *Quand je rencontre le Docteur de Launoy, je le ſaluë juſqu'à terre, & ne lui parle que le chapeau à la main, & avec bien de l'humilité, tant j'ai peur qu'il ne m'ôte mon ſaint Euſtache qui ne tient à rien.*

Quelqu'eſtime qu'on ait pour M. de Launoy, il faut avoüer qu'il avoit le défaut dominant des Critiques, qui eſt de ne garder aucune meſure & de défendre les plus méchantes cauſes avec opiniâtreté. Ses Livres de l'Extrême-Onction, de la Fortune d'Ariſtote, & quelques autres, ſont de bons Ouvrages : mais on peut dire en général, que dans tout ce que ce Docteur a compoſé, il y a beaucoup plus d'érudition que de jugement & de bonne Logique. D'ordinaire la queſtion principale n'eſt pas ce qu'il traite le mieux ; mais ce ſont les choſes acceſſoires qui ſont merveilleuſes, & par leſquelles ſouvent il ébloüit le Lecteur peu attentif.

¶ Chaque Langue a ſon génie, ſon ca-

ractére, ſes uſages, ſes priviléges, ſes immunitez & ſes graces particuliéres. Chacune demeure, pour ainſi dire, ſur ſon quant-à-moi; & elles ne s'entrecommuniquent point leurs ſingularitez.

Les Rabbins aſſez équitables en cela, reconnoiſſent un caractére ſingulier en chacune des Langues principales. Ils diſent que la Langue Hebraïque par ſa ſimplicité, eſt bonne à l'Hiſtoire, & la plus propre de toutes à expoſer naïvement un fait; que la Langue Syriaque a quelque choſe de tendre & de languiſſant qui s'accommode fort bien aux gémiſſemens, aux ſoûpirs & aux larmes; que le Latin exprime avec énergie les choſes de la guerre; & que le Grec ſemble être fait pour la Muſique & pour la Poëſie.

¶ Tomaſinus dans ſes Eloges des Hommes Illuſtres de Padouë, raporte une choſe fort remarquable du Cardinal Dominique Tuſco; qu'étant déchû de la Papauté dans le Conclave de Paul V. il n'en témoigna aucun reſſentiment; & qu'un coup ſi terrible à l'ambition ordinaire des hommes, ne l'empêcha point de faire imprimer ſes excellens Livres de Droit Civil & de Droit Canonique, qu'il dédia au Pape même qui lui avoit enlevé la Tiarre.

Tant de vertu dans une occaſion ſi prochaine de la perdre, montre bien que ſi ce Cardinal avoit le défaut, comme on le lui reprochoit, de dire des paroles trop libres & peu ſéantes à un homme de ſon caractére; cela ne venoit pas de la corruption de ſes mœurs, qui étoient trés-bonnes; mais du méchant naturel, ou plûtôt de la groſſiéreté de la Lombardie où il étoit né.

¶ M. Colomiez eſt un ſavant Proteſtant de la Rochelle. Il s'eſt retiré depuis peu en Angleterre, où il vit dans la Communion des Epiſcopaux. On voit régner dans ſes Ecrits, l'air d'un honnête homme, qui fait juſtice à un chacun, ſans avoir égard à la différence des Religions. Les Ouvrages que j'ai vûs de lui, ſont remplis d'une érudition curieuſe & de fort bon gouſt. *Parva quidem : ſed.*

¶ Nous avons en France trois Ecrivains modernes, tous trois originaux en leur genre d'écrire, tous trois hommes de qualité, tous trois braves, & tous trois qui ont eu des diſgraces. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que ce ſont Meſſieurs de la Rochefoucault, de Buſſy Rabutin & de S. Evremont.

M. le Duc de la Rochefoucault nous

a laiſſé deux petits Ouvrages qui l'immortaliſeront ; ſes Mémoires, & ſes Maximes ou Réflexions Morales.

On aprend aſſez par ſes Mémoires les premiéres avantures de ſa vie, & la cauſe de ſes diſgraces. On a donné pluſieurs fois au Public ce bel Ouvrage. Dans la derniére Edition il paroît avec d'autres Mémoires, ſous le titre de *Minorité du Roy*. Je ne ſai pourquoi M. Amelot de la Houſſaye, qui a mis la main à cette Edition, & en a brodé les marges de lieux communs, compare M. de la Rochefoucault à Corneille Tacite. Jamais Auteurs au monde ne ſe ſont moins reſſemblez, ni pour le ſtile, ni pour la maniére de traiter l'Hiſtoire. Si M. de la Rochefoucault a imité quelqu'ancien illuſtre, il faut que ce ſoit Saluſte. On en ſent la preuve en liſant leurs Ouvrages. La bréveté & l'élégance du diſcours, la beauté & le tour des penſées, & la maniére de raconter, tout cela de part & d'autre fait ſymmétrie. Il paroît dans le portrait de Madame de Longueville, fait en trois lignes, que M. de la Rochefoucault ne ſavoit pas ſeulement marcher de pair avec Saluſte dans l'Art de peindre ; mais qu'il ſavoit encore le ſurpaſſer.

Les Maximes ou Réflexions Morales de M. de la Rochefoucault ſont un chef-d'œuvre en leur genre. Tout y eſt original, la matiére & la forme. L'amour propre y eſt démaſqué avec tant d'adreſſe, que tout délicat qu'il eſt, il n'a pas ſujet de s'en plaindre.

M. de C.... avoit choiſi cent de ces Maximes, ſur leſquelles il avoit fait des Remarques pour les faire entendre. On gagneroit beaucoup à ces Remarques ſi elles paroiſſoient ; car au jugement des connoiſſeurs, il y a quelques-unes des Maximes de M. de la Rochefoucault qui ſemblent obſcures. Je les lis depuis pluſieurs années, mais je ne les comprens pas toutes., comme celle-ci qui eſt la 365. de la quatriéme Edition : *Il y a de bonnes qualitez qui dégénérent en défaut, quand elles ſont naturelles ; & d'autres qui ne ſont jamais parfaites., quand elles ſont acquiſes.* (Cela s'entend bien juſques-là : mais l'aplication me fuit ; & je ne l'aperçois pas.) *Il faut par exemple que la raiſon nous faſſe ménager de nôtre bien & de nôtre confiance ; & il faut au contraire que la nature nous donne la bonté & la valeur.*

On avoit joint à la premiére Edition de

ces Maximes une fort bonne Préface, qu'on a retranchée dans les Editions postérieures; mais qu'il faudra restituer dans les Editions qui se feront à l'avenir.

Quand M. de la Rochefoucault eut trouvé son Systême de l'amour propre, il n'eut pas de peine à y attirer ses Maximes les unes aprés les autres. Néanmoins il y en a qui ont été faites à l'occasion de certains événemens & en vûë de certaines gens, sans nommer personne, sinon M. le Prince & M. de Turenne, une fois seulement dans la 198. Maxime.

J'ai un exemplaire de ces Maximes, avec une clef de la plûpart de ceux dont l'Auteur a voulu parler. Par exemple on a marqué M. le Duc d'Espernon à côté de cette Maxime, qui est la 342. *L'accent du Païs où l'on est né, demeure dans l'esprit & dans le cœur, comme dans le langage.*

Ceux qui savent ce qui se passa entre le Cardinal de Richelieu & ce Duc, touchant son accent Gascon, n'auront pas de peine à reconnoître celui-ci dans cette Maxime. A côté de cette autre, qui est la 393. *L'air Bourgeois se perd quelquefois à l'Armée; mais il ne se perd jamais à la Cour*; on a marqué M. le Tellier, qui aprés avoir vécu

vécu cinquante ans à la Cour, en eſt ſorti avec le même air qu'il y étoit entré, ſoit par habitude ou par modeſtie, ou enfin par politique. La 71. Maxime de la ſeconde partie : *Il faut demeurer d'accord à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes ſont ceux où ils tombent par les crimes.* Cette Maxime a été faite pour M. le Chevalier de Rohan. Je laiſſe les autres.

¶ M. de Buſſy Rabutin étoit du côté du ſang, d'une ancienne Nobleſſe de Bourgogne ; du côté de l'eſprit, il deſcendoit de *Petronius Arbiter* Chevalier Romain, dont il nous reſte une fameuſe Satyre en Langue Latine.

Nous avons l'hiſtoire de la diſgrace de M. de Rabutin dans ſes Ouvrages. Durant ſa retraite, qui dura preſque tout le reſte de ſa vie, il ne ceſſa point d'exercer ſon admirable ſtile. On lui avoit conſeillé pour ſon divertiſſement, ou pour venger quelques-uns de ſes amis, de répondre aux *Lettres Provinciales*, qui étoient déja de vieille datte. Mais redoutant le brave Loüis de Montalte, il n'oſa l'entreprendre, de crainte de blanchir devant cet illuſtre mort.

M. de Rabutin a laiſſé des Mémoires

de ſa vie, & un Recuëil de ſes Lettres & de celles qu'il recevoit de ſes amis. Le mêlange en eſt agréable. On y voit des gens d'épée & des gens de Robe, des Evêques, des Abez, des Moines, écrire à l'envi, & faire l'échange de l'Indien avec cet Ecrivain incomparable. On y voit des Directeurs de conſcience, tantôt en court manteau, dire de précieuſes bagatelles, tantôt en longue ſoûtane, jetter à la traverſe des ſemences de dévotion dans cette terre inculte; & aprés ces coups fourez, revenir à leurs premiéres plaiſanteries, pour ne pas ennuïer l'auditeur par la longueur de leurs Sermons. Mais ce qu'on y voit de plus ſurprenant, ce ſont des Dames qui viennent en ſe joüant partager avec M. de Rabutin la gloire de bien écrire; ſur tout une Marquiſe de Sevigné ſa parente, qui fera dire à toute la poſtérité, que la couſine valoit bien le couſin.

A la fin, M. de Rabutin devenu dévot, s'aviſa de compoſer un diſcours pour ſes enfans, *du bon uſage des afflictions.* Le bruit a couru que ſa Famille n'avoit pas été contente de la publication de cette piéce, qui ne répond nullement à la haute réputation de ſon Auteur. Cela arrive d'ordinaire, que ceux qui ont fort réüſſi à

écrire des galanteries, ne réüſſiſſent pas de même, quand le zéle les prend d'écrire des Livres de piété. C'eſt ce qui fit dire à la Reine de Suede, en parlant de Démarets, que c'étoit dommage qu'il ſe fût jetté dans le ſtile dévot. D'autres diſoient, que Démarets encore jéune avoit perdu ſon ame en écrivant des Romans; & que vieux, il avoit perdu l'eſprit à écrire de la *myſtiquerie*.

En effet ſa Théologie myſtique eſt un galimatias incompréhenſible; & ſes *Délices de l'Eſprit*, qui n'ont rien de beau que le titre & les chiffres, ne lui ont pas fait plus d'honneur que ſon *Clovis*, qui lui a attiré ces jolis Vers de la part d'un Poëte célébre de nos jours.

Racine plains ma deſtinée,
Demain arrive la journée,
Que le Prophête Démarets,
S'armant de cette même foudre,
Qui mit le Port-Roïal en poudre,
Doit me percer de mille traits.
C'en eſt fait, mon heure eſt venuë:
Non que ma Muſe ſoûtenuë,
De tes judicieux avis,
N'ait aſſez dequoi le confondre:
Mais cher ami, pour lui répondre,
Helas! il faut lire Clovis.

¶ M. de S. Evremont a joint aux armes l'étude des belles Lettres. Il eſt né en Baſſe-Normandie. L'aîné de ſa Famille prend le nom de *S. Denis*, de ſa Terre de S. Denis du Gaſt dans le Côtentin. Il y a cent ans que ceux de cette Maiſon s'appelloient de *Margotelle*.

M. Pelliſſon dans ſon Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, parle de M. de S. Evremont Gentilhomme Bas-Normand, à qui l'on attribuoit la Comédie ingénieuſe des Académiciens. Depuis on a vû pluſieurs ſortes d'Ouvrages ſortir de ſes mains. A la Paix des Pyrennées, il compoſa une Piéce ſatyrique & politique, ſous le titre de Paix ridicule. La Cour s'en trouva offenſée, & lui commanda de ſe retirer. Il parle de cette diſgrace dans une Lettre à un Ami, en ces termes. *Un jour on me louëra d'être bon François par ce méme Ecrit qui m'attire des reproches : Et ſi M. le Cardinal Mazarin vivoit encore, j'aurois le plaiſir de me ſavoir juſtifié dans ſa conſcience ; car je n'ai rien dit de lui qu'il ne ſe ſoit dit intérieurement cent fois lui-méme. Jaloux de l'honneur du Roy & de la gloire de ſon Régne, je voulus laiſſer une image de l'état où nous étions avant la Paix, afin que toutes les Nations connuſſent la*

ſupériorité de la nôtre, & rejettant le mauvais ſuccés de la négociation ſur un Etranger, ne s'attachaſſent qu'à conſidérer les avantages que nous avions eus dans la guerre.

M. de S. Evremont paſſa en Holande, & de-là en Angleterre, où il eſt preſentement. Le bruit a couru qu'on lui avoit offert ſon retour en France; mais qu'âgé de plus de quatre-vingt ans, comme il eſt, il n'a pas crû devoir faire ce mouvement ſans une extrême néceſſité. Il écrit toûjours des Vers & de la Proſe; & Madame la Ducheſſe de Mazarin, qu'il a priſe pour ſon héroïne, eſt l'objet le plus ordinaire qui excite ſa veine. Au commencement de la guerre preſente, Madame la Ducheſſe de Boüillon aporta d'Angleterre un grand nombre de Piéces diverſes de M. de S. Evremont, écrites à la main. Les Libraires de Holande & de France nous ont donné pluſieurs Recuëils de ſes Ouvrages, parmi leſquels il ne s'en trouve que trop qui ne ſont pas de ſa façon. Le génie de cet Ecrivain, eſt un génie ſupérieur à la plûpart de nos Ecrivains: Son ſtile eſt ſublime, & il a une vivacité & une hardieſſe, qu'on ne ſauroit guéres imiter ſans échoüer: C'eſt-là ſon partage.

Ceux qui ſottement aprochent leurs Ecrits des ſiens, ſe rendent ridicules gratuitement : *J'ai un grand deſavantage* (dit-il *à la moderne Leontium*) *en ces petits Traitez qu'on imprime ſous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avouë point, parce qu'ils ne m'apartiennent pas ; & parmi les choſes que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de ſottiſes, que je ne prens pas la peine de deſavoüer. A l'âge où je ſuis, une heure de vie bien ménagée, m'eſt bien plus conſidérable que l'intéreſt d'une médiocre réputation.*

C'eſt-là un des principaux points de la Philoſophie dont M. de S. Evremont fait profeſſion & qu'il s'eſt forgée pour lui-même. Il y a quelques années que M. de l'Enclos ſon ancienne amie, voulut l'attirer à un peu plus de Chriſtianiſme qu'il n'en paroît dans cette Philoſophie : Mais afin que le Lecteur ne ſe le figure pas autrement qu'il n'eſt ; voici ſon véritable portrait.

PORTRAIT DE S. EVREMONT.

¶ *Aprés avoir lû l'Epitaphe du Chevalier de Grammont, ſi tu as la curioſité de connoître celui qui l'a fait, je t'en donne le caractére.*

¶ C'eſt un Philoſophe également éloi- «
gné du ſuperſtitieux & de l'impie. Un «
voluptueux qui n'a pas moins d'averſion «
pour la débauche que d'inclination pour «
le plaiſir. Un homme qui n'a jamais ſen- «
ti la néceſſité ni connu l'abondance. Il vit «
dans une condition mépriſée de ceux qui «
ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, «
goûtée de ceux qui font conſiſter leur «
bonheur dans leur raiſon. Jeune, il a haï «
la diſſipation, perſuadé qu'il faloit du «
bien pour les commoditez d'une longue «
vie. Vieil, il a eu de la peine à ſouffrir «
l'œconomie, croïant que la néceſſité eſt «
peu à craindre, quand on a peu de tems à «
être miſérable. Il ſe loüe de la nature, & «
ne ſe plaint pas de la fortune. Il ne cher- «
che point dans les hommes ce qu'ils ont de «
mauvais pour les décrier; il trouve ce «
qu'ils ont de ridicule pour s'en réjoüir. «
Il ſe fait un plaiſir ſecret de le connoître; «

„ il s'en feroit un plus grand de le découvrir „ aux autres, ſi la diſcrétion ne l'en empê- „ choit.

„ La vie eſt trop courte à ſon avis, pour „ lire toutes ſortes de Livres, & charger „ ſa mémoire d'une infinité de choſes aux „ dépens de ſon jugement. Il ne s'attache „ point aux ſentimens des Savans pour ac- „ quérir de la ſcience; mais aux plus ſenſez " pour fortifier ſa raiſon. Tantôt il cherche „ les plus délicats, pour donner de la délica- „ teſſe à ſon gouſt; tantôt les plus agréables, „ pour donner de l'agrément à ſon génie; „ & quoiqu'il liſe, il fait moins ſon occu- „ pation de la lecture que ſon plaiſir. Je „ n'ai plus qu'à le peindre tel qu'il eſt dans „ l'amitié & dans la Religion. En amitié, „ plus ſenſible qu'un Philoſophe, & auſſi „ conſtant; plus régulier, & auſſi ſincére „ qu'un jeune homme d'un bon naturel, & „ ſans expérience, dans la Religion.

De juſtice & de charité
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compoſe ſa piété:
Mettant en Dieu ſa confiance,
Eſpérant tout de ſa bonté:
Dans le ſein de la Providence,
Il trouve ſon repos & ſa félicité.

On a mandé d'Angleterre que M. de S. Evre-

S. Evremont devoit remettre ſes Ecrits entre les mains d'un Libraire de Hollande, pour les rendre publics aprés ſa mort. Si la nouvelle n'eſt pas vraïe, au moins eſt-il ſouhaitable qu'elle le ſoit.

¶ Le Comte de Gabalis. C'eſt le titre d'un fort petit Livre, qui a paſſé pour un des mieux écrits de ce tems-ci. L'Abé de Villars, qui étoit venu de Toulouſe à Paris, pour faire ſa fortune par la prédication, eſt l'Auteur de ce plaiſant Ouvrage. Les cinq Entretiens qui le compoſent, ſont le réſultat des conférences gaïes, que cet Abé avoit à la porte de Richelieu, avec une cabale de gens de bel eſprit & de belle humeur comme lui. Quand ce Livre parut la premiére fois, on n'y fit pas grande réflexion; mais à la fin des conſéquences en étant trés-dangereuſes en un tems, où ces ſortes de curioſitez commençoient à ſe mettre en crédit, on défendit la Chaire à ce dévot Prédicateur, & ſon Livre fut interdit. On n'a point ſû ſi l'Auteur ne vouloit que badiner, ou s'il parloit tout de bon. Le ſecond volume qu'il promettoit, auroit décidé la queſtion: Mais le pauvre malheureux bien-tôt aprés, fut égorgé par des ſcélérats ſur le chemin de Lyon. Les Rieurs dans une affaire ſi

triſte, diſoient que c'étoient de *Gnomes* & des *Silphes* déguiſez qui avoient fait le coup, pour le punir d'avoir révélé les ſecrets de la Cabale : ce qui eſt un crime qui ne ſe pardonne point par ces Meſſieurs les Eſprits, comme l'Abé de Villars l'a reconnu lui-même dans ſon Livre.

¶ Un ſeul eſprit ne ſuffit pas pour avancer à la Cour de Rome : Il en faut avoir pluſieurs ; ou ſi l'on n'en a qu'un, il faut le ſavoir tourner en bien des façons. Un Courtiſan qui prétend au Cardinalat, *biſogna che parlai con tutti, che negotii con tutti, & che pratichi con ogni uno.* Mais ſi un Cardinal penſe à la Papauté, *conviene mutar regiſtro, & parlar poco, negotiar meno, & praticar Niſſuno.* C'eſt-à-dire que pour devenir Cardinal, il faut ſe familiariſer & traiter avec un chacun; & qu'au contraire pour parvenir à être Pape, il faut parler peu, s'intriguer encore moins, & comme un bon Hermite, ne communiquer avec perſonne. Sixte V. en ſon tems fût parfaitement joüer tour à tour ces différens perſonnages.

¶ Il ſe trouve dans l'Orient d'excellentes drogues pour la Médecine; & de pauvres Médecins : des couleurs merveilleu-

ſes pour la Peinture ; & de miſérables Peintres. Dans l'Occident au contraire, où les couleurs ſont foibles & les drogues peu efficaces, on a de trés-habiles Peintres & de fort bons Médecins. Qui ſont les plus heureux, ou les plus à plaindre des Orientaux ou de nous ? Je le laiſſe à juger.

¶ Pline le jeune, *Gloriæ appetens, & immortalitatis ſummus aucupator.* Ce mot que le Pere Bouhours nous a rebattu dans quelqu'un de ſes Ouvrages, eſt de *Joannes Maria Cataneus* qui a écrit en Latin la Vie du jeune Pline. Cet amour de la belle gloire & d'une immortalité de Parnaſſe, n'eſt pas ce me ſemble plus condamnable dans cet Auteur Païen, que dans Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, qui portent pour Deviſe, *A l'immortalité.*

Il y a dans les Lettres du jeune Pline un air de vanité qu'on ne doit pas aprouver, je le veux : Mais dans ce genre d'écrire, où à toute heure on a occaſion de parler de ſoi-même, il eſt bien difficile qu'on n'en parle pas flâteuſement & avec quelque excés. Ciceron dans ſes Lettres, eſt tout plein de cette vanité. Nôtre Balzac eſt toûjours ſur ſes propres loüanges ; & ſi ce

défaut paroît moins dans Voiture, c'eſt qu'il a ſû lui donner un tour galant, qui nous le déguiſe.

Aprés tout, j'admire avec Henry Eſtienne, qui a fait une excellente Préface ſur les Lettres du jeune Pline, comment on lit ſi peu cet Auteur. *In hoc genere Plinius junior in primis excelluit* (dit Mareſius) *qui ſuarum Epiſtolarum, quæ judicio meo argutæ ſunt, & elegantes, argumenta ex amœnioribus ſtudiis plerumque deſumpſit. Sunt etiam de moribus, in quibus plurima amicos ſuos commonebat, & ſub exemplo docebat. Cætera ſunt de rebus publicis, &c.*

* *Maria Cataneus* parlant des études de Pline, dit ces paroles remarquables. *Nullum emendandi genus omittebat, ac primùm quæ ſcripſerat, ſecum ipſe pertractabat: Deinde duobus aut tribus legebat, mox aliis tradebat adnotanda, notaſque eorum ſi dubitabat, cum uno rurſus aut altero penſitabat, noviſſimè pluribus recitabat.* Cela eſt tiré de ſes Lettres, qui ſont un long tiſſu d'excellens préceptes, pour ſe conduire ſagement dans les bonnes études. L'avis qu'il donne dans la neuviéme Lettre du ſeptiéme Livre, de s'apliquer à traduire les Auteurs, pour

ſe faire l'eſprit & le ſtile, me ſemble trés-important : *Quo genere exercitationis proprietas, ſplendorque verborum, copia figurarum, vis explicandi, praterea imitatione optimorum ſimilia inveniendi facultas paratur; ſimulque legentem fefelliſſent, transferentem fugere non poſſunt, intelligentia ex hoc & judicium acquiritur, &c.*

¶ Il y a environ quarante ans que l'on reconnût aprés une recherche exacte, que de toutes les groſſes Villes de France, excepté Paris, il n'y en avoit point où il ſe trouvât plus d'hommes & de femmes au deſſus de quatre-vingt ans, que dans la Ville de Roüen. Ce fut feu M. Bigot de Montville Préſident à Mortier au Parlement de Normandie, qui fit faire cette recherche, comme je lui ai oüi dire à lui-même.

¶ Marc-Antoine *de Dominis*, ſi connu en ce ſiécle, étoit de la Maiſon de Theobalde de Plaiſance, qui remplit dignement la Chaire de S. Pierre & fut nommé Gregoire X.

Quelques Hiſtoriens témoignent que *de Dominis* étudiant chez les Jéſuites, eut la dévotion d'entrer dans leur Société ; mais qu'il en fût détourné par le

Cardinal Aldobrandin, qui le pouſſa dans de grands emplois dont il s'aquitta en habile homme. D'autres diſent, qu'effectivement il ſe fit Jéſuite; & qu'aprés une aſſez longue perſévérance, il obtint l'Evêché de Segni & enſuite l'Archevêché de Plaſtro à la ſolicitation du Cardinal Borgheſe, pour l'éloigner de Rome ſous prétexte de lui faire honneur. C'étoit un fort bel homme, de bonne mine & tout plein d'eſprit, mais trop galant pour un Prêtre & un Evêque. Son commerce avec les Dames, & la paſſion folle qu'il conçût pour une belle Romaine, le perdirent de réputation & renverſérent ſa fortune. Les Cardinaux Lantini & Melino ſe trouvant offenſez par ſes galanteries avec D. M. leur parente, empêchérent qu'il n'obtint aucune Nonciature, & lui coupérent ainſi le chemin au Cardinalat dont il flâtoit ſon ambition.

Un jour que *de Dominis* venoit de Splatro à Rome pour ſe juſtifier auprés de Paul V. à qui l'on s'étoit plaint de ſa mauvaiſe conduite, il rencontra deux Gentilshommes Anglois, qui lui furent une pierre de ſcandale & un ſujet de chûte. La converſation tomba ſur les matiéres de Religion, & principalement ſur

ce que certains libertins diſent, qu'on ſe peut ſauver dans toutes les Religions, qui portent le nom de Chrétiennes, d'autant qu'elles conviennent dans les points fondamentaux, bien qu'elles différent dans quelques Articles controverſez, & dans des pratiques ſuperficielles & purement extérieures. Aprés un aſſez long entretien, celui des deux Gentilshommes, qui paroiſſoit avoir plus de connoiſſance de la Théologie & de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, dit en ſe ſéparant, qu'il étoit de la prudence d'embraſſer la Religion, où il y a moins de danger de tomber dans le déréglement, & ſe perdre pour jamais. Ce mot dit d'un certain ton, frapa ſi vivement *de Dominis*, & lui fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit, qu'il ne ceſſoit point de le répéter, & même de le ſemer dans les Compagnies où il ſe trouvoit, comme un dogme de la derniére importance.

Arrivé à Rome, le Pape le regarda de travers, & les Cardinaux fronçant le ſourcil, & détournant la tête ne lui firent point d'accüeil. Un ſi grand mépris lui perça le cœur; & depuis il ne chercha plus qu'à conférer avec les Luthériens, & à demeurer en leur compagnie. Ses amis l'avertirent de ſe comporter avec

plus de prudence & de ſageſſe ; mais ne tenant compte de leurs avis, il ne fut pas long-tems ſans avoir ſujet de s'en repentir. Car, à peine étoit-il hors de Rome, pour s'en retourner en Dalmatie, que dénoncé à l'Inquiſition, il eut ordre de revenir ſur ſes pas pour ſe juſtifier dans les formes. Il obéit, ſoit qu'il ſe fiât à ſon innocence, ou à ſon adreſſe dans les affaires fâcheuſes & difficiles, ou qu'il comptât ſur le crédit de ſes Protecteurs.

Les Chefs d'accuſation contre lui ſe réduiſoient à cinq principaux. On diſoit 1°. Qu'il avoit blâmé l'Excommunication fulminée par ſa Sainteté contre la République de Veniſe ; 2°. Qu'il entretenoit commerce de Lettres & d'amitié avec le Moine Fra-Paolo : 3°. Qu'il menaçoit la Cour de Rome, ſi elle ne ceſſoit de le maltraiter, de ſe porter à des réſolutions, dont elle ſe repentiroit ; 4°. Qu'il fréquentoit les Hérétiques, & négligeoit les Sacremens ; 5°. Qu'on lui avoit oüi dire, qu'il ſuffiſoit pour ſe ſauver, de vivre moralement bien, de quelque Religion que l'on fût.

De Dominis, coupable ou non, ne pouvant être convaincu de ces faits, le Cardinal Melino vouloit pour une plus

grande ſûreté, qu'on le retint priſonnier; mais les Inquiſiteurs aſſez contens de lui avoir fait peur, le renvoïérent, ſans néanmoins le déclarer innocent. De dépit il ſe réſolut d'apoſtaſier. Il vendit ſes meubles, & en aïant fait une ſomme de quinze mille écus, dont ſon Valet lui déroba la meilleure partie, il paſſa en Angleterre avec le Gentilhomme qui l'avoit ſéduit.

Le Clergé de l'Egliſe Anglicane lui aſſigna une groſſe penſion; & lui fit faire une nouvelle Profeſſion de foi, dans l'Egliſe Cathédrale de S. Paul de Londres, en preſence du peuple, du Roy & de toute ſa Cour. Il y parut revêtu de ſes Habits Pontificaux, qu'il dépoüilla pour en prendre d'autres à l'uſage de cette Egliſe. Cette démarche faite, il adreſſa pluſieurs Lettres à Rome, pour juſtifier ſa fuite & ſon changement. Le Cardinal Borgheſe en parla au Pape, qui dépêcha Muti en Angleterre pour ramener *de Dominis* au giron de la Mere commune des Fidéles. La négociation de Muti n'aïant pas réüſſi, & *de Dominis* écrivant actuellement contre la Religion Romaine, le Pape l'excommunia dans un Conſiſtoire public. L'Inquiſition lui fit ſon procés, &

le condamna au feu par contumace. Cependant l'Egliſe Anglicane lui propoſa de ſe marier ; mais encore douteux en lui-même, il n'oſa franchir ce pas, qui auroit été le comble de ſa perte.

Paul V. qui avoit à cœur la converſion de ce fameux Apoſtat, recommanda en mourant au Cardinal Neveu, d'y travailler avec ſoin auprés de ſon Succeſſeur. Cela ne manqua pas. Le Cardinal Ludoviſio élû Pape ſous le nom de Gregoire X V. embraſſa cette affaire avec d'autant plus de chaleur & de zéle, qu'il avoit été ami particulier de *de Dominis*. Il lui fit offrir par le Comte de Gondemar Ambaſſadeur d'Eſpagne, de le rétablir dans toutes ſes Dignitez, s'il vouloit abjurer l'Héréſie & retourner à Rome. *De Dominis* mécontent de la Cour d'Angleterre, écouta ces propoſitions, & revint à la maiſon paternelle, non comme l'enfant prodigue, les larmes aux yeux & la contrition dans le cœur, mais de l'air d'un Conquérant de la Terre-Sainte, ou d'un illuſtre Miſſionnaire, qui ſeroit revenu du bout du monde, convertir les ames à milliers. Le Roſſy témoigne qu'il le vit avec cette aſſurance à la porte de la Chapelle du Pape, preſentant aux Cardinaux un écrit

plein d'érudition & d'éloquence, qui contenoit l'abjuration de ſes erreurs.

Quand *de Dominis* quitta Rome pour l'Angleterre, où il penſoit faire fortune, & emporter les gros Bénéfices; Barclay, qui connoiſſoit parfaitement cette Cour, l'avertit de tout ce qui lui arriva depuis. Que d'abord il ſeroit reçû à bras ouverts; que dans la ſuite on lui donneroit des chaînes; que s'il ne les prenoit pas de bonne grace, on ſe défiroit de lui; & on le mépriſeroit, & qu'enfin il ne lui reſteroit pour toutes ſes avances, que la honte de les avoir faites, & de ſe voir dupé.

Cependant Rome qui ne pardonne jamais gratuitement, obligea *de Dominis* à faire amende honorable devant le Tribunal de l'Inquiſition, dans l'Egliſe de S. Pierre, & dans un Conſiſtoire public; & pour le purifier entiérement, le Grand Pénitencier lui impoſa une pénitence trés-rude & trés-longue, qu'il falut accomplir à la Lettre.

Retombé dans ſes erreurs, comme on le jugea par quelques Ecrits qui lui échapérent, Urbin VIII. ſouverain Pontife, le fit mettre en priſon, où il finit ſes jours empoiſonné, à ce que l'on a dit, aprés

avoir donné toutefois des marques de repentir. Son decés arriva au mois de Décembre de l'année 1625. L'Inquisition lui fit de nouveau son Procés, & son cadavre fut déterré & brûlé avec ses Ecrits au champ de Flore.

De Dominis avoit l'esprit vif, & d'une assez grande étenduë, mais leger & inconstant. Nous avons ses œuvres imprimées à Londres en trois volumes *infolio*. Le plus beau & le plus docte de ses Livres, c'est celui *De Republica Ecclesiastica*; dans lequel, aprés avoir proposé les raisons des Catholiques & des Protestans, il préteud donner des moïens seurs de les accorder ensemble sur les points contestez. Belles choses à dire & à penser, trés-difficiles à démontrer, & tout-à-fait impossibles dans l'exécution.

Comme *de Dominis* avoit tiré des mains de Fra-Paolo, une copie de son Histoire du Concile de Trente, il eut la hardiesse de la faire imprimer à Londres avec ces paroles injurieuses, ajoûtées au Titre: *Nella quale* (Istoria) *si scoprono tutti gl'artifici della Corte di Roma, per impedire, che nè la verità de dogmi si palesasse; ne la riforma del Papato & della Chiesa si trattasse.* Il dédia cette Histoire

à Jacques I. Roy de la grande Bretagne, en des termes empoiſonnez de ſon fiel, contre le Pape & contre la Cour de Rome. Fra-Paolo indigné de ce procédé, s'en plaignit hautement, retrancha de l'Edition qui ſe fit de ſon Livre à Genéve, l'Epître Dédicatoire, & réduiſant le Titre aux termes de l'Original, mit à la tête ſans nulle addition, ces paroles toutes ſimples : *Hiſtoria del Concilio Tridentino di Pietro ſoave Polano.*

De Dominis, qui n'étoit pas moins bon Philoſophe, que ſavant Théologien, a fait un Traité *De radiis viſus & lucis*, où il a dit pluſieurs choſes de l'Iris, qu'on a admirées depuis dans M. Décartes.

¶ Les Italiens apellent les Préfaces que les Auteurs mettent au devant de leurs Livres, *La Salſa del Libro* ; En effet, une bonne Préface eſt comme une ſauſſe de bon gouſt, qui ouvre l'apétit du Lecteur, & le diſpoſe à devorer le Livre. On ſe dégoûte quelquefois d'un Ouvrage, quand d'abord on ſe trouve choqué de la Préface ou de l'Epître Liminaire. M. d'Ablancour, qui faiſoit de ſi belles Traductions, n'étoit pas ſi heureux en Préfaces. Celles de M. Pelliſſon ſont des piéces achevées en ce genre. M. de Vau-

gelas a mis une Préface à la tête de ſes Remarques ſur la Langue Françoiſe, qui vaut tout un Livre. Les Préfaces de M. de Varillas ont une érudition qui fait plaiſir.

¶ La remarque qu'on a faite du Cardinal Antoine Barberin, eſt bien honorable à la France. On dit que lorſque ce Cardinal n'avoit encore reſpiré que l'air d'Italie, qu'il étoit fier, orgueïlleux, avare, ennemi des gens de Lettres, dur à ſes amis & à ſes domeſtiques, inſuportable à tout le monde : mais qu'il n'eut pas ſi-tôt vû la Cour de France, & goûté l'humeur Françoiſe, qu'il changea entiérement de mœurs : *Ma non ſi toſto guſto l'humore Franceſce, che mutò di coſtumi, onde al preſente è d'iv:nuto generoſo, protettore di Litterati, è molto inclinato à far ſerviggi.*

¶ M. de Sorbiere apelloit les Relations des Voïageurs, les Romans des Philoſophes. Ce ne ſont plus aujourd'hui des Romans, ce ſont de véritables Hiſtoires qui inſtruiſent & divertiſſent tout enſemble. Les meilleures nous viennent de la part des Anglois. Les Holandois qui ne veulent pas qu'on profite de leurs voïages, cachent leurs Relations, & n'en pu-

blient que ce que leurs Compagnies jugent à propos, ſans danger de nuire à leur commerce. Le Recuëil des Relations de quelques Voïageurs, donné au Public par M. Thevenot Garde de la Bibliotéque du Roy, eſt un fort bon Recuëil, & qui mériteroit bien d'être continué. Il eſt plus utile qu'agréable à lire. Les Relations de *Pietro della Valle*, ſont bonnes; & néanmoins un peu gâtées par des Hiſtoriettes qui n'aboutiſſent à rien. Monconys a trop de fatras: Ses Relations ſont plûtôt des Mémoires pour faire quelque choſe de bon, que de bonnes Relations; tout y eſt brute: M. Spon l'entendoit beaucoup mieux.

¶ Kerkring a trouvé l'invention, ſans ôter la tranſparence de l'ambre jaune, d'en faire une envelope, ou plûtôt un cercuëil pour les corps morts. Peut-être a-t-il penſé aux Ethiopiens, qui enſéveliſſoient leurs morts dans du verre: *Hi circumdatos vitro mortuos diu ſervant, ne eorum aſpectus ſit poſteris ignotus: neve in oblivionem incidant domeſticorum.* Un Ethiopien bien noir, ſous un beau criſtal de Veniſe, feroit un bel émail; & encore quelque choſe de plus beau dans une envelope d'ambre jaune. *Fortunius Lice-*

tus liſoit autrefois dans le paſſage que nous venons de citer, qui eſt le Diodore de Sicile, *in nitro* pour *in vitro*, aprés Valerianus : mais il a reconnu depuis, qu'il s'en faloit tenir à la leçon commune *in vitro*. Il eſt aſſez ordinaire aux Critiques, quand ils rencontrent dans les Auteurs un mot qui leur donne lieu de recourir à quelqu'uſage ancien, de faire valoir cette antiquité aux dépens de la ſimple vérité, qu'ils n'examinent pas aſſez.

¶ M. de Graveroles Avocat de Nîmes, dans une Lettre à M. l'Evêque de Comenge, pour ſervir de Mémoire à la Vie de M. Cotelier, obſerve que ce ſavant homme aïant eu dans ſon enfance une chévre pour nourrice, il fut toûjours depuis fort mélancolique & fort valétudinaire, preſque jamais ſans fiévre : dautant que ſelon Pline & Varron, *Capreæ nunquam ſine febre ſunt*.

J'ai ſû d'un Médecin, que les Lions, les Oiſons, les Enfans, & *mulieres prægnantes*, ne ſont jamais ſans fiévre, ou du moins ſans émotion. Quant à ce que M. de Graverole ajoûte, que les enfans nouris de lait de chévre ſont mélancoliques & valétudinaires ; je ſai au contraire, m'en étant bien informé, qu'ils ſont d'ordinaire fort

fort ſains, joïeux, & qu'ils aiment, comme leurs nourices, à ſauter & à danſer.

J'ai oüi dire qu'un enfant étant repris par ſon pere, de quelques legéretez qui lui étoient échapées au Collége, lui dit pour toute excuſe, en avoüant ſa faute: Souvenez-vous, s'il vous plaît, que j'ai été nouri de lait de chévre.

¶ Henry III. faiſoit tous les jours une étude particuliére de Politique, à laquelle il avoit de grandes diſpoſitions, & par la trempe naturelle de ſon eſprit, & par ſon éducation, Catherine de Médicis lui aïant donné le gouſt du ſel de Florence; & avec tout cela, jamais Prince n'uſa plus mal de la Politique & n'en fit de plus malheureuſes aplications. La Reine ſa Mere au contraire ſans nulle étude, aſſiſtée de ſon ſeul génie, gouverne à ſon gré dans les tems les plus difficiles, conjure les tempêtes, lie & délie les partis, améne les affaires à ſon but, & montre en toute rencontre qu'elle eſt la Souveraine des Peuples & des Rois.

Boniface Vannozius Secretaire de Gregoire XIV. avoit paſſé toute ſa vie à étudier la Politique. Il en avoit lû tous les Livres; il en ſavoit toutes les maximes, & s'étoit même apliqué à donner des ré-

gles certaines de cet Art ſubtil & délicat. Cependant avec tous ces préparatifs, il pêcha dans ſa conduite contre les régles qu'il avoit données avec tant d'utilité pour les autres. Il recommandoit ſur tout à un Politique, d'être le maître de ſa langue: mais le Pape lui aïant commandé de ne dire à perſonne, l'honneur qu'il lui faiſoit de le mettre ſur la liſte des Cardinaux pour la premiére Promotion, il ne pût ſe contenir, & alla indiſcrétement révéler la choſe au Cardinal Neveu qui poſtuloit pour un autre. Le Pape dépité contre Vannozius, l'obligea d'effacer lui-même ſon nom de deſſus la liſte, & d'y mettre celui de ſon compétiteur.

¶ Pour un Dictionnaire comme celui de Moreri, il faudroit que ce fût un parfait Philologue qui y eût mis la main; un homme univerſel & conſommé dans tant de choſes différentes dont il traite; qui eût toute ſa matiére devant lui, & qui ſût faire ſelon les régles de la Critique, un choix judicieux des Auteurs, & des matériaux qu'il emploïe. Tout cela manque à Moreri. C'eſt un jeune homme, qui n'aïant aucun fonds, lit les Livres à la hâte, ſans gouſt & ſans choix, qui jette ſur le papier tout ce que le haſard lui fait

tomber ſous les mains ; & enfin qui copie fidélement les fautes des autres, & y ajoûte encore les ſiennes avec une extrême bonté. Quand il rencontre des Auteurs qui s'épanchent ſur des riens, il s'épanche avec eux ; & quand il en trouve d'autres qui ne s'expriment pas aſſez au long ſur des matiéres importantes, il laiſſe avec eux ces matiéres ſuſpenduës, n'aïant pas la force ni la capacité de ſupléer à leur défaut. Son Dictionnaire eſt un ouvrage d'un trés-bon deſſein, & d'une exécution trés-difficile, comme ſont tous les Dictionnaires. Celui-ci eſt ſi mal exécuté, qu'il ne mérite ni l'aprobation des Savans, ni l'aplication de ceux qui prétendent le devenir. Il n'eſt bon que pour la bourgeoiſie, à qui il ne tire pas à conſéquence de ſavoir les choſes bien ou mal. Auſſi un Abé illuſtre l'apelle par grande diſtinction *le Dictionnaire Bourgeois.*

Il eſt même trés-dangereux à la jeuneſſe & aux ignorans, qui prennent pour des oracles tout ce qu'il dit. Au lieu du ſoin que l'on a pris de l'augmenter, il faloit prendre celui de le corriger, ou plûtôt de le refondre entiérement.

M. Ménage a dit joliment de ce Dictionnaire, qu'il ne le liſoit pas ; parce

qu'aïant beaucoup de mémoire, il craignoit d'en retenir toutes les fautes.

Un habile homme vient de nous procurer une nouvelle Edition de Moreri, où à force de corrections & d'additions, il a fait un assez bon Dictionnaire Historique, d'un fort méchant. Comme il y a toûjours quelque chose à souhaiter dans ces sortes de Livres, il nous sera permis de dire, qu'on en pouroit retrancher quelques inutilitez & remplir ces vuides par des choses importantes, qui manquent dans cet Ouvrage. Il faudroit encore un Volume ou deux pour rendre les gens à peu prés contens. On pouroit y semer de côté & d'autre des remarques savantes & curieuses pour les personnes qui ne sont pas du commun, y faire entrer des Auteurs célébres, qui n'y ont point de place, & en congédier d'autres qui ne méritent pas d'y en avoir, & qu'on ne s'aviſera jamais de rechercher. Il faut dans un Dictionnaire comme dans la vie, aller au nécessaire avant que de penser au superflu.

Il seroit souhaitable qu'en ce qui regarde l'Histoire, on eût recours aux Auteurs originaux, plûtôt qu'à de simples copistes; & qu'au lieu de nous citer un M. Maimbourg & quelques autres semblables, qui

nous trompent en ſe trompant eux-mêmes, on nous aportât l'autorité des Hiſtoriens les plus ſeurs.

¶ Madame de Cornuël, dont les bons mots ont été ſi remarquables durant le cours d'une vie de plus de quatre-vingt ans, s'apelloit Anne Bigot, & étoit d'une famille originaire d'Orleans. Dés ſa plus tendre jeuneſſe, on ne parloit que de ſon eſprit & de ſes belles qualitez naiſſantes. S'étant rencontrée dans une Aſſemblée, où elle brilloit par-deſſus les autres Dames, Monſieur de Cornuël Treſorier de l'Extraordinaire des Guerres qui l'aimoit, lui prit un bouquet qu'elle avoit à ſon côté, témoignant par cette liberté, qu'il la vouloit épouſer : En effet il l'épouſa au bout de quinze jours.

Depuis ſon mariage elle fit paroître une grandeur d'ame extraordinaire, & bien au deſſus des foibleſſes de ſon ſexe. Nullement touchée d'avarice, elle abandonna au premier venu mille piſtoles, que M. de Cornuël ſon époux lui avoit données pour le jeu. La clef étoit toûjours à la porte de ſon cabinet, en prenoit qui vouloit. Elle n'adoroit point la fortune; mais indifférente à ſes bizareries, comme à celles du tems & des ſaiſons, elle ne cul-

tivoit que la vertu & les Muſes, moins parce qu'elles ſont ſavantes, que parce qu'elles ſont honnêtes & polies. Jamais perſonne n'a mieux entendu que cette Dame, l'art de ſe faire des amis & de ſe les attacher; bien perſuadée, qu'il eſt des amis comme des richeſſes, que c'eſt en vain qu'on les acquiert, ſi on ne les ſait conſerver. La converſation avec les perſonnes de diſtinction qui abordoient chez elle, étoit toutes ſes délices. Elle écoutoit avec une attention qui débroüilloit toutes choſes; & répondoit encore plus aux penſées qu'aux paroles de ceux qui l'interrogeoient. Quand elle conſidéroit un objet, elle en voïoit tous les côtez, le fort & le foible, & l'exprimoit en des termes vifs & concis, comme ces habiles deſſinateurs, qui en trois ou quatre coups de craïon, font voir toute la perfection d'une figure.

On a recuëilli pluſieurs de ſes bons mots; & plût à Dieu qu'on n'en eût perdu aucun! C'eſt un méchant caractére, que celui de diſeur de bons mots; & ce caractére ſi blâmable dans les hommes, l'eſt encore plus dans les femmes, à cauſe que les bons mots ſont d'ordinaire accompagnez d'une liberté & d'une hardieſſe qui

ne ſont pas ſéantes à ce ſexe ; parce qu'ils en obſcurciſſent la pudeur & la modeſtie, qui ſont ſes plus beaux ornemens. Mais Madame de Cornuël, outre qu'il ne lui échapoit rien qui pût ni la faire rougir ni faire rougir perſonne, diſoit ſi à propos toutes choſes, & revêtoit ſes penſées de termes ſi propres & ſi agréables, qu'ils inſtruiſoient toûjours ſans jamais bleſſer ; de ſorte que ces mots étoient bons en ce qu'ils étoient utiles, & plaiſoient à tous ceux qui aiment une vérité bien dite.

D'ordinaire les perſonnes de ce caractére, pour dire un bon mot en haſardent cent de méchans ; & l'expérience fait voir, que les plus habiles dans ces jeux d'eſprit, n'en ont pas dit en toute leur vie deux douzaines de tout-à-fait bons. La raiſon qu'on en peut rendre, c'eſt que les bons mots ſont des fruits qui viennent ſans être cultivez. Tout d'un coup ils naiſſent ; & tout d'un coup ils font leur effet, comme les éclairs. Ils ſurprennent autant ceux qui les diſent, que ceux qui les écoutent. Ce ſont, pour ainſi dire, de petits libertins qui ne veulent dépendre que d'eux-mêmes. Quand on les cherche, ils ne viennent pas ; ou s'ils viennent, c'eſt de mauvaiſe grace, ſe faiſant tirer à force &

ſe défigurant en ſe faiſant tirer-A-t-on dit un bon mot, le plaiſir & les loüanges qu'on en reçoit, excitent la vanité & la préſomption naturelle à en produire pluſieurs tout de ſuite; mais ce ſont, ou des monſtres ou des avortons. On en rit ſoi-même pour les faire trouver bons; mais perſonne n'en rit, parce qu'en effet ils ne ſont pas bons.

Madame de Cornuël n'avoit pas un de ces défauts. Elle ne parloit point par vanité; mais par raiſon, & avec autant de jugement que d'eſprit. Comme elle ſavoit que les véritables bons mots ne dépendent point de nous, elle ſe contentoit de les produire avec ce beau naturel, qui en eſt comme la fleur, ſans preſque y toucher. Mais comme il y a des influences du Ciel, qui tombent plus heureuſement ſur de certaines terres que ſur d'autres; il ſemble auſſi que les bons mots viennent auſſi plus aiſément à la bouche des perſonnes qui ſavent leur donner un beau tour, & les bien exprimer. Tout ce que diſoit Madame de Cornuël, elle le diſoit bien; & jamais pas une de ſes paroles n'a été rejettée par les perſonnes d'un gouſt rafiné; parce qu'outre qu'elles renfermoient toûjours un grand ſens, elles étoient

étoient toûjours belles & bien choiſies. C'étoit autant de ſentences & de maximes, tenant en cela du génie des Salomons, des Socrates & des Céſars qui ne parloient que pour inſtruire. Génie grand & heureux qui s'eſt réveillé de nos jours dans Meſſieurs de la Rochefoucault & Paſcal, & enfin dans Madame de Cornuël qui auroit dû écrire ſes ſentences & ſes maximes ; ſi, comme les Oracles, elle ne s'étoit contentée de dire les véritez, & les laiſſer écrire aux autres.

¶ M. Sallo Conſeiller au Parlement de Paris, eſt le premier Auteur du Journal des Savans. On n'a de cet excellent homme que treize Journaux de l'année 1665. depuis le premier Janvier juſques au Lundi trentiéme de Mars. Il mourut la même année, d'une maladie à laquelle les enfans des Muſes ne ſont guéres ſujets, & pour laquelle il n'y a point de remédes dans Hippocrate ni dans Galien : car il mourut de déplaiſir d'avoir perdu cent mille écus ; c'eſt-à-dire, tout ſon bien au jeu. Un Juge auſſi ſévére que Seneque, l'auroit condamné à la peine qu'Eaque faiſoit ſouffrir en l'autre monde à l'Empereur Claude, qui avoit aimé le jeu avec excés : *Aleâ ludere pertuſo fritillo, & fugientas teſſeras*

semper quærere, & nihil proficere. De joüer aux dez dans un cornet percé, de toûjours chercher ſes dez, & de ne les jamais trouver.

Quelques mois avant que M. Salo publiât ſes Journaux, un Eccléſiaſtique qui cachoit ſa mauvaiſe fortune, ſous le nom de l'Abé de Hauteville, m'écrivit qu'il étoit en commerce de belles Lettres avec un Magiſtrat, qui alloit donner au Public toutes les ſemaines une eſpéce de Gazette de tout ce qui ſe paſſe & s'écrit de nouveau ſur le Parnaſſe. Je lui répondis en ces termes: J'ai lieu de douter, Monſieur, qu'on puiſſe long-tems ſoûtenir avec réputation le poids d'un ſi vaſte deſſein, à moins que celui qui l'entreprend ne ſoit un homme trés-docte, trés-laborieux, & d'une trés-grande étenduë d'eſprit, jointe à une admirable facilité d'écrire ſur toutes ſortes de ſujets. Il faut que cet homme ſoit tout enſemble bon Grammairien, bon Critique, bon Philoſophe, bon Mathématicien, bon Théologien; qu'il ſache l'Hiſtoire prophane, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & toute l'Hiſtoire de la Littérature, qui enferme la connoiſſance de tous les Auteurs & de tous les Livres, & qu'il ſe charge de la lecture de tous les Livres

nouveaux. Pluſieurs à la vérité pouront ſe joindre enſemble, & feront réüſſir la choſe, en fourniſſant chacun de ſon côté ce qu'il aura d'érudition, pendant qu'un autre, qui aura la facilité d'écrire, digérera les choſes ſur le papier, & les mettra dans un beau jour. Je l'avouë : Mais où trouver une ſociété d'hommes ſi accomplis, & qui s'accordent aſſez pour ſe déférer les uns aux autres, & s'abandonner aux expreſſions d'un Ecrivain qui ne connoîtra pas toute la force de leurs penſées, ni tout le fond de leur doctrine ?

D'ailleurs quand on s'accorderoit en ce point, quel deſintéreſſement ne faut-il pas pour parler des Auteurs & de leur doctrine ſans nulle partialité, ſoit à l'égard des ſciences humaines, ſoit à l'égard des ſciences divines & de la Religion. Car enfin puiſqu'on ſoûtient ici le perſonnage & la qualité d'Hiſtorien de la République des Lettres, il faut être ſincére & véritable, apeller les choſes par leur nom, & les dire comme elles ſont, au jugement de l'eſprit & de la conſcience.

Quant à la métode, laquelle choiſirez-vous, Monſieur ? Prendrez-vous celle des Critiques qui font tout paſſer par

la coupelle; ou celle des Hiſtoriens qui ne font que raconter les choſes, ſans ſe mêler de reprendre ni de critiquer. Cette derniére eſt aſſurément la plus naturelle & la plus propre à vôtre ſujet : mais prenez garde auſſi qu'elle ne ſoit froide & languiſſante. La premiére a plus de ſel, elle pique le Lecteur, & réveille ſon attention; mais peut-être qu'elle bleſſera les Auteurs, & qu'elle excitera des murmures & des querelles.

Comment écrirez-vous ? Sera-ce en peu de paroles, ne diſant les choſes qu'à demi ? Ou bien vous étendrez-vous en de longs diſcours, nous donnant des analyſes entiéres des Livres que vous mettrez ſur le tapis ? Les analyſes ſont trés-utiles; mais il faut bien de l'art pour les conduire, beaucoup de capacité pour ne point laiſſer de vuide & pour tout éclaircir, & un grand agrément pour ne pas ennuïer. De trancher les choſes en peu de mots, cela ſoûlage : mais auſſi il faut bien de la clarté & de la netteté dans l'expreſſion, qui eſt preſque toûjours obſcure quand elle eſt ſerrée; & il faut ſavoir bien choiſir le bon & le beau d'un Livre qu'on veut repreſenter en petit.

Enfin, Monſieur, expoſerez-vous gé-

néralement tous les Livres grands & petits, bons & mauvais qui ſe publient tous les jours ? Ou bien ne parlerez-vous que de ceux que vous aurez lûs avec ſoin, & dont vous aurez fait le choix ? En ce cas vous ſerez réduit à un fort petit nombre ; & ce ne ſera pas nous inſtruire de toutes les nouvelles de la République des Lettres. Les Auteurs rebutez ſe plaindront, & diront qu'on les néglige. Que ſi vous voulez tout marquer, on vous accuſera de parler en l'air, parce que vous n'aurez pas tout lû ; cela n'étant pas poſſible qu'en ſi peu de tems vous aïez lû un ſi grand nombre de volumes pour en pouvoir rendre raiſon. Je ſai que vous pourez vous en raporter à d'autres Lecteurs, & il le faudra bien ; mais alors n'écrivant que ſur la foi d'autrui, vous ne ſerez crû ni écouté de perſonne. Ce que vous pourez faire, ce ſera de lire les Livres par les Tables & d'en copier les Préfaces, qui en ſont comme les ſommaires & les abregez ; ou bien vous tirerez des Auteurs le plan de leurs Ouvrages : ce qui eſt plus ſeur. Mais auſſi, que dira-t-on de vous ? On dira que vous ne connoiſſez les Livres que comme les Libraires les connoiſſent ; & que vous ne parlez des Auteurs que par

leur bouche ; c'eſt-à-dire toûjours flâteuſement & à leur avantage.....

Néanmoins tant d'habiles gens ſe ſont mêlez en France & ailleurs, de faire réüſſir l'entrepriſe des Journaux ; qu'éfectivement ils ont réüſſi. Et par ce moïen facile, qui ne coûte que fort peu de lecture, les ignorans aujourd'hui parlent & décident de tout, avec encore plus de hauteur que les Savans, qui ſe défient preſque toûjours d'eux-mêmes.

On n'eſt pourtant pas encore convenu, ſi nos Journaliſtes ont tout-à-fait bien pris la métode & le ſtile convenable à ce genre d'écrire, qui au fond n'eſt point autre que celui des plus ſimples Relations. Quelques-uns des Journaux qui ont paru juſqu'à cette heure, ſont plûtôt des Satyres contre la plûpart des Auteurs du tems, que de ſimples expoſitions de leur doctrine ; & d'autres s'écartant de cet excés d'amertume, ſont ſi inſipides, qu'ils ne donnent pas au Lecteur le moindre gouſt des bons Livres. Ce qui eſt de pis, c'eſt qu'on a fait ſervir les Journaux à des querelles de Religion ; & qu'élevant juſqu'aux nuës les Livres d'un party, on rabaiſſe juſqu'à la bouë, les Livres du party contraire. Il eſt vrai que quelques Jour-

naliſtes en aïant été avertis, ſe ſont un peu corrigez ; mais la tache en eſt demeurée, & ne s'effacera peut-être jamais.

De certains, pour ſe faire valoir & montrer ce qu'ils ſavent, ont attiré dans leurs Journaux une érudition affectée, & en quelque façon étrangére à leur ſujet. Cela brille aux yeux ; mais l'acceſſoire valant mieux que le principal, (ce qui eſt contre les régles) on écoute le Journaliſte, & on n'a point d'attention à l'Auteur dont il s'agit. Il faut à la vérité quelques ornemens aux Journaux pour les faire lire avec plaiſir ; mais il faut être bon ménager de ces ornemens, auſquels il ſe mêle bien des fautes, ſoit parce qu'on écrit avec précipitation, ou parce que les Recuëils auſquels on ſe fie ne ſont pas corrects. M. Bayle a eu l'honnêteté, quand on lui a marqué quelques-unes de ces fautes qui échapent aux plus habiles, de le trouver bon & de les avoüer en galant homme.

Ce que les Auteurs ont de plus grief à reprocher à ces Meſſieurs, c'eſt qu'ils décident quelquefois trop affirmativement du mérite des Livres, & des Livres ſur tout qu'ils n'ont lûs qu'en courant, & par les Tables. Il y en a même qui en impoſent aux Auteurs, & qui leur font dire

des choſes auſquelles ils n'ont jamais penſé ; & là-deſſus, les traitent de haut-en-bas. Cela eſt inſuportable en des gens ſur la bonne foi deſquels le Public ſe repoſe, comme ſur des témoins irréprochables.

M. Sallo a une critique fine & une grande délicateſſe de jugement. M. Galois qui lui a ſuccédé, nous auroit fait plaiſir de ne pas quitter la partie. L'Abé de la Roque s'eſt tué de bien faire ; & quelques loüanges qu'il ait affecté de donner à de certains Auteurs plûtôt qu'à d'autres, il eſt mort ſans récompenſe. M. Couſin ſait parfaitement ſa Langue : mais depuis peu il affecte une méchante orthographe, qui ne faiſant pas ſentir l'étymologie des mots, en dérobe la connoiſſance qui n'eſt pas une choſe inutile, ſur tout aux Etrangers & aux jeunes gens. Les Eloges que cet habile Ecrivain fait de tems en tems des hommes illuſtres de la République des Lettres, ſont ſes chef-d'œuvres. S'il ne laiſſoit paſſer aucun de ces rares Perſonnages ſans les immortaliſer par ſa plume, il ne dévroit plus rien au Public. M. Baile a une érudition curieuſe & recherchée. Toute ſeule elle ſuffit pour réjoüir le Lecteur, ſans recourir à de gaïetez trop libres, que les hon-

nêtes gens n'aprouveront jamais, ni dans ſes Journaux ni dans ſon Dictionnaire Critique. M. le Clerc entend fort bien l'Analyſe. Celles qu'il donne dans la Bibliotéque, ſeroient beaucoup plus eſtimables, ſi elles étoient purgées de ſes préjugez ſur la Religion. M. Baſnage eſt un Proteſtant fort zélé pour ſon parti. Il ne trouve guéres de bons Livres que ceux qui viennent de ce côté-là ; & ne ſe met pas fort en peine de lire les autres avec exactitude. Dans tout ce qu'il écrit, l'amplification eſt ſon fort. Les Journaux de Lipſic ont toûjours eu de la réputation, & bien des gens prétendent, que ce ſont ceux de tous qui aprochent de plus prés de la métode & du ſtile qu'il faut garder dans ces ſortes d'Ecrits : On en pouroit retrancher pluſieurs Préfaces, qui ſe trouvant ſans néceſſité à la tête des queſtions, ne peuvent paſſer que pour des piéces hors d'œuvre. Certainement une bonne Critique de la plûpart des Journaux qui ont paru juſqu'à preſent, ſeroit utile au Public qui y marche à l'aveugle, comme en de grands chemins qu'on croit ſeurs, parce qu'ils ſont battus de tout le monde.

¶ Les Mémoires de Philippes de Commines ſont écrits avec une naïveté incom-

parable. Le bon ſens y régne par tout, avec la ſincérité, ſi ſouhaitable dans un Hiſtorien. Tite-Live eſt repris avec ſévérité par Apollon dans le *Raggualio di Parnaſſo*, pour avoir rejetté Comines, comme un Auteur qui n'a nulle politeſſe. Il lui fait bien entendre, *Che l'Hiſtoria e cibo non delicamente condito per dar guſto ſolamente al palato della curioſita, ma ſoſtantioſamente imbandite per lautamente paſcer l'animo*; c'eſt-à-dire, que l'Hiſtoire n'eſt pas un mets aprêté délicatement pour flâter ſeulement le goût; mais quelque choſe de fort ſubſtantiel pour nourir l'eſprit: ajoûtant, que bien qu'il faille faire cas du ſtile dans un Hiſtorien, c'eſt pourtant la moindre choſe qu'on y doit conſidérer. *E ben che ſommamente commendi la tua pompoſa fraſe, & il moltò terſo dir di Ceſare, Voglio però che tu ſappia, che tu ſtimi le prime, ſono le ultime lodi di un perfetto Hiſtorico.* On a pourtant bien de la peine à pardonner à nôtre Hiſtorien Meſeray, qui étant de l'Académie Françoiſe, n'a pas eu le ſoin de faire corriger les défauts de ſon Langage.

Comines eſt ſans doute le premier & le plus utile de nos Hiſtoriens Fran-

çois. On voïoit autrefois sur la porte de la Chapelle où il est enterré, dans l'Eglise des Grands Augustins de Paris en relief, un Globe & un Choux-Cabus en relief, avec cette devise qui marque la grande simplicité de ce tems-là : *Le Monde n'est qu'abus.*

¶ Je ne sai pourquoi dans quelques Journaux de Holande on a parlé avec si peu d'estime de feu M. Clerselier. C'étoit un parfaitement honnête homme, un Philosophe vraïement Chrêtien, un sage trés-aimable, & un fort bel esprit. Quoiqu'il ne parût pas une si grande force de raisonnement dans son discours, il parloit avec tant de netteté, & rendoit si clair ce qu'il y a d'obscur dans la Philosophie de Décartes, qu'il récompensoit bien l'un par l'autre. Peut-être que cela lui a nui auprés des petits esprits, qui ne croïoient pas qu'il fût savant, parce qu'il éclairciſſoit si bien les difficultez, qu'il n'y paroiſſoit point de mystére.

Il avoit élevé son fils aîné pour le Cartésianisme, & l'avoit conduit dans la traduction de quelques Ouvrages de Décartes ; mais la mort qui lui enleva ce fils, rompit toutes ses mesures.

L'amour qu'il avoit pour la Philoso-

phie moderne, l'obligea à donner une de ſes filles à M. Rohault fameux Carteſien, aprés avoir marié l'aînée à un Meſtre de Camp. Il a beaucoup aidé ſon illuſtre Gendre à mettre ſa Phyſique dans l'ordre & la clarté où nous la voïons; & l'a enrichie de la belle Préface qui ſe trouve à la tête de cet Ouvrage.

Perſonne n'étoit plus capable que M. Clercelier de nous donner la Vie de M. Décartes, aïant une parfaite connoiſſance de la doctrine, de l'eſprit & du caractére de ce Philoſophe : mais ſon humilité & ſa modeſtie le portérent à ſe repoſer ſur autrui, de ce qu'il devoit à la mémoire de ſon ami, & dont il ſe ſeroit aquité avec gloire.

¶ N. N. . . né à Bordeaux, ſe fit Moine aſſez jeune : mais devenu inquiet, il apoſtaſia, & ſe déguiſa ſi bien, qu'on n'entendit plus parler de lui, que trente ans aprés, qu'il fut reconnu par un Religieux de ſon Ordre chez M. le Marquis de Vardes, à qui il enſeignoit la Philoſophie de Décartes. Ce Religieux lui fit des propoſitions de la part de ſon Général, pour l'obliger à rentrer dans ſon Convent. Il s'en moqua & fit toûjours l'inconnu, ſoûtenant avec obſtination qu'on le prenoit

pour un autre. On l'abandonna à lui-même ; & quelques années aprés, il mourut avec des circonſtances remarquables.

C'étoit un des plus habiles Carteſiens de ſon tems. Il n'écrivoit rien, ſe contentant de penſer pour s'inſtruire ſoi-même, ou pour inſtruire deux ou trois de ſes amis. Sa métode d'étudier ou plûtôt de méditer ſur les ſciences, aprochoit aſſez de celle du P. Mallebranche, qui conſiſte à conſulter le Verbe ou la Sageſſe éternelle dans le ſilence des paſſions. Il paſſoit les jours comme les nuits dans ſa chambre, à la lueur d'une petite lampe, qui ne lui ſervoit que pour jetter dans le beſoin quelques figures de Geométrie ſur le papier. Rarement il ſortoit du logis ; & ce n'étoit preſque jamais que pour conférer avec des perſonnes Savantes. Il vivoit d'une groſſe penſion qu'une Princeſſe lui avoit créée, pour le récompenſer des Leçons de Mathématiques qu'il avoit données à M. le Duc de L... Il fut pourtant ingrat envers cette Dame, & n'épargna point contr'elle les traits envenimez de ſa méchante langue. Sur la fin de ſes jours il s'atacha particuliérement à étudier les Inſectes avec le Microſcope, & il avoit fait quantité de remarques, qui auroient augmenté

notablement l'Hiſtoire de la Microſcographie, ſi on les avoit recuëillies. Il avoit obſervé que la démangeaiſon que l'on ſent autour du nés, quand on ſe ſert de Lunettes garnies de corne, vient des mittes ou petits vers qui s'y engendrent. Le jour qu'il mourut, il commanda à ſon Valet de porter une lettre à la Poſte. Ce Valet qui le vit extraordinairement changé, quoique ſans maladie aparente, lui dit, qu'il ſeroit plus à propos d'aller querir un Confeſſeur & le Médecin. Mais le bon homme ne voulant entendre parler ni de l'un ni de l'autre, le Valet partit, & à ſon retour, il trouva la lampe éteinte, & ſon Maître mort : ce qui l'effraïa beaucoup.

¶ J'ai oüi dire autrefois à un Docteur dans un diſcours public, je ne ſai ſur quel fondement, qu'à meſure que Photius faiſoit les extraits des Manuſcrits qu'il liſoit, il les jettoit au feu ; afin que ſes extraits, dont il compoſoit ſa Bibliotéque, tenant lieu d'originaux, rendiſſent ſon Livre plus recommandable. Il ajoûtoit, que c'eſt la raiſon pour laquelle on ne trouve point la plûpart des Livres que cet Auteur cite. Cela eſt une fable : car Photius aïant fait ſes extraits dans un

Païs étranger, & les Livres dont il ſe ſervoit n'étant point à lui, il n'y a nulle aparence qu'il eût eu la liberté de les brûler. D'ailleurs il pouvoit juger que ces Livres n'étoient point ſi rares, qu'il ne s'en trouvât des copies dans les autres Bibliotéques de l'Orient ; & qu'ainſi c'étoit en vain qu'il brûloit ces Manuſcrits ; outre que ce deſſein auroit été bien extravagant & bien bizare.

Il y a plus de vrai-ſemblance à ce qu'a penſé M. Valois, que plus d'un quart de la Bibliotéque de Photius, n'eſt point de ce Patriarche. Car ſans entrer dans une fort profonde critique, on ſent bien à meſure qu'on avance dans la lecture de cette Bibliotéque, qu'on ne trouve plus le même ſtile, la même exactitude, ni le même ſel que l'on remarque dans ſes premiéres analiſes. Bien plus, cette Bibliotéque ne renfermant (comme il le déclare) que les Livres qu'il avoit lûs durant ſon Ambaſſade d'Aſſyrie, il n'eſt pas croïable qu'en ſi peu de tems il eût lû & copié tous les volumes dont il eſt fait mention dans ce vaſte Recuëil. Il eſt donc plus juſte de croire, qu'une bonne partie y a été aioûtée par des Ecrivains poſtérieurs, comme on ajoûte tous les jours quelque

choſe de nouveau à ces ſortes d'Ouvrages, qui ont toûjours, pour ainſi dire, des pierres d'attente. C'eſt ainſi que Sophronius a ajoûté bien des choſes au Catalogue des Ecrivains Eccléſiaſtiques, dreſſé par Saint Jerôme ; & qu'aprés Sophronius, d'autres y ont encore mis la main ; qu'on augmente encore tous les jours la Bibliotéque de Geſner, qui eſt mort dans l'autre ſiécle ; & que le Jéſuite Labbe a fait des additions au Traité *de Scriptoribus Eccleſiaſticis* de Bellarmin, beaucoup plus étenduës que ce Traité même.

¶ M. de Coulange a toûjours fait paroître beaucoup d'eſprit dans ſa converſation. Il me fit autrefois une repartie, par laquelle je jugeai qu'à l'avenir il en feroit d'autres qui ne ſeroient pas moins bonnes. C'étoit à l'occaſion de ce que le Roy, par une grace ſinguliére, avoit accordé à Meſſieurs les Maîtres des Requêtes de porter le Cordon d'Or & la Ceinture de même, pour les récompenſer en quelque ſorte, de la belle dépenſe qu'ils avoient faite à l'entrée de la Reine. M. Talement Maître des Requêtes, homme bien fait & de fort bonne mine, entroit au Palais avec ces marques de diſtinction : Je dis à M. de Coulange ; il me ſemble, Monſieur, que

que ces dorures ſiéroient auſſi-bien à vous autres Meſſieurs du Parlement, qu'à Meſſieurs les Maîtres des Requêtes. Monſieur, Monſieur, me repartit-il : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

¶ M. Fouquet dans ſon malheur, a été le plus heureux homme du monde en amis. Il en a eu de fidéles juſqu'à l'extrémité ; ce qui n'a guéres d'exemple. La raiſon qu'on en peut rendre, c'eſt qu'il les choiſiſſoit bien ; & qu'il les rendoit bons, en les obligeant de bonne grace. Les gens de Lettres qui ont eu plus de part que les autres à ſes bienfaits, lui en ont témoigné des reconnoiſſances qui ne doivent point mourir dans la mémoire des hommes. Loret dés le lendemain de la détention de M. Fouquet, fit connoître dans ſa Gazette les obligations qu'il avoit à ce Mécéne. M. Pelliſſon ſouffrit la priſon pour l'amour de lui, & emploïa toute ſon érudition & toute ſon éloquence à le juſtifier. Mademoiſelle de Scudery mit tout ſon eſprit & tout ce grand crédit qu'elle avoit parmi les honnêtes gens, à ſoûtenir la réputation abatuë de ſon bienfaicteur & de ſon ami. M. de Brebeuf ne pouvant rien faire davantage, pour témoi-

gner ſa reconnoiſſance envers un Miniſtre ſi généreux & ſi libéral, mourut de déplaiſir de le voir arrêté. M. Pecquet ſon Médecin, ne s'eſt jamais pû conſoler de la perte d'un ſi bon Maître : Il l'a regreté toute ſa vie ; & diſoit que Pecquet avoit toûjours rimé & rimeroit toûjours à Fouquet. Les Jéſuites mêmes ſollicitérent pour M. Fouquet, & ne l'oubliérent pas dans un tems où de nouveaux intérêts font oublier les vieilles obligations.

¶ L'Abé Faydit, dont il eſt parlé avec éloge dans le ſecond Ménagiana, eſt de Riom en Auvergne, & fils d'un Conſeiller de cette Ville. Peu accommodé des biens de la fortune, il ſe retira aſſez jeune chez les P P. de l'Oratoire, où il a profeſſé les humanitez. Son génie vif lui fit quitter ce poſte : Il alla à Rome ſous le Pontificat d'Innocent XI. Les Indulgences qu'il en raporta, ne ſervirent de rien pour le faire mieux traiter en France, où l'on n'étoit pas content des intrigues qu'il avoit menées en ce Païs-là ſans ordre de la Cour.

Au reſte M. Faydit eſt un homme d'eſprit & d'une vaſte imagination. Il eſt bon Poëte : Les Poëſies de ſa façon qui ont paru depuis vingt ans, le témoignent aſſez; & n'eſt pas moins bon Grammairien. On

a de lui une jolie Dissertation dans laquelle il recherche comment se doit latiniser Faydit, si l'on doit dire *Faiditus*, *Faititius* ou *Faidius*. Pour Théologien, M. Faydit l'est assurément, & à toute outrance. Il s'est donné le plaisir de nous faire des portraits des Valentiniens, de Cerinthe, de Tatien, d'Hermogene, & des autres Gnostiques, qu'il a tâché de blanchir & de rendre bons Catholiques dans ses Mémoires contre M. de Tillemont, & dans ses Eclaircissemens sur les Peres des deux premiers siécles. Il s'est mis en tête de purger la Théologie Scolastique des impuretez qu'elle a contractées dans sa maniére de philosopher selon les principes d'Aristote. Ce dessein de réformer la Scolastique est quelque chose d'encore plus hardi que l'entreprise de M. de Launoy, qui se résolut de réformer la Cour Céleste. Celui-ci n'a attaqué que des morts qui ne se peuvent défendre que par de vieux titres; Mais M. Faydit attaque des gens bien vivans, & les moins endurans qui soient au monde.

Il a donné au Public un échantillon de son Ouvrage, où il examine la Théologie de S. Thomas & des Scolastiques sur la Trinité. Il prétend faire voir en compa-

rant cette Théologie moderne avec la Théologie des anciens Peres, que ceux-ci ſe ſont beaucoup mieux exprimez, & plus orthodoxement que ceux-là, qui ſe ſont jettez (ſelon lui) en des erreurs groſſiéres, pour éviter des erreurs aparentes & de nom ſeulement. Tant de hardieſſe ſoûtenuë d'un génie d'homme à tout riſquer, & d'un ſtile vif & mordant, a fait ſuprimer le Livre, & envoïé l'Auteur en retraite à S. Lazare, où il témoigne ſon repentir, déclarant hautement qu'il renonce à l'étude, que la lecture l'a perdu, & qu'il ne veut plus qu'une plume pour ſigner ſa rétractation.

¶ On apelle Petits-Maîtres une certaine volée de jeunes gens de la Cour qui prennent aſcendant ſur les autres, & prétendent maîtriſer un chacun par leurs maniéres libres & hardies. L'origine en eſt fort ancienne. Elle vient (comme je le conjecture) des braves que les Rois & les Princes ont toûjours eu auprés de leurs perſonnes pour les ſervir dans les occaſions périlleuſes. Tels étoient anciennement les *Forts d'Iſraël*, & ceux que David entretenoit à ſa Cour & dans ſes Armées, & dont l'Hiſtoire dit des merveilles. Ces Braves ſe ſont ſoûtenus ou ont

dégénéré ſelon les inclinations des Princes qu'ils ont ſervi, & auſquels la complaiſance les a obligez de ſe conformer. Ils ſe défigurérent tout-à-fait ſous Roboam fils de Salomon, & petit fils de David. Ce furent ces gens-là, encore jeunes & ſans expérience, qui donnérent un conſeil fatal à ce Prince. Il eut la honte pour les avoir crû, de voir ſon Roïaume diviſé, & dix Tribus enlevées à ſes yeux par ſon concurrent & ſon ennemi.

Les Grecs ont eu des Braves qui leur ſervoient de bras droit dans les grandes occaſions. Alexandre le Grand en avoit qui partageoient avec lui ſes fatigues & ſes plaiſirs. Les Romains en avoient auſſi; mais l'uſage s'en corrompit étrangement ſous Neron, & ce fut à ſon école que ſe forma une nouvelle eſpéce de Petits-Maîtres, qui ſe ſignalérent par des extravagances & des folies. En France on n'a rien vû de ſemblable que depuis François I. & ſous le régne de ſes Enfans. Henry III. donna beaucoup de crédit aux Petits-Maîtres, & ce ſont ceux que l'on apelloit les Mignons de cette Cour qui étoit trés-corrompuë. Le Duc de Guiſe apelloit le Roy de Navarre, ſon petit-Maître. Depuis on n'a point entendu parler

de Petit-Maîtres que ſous le Cardinal de Richelieu, qui entretenoit à ſon ſervice un certain nombre de gens déterminez qu'il emploïoit à l'exécution de ſes deſſeins. Rochefort dont nous avons des Mémoires, étoit de ces gens-là. Feu M. le Prince de Condé avoit de ces Petits-Maîtres fort diſtinguez par leur bravoure. Ceux d'aujourd'hui, braves ou non, ſont diſeurs de bons mots, étourdis & emportez, qui jugent de tout à la volée, font changer les modes, & prétendent donner le prix & le mérite aux choſes, & un nouveau gouſt aux plaiſirs qu'ils corrompent. Ces Meſſieurs mériteroient bien quelques-uns de ces Sermons que les grands Prédicateurs de nôtre ſiécle, Moliere & Deſpreaux, ont fait à des gens qu'ils vouloient redreſſer.

Il y a en Eſpagne de jeunes Seigneurs apellez *Guaps*, qui ont raport à nos Petits-Maîtres. *Guap* en Eſpagnol veut dire *Brave*, *Galant*; *Fanfaron*.

Je puis vous aſſurer que la qualité de Petit-Maître tombe ici dans le mépris, à meſure qu'elle ſe communique dans la Ville à la ſimple bourgeoiſie; & qu'on dit, les Petits-Maîtres des Tuilleries, les Petits-Maîtres de l'Iſle de Nôtre-Dame,

&c. Les Clercs, les Pages & les Laquais y auront bien-tôt part.

¶ Les flâteurs de M. Fouquet, lorſqu'il étoit au plus haut point de ſa fortune, diſoient en faiſant alluſion à l'Ecureul qu'il portoit dans l'écuſſon de ſes Armes : *Non deſcendet :* Il monte & ne deſcendra point. On diſoit autrefois à Paris de l'Agneau des Armoiries de M. le Chancelier Seguier, *Il eſt en beau champ pour paître.* J'ai oüi apliquer aux Lezards de M. le Tellier, ce que Salomon a dit de ces animaux en ces termes : *Ils ſont les plus petits de tous ; & ſont plus ſages que les Sages mêmes : Ils marchent ſur leurs mains & s'élévent, & ſe font une demeure dans la maiſon des Rois.*

¶ L'Abé de S. Martin, ſi renommé dans les *Menagiana* & les *Furetieriana*, & par toute la France, étoit Protonotaire Apoſtolique, Docteur de la Sapience à Rome, agregé à l'Univerſité de Caën, & ancien Recteur de cette Univerſité.

Comme Dom Guichote s'étoit fait une bréche à la tête à force de lire les Livres de Chevalerie, M. de S. Martin s'étoit renverſé la cervelle à force de ſe contempler & s'admirer lui-même. Sa folie n'étoit pas une folie de petites maiſons ; mais

Certainement l'intrépidité étoit naturelle à M. de S. Martin. Quand il tonnoit, il laiſſoit tonner, & dormoit tranquilement durant les plus grands orages. Un jour étant ſur Mer, & ſe promenant le long des Côtes, un vent s'éleva qui obligea le Pêcheur de venir à bord; M. de S. Martin qui trouvoit cette retraite indigne de ſon courage, s'armant des paroles de Céſar, cria de toutes ſes forces aux oreilles de ſon Pilote: *Puer, quid times? San-Martinum vehis in periculis intrepidum.*

Les braves ne manquant jamais d'ennemis, M. de S. Martin pour ſe mettre à couvert de leurs inſultes, s'étoit mis ſous la protection de l'Ange S. Michel ſon Patron. Il en avoit fait planter la Statuë armée de pied en cap devant ſon Logis, le dedans étoit gardé par de doubles valets, c'eſt le terme dont il ſe ſervoit, comme on dit un double bidet; pour faire entendre que chacun de ſes ſerviteurs en valoit deux, étans tous de grande ſtature, & qui lui coûtoient le double des autres à entretenir. Cela l'obligeoit à ne parler jamais de ſes valets au ſingulier, mais au plurier; diſant, mes laquais, mes cuiſiniers, &c. quoiqu'il n'en eût qu'un de chaque eſpéce.

L'abondance régnoit chez M. de Saint Martin. Ses apartemens ornez de collifichets, ébloüiſſoient les yeux ; & la pouſſiére s'y faiſoit diſtinguer ſur un tas de meubles à l'antique, la plûpart eſtropiez de vieilleſſe. De trés-fines toilles d'araignées, s'étendoient par tout où la tapiſſerie & les tableaux manquoient. Les Armes de l'Abé y brilloient de tous côtez ; c'étoit trois Glands d'or en champ de Sinople avec cette Deviſe myſtérieuſe : *Virtuti debita merces.* Son Portrait fait d'aprés nature, & de la main d'un excellent Peintre, tenoit ſa place ſur le manteau enfumé d'une cheminée en hotte ; & dans une niche au deſſus de ſon cabinet, paroiſſoit le Buſte en marbre de ce digne Abé, dont la tête à demi formée, portoit gravé ſur le front ces paroles : *Imperfectum Opus.*

Mais il n'y avoit rien de comparable à ſon lit de brique bâti ſur un fourneau, qui donnoit à M. l'Abé le degré de chaleur néceſſaire pour lui échauffer l'imagination auſſi-bien que le corps, & l'entretenir dans ſes rêveries. Ses Valets, tous les ſoirs, l'enfournoient dans ce lit enchanté, comme un coq en pâte.

Sur la journée il ſe laiſſoit voir dans

un siége de repos, chaussé de six paires de bas, & coiffé de neuf calotes, la mouton-ne de fin crin de cheval pardessus. Dans les grandes Fêtes, & lorsqu'il lui plaisoit de régaler le Public de sa presence, il se faisoit promener par toute la Ville dans une chaise ouverte, & portée par des gens de ses livrées; les Ecoliers & la Canaille criant à pleine tête, *vivat*, *vivat*.

Quoique dans cette allegresse publique, M. de S. Martin, comme la Grenoüille de la Fable, s'enflât extraordinairement: Néanmoins toute cette enflure de sa courte taille, se perdoit dans les plis & les replis d'une grande robe de Damas violet à ramages, dont il étoit revêtu. A peine son nez débordoit-il sur le colier de sa fourure de Docteur, qui surpassant le menton, mêloit ses poils à ceux de sa mousta-che, & lui cachoient la bouche. Ses yeux étoient offusquez, & ne brilloient qu'à la dérobée à l'ombre d'un grand bonnet de pluche, qui servoit de comble à ses calotes & à sa perruque.

Ceux qui l'avoient déja vû en cet équi-page, l'admiroient tout de nouveau; & ceux qui le voïoient pour la premiére fois, demeuroient tout émerveillez, ne sachant si ce qu'ils voïoient étoit un Monstre apor-

té des Indes, ou ſi c'étoit une illuſion qui leur étoit faite par des Sorciers.

M. de S. Martin auſſi ridicule au dedans qu'au dehors, ſe piquoit d'avoir dans la tête l'Encyclopedie des Sciences, & de ſavoir écrire en tout genre. Il avoüoit pourtant que ſon fort étoit la galanterie, ſelon les régles de la Dialectique, & la Médecine ſans régle ni métode. Il fit imprimer à ſes dépens (car il ne vouloit point être à charge au monde) ſes Lettres choiſies, un Traité fort enjoüé de Médecine curieuſe, & quelques autres *concetti extravaganti*, qu'il répandoit gratuitement dans le Public. M. Dutot Ferrare Conſeiller au Parlement de Normandie, qui ſe joüoit plaiſamment de l'Abé de S. Martin, envoïa ici il y a quelques années, un gros Recuëil de Lettres de cet Abé à ſes amis, & de leurs réponſes à l'Abé, qui eſt la choſe du monde la plus bouffonne, & la plus capable de deſopiler la rate des plus enfoncez Mélancoliques. Si jamais on met au jour ces Lettres, avec la vie & les paroles remarquables de l'Auteur, le Public en rira plus que de toutes les Turlupinades qui ont réjoüi le Parnaſſe depuis la création du monde ſavant, principalement ſi l'on y joint les Sen-

tences du Juge de Caën, renduës en faveur de l'Abé de S. Martin.

Michaëlis San-Martini Cadomenſis Elogium.

Michaël San-Martinus Cadomenſis,
Homo graphicus,
Omnibus ſimulacris emendatior.
Senex canus,
Exercitat vultus,
Qui
Videtur neſcio quid magnum promittere.
Umbraticus Doctor, (*natus,*
Litteris Latinis, Græcis & Hebraïcis ſatis inqui-
Qui
Plus docet quàm ſcit.
Alter Democritus,
Qui
Omnium Herbarum ſuccos expreſſit;
Et
Ne Lapidum Virgultorumque vis lateret, ætatem
Inter experimenta conſumpſit:
Terque
Helleboro animum deterſit.
Ingentis Eloquentiæ Magiſter,
Cujus
Grandis oratio habet Majeſtatis ſuæ pondus.
Homo acutus;
Atque Urbanitatis vernula fons.
Lautiſſimus homo.
Suavis in convictu.
In cancro natus:
Multis pedibus ſtans; & in mari & in terra

Multa poſſidens.
Planè Fortuna Filius, & Columen Patriæ.
Deliciarum Cadomenſium omnium,
Inventor, Inceptor, Perfector. (tor.
Gloriæ appetens, & immortalitatis ſummus aucupa-

Sophos univerſi clamamus, & ſublatis manibus ad Cœlum, juramus Platonem, Ariſtotelem, Hippocratem, Demoſtenem, Ciceronem, Michaëli San-Martino comparandos non fuiſſe.

¶ On fait dire à M. Ménage dans le ſecond *Menagiana*, ces paroles, à l'occaſion de M. de la Bruyere Auteur des Caractéres de ce Siécle : *Je m'étonne qu'on n'ait pas encore fait le Portrait de M. de la Bruyere, lui qui ſe fait une occupation de faire celui des autres.*

Si M. Ménage avoit lû avec quelqu'attention le Livre de M. de la Bruyere, il y auroit trouvé ſon Portrait ſi bien fait par lui-même, qu'il n'auroit pas ſouhaité de le voir peint de la main d'un autre. Tous ſes caractéres (car il en a plus d'un) y ſont parfaitement bien marquez, & nous le repreſentent comme un perſonnage des plus extraordinaires de ce tems-ci.

Son principal caractére, c'eſt celui d'un

Gentilhomme à loüer, qui met enſeigne à ſa porte, & avertit le ſiécle preſent & les ſiécles à venir, de l'antiquité de ſa Nobleſſe. Il le fait ſur le ton de Dom Guichote, & d'une maniére tout-à-fait délicate & fine. *Je le déclare nettement* (dit-il) *afin que l'on s'y prépare, & que perſonne un jour n'en ſoit ſurpris : S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ſes ſoins ; ſi je fais enfin une belle fortune, il y a enfin un Geofroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui ſuivirent Godefroy de Boüillon à la Conquête de la Terre-Sainte : Voila alors de qui je deſcens en ligne directe.*

Ce ſeul caractére, qui n'a point d'exemple ailleurs, ſuffiroit pour nous faire connoître quel homme c'eſt que M. de la Bruyere : mais il eſt comme ces images qui ſe pliant en divers ſens, font voir diverſes figures l'une aprés l'autre ſur un même fond. D'abord c'eſt une tête d'homme, aprés c'eſt la tête d'une femme, puis la tête d'un lion, & enfin une tête de mort ou une chimére.

Ce n'eſt pas aſſez pour M. de la Bruyere du caractére de Gentilhomme à loüer, il

lui faut encore celui de Myſantrope ; qui eſt bien à la mode. Il ſe dépeint tel, lorſque parlant de l'*Opéra* ; il dit par antouſiaſme : *Je ne ſai comment l'Opéra, avec une Muſique ſi parfaite & une dépenſe toute Roïale, a pû réüſſir à m'ennuïer.*

Regardez un peu ; combien il faut faire de dépenſe ; & mettre de choſes en œuvre, pour avoir l'avantage, je ne dis pas, de divertir (car l'entrepriſe ne ſeroit pas humaine) mais d'ennuïer M. de la Bruyere. Ne ſeroit-ce point pour faire batailler ce galant homme & l'endormir, que le Roy auroit dépenſé des millions & des millions à bâtir Verſailles & Marly ?

Dans un autre endroit, M. de la Bruyere changeant de perſonnage, ſe revêt de celui de Socrate ; & ſe fait dire des injures honorables par des ſots qu'il fait naître exprés. Il s'inquiéte, il s'agite, il ſupoſe qu'on lui fait de ſanglans reproches, & perſonne ne penſe à lui. En effet, qui juſqu'à preſent a dit que M. de la Bruyere comme de Socrate, qu'il eſt en délire, &c. M. de la Bruyere eſt M. de la Bruyere, comme un chat eſt un chat, & puis c'eſt tout : ſage ou non, l'on ne s'en met pas en peine.

Avant cela M. de la Bruyere avoit pris

un caractére un peu moins fort & plus agréable. Ce n'eſt pas celui d'un fâcheux Socrate ni d'un Myſantrope qui ne s'acommode de rien ; mais c'eſt le caractére d'un Philoſophe acceſſible. *O ! homme important* (s'écrie-t-il) *& chargé d'affaires, qui à vôtre tour avez beſoin de mes offices. Venez dans la ſolitude de mon cabinet ; le Philoſophe eſt acceſſible, je ne vous remettrai point à un autre jour : Vous me trouverez ſur les Livres de Platon, qui traitent de la ſpiritualité de l'ame, & de ſa diſtinction d'avec les corps, où la plume à la main pour calculer les diſtances de Saturne & de Jupiter, j'admire Dieu dans ſes Ouvrages, & je cherche par la connoiſſance de la vérité à régler mon eſprit & devenir meilleur. Entrez, toutes les portes ſont ouvertes, mon antichambre n'eſt pas faite pour s'y ennuïer en m'attendant, paſſez juſqu'à moi ſans me faire avertir : vous m'aportez quelque choſe de plus précieux que l'or & l'argent, ſi c'eſt une occaſion de vous obliger, &c.*

Rien n'eſt ſi beau que ce caractére : mais auſſi faut-il avoüer, que ſans ſupoſer d'antichambre ni cabinet, on avoit une grande commodité pour s'introduire

ſoi-même auprés de M. de la Bruyere, avant qu'il eût un apartement à l'Hôtel de.... Il n'y avoit qu'une porte à ouvrir, & qu'une chambre proche du Ciel, ſéparée en deux par une legére tapiſſerie. Le vent, toûjours bon ſerviteur des Philoſophes, courant au devant de ceux qui arrivoient & retournant avec le mouvement de la porte, levoit adroitement la tapiſſerie & laiſſoit voir le Philoſophe, le viſage riant & bien content d'avoir occaſion de diſtiler dans l'eſprit & le cœur des ſurvenans, l'élixir de ſes méditations.

M. de la Bruyere décrit parfaitement bien l'état auquel il étoit alors; c'eſt dans la page 448. de la neuviéme Edition de ſon Livre, où ſous la figure d'un Auteur forcé, qui eſt encore un autre de ſes caractéres, il ſe fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure d'envie. *Qu'on ne me parle jamais* (dit-il) *d'encre, de papier, de plume, de ſtile, d'Imprimeur, d'Imprimerie : Qu'on ne ſe hazarde plus de me dire, vous écrivez ſi bien, Antiſtene, continuez d'écrire..... Je renonce à tout ce qui a été, qui eſt & qui ſera Livre..... Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu ? ſuis-je dans ma chambre à l'abri du Nort ? ai-je un*

lit de plumes aprés vingt ans entiers qu'on me debite dans la Place ? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire ? Dites que j'ai beaucoup de vent qui ne ſert à rien ? Ai-je un grain de ce métail qui procure toutes choſes ?

Il faut avoüer que M. de la Bruyere a beaucoup ſouffert de ſa qualité d'Auteur ; & qu'il a été long-tems à étudier ſur les bancs de Luxembourg & des Tuilleries, la Cour & la Ville. Mais à la fin ſon mérite illuſtré par les ſouffrances, a éclaté dans le monde ; les gens ont ouvert les yeux, la vertu a été reconnuë pour ce qu'elle eſt ; & M. de la Bruyere changeant de fortune, a auſſi changé de caractére. Ce n'eſt plus un Auteur timide qui s'humilie dans ſa diſgrace : c'eſt un Auteur au deſſus du vent, & qui s'aprochant du Soleil, morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration : *Tout le monde s'éléve contre un homme qui entre en réputation. A peine ceux qu'il croit ſes amis, lui pardonnent-ils un mérite naiſſant, & une premiére vogue, qui ſemble l'aſſocier à la gloire dont ils ſont déja en poſſeſſion : l'on ne ſe rend qu'à l'extrémité, & aprés que le Prince s'eſt déclaré par les récompenſes.*

Tous alors ſe raprochent de lui ; & de ce jour-là ſeulement, il prend ſon rang d'homme de mérite ; C'eſt-à-dire ſans figure, que l'Académie Françoiſe a été forcée à recevoir M. de la Bruyere, & qu'elle y a conſenti ; le tems que M. Pelliſſon a prédit étant arrivé, que l'Académie, par une politique mal entenduë, ne voulant pas aller au devant des grands hommes, pour les faire entrer dans ſa compagnie, ſe laiſſeroit entraîner par les brigues ; & donneroit malgré elle à la faveur, ce qu'elle ne vouloit pas accorder par ſon choix, à la capacité & au mérite.

Il n'eſt point de Philoſophe plus humble en aparence, ni plus fier en effet, que M. de la Bruyere. Il monte ſur ſes grands chevaux ; & à meſure qu'il s'éléve, il parle avec plus de hardieſſe & de confiance. *L'on peut* (dit-il) *refuſer à mes Ecrits leur récompenſe ; on ne ſauroit en diminuer la réputation : & ſi on le fait ; qui m'empêchera de le mépriſer* ? Perſonne, M. de la Bruyere : Car, qui au monde ſe choque de vos mépris, & redoute cette ſentence ambiguë, *Si on ne goûte point ces Caractéres, je m'en étonne* ? *Si on les goûte, je m'en étonne de même* ?

Pour moi, je m'en tiens à ce dernier.

J'avouë pourtant en honnête homme, & en critique ſincére, que le Livre de M. de la Bruyere, eſt d'un caractére à ſe faire lire. De tout tems ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur ſiécle, ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cauſe de l'inclination que la plûpart ont pour la ſatyre, & du plaiſir que l'on ſent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on ſe cache ſes propres défauts à ſoi-même. Quoique l'Enphormion de Barclay ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général & aſſez legérement, on a lû ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en eſt de même du *Giges*, du *Genius ſæculi*, & des autres Livres ſemblables. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi les Caractéres de M. de la Bruyere ont été ſi courus & imprimez juſqu'à neuf fois, puiſqu'entrant dans le détail des vices de ce ſiécle, il caractériſe toutes les perſonnes de la Cour & de la Ville, qui ſont tachez de quelques-uns de ces vices. La curioſité la plus maligne y eſt réveillée, comme elle l'eſt à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui ſupoſent des clefs pour être entendus. La Ville a une démangeaiſon enragée de connoître

les vices de la Cour : la Cour de ſon côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas, ſur les vices de la Ville pour en turlupiner ; & c'eſt une avidité inconcevable dans les Provinces, d'aprendre les nouvelles ſcandaleuſes de la Ville & de la Cour.

J'avouë encore, que ſi M. de la Bruyere avoit pris un bon ſtile, qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ſes portraits, qu'on ne pouroit ſans injuſtice, mépriſer ſon Livre. Sa maniére d'écrire (ſelon M. Ménage) eſt toute nouvelle ; mais pour cela, elle n'en eſt pas meilleure. Il eſt difficile d'introduire un nouveau ſtile dans les Langues, & d'y réüſſir, principalement quand ces Langues ſont montées à leur perfection, comme la nôtre l'eſt aujourd'hui. Seneque, Barclay, Juſte Lipſe, & les autres qui s'en ſont voulu mêler dans le Latin, n'ont point été aprouvez par les plus ſages Critiques ; & dans la Langue Françoiſe, Cirano de Bergerac, & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gratien ſont inſuportables. M. de la Bruyere lui-même fait le procés à ces gens-là & le ſien propre, lorſqu'il dit dans ſes Caractéres page 134. *L'on voit des gens qui dégoûtent*

par leurs ridicules expreſſions, par la nouveauté, & j'oſe dire, par l'impropriété des termes dont ils ſe ſervent, comme par l'alliance de certains mots, qui ne ſe rencontrent enſemble que dans leur bouche; & à qui ils font ſignifier des choſes que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne ſuivent en parlant, ni la raiſon ni l'uſage, mais leur bizare génie. Voila M. de la Bruyere copié au miroir & d'aprés nature.

Il eſt vrai qu'avant cela, ce Monſieur avoit dit page 50. *Que l'on peut en une ſorte d'Ecrits* (il entend parler des ſiens) *haſarder de certaines expreſſions, uſer de termes tranſpoſez, & qui peignent vivement; & plaindre ceux qui ne ſentent pas le plaiſir qu'il y a à s'en ſervir ou à les entendre.* M. de la Bruyere ſe chatoüille ici pour ſe faire rire. Certes il faut être bien bon, pour s'imaginer du plaiſir où il n'y a que des duretez à eſſuïer: Car qu'y a-t-il de plus dur que la Langue Françoiſe, qui étant toute unie, ſuit exactement l'ordre naturel dans ſes conſtructions, que de tranſpoſer ſes termes, & de former de l'embaras où il n'y en doit point avoir? Nos Poëtes mêmes,

à qui les tranſpoſitions ſont d'un grand ſecours dans la verſification, les ont abandonnées, & ne s'en ſervent que dans la derniére extrêmité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs Vers. C'eſt-là une des graces de nôtre Langue de ne rien tranſpoſer ni dans la Proſe ni dans la Poëſie ; ce qui aïant été découvert au commencement de ce ſiécle par M. de Malherbe, & par le Préſident Ménard, ſe pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant.

J'accorde que pour l'expreſſion, il faut quelquefois haſarder, pour ſoûtenir des penſées fortes & ſublimes : Mais quand on n'a rien que de commun à dire, & qu'on n'eſt pas capable de rien produire de fort relevé ; il eſt de la ſageſſe d'accommoder ſon ſtile à ſon foible génie, & de réduire ſes expreſſions à la médiocrité de ſes penſées.

J'oſe même dire qu'un ſtile ſimple, ſans être bas, conviendroit davantage, qu'un ſtile ſi relevé au ſujet que traite M. de la Bruyere. Ce n'eſt pas dans les ſimples portraits que les habiles Peintres s'abandonnent à la vivacité de leur imagination. Ils choiſiſſent leurs attitudes, & penſent

ſeulement

ſeulement à bien colorier les perſonnes qu'ils repreſentent, & à les faire reſſembler. Ils réſervent les coups hardis, les emportemens & la fureur, pour ainſi dire, qui leur eſt commune avec les Poëtes pour les grands deſſeins & pour l'Hiſtoire.

Perſonne avant M. de la Bruyere (dit M. Ménage) *n'avoit trouvé la force & la juſteſſe d'expreſſion qui ſe rencontrent dans ſon Livre.* En vérité M. Ménage nous auroit fait plaiſir de nous marquer les endroits du Livre de M. de la Bruyere où cela ſe trouve : en récompenſe on lui montreroit au double où cela ne ſe trouve point. Mais c'eſt bien gratuitement & ſans y penſer, que M. Ménage vient nous dire, qu'avant M. de la Bruyere, perſonne n'a trouvé la force & la juſteſſe d'expreſſion qu'il s'imagine dans ſes Caractéres. Bien auparavant cet Auteur, deux célébres Ecrivains (ſans compter les autres) ont donné à leurs expreſſions toute la force qu'elles pouvoient ſouffrir en gardant la raiſon : ce ſont Meſſieurs Nicole & de S. Evremont ; mais quelle comparaiſon de M. de la Bruyere avec ces Meſſieurs ? Ceux-ci revêtent leurs penſées qui ſont nobles, d'expreſſions har-

dies ; mais toûjours juſtes, toûjours propres à leur ſujet. Le ſublime de leurs expreſſions eſt au niveau de leurs penſées. M. de la Bruyere qui n'a point de ſtile formé, écrivant au haſard, emploïe des expreſſions outrées en des choſes très-communes ; & quand il en veut dire de plus relevées, il les affoiblit par des expreſſions baſſes, & fait ramper le fort avec le foible. Il tend ſans relâche à un ſublime qu'il ne connoît pas, & qu'il met tantôt dans les choſes, tantôt dans les paroles, ſans jamais attraper le point d'unité, qui concilie les paroles avec les choſes, en quoi conſiſte tout le ſecret & la fineſſe de cet art merveilleux.

M. Ménage ajoûte, que M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas auſſi parfaitement en ſix. C'eſt ordinairement tout le contraire ; M. de la Bruyere affectant d'entaſſer paroles ſur paroles & penſées ſur penſées ſans nulle néceſſité. En voici un exemple qui me tombe ſous les yeux, c'eſt à la page 90. où il dit, que *la Pruderie eſt une imitation de la ſageſſe.* Cette penſée eſt ſi claire, qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaiſons tirées de je ne ſai où : Cependant voïons quels tours &

quels détours M. de la Bruyere prend pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté. *Un Comique* (dit-il) *outre ſur la Scene ſes Perſonnages : Un Poëte charge ſes deſcriptions : Un Peintre fait d'aprés nature, force & exagére une paſſion, un contraſte, des attitudes ; & celui qui copie, s'il ne meſure au compas les grandeurs & les proportions, groſſit ſes figures, donne à toutes les piéces qui entrent dans l'ordonnance de ſon tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la Pruderie eſt une imitation de la ſageſſe.*

Outre que tout ce diſcours ſent fort ſon galimatias : qui je vous prie, aprés cet exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne ſoit M. Ménage) que M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas auſſi parfaitement en ſix.

Mais ce qui eſt de beau chez M. de la Bruyere (continuë M. Ménage) *c'eſt que nonobſtant la hardieſſe de ſes expreſſions, il n'y en a point de fauſſes, & qui ne rendent heureuſement ſa penſé.* Qu'on examine le texte qu'on vient de raporter ; & l'on verra quelle juſteſſe il y a entre *un Comique qui outre ſes Perſonnages ; un Poëte qui charge ſes deſcriptions ; un Pein-*

tre qui fait d'aprés nature, force, exagére une paſſion, un contraſte des attitudes; un copiſte qui (s'il ne meſure au compas les grandeurs & les proportions) groſſit ſes figures, donne à toutes les piéces qui entrent dans l'ordonnance de ſon Tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original; & la pruderie, qui eſt une imitation de la ſageſſe. Tout de bon, s'il y a en cela de la juſteſſe, il faut dire que c'eſt une juſteſſe qui coûte au Lecteur beaucoup de peine à ajuſter.

D'ailleurs dit-on en François, *un Peintre qui fait d'aprés nature*, pour dire, *qui peint d'aprés nature*? En langage de peinture, dit-on, *forcer une paſſion, un contraſte, des attitudes*? Et le mot de *Volume* eſt-il bien emploïé où le place M. de la Bruyere? Un Geométre comme lui ne devoit pas s'y tromper. *Volume* ſe dit des choſes qui ſe meſurent & ſe péſent: Et l'on dit fort bien qu'une Statuë d'or de cent marcs, n'eſt pas du même volume qu'une Statuë d'argent de même poids: Mais cela ne ſe peut dire des figures d'un Tableau, qui bien qu'elles ſe meſurent, ne ſe péſent point que chez M. de la Bruyere. De plus on ne dit point les piéces d'un Tableau; mais les figures d'un

Tableau, le mot de *Piéces* étant réſervé pour le Blaſon, comme M. de la Bruyere le ſait ou ne le ſait pas.

Ce ne ſeroit jamais fait ſi l'on vouloit critiquer toutes ſes expreſſions forcées, impropres & peu naturelles, qu'on veut faire paſſer pour des beautez & des rafinemens de langage. Eſt-ce parler naturellement & proprement, comme le ſouhaite M. de la Bruyere en pluſieurs endroits de ſon Livre, de dire que *la véritable grandeur ſe laiſſe toucher & manier* ? Cela en bon François, & ſelon la raiſon, ne ſe peut dire que des choſes corporelles qui ſe manient & ſe touchent. Dit-on en bons termes, *jetter de la profondeur dans des Ecrits* ? M. de la Bruyere le dit page 45. Mais le bon ſens & l'uſage ne le diſent point. Dire, comme M. de la Bruyere page 173. en parlant des gens qui ne ſauroient garder leur ſecret, *qu'on voit au travers de leur poitrine, qu'ils ſont tranſparens* : N'eſt-ce pas là outrer ſes expreſſions ? Ne ſuffiſoit-il pas d'avoir dit : *Ils ne remüent pas les lévres, & on les entend ; on lit leur ſecret ſur leur front & dans leurs yeux.*

Je doute fort (ajoûte M. Ménage) *que cette maniére d'écrire ſoit ſuivie.* Et

pourquoi non ? Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchans originaux. Néanmoins j'accorde à M. Ménage, que jamais perſonne de bon gouſt n'imitera le méchant ſtile de M. de la Bruyere.

M. de la Bruyere eſt merveilleux (dit M. Ménage) *à attraper le ridicule des hommes & à le développer.* Il devoit dire plûtôt, à l'enveloper. Car M. de la Bruyere, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des ſphinxs & des chiméres qui n'ont nulle vrai-ſemblance.

M. Ménage, tout entêté qu'il eſt de ſon M. de la Bruyere, eſt contraint de reconnoître que ſes portraits ſont un peu chargez. Il fait la petite bouche, & n'oſe dire (comme il eſt vrai) que ſes portraits ſont trop chargez & ſi peu naturels, que la plûpart ne conviennent à perſonne.

Quand on peint de fantaiſie, on peut charger ſes portraits & s'abandonner à ſes imaginations : mais quand on peint d'aprés nature, il faut copier la nature telle qu'elle eſt. Outre que M. de la Bruyere travaille plus en détrempe qu'à l'huîle ; qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs ; & que d'ordinaire ſes Tableaux ne ſont que croquez, il a

encore le malheur, ne ſachant pas deſſiner correctement, qu'il *ſtrapaſonne* ſes figures, & en fait des groteſques & des monſtres.

Mais (dit-on) c'eſt que M. de la Bruyere travaille de fantaiſie, qu'il n'a perſonne en vûë, & qu'il ne penſe qu'à repreſenter des Fantômes. Je réponds hardiment que cela n'eſt point vrai. Et quoique M. de la Bruyere ait nié le fait avec déteſtation, il ne peut en homme d'honneur deſavoüer le portrait qu'il a fait de Santeüil ſous le nom de *Theodas*. S'il reconnoît ce portrait pour être celui de Santeüil, comme il faut qu'il le reconnoiſſe, ou qu'il nous prenne pour des Gruës: Il ſera obligé d'en reconnoître encore plus d'une douzaine, & aprés ceux-là tous les autres qui ne ſe ſont pas rencontrez fortuitement au bout de ſon pinceau (comme il tâche de le faire croire) mais qu'il a peint de deſſein formé.

Ce qui eſt vrai (& c'eſt par-là qu'en bon Chrêtien il prétend eſquiver le menſonge) c'eſt que ſes portraits ne ſont pas entiérement d'aprés nature, y aïant mêlé ſes propres imaginations. Mais c'eſt en cela qu'il a grand tort: car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtez,

l'un bon & l'autre mauvais, il auroit moins offenſé les gens de les faire voir tous entiers de ces deux côtez, que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntez.

Menalque, par exemple, a des abſences d'eſprit, qui lui font faire de fauſſes démarches : c'eſt un défaut, je l'avouë ; mais un défaut qui peut être effacé par les bonnes qualitez de Menalque. Cependant M. de la Bruyere, pour faire valoir ſes Caractéres, charge Menalque de tout ce qu'on ſe peut imaginer de plus extravagant & de moins croïable. Les gens qui ne connoiſſent Menalque que ſelon les idées de ce Peintre qui ſe jouë, tiennent Menalque pour le Roy des petites Maiſons. Ainſi le faux Menalque ſubſtitué dans l'eſprit des gens au véritable Menalque, deshonore celui-ci, & laiſſe une tache honteuſe dans ſa Maiſon qui eſt illuſtre. Ce que je dis de Menalque, ſe peut dire de tous les autres qu'il a plû à M. de la Bruyere de barboüiller de ſes vilaines couleurs.

M. de la Bruyere à l'entrée de ſon Livre page 5. prie le Lecteur, *de ne point perdre ſon titre de vûë, & de penſer toûjours*

toûjours que ce ſoit les Caractéres des mœurs de ce ſiécle qu'il décrit. J'ai ſuivi avec exactitude cet avis de M. de la Bruyere : mais j'ai trouvé qu'à le ſuivre, on ſe trouve ſouvent dans des païs perdus ; & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de M. de la Bruyere qui n'apartient point à ſon deſſein. Au lieu d'augmenter cet Ouvrage, il devoit le reſerrer, & s'en tenir aux Caractéres de ce ſiécle, ſans extravaguer parmi cent choſes qui ne diſtinguent point nôtre ſiécle des autres ſiécles; mais qui ſont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la mort, de la beauté, de l'agrément & de choſes ſemblables, eſt tout-à-fait hors d'œuvre.

Souvent il fait le myſtérieux où il n'y a point de myſtére. Ainſi à la page 468. pour nous faire comprendre ce qui ſe comprend aſſez de ſoi-même, que *l'eſprit de diſcernement eſt la choſe du monde la plus rare* ; il exagére & prononce d'un ton de Prophête cette belle Sentence : *Aprés l'eſprit de diſcernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce ſont les diamans & les perles.* Les gens de Village admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que M. de la Bruyere fait donner à ſes penſées : cependant ce n'eſt qu'un ren-

verſement de penſée enchaſſée dans un pur *galimatias*. Car il n'eſt point vrai que les diamans & les perles ſoient des choſes trés-rares, & ſi rares, qu'il n'y ait que l'eſprit de diſcernement qui ſoit plus rare: ce qu'il faudroit ſupoſer, pour ſoûtenir la penſée de M. de la Bruyere, & la rendre raiſonnable. Les diamans & les perles à la vérité ſont précieuſes; mais pour rares, il y a mille choſes en France & ailleurs plus rares que les perles & les diamans; & l'on trouveroit à Paris dix boiſſeaux de diamans & de perles, plûtôt que dix ou douze feiiilles de papier de la Chine. Ainſi les perles & les diamans étant des choſes aſſez communes, quoique de grand prix, il faut que M. de la Bruyere concluë, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon ſens, *que le diſcernement n'eſt pas la choſe du monde la plus rare.*

M. de la Bruyere a le don de ſe contredire, & de ne s'entendre pas lui-même: Cela paroît dés l'entrée de ſon Livre à la page 11. Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette penſée communément reçûë, que les Anciens ont tout dit; qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choſes nouvelles. *Tout eſt dit* (s'écrie M. de la Bruyere) *& l'on vient*

trop tard depuis plus de ſept mille ans qu'il y a des hommes, & qui penſent ſur ce qui concerne les mœurs, le plus beau & le meilleur eſt enlevé; l'on ne fait que glaner aprés les Anciens. Tout eſt bon juſques-là : mais comme ſi M. de la Bruyere ſe repentoit de ſa propoſition, il joint aux Anciens, ce qui gâte tout, *les habiles d'entre les Modernes.* Car par là il égale les Modernes aux Anciens ; & fait voir, puiſqu'il y a des Modernes auſſi-bien que des Anciens, aprés leſquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuſe contradiction eſt, que M. de la Bruyere a voulu ſe précautionner contre les reproches qu'on auroit pû lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'eſt donc pour ſe faire honneur, qu'il introduit contre ſa maxime, des Modernes habiles, auſſi inventifs dans la Morale que les Anciens.

On lui céde cet avantage, & on pouroit bien montrer qu'il y a des maximes dans ſa Morale qui ſont de ſon invention : Mais il eſt tems de finir ; & ſi j'avois ſû que M. de la Bruyere étoit déja mort, quand je fis la Critique de ſon Livre,

que je ſuprime, je ne me ſerois pas donné la peine d'écrire : Car quel avantage y a-t-il de s'attaquer à un mort, qui ne pouvant répondre, ne ſauroit éclaircir nos doutes, ni réſoudre nos difficultez.

On voit par le Livre de M. de la Bruyere, que pluſieurs l'ont averti de ſes défauts ; mais qu'il ne l'a pas trouvé bon. Il diſoit d'un air dédaigneux quand on lui en parloit : *Si les beaux Eſprits n'aprouvent pas mon Ouvrage ; il me ſuffit qu'il ſoit aprouvé par les bons Eſprits & les Gens de bon ſens.*

Il ſeroit ſouhaitable qu'il nous eût dit, ce qu'il entendoit par beaux eſprits : Car je mets en fait que les véritables beaux eſprits ſont de fort bons eſprits ; quoique les bons eſprits & les gens de grand ſens ne ſoient pas toûjours beaux eſprits. Et c'eſt peut être là un des Caractéres qui diſtingue plus le ſiécle preſent des autres ſiécles. Les plus beaux eſprits que nous ayons eus depuis cent ans ; comme Galilée en Italie, Grotius en Holande, Bacon & Digby en Angleterre, Décartes, Gaſſendi, & pluſieurs autres en France, étoient tous de trés-bons eſprits. La preuve s'en trouve dans leurs Ecrits, où le beau & le bon ſont heureuſement alliez

enſemble. Il y a donc aparence que par beaux eſprits, M. de la Bruyere entend les eſprits ſuperficiels.

Je n'ai garde de dire que ceux qui aprouvent le Livre de M. de la Bruyere, ſoient des eſprits de cette trempe ; mais je peux bien aſſurer que ce ſont, ou des gens qui liſent les Livres ſuperficiellement & ſans examen, ou que ce ſont des perſonnes qui ſe trouvent dans l'obligation de loüer M. de la Bruyere.

Le P. Bouhours l'a élevé juſques aux nuës, le rengeant entre les Auteurs célébres qui ont fourni à ſon Recuëil de Penſées choiſies. Cela s'eſt fait je croi autant par politique qu'autrement : Mais à tout prendre, je ne penſe pas que jamais le P. Bouhours ait loüé abſolument M. de la Bruyere, & ſans reſtriction mentale. Il eſt trop habile Jéſuite pour avoir fait ce coup-là purement & ſimplement. D'ailleurs ſi M. de la Bruyere eſt un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les régles du P. Bouhours ſont fauſſes : ce que ce Pere ne croit pas, ni moi non plus.

M. l'Abé Fleury (dit-on) a loüé M. de la Bruyere dans ſon diſcours d'entrée à l'Académie ; & l'a preſque com-

paré aux bons Auteurs de l'Antiquité. J'ai un ſingulier reſpect pour M. l'Abé Fleury. C'eſt un excellent homme, & un Ecrivain auſſi judicieux qu'il eſt docte: mais il m'eſt un peu ſuſpect en ce lieu-ci. L'honnêteté dont il fait profeſſion, l'a obligé de loüer avec quelqu'excés M. de la Bruyere, dont il prenoit la place à l'Académie; outre que cette illuſtre Aſſemblée exige de ſes Candidats cet encens, comme une eſpéce de tribut qu'ils doivent à la mémoire des Prédéceſſeurs, qui leur ont fraïé le chemin à l'immortalité.

M. Ménage, comme nous l'avons vû, a donné un grand relief aux Caractéres de M. de la Bruyere; mais ce M. Ménage diſoit bien des choſes ſans réflexion: Ses *Menagiana* le témoignent aſſez. Il louë & blâme d'ordinaire, plûtôt ce ſemble, pour parler & ne pas demeurer court, que pour blâmer & loüer avec jugement, & la balance à la main.

On ajoûte, que Meſſieurs de l'Académie Françoiſe ont aſſez témoigné leur eſtime pour M. de la Bruyere & pour ſes Ouvrages, en le recevant dans leur Corps. Si ces Meſſieurs l'avoient choiſi, cela diroit quelque choſe: Car bien que M. de la Bruyere diſe dans ſon Diſcours à l'A-

cadémie, qu'il n'a *emploïé aucune médiation pour y être reçû que la ſingularité de ſon Livre*; comme il dit le contraire dans ſes Caractéres, & qu'il avouë que c'a été par la faveur du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres; je m'en tiens à cette parole, qui étant la premiére qui lui ſoit venuë à la penſée, doit être la meilleure ſelon ſes régles.

M. de la Bruyere dit, que deux Libraires ont plaidé à qui imprimeroit ſon Diſcours à l'Académie; & qu'enfin Meſſieurs de l'Académie ont voulu, malgré les opoſitions, que cette piéce fût imprimée, comme toutes les autres de la même nature. Certainement Meſſieurs de l'Académie Françoiſe aïant reçû M. de la Bruyere, ont dû faire imprimer ſon Diſcours: car de le ſuprimer, c'auroit été ſe condamner eux-mêmes, & blâmer leur élection. Mais ce trait de prudence non plus que le debat des Libraires, ne donnent ni ſel ni ſauge à la piéce d'éloquence de M. de la Bruyere, qui eſt une piéce trés-inſipide, auſſi-bien que l'ennuïeuſe Préface qui s'y trouve attachée. Tout ce que M. de la Bruyere y dit contre Theobalde, ne fait que confirmer le jugement de ce Critique, qui avoit dit à cœur ou-

vert en parlant du Diſcours de M. de la Bruyere : *Je viens d'entendre une grande vilaine Harangue de l'Auteur des Caractéres, qui m'a fait baailler vingt fois, & qui m'a ennuïé à la mort.*

Pour moi je ne ſuis point de ceux qui blâment M. de la Bruyere à tous égards ; ni de ceux auſſi qui le loüent ſans réſerve. J'eſtime toutes les bonnes choſes qu'il a tirées de nos bons Auteurs ; mais je n'eſtime pas la maniére dont il les a miſes en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût données tout bonnement comme il les a priſes, que de les avoir obſcurcies par ſon jargon, prétendant les faire paſſer pour des choſes de ſon invention & d'une fonte nouvelle. Je loüe la bonne intention qu'il a euë de réformer les mœurs du ſiécle preſent, en découvrant leur ridicule ; mais je ne ſaurois aprouver, qu'il cherche ce ridicule dans ſa propre imagination, plûtôt que dans nos mœurs mêmes ; & qu'outrant tout ce qu'il repreſente, il faſſe des portraits de fantaiſie, & non des portraits d'aprés nature, comme le ſujet le demande. Je fais cas des régles de bien écrire, que M. de la Bruyere debite dans ſes Caractéres ; mais je ne puis ſouffrir qu'il viole ces régles qui ſont du bon ſens,

pour ſuivre le déréglement d'un génie capricieux ; & que par deſſus tout, il veüille faire paſſer ce déréglement, pour un ſublime, qui n'eſt connu ni goûté que des eſprits les plus grands & les plus rares. En un mot, je louë le deſſein de M. de la Bruyere, qui eſt hardi & trés-hardi, & dont le Public pouroit tirer quelqu'utilité : Mais je dis, ſans façon, que ce deſſein n'eſt pas exécuté de main de maître ; & que l'entrepreneur eſt bien au deſſous de la grandeur de ſon entrepriſe.

Antiſtenes bene vale.

METODE
POUR LIRE
L'HISTOIRE.

CELUI qui prétend, Monsieur, vous aprendre toute l'Histoire dans le peu de tems que vous me marquez, n'a pas envie, je croi, de tenir tout ce qu'il vous promet. Cela surpasse ses forces, & celles de tous les Maîtres du monde : A peine toute la vie d'un homme, quoique trés-longue, y peut-elle suffire. J'avouë néanmoins qu'il y a des voïes abregées pour y parvenir, & que les métodes peuvent beaucoup servir. Mais pour ce qui est de la métode de Bodin, qu'on vous propose de lire d'abord, je suis persuadé par ma propre expérience, que cet Ouvrage est plus propre aux gens déja fort avancez dans la connoissance de l'Histoire, qu'aux personnes comme vous, qui n'ont pas encore commencé.

Bodin n'eſt pas le ſeul qui dans le dernier ſiécle s'eſt formé un ordre pour lire l'Hiſtoire utilement, d'autres encore plus habiles ont travaillé à digérer cet ordre, & à le rendre facile dans l'uſage. Comme nous n'avons guéres d'eſprit plus net, plus judicieux & plus éclairé en cette matiére que Sigonius, auſſi la métode qu'il nous a donnée au commencement de ſes Oeuvres, qu'on apelle Critiques, me ſemble la meilleure. Je trouve ſeulement qu'il entre-coupe trop les Auteurs, & renvoïe trop ſouvent de l'un à l'autre.

Sur cet ordre de Sigonius, je m'en ſuis preſcrit un autre plus ſimple, & ſi j'oſe dire, moins confus: Auſſi n'eſt-il pas ſi ample; mais il eſt ſuffiſant, en ce qu'il ne laiſſe aucun des bons Auteurs, & les propoſe à lire les uns aprés les autres, ne les entre-mêlant point, ſi ce n'eſt pour remplir des interruptions qu'on ne peut remplir autrement; ou bien pour donner des connoiſſances néceſſaires qui ne ſe trouvent point ailleurs.

J'ai ſeulement obſervé de commencer par ceux qui conduiſent leur narration moins avant, de les lire tous entiers, & de venir enfin aux autres qui les ſuivent

immédiatement ; parce que le dernier vous remet à l'eſprit, ce que vous avez lû dans le premier, & il vous aprend des choſes nouvelles qui vous ſont confirmées par celui que vous prenez aprés lui. Ainſi dans l'Hiſtoire Grecque, vous vous rafraîchirez la mémoire de ce que vous aurez déja lû, quand aprés Hérodote, Thucydide & les ſept Livres de l'Hiſtoire Grecque de Xenophon, vous reprendrez les dix derniers Livres de Diodore, qui répéte la plûpart des choſes que ces trois premiers ont dites, & pouſſe encore ſon Hiſtoire juſques bien avant dans celle des ſucceſſeurs d'Alexandre & de l'Empire Romain.

Vous le ferez même avec bien plus de ſoulagement & de plaiſir, à mon avis, que ſi incontinent aprés avoir lû dans Herodote la Deſcente de Xerxes, vous alliez prendre la même narration dans Diodore; & l'aïant finie, vous recouriez à la Guerre du Peloponeſe dans Thucidyde, puis la reveniez voir dans Diodore, pour le quitter derechef & retourner à Xenophon, & de Xenophon à Diodore, pour rejoindre ce qu'il a écrit depuis la Bataille de Mantinée.

Je tiens que nôtre mémoire ne ſe con-

firme pas ſi bien en liſant une même choſe coup ſur coup, dans deux ou trois Auteurs, comme ſi aprés l'avoir lûë dans l'un, vous y continuez la lecture d'autres événemens, & que vous veniez enſuite à reprendre les premiers dans un nouvel Auteur, aprés un notable intervale. Il faut pourtant excepter Plutarque, lequel vous ne devez pas lire tout d'une ſuite; mais prendre les Vies des Hommes Illuſtres qu'il a écrites, ſelon que vous verrez que ces Perſonnages ſont partie de l'Hiſtoire que vous allez lire, ou que vous avez déja lûë.

Il y a encore quelques piéces ſingulíéres qui doivent être enchaſſées en vôtre lecture, ſelon que vous le jugerez plus à propos; & il ſemble qu'Appian ait eu deſſein que l'on ſe ſervît en cette façon de ce qu'il nous a laiſſé.

J'ai fait cette digreſſion, pour rendre raiſon en quelque maniére de l'ordre que je me ſuis preſcrit à moi-même, & que je vous propoſe pour vôtre inſtruction; à quoi j'ajoûterai, qu'avant d'en venir aux Auteurs qui traitent les choſes tout au long, il eſt néceſſaire de prendre un abregé de l'Hiſtoire juſqu'à un certain période, puis lire tous vos Auteurs particu-

liers, juſqu'à ce qu'ils vous y aïent conduit : & quand vous y ſerez parvenu, vous reprendrez le même abregé, ou un autre, qui vous récapitulera tout ce que vous aurez lû dans les Auteurs particuliers.

Mais comme il eſt impoſſible que vous tiriez du plaiſir de l'Hiſtoire, ni même que vous l'entendiez, ſi vous ignorez le tems & les lieux où le tout s'eſt paſſé, ne vous y apliquez point ſans la connoiſſance de la Géographie & de la Chronologie. Pour celle-ci, vous en aprendrez aſſez dans le *Rationarium Temporum* du Pere Petau, & dans la Chronologie qui eſt à la fin du ſecond volume de ſon Ouvrage *de Doctrina Temporum*. J'eſtime d'autant plus ce Livre, que ſa Chronologie eſt la plus ſûre & la plus nette que j'aïe encore vûë ; & qu'il ſe trouve dans ce même volume pluſieurs Queſtions de Chronologie auſſi agréables qu'elles ſont utiles. Le *Rationarium* ſeul pouroit ſuffire ; mais la Chronologie vous donnera les choſes plus exactement rangées.

Quant à la Géographie, l'introduction de Cluverius, avec les Tables de Ptolomée & de Bertius, vous peuvent donner autant de connoiſſance qu'il en faut. Ce-

pendant je vous conſeillerois de commencer cette étude par Strabon, qui eſt un excellent Auteur, ſi vous n'aimez mieux en remettre la lecture aprés celle de l'Hiſtoire ; parce que Strabon raporte tant de particularitez, qu'il paroît ſouvent ennuïeux à ceux qui n'ont pas la connoiſſance de l'Hiſtoire générale.

Encore ce mot d'avis pour la Chronologie. En cette ſcience, on apelle Epoque, un événement remarquable, d'où l'on commence à compter les années dont on ſe ſert pour régler la datte des tems. Ainſi l'Epoque des ans de Jeſus-Chriſt, eſt ſa Nativité, & nous diſons qu'à preſent nous courons l'année 1698. de Jeſus-Chriſt.

Or dans toute la ſuite des tems juſqu'à nous, il y a quatre Epoques principales. La premiére eſt celle de la Période Julienne, inventée par Scaliger, avec une utilité ſi évidente, qu'elle a été aprouvée par le P. Petau, qui d'ailleurs a tant écrit contre lui. La ſeconde eſt celle des Olympiades deſtinées particuliérement à l'uſage de l'Hiſtoire Grecque, & à la ſuputation de ſes années. La troiſiéme Epoque ſe prend de la fondation de Rome, de laquelle ſe ſont principalement

ſervis les Romains : Et la quatriéme, la Nativité de Jeſus-Chriſt, propre aux Chrétiens.

Vous ſerez ſans doute étonné de voir, que je ne m'arrête point à l'Epoque de la Création du Monde; mais vous le devez être encore davantage, quand vous ſaurez que le commencement de la Periode Julienne ſe prend 730. ans avant la Création du Monde. Je m'expliquerai une autrefois plus au long ſur ce Paradoxe; cependant voïez ce qu'en dit le P. Petau dans le huitiéme Chapitre du ſeptiéme Livre, & dans le premier du neuviéme *de Doctrina Temporum*.

Quant aux Olympiades, & à la Fondation de Rome, il n'y a que vingt-deux ans de l'un à l'autre : Car les Olympiades furent inſtituées en l'an 3938. & Rome fut bâtie en 3960. de la même période.

Outre ces quatre Epoques générales, vous en trouverez encore de particuliéres dans chaque Etat & chaque Nation, que vous pourez remarquer de vous-même.

Pour vous conduire donc ſans confuſion, & vous affermir la mémoire dans l'ordre des tems ; voici à peu prés comment vous devez vous y comporter.

Quand vous lirez un Auteur, vous aurez

rez ſoin de vous informer de tout ce qui ſe peut ſavoir de ſa vie & de ſa condition ; & vous marquerez ſur vôtre journal le tems auquel il a vécu. Enſuite, quand vous ſerez entré dans ſa narration, voïez quelles actions il raconte, & en quel tems elles ſont arrivées. Si c'eſt avant les Olympiades, marquez au haut de la page l'année de la Periode Julienne, ſous laquelle le P. Petau aura rangé ce que vous lirez, & marquez-le de cette façon, *Periode Julienne* 3500.. ou un autre nombre : Si c'eſt depuis les Olympiades, vous y ajoûterez les années des Olympiades: Et ſi c'eſt depuis la Nativité de Jeſus-Chriſt, vous y ajoûterez encore l'année de Jeſus-Chriſt. Le Pere Petau a continué le nombre des Olympiades juſqu'à la fin de ſa Chronologie ; mais je ne voudrois pas m'en ſervir paſſé la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Je ne me ſervirois pas non plus de celle de la Fondation de Rome, aprés la ruine d'Auguſtule par Odoacre ; car c'eſt-là que ſe termine la durée de l'Empire Romain ; & depuis ce tems-là, vous ne devez plus vous arrêter à d'autres Epoques générales, qu'à celle de la Periode Julienne, & à celle de Jeſus-Chriſt.

Tout cela poſé pour la Chronologie, il

reſte ſeulement à vous avertir que vous ne devez prendre pour guide qu'un ſeul Auteur, & que celui-là doit être le Pere Petau. Que ſi vous trouvez dans vôtre lecture quelque choſe qu'il n'ait pas remarqué, vous pourez avoir recours à la Bibliotéque Hiſtoriale de Nicolas Vignier, qui contient bien des particularitez : mais raportez tant que vous pourez le tout aux années du Pere Petau.

Aprés ces préparatifs, je diviſe toute l'Hiſtoire en trois, la Sainte, la Grecque & la Romaine. Et pour vous donner une idée générale de toute l'Hiſtoire, je vous conſeille de prendre l'Epitome de Turſelin ; ou ce qui me ſemble le meilleur, le *Rationarium* du P. Petau. Vous y lirez juſqu'à la Fondation de Rome ; & quand vous y ſerez parvenu, vous viendrez au particulier de l'Hiſtoire Sainte compriſe dans la Bible, & dans les Antiquitez Judaïques de Joſephe & d'Egeſipus. Mais avant que de venir à ces Livres, liſez ce que Sigonius a écrit *de Republicâ Hebræorum* ; & commençant la Bible, aïez ſous les yeux la Deſcription de la Terre-Sainte par Adrichomius, donnée au Public par le Pere Gaut.

Outre les Epoques générales dont je

vous ai déja parlé, vous pouvez encore vous servir de celles qui sont particuliéres à l'Histoire Sainte ; Savoir, de la Création du Monde, de la sortie d'Egypte, de la Fondation du Temple, de la captivité en Babylone, & des années qui précédent la naissance de Jesus-Christ. Vous vous servirez de toutes ces Epoques particuliéres, ou vous prendrez seulement celles qu'il vous plaira ; & même quand vous serez dans l'Histoire des Rois, vous y pourez ajoûter les années du régne de chacun & celles de son âge.

Aprés l'Histoire Sainte, suit la Grecque. La préparation que je vous conseille d'y aporter, c'est de mettre devant vous la Carte de la Gréce de Nicolas Samson. Vous lirez dessus la Description qu'en a faite *Ubbo Emmius*, & celle de Pausanias. Vous passerez de-là au Traité du même *Ubbo* touchant les principales Républiques de Gréce. Vous verrez pareillement ce qu'a fait Sigonius de celles d'Athenes & de Lacedemone, avec ce qu'il y a joint des tems de ces deux Peuples.

Ensuite, vous prendrez les cinq premiers Livres de Diodore de Sicile ; & quand vous en aurez fini la lecture, vous aurez recours à la Vie de Thesée dans

Plutarque. Au commencement de cette vie, vous marquerez sa naissance qui fut en l'an 3455. de la Periode Julienne. Cet exemple vous servira pour réduire toutes les choses selon leurs années, jugeant des inconnuës par celles dont vous aurez connoissance; & vous suivrez cette Vie de page en page, marquant les années de la periode & celle de l'âge de Thesée, selon que les choses dont il est parlé le requerront. Ainsi quand vous viendrez à l'endroit où il est dit que Thesée envoïa en Créte, & défit le Minotaure, vous mettrez au haut de la page *Period. Jul.* 3483. *ætat. Thes.* 28. L'année suivante Thesée parvint à la Couronne, & là vous ajoûterez l'année de son Régne.

Aprés la Vie de Thesée, lisez celle de Lycurgue, ensuite celle de Solon, puis l'Histoire d'Herodote; & quand vous serez à la fin de son sixiéme Livre, vous lirez les Vies de Miltiades, de Themistocles, d'Aristides, de Pausanias & de Cimon dans Æmilius Probus; & les Vies des mêmes Themistocles, Aristides & Cimon dans Plutarque.

Cela fait, continuez Herodote; & aprés l'avoir achevé, lisez Thucydide: mais n'entreprenez point sa lecture que

vous n'aïez lû la Vie de Pericles dans Plutarque. Enſuite de Thucydide, voïez dans Æmilius Probus les Vies d'Alcibiade, de Thraſibule, de Conon, d'Iphicrates, de Cabrias, de Thimothée, d'Ageſilas, de Pelopidas & d'Epaminondas. Reliſez encore les Vies d'Alcibiade, d'Ageſilas, de Pelopidas & d'Epaminondas dans Plutarque; & de-là venez aux ſept Livres de l'Hiſtoire Grecque de Xenophon. Aprés paſſez aux ſix Livres de la Guerre du jeune Cyrus contre ſon frere Artaxerxes dans le même Xenophon. Liſez auſſi la Vie de Datames dans Probus, celles d'Artaxerxes, de Dion, de Timoleon, de Demoſtène & d'Alexandre dans Plutarque; & aprés celles-ci, voïez l'Hiſtoire de Quinte-Curce & celle d'Arrian, à quoi vous joindrez la Vie de Phocion & celle d'Eumenes dans Plutarque. Vous recommencerez enſuite l'onziéme Livre de Diodore, & continuërez juſqu'à la fin du vingtiéme. Puis vous verrez dans Plutarque les Vies de Demetrius, Pyrrhus, Agis, Cleomene, Aratus & Philopæmen, à qui l'on donne l'honneur d'avoir été le dernier des Grecs, avec lequel finit auſſi l'Hiſtoire Grecque; parce deſlors elle ſe confond avec celle des Ro-

mains, qui commencérent à se rendre maîtres de la Gréce.

Que si vous desirez recapituler toute l'Histoire Grecque (comme il est bien juste) voïez ce qu'en a recuëilli *Ubbo Emmius*, depuis les premiers commencemens jusqu'à la Bataille de Mantinée.

Aprés l'Histoire Grecque, suit la Romaine, dans laquelle vous trouverez encore beaucoup de ce qué vous aurez vû dans les derniers tems de l'Histoire Grecque.

La premiére disposition que vous y devez aporter, est de prendre les Cartes de l'Empire Romain de Nicolas Samson, afin que vous aïez le plaisir de voir, comment les Romains sont parvenus à une si merveilleuse grandeur. J'y voudrois joindre aussi les Paralelles du Pere Briet, qui vous feront entendre l'ancienne Géographie par la nouvelle, & la nouvelle par l'ancienne.

Avec ce discours, lisez Justin d'un bout à l'autre. Il vous remettra la suite de l'Histoire Universelle; & vous y verrez la jonction de la Romaine à la Grecque. Ensuite reprenez l'Epitome de Turselin où vous l'avez laissé, c'est-à-dire, à la Fondation de Rome; & continuez cette

lecture juſqu'au changement de la République en Monarchie.

Aprés cet Epitome, liſez les Vies des Romains & de Numa dans Plutarque. Puis les Faſtes des Romains commentez par Sigonius, qui vous ſerviront beaucoup à régler vôtre Chronologie ; non pas en les liſant tout d'un coup, mais à meſure que vous avancerez dans les tems.

Vous viendrez enſuite aux onze Livres de Denis d'Halicarnaſſe, à la fin duquel il y a quelques fragmens que vous raporterez en leur lieu, quand vous le trouverez dans les autres Hiſtoriens. Il y a auſſi à la fin de cet Auteur quelques additions ſervant à l'Hiſtoire Romaine, & une Chronologie particuliére, faite par *Glareanus* ; mais il la faut encore raporter pour les années à celle du P. Petau.

Aprés Denis d'Halicarnaſſe, Hiſtorien à la vérité ennuïeux, mais néceſſaire, à cauſe de l'exactitude avec laquelle il a écrit les premiers commencemens de Rome, vient Tite-Live, la meilleure de tous les Hiſtoriens pour la beauté du ſtile, & la ſingularité des raiſonnemens. Liſez-en le premier Livre, puis les Vies de Publicola & de Coriolan dans Plutarque.

Et à la fin du ſixiéme Livre de Tite-Live, vous lirez la Vie de Camille.

La ſeconde Décade de cet excellent Auteur ne ſe trouvant plus, vous ſupléerez à cette perte, par l'Epitome qui nous reſte, & par la lecture de la Vie de Pyrrhus; aprés laquelle, liſez les cinq Livres que nous avons de Polybe; & quand vous ſerez au commencement du ſecond, où vous verrez la mort d'Amilcar, liſez ſa Vie & celle d'Annibal dans Æmilius Probus.

Mais avant que de laiſſer Polybe, il faut vous avertir, qu'outre les cinq Livres qui reſtent entiers de lui, nous en avons encore de trés-conſidérables fragmens, que vous devez eſſaïer de raporter en leur lieu, ſoit dans Tite-Live, ſoit dans Appian; & vous vous exercerez ainſi trés-utilement dans la ſcience de l'Hiſtoire.

Aprés avoir lû Polybe, viennent les Vies de Marcellus & de Fabius Maximus dans Plutarque; & ſi vous m'en croïez, vous y joindrez encore celles d'Agis, de Cleomenes & d'Aratus, puiſqu'il eſt aſſez ſouvent parlé des affaires de la Gréce dans les derniers Livres de Polybe. De-là vous reprendrez le vingt-uniéme

Livre

Livre de Tite-Live, & les autres juſqu'à la fin du trente-neuviéme : Puis doit ſuivre la Vie de Titus Flaminius dans Plutarque, avec laquelle & précédemment, il n'y auroit point de danger de repaſſer encore une fois celle de Philopæmon, & reprendre le quarantiéme de Tite-Live, qui eſt ce que nous avons d'entier.

Continuez l'Epitome du quarante-ſixiéme, puis liſez la Vie de Paul Æmile dans Plutarque. Et ſi vous voulez ſavoir une particularité aſſez notable de la miſérable fin de Perſée, dernier Roy de Macedoine, vous la trouverez dans la premiére & ſeconde Eclogue de Diodore Sicilien, qui ſont un fragment du cinquantiéme Livre de ſon Hiſtoire : enſuite duquel ſont pluſieurs autres fragmens, que vous devez raporter chacun au lieu & au tems qu'ils doivent être, comme vous le jugerez en liſant les Auteurs.

Continuez les Epitomes juſqu'à ceux du quarante-neuviéme Livre, puis liſez la Vie de Marcus Cato dans Plutarque. Reprenez aprés les mêmes Epitomes ; & à la fin du cinquante-uniéme, où vous trouverez la conſommation de l'Empire de Carthage, joignez-y ce qu'Appian a écrit des Guerres Puniques. Et parce que

la derniére de ces Guerres fut l'ouvrage du jeune Scipion, pour aprendre une ſingularité trés-conſidérable de ce Heros, voïez un grand fragment de Polybe dans les *Excerpta* que nous a donné Henry Valois.

Reprenez les Epitomes juſqu'au ſoixantiéme, qui eſt le dernier endroit où je vois qu'il ſoit parlé des mouvemens de Syrie; & à mon avis, le vrai lieu d'en recapituler toute la ſuite; ce que vous ferez en liſant Appian de la Guerre Syriaque, aprés quoi vous reviendrez aux Epitomes, & les lirez juſqu'au dernier.

Vous verrez enſuite la Guerre contre Jugurtha dans Saluſte; les Vies de Caïus Marius, de Sylla & de Sertorius dans Plutarque. Et aprés celles-ci, le Livre des Guerres d'Eſpagne dans Appian, & la Vie de Luculle dans Plutarque.

Joignez-y les Guerres Mithridatiques dans Appian, la Vie de Marcus Craſſus dans Plutarque, les Commentaires de Céſar des Guerres des Gaules, les Vies de Pompée & de Caton d'Utique, les Commentaires de Céſar de la Guerre Civile, & les Livres, ſoit d'Hirtius ou d'Oppius des Guerres d'Alexandrie, d'Afrique & d'Eſpagne; & enfin les Epîtres

Familiéres & *ad Atticum* de Ciceron; obſervant de remettre les dattes à toutes celles que vous pourez.

Les Commentaires de Paul Manuce ſur les Familiéres vous ſerviront beaucoup; & pour celles *ad Atticum*, il n'y a point de meilleure impreſſion que celle de Boſius inoctavo. Ces Epîtres vous aprendront beaucoup de particularitez de l'Hiſtoire, & principalement celles *ad Atticum*, vous inſtruiront de la Guerre Civile & des ſentimens qu'en avoit Ciceron; & pour connoître quel perſonnage étoit Aticus, l'aimer & admirer, liſez ſa Vie dans Æmilius Probus.

De-là paſſer aux Philippiques de Ciceron. Voïez ſa Vie & celle de Brutus dans Plutarque; joignez-y Appian des Guerres Civiles, & la Vie de Marc-Antoine dans Plutarque, par la défaite & la mort duquel s'établit la Monarchie de l'Empire Romain. Et parce qu'une de ſes derniéres entrepriſes fut la Guerre des Parthes, voïez ce qu'a écrit Appian des Guerres des Romains avec ces Peuples.

Je ne vous ai point encore parlé de Florus, parce que je l'ai conſidéré comme un Sophiſte, qui s'eſt plû à faire des pointes, plûtôt qu'à nous donner des partic.i-

laritez de l'Hiſtoire. Néanmoins comi
ni ſon ſtile ni ſes penſées ne ſont po
deſagréables, & qu'il finit juſtement
commencement d'Auguſte, il me ſemb
que c'eſt ici ſa vraïe place. L'aïant do
lû, vous commencerez l'Hiſtoire de
Monarchie par les Vies des douze pr
miers Céſars dans Suetone, pour conno
tre leurs perſonnes & leur vie domeſtiqu
puis vous viendrez à Velleius Paterc
lus, qui eſt un admirable abregé de l'Hi
toire, depuis les premiers tems du mon
de juſqu'à la ſeiziéme année de Tibere
Aprés Velleius, vous lirez les Annales d
Tacite; & parce qu'elles finiſſent à Né-
ron, aux derniéres années duquel commen-
ça la Guerre contre les Juifs par Veſpa-
ſien, liſez cette Guerre dans Joſephe, ſi
vous n'aimez mieux la joindre à ſes An-
tiquitez Judaïques, afin de voir tout de
ſuite ce qui concerne ce peuple-là. Quoi-
qu'il en ſoit, vous paſſerez des Annales de
Tacite à ſon Hiſtoire, à laquelle vous
joindrez les Vies de Galba & d'Oton dans
Plutarque.

Cette lecture finie, venez à celle de
Dion, lequel commençant aux derniers
tems de la République, nous méne en-
core plus de deux cens ans dans la Monar-

chie. Mais auparavant Dion, voïez d'un bout à l'autre ſon Abbréviateur Xiphilin. Aprés Dion vient Herodien, qui comprend dans ſon Hiſtoire une partie des tems dont Dion a écrit, & marque non ſeulement le changement de l'Etat de Rome, mais encore l'établiſſement de la Monarchie, & les commencemens de la corruption de ce grand Empire. Le reſte des Hiſtoriens n'eſt plus qu'une barbarie, à la vérité néceſſaire, mais peu délectable. Je ne vous en dirai rien, parce que je n'ai lû de tous ces Auteurs qu'Eutrope & Zozime, qui méritent qu'on les conſidére plus que les autres : car outre que ce ſont des Abregez qui ſervent à remettre devant les yeux ce qui eſt épars dans les Hiſtoriens, le premier va juſqu'à Jovian, & l'autre juſqu'à Honorius, depuis leſquels l'Empire Romain commença à ſe précipiter à ſa ruine, par l'invaſion des Gots & des Vandales.

Vous avez encore beaucoup d'autres Livres qui ſervent à l'intelligence de cette Hiſtoire, comme les Commentaires de la République Romaine par Lazius, les Antiquitez de Roſinus, quelques Traitez de Lipſe au deuxiéme volume de ſes œuvres *infolio*, les Opuſcules de Céſar Bou-

langer, les onze Livres que Sigonius nous a laiſſez *de Jure Civium Romanorum, Italiæ Provinciarum, ac Romanæ Juriſprudentiæ Judiciis*; & ſur tout la Notice de l'Empire avec les Remarques de Pancirole.

J'ai vû un Livre intitulé, *Stemmata Gentilium & Familiarum*, fait par *Ricardus Streinnius*, fort utile & agréable, pour connoître plus particuliérement les perſonnages que nous trouvons en l'Hiſtoire. *Ubbo Emmius* a fait le même moins amplement, mais avec plus de certitude que l'autre, & pour les Familles de Rome, & pour les autres Illuſtres, tant anciennes que modernes. Ces Tables Généalogiques d'*Emmius* ſont imprimées à la fin de ſa Chronologie. Que ſi vous deſirez avoir une inſtruction à laquelle il ne manque rien de ce qui regarde la connoiſſance de toutes ſortes d'Hiſtoires & d'Hiſtoriens, avec quel ordre & quelle précaution il les faut lire, voïez le ſeiziéme Livre de la Bibliotéque de Poſſevin; les choſes y ſont traitées ſi amplement, qu'il y a plus à retrancher qu'à ajoûter, cet Auteur s'étouffant plus par l'abondance, qu'il ne languit par la diſette.

REFLEXIONS,

Sur ſix Loix fondamentales de l'Académie degl'Intronati *de Sienne.*

MOnſieur Pelliſſon dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, témoigne qu'il avoit lû autrefois avec plaiſir, que l'Académie *degl'Intronati* de Sienne, ſe contenta d'établir en ſa naiſſance ſix Loix fondamentales fort courtes.

I. Orare. I. Prier.
II. Studere. II. Etudier.
III. Gaudere. III. Se réjoüir.
IV. Neminem ladere. IV. N'offenſer perſonne.
V. Non temerè credere. V. Ne pas croire legérement.
VI. De mundo non curare. VI. Laiſſer dire le monde.

I.

Orare, Prier : ce n'eſt pas à dire pſalmodier comme des Chanoines, ou

faire Oraiſon comme des *Camaldoli* ; mais contempler les choſes ſupérieures, & conſulter dans le fonds de nôtre eſprit, la Sageſſe éternelle qui y préſide & nous éclaire.

Les Païens même ont bien conçû qu'il y avoit un Dieu, qu'il faloit ſoliciter par des priéres, afin d'être aſſiſté d'un certain génie qui fait concevoir les grands deſſeins, donne la forme aux penſées, l'ornement & la grace au diſcours. Auſſi Homere, le plus excellent des Poëtes profanes, & grand imitateur du ſtile de Moïſe, ſe tourne vers Dieu, & l'invoque dés l'entrée de ſon Poëme : ce qui a ſervi depuis, & ſert encore aujourd'hui de modéle aux Poëtes héroïques.

Platon qui s'étoit formé ſur Homere, tenoit les yeux de l'eſprit attachez ſur la Divinité, la ſolicitoit par la méditation & la priére de répandre ſur lui les lumiéres, qui l'ont fait apeller le Divin Platon. Les Stoïciens, qui s'apuïoient ſi fort en toutes choſes ſur leurs propres forces, ſe tournoient néanmoins vers Dieu ; perſuadez que c'eſt par la contemplation de la Divinité qu'on parvient à la perfection de la Philoſophie. Seneque croïoit que c'étoit par nôtre propre vertu que nous nous

élevions à Dieu : mais il croïoit auſſi que Dieu nous tendoit la main pour nous élever à lui, & qu'enfin nous ne pouvions pas être bons, ſans l'aſſiſtance & la preſence de Dieu. *Non ſunt Dii faſtidioſi, non invidi : admittunt & aſcendentibus manum porrigunt. Miraris hominem ad Deos ire? Deus ad homines venit. Nulla ſine Deo mens bona eſt.*

C'eſt toute autre choſe dans l'Egliſe qui eſt l'Ecole de la vérité & de la lumiére, que dans le Paganiſme où ne régnent que le menſonge & les ténébres. Tous nos Philoſophes Chrêtiens ſe ſont attachez à la Divinité par la priére & par la contemplation ; & comme l'a dit un d'entr'eux, *Il n'eſt pas plus vrai que les enfans tirent leur ſubſiſtance du ſein de leurs meres, qu'il eſt vrai que les contemplatifs tirent leur ſubſiſtance ſpirituelle du ſein de Dieu.*

Cette vérité a paru dans tous les ſiécles; mais jamais perſonne ne l'a renduë plus ſenſible que le Philoſophe moderne, qui a fait voir dans la recherche de la vérité, *Que nous ne ſommes point nôtre lumiére à nous-mêmes; que les corps qui nous environnent ne peuvent nous éclairer; que les intelligences mêmes, ne contenant point*

dans leur être la raiſon qui les rend ſages, ne peuvent communiquer cette raiſon à nôtre eſprit : que la Sageſſe Eternelle eſt la ſeule lumiére des Anges & des Hommes, & la ſeule raiſon univerſelle des eſprits : Ce qui établit invinciblement la néceſſité de la contemplation & de la priére.

II.

L'exercice ordinaire *degl'Intronati*, c'eſt l'Etude ; & avec raiſon, puiſqu'ils font profeſſion de ſcience & d'érudition. La contemplation ſeule ne ſuffit pas pour être ſavant. Il y a des choſes qui ne s'aprennent qu'à force d'étude, comme ſont les Langues, les principes des Sciences, les Loix & l'Hiſtoire.

L'étude doit être attentive & aſſiduë. Il y a toûjours quelque choſe à reprendre tandis que nous ſommes au monde ; & c'eſt par l'attention de l'eſprit que nous aprenons les choſes, & qu'elles s'impriment dans la mémoire. L'exercice conſerve ce que nous ſavons déja, & nous diſpoſe à aprendre avec plus de facilité des choſes nouvelles.

Un homme de Lettres doit être fort univerſel, & ne doit point mettre d'enſeigne à ſa porte. *Les vrais honnêtes gens*

ne veulent point d'enſeigne. Ils ne ſont point apellez Poëtes ni Géomètres. On ne les devine point. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plûtôt que d'une autre, hors de la néceſſité de le mettre en uſage. L'homme eſt plein de beſoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. Il faut donc un honnête homme qui puiſſe s'accommoder à tous nos beſoins.

Néanmoins il y a des connoiſſances qu'il faut acquérir plûtôt que d'autres, eu égard au génie & à la trempe d'eſprit d'un chacun, à ſon état & à ſa condition. On ne réüſſit ordinairement que dans les études pour leſquelles on a de l'ouverture & du génie ; & c'eſt de ces études dont il faut faire ſon capital. Il ne faudroit pas même prendre d'emploi qui n'eût raport à ce genre d'étude. Mais c'eſt un malheur que la fortune & de petits intérêts de famille broüillent tout ; le Juriſconſulte eſt fait Architecte ; le Peintre profeſſe la Médecine ; ainſi perſonne n'eſt à ſa place.

Il faut ſur tout qu'un homme ſache ſon métier : Car il eſt honteux qu'on diſe de nous, que nous ſavons tout, excepté ce que nous devons ſavoir. Mais il ne faut pas auſſi être ſi reſerré dans ſon métier,

qu'on ne ſache rien davantage. Il ſeroit honteux à un Magiſtrat de ne ſavoir rien du tout que la Juriſprudence ; & paſſé cela, n'être qu'une bête. M. le Chancelier Seguier, M. de Peireſch Conſeiller d'Etat, M. Bignon Avocat Général & M. le Premier Préſident de Lamoignon, qui étoient de trés-ſavans Juriſconſultes, parloient parfaitement bien de toutes choſes ; & faiſoient voir, en ſoûtenant leur principal perſonnage avec dignité, qu'ils en ſavoient encore ſoûtenir d'autres, & par complaiſance pour leurs amis, & pour l'amour de la ſociété civile.

Il y a des connoiſſances générales qui ſervent au commerce de la vie, & qu'il faut acquérir ſi l'on veut avoir part à ce commerce ; comme de ſavoir bien parler ſa Langue, & de poſſéder au moins en gros l'hiſtoire, les loix & les coûtumes de ſon Païs.

Il y a des connoiſſances attachées à de certaines conditions, comme la Phyſique à la condition de Médecin, la Juriſprudence à celle d'Avocat. Un homme qui n'eſt ni Avocat ni Médecin de profeſſion, n'eſt pas obligé de ſavoir ni la Juriſprudence ni la Médecine à fond : Il en doit ſeulement

ſavoir aſſez pour comprendre ce que les Maîtres en diſent ; & pour dans l'entretien, en parler avec connoiſſance de cauſe, & ſans ſe méprendre.

Il y a d'autres connoiſſances qu'il ſuffit pour ainſi dire de ſaluer en paſſant ; mais dans leſquelles il ne faut pas s'embarquer, *Conocido ſi, Abarcado no.* C'eſt ce que M. le Cardinal du Perron diſoit à l'égard de la Quadrature du Cercle, de la Multiplication du Cube, du Mouvement perpétuel, de la Pierre Philoſophale & de l'Aſtrologie Judiciaire, qu'il tenoit un eſprit pour perdu, quand il s'adonnoit avec excés à l'une de ces cinq choſes ; que les jeunes gens les pouvoient étudier, mais que de s'y arrêter c'étoit être fou.

Il ne faut pas même pouſſer les bonnes études trop avant, de crainte que voulant trop faire, on ne faſſe pas aſſez. Quand on ne ſait pas encore les choſes, il ne faut pas négliger de s'en inſtruire ; & quand on les ſait bien, il les faut poſſéder avec modeſtie, comme ne les poſſédant point ; principalement quand nôtre devoir ne demande pas que nous nous faſſions valoir en cela. Le Préſident du Ferriere, trés-ſavant Juriſconſulte, étant nôtre Ambaſſadeur à Veniſe, alloit quelquefois faire

des leçons de Droit Civil dans les Ecoles de Padouë. Le Roy le trouva fort mauvais, & avec raiſon; parce que cela n'étoit pas de la dignité d'un Ambaſſadeur; & que c'eſt une pédenterie de rechercher ſans nulle néceſſité, à faire paroître ce que l'on ſait.

III.

Le troiſiéme Statut *degl'Intronati*, c'eſt de ſe réjoüir, *Gaudere*. La joïe mêlée à l'étude, la ſoûtient & la fait durer en conſervant la ſanté, ſans laquelle il eſt preſque impoſſible de faire de grands progrés dans les Sciences, qui demandent beaucoup de fatigue & d'aplication. D'ailleurs, quand un homme d'étude s'entretient dans la joïe, ſa converſation & ſes compoſitions mêmes ſe ſentant de cette agréable diſpoſition, on s'aproche de lui, & on lit ſes Ouvrages avec plus de gouſt & de plaiſir. Selden par exemple étoit un trés-ſavant homme; mais ſon aplication inflexible aux travaux du Cabinet, le rendant triſte & hériſſé, on ne ſavoit par quel côté le prendre. On ſent encore preſentement quelque peine en liſant ſes Livres, quoique trés-doctes, à cauſe de l'impreſſion qu'ils retiennent de ſon humeur ſéche & mélancolique. Galilée au contraire de gaïe

humeur, & qui ſavoit donner du relâche à ſes profondes méditations, répand ſa gaïeté dans ſes Dialogues ; & nous fait rire de choſes, qui ſorties d'une autre bouche que la ſienne, nous feroient froncer le ſourcil, & noirciroient nôtre humeur.

J'ai toûjours oüi dire qu'il y a trois écuëils, deſquels les gens de Lettres ſe doivent garder, qui ſont la Pédenterie qui gâte les mœurs ; la Myſantropie, qui renverſe l'eſprit, & corrompt le gouſt ; & l'épuiſement des eſprits, qui engendre la triſteſſe, & cauſe l'épilepſie ou d'autres maladies.

Bien des gens ſe perdent à force d'étudier, s'épuiſent & ſe rendent inutiles. Il faut uſer de diſcrétion, & donner quelque relâche à l'eſprit. Que peut faire de bien un homme accablé de travail & des infirmitez qui en ſont les ſuites ? *Les maladies ſont un principe d'erreur : elles gâtent le jugement & le ſens ; & ſi les grandes l'altérent ſenſiblement, les petites y font impreſſion à proportion.*

Les anciens Philoſophes qui ſavoient que l'homme a beſoin de divertiſſement, prenoient l'air, & enſeignoient en ſe promenant dans des Jardins agréables & ſous des Portiques deſtinez aux leçons publi-

ques. *Les plus ſubtiles parties de l'air que nous reſpirons, entrant dans nôtre cœur, y retiennent avec le ſang & le chile, le feu qui donne la vie & le mouvement à nôtre corps; & ſelon leurs diférentes qualitez, elles aportent de grands changemens dans la fermentation du ſang & dans les eſprits animaux*; & par conſéquent dans la faculté d'imaginer, qui ſert à la méditation & à la compoſition.

C'eſt pour cela que les Poëtes ont feint que les Muſes habitent ſur les montagnes, où régne l'air le plus ſubtil & le plus pur; & c'eſt ſuivant l'inclination de ces divines Filles, que les gens de Lettres ſe plaiſent à la campagne. Ciceron & Pline le jeune avoient leurs Maiſons de plaiſance. Le Cardinal du Perron ſe retiroit quelquefois à ſa belle Maiſon de Bagnolet; M. d'Andilly à ſa Terre de Pompone; M. Thevenot à Iſſy, & M. de Benſerade à Gentilli. M. de Balzac s'étoit renfermé dans le Château de ſon nom, autour duquel M. Coſtar conſeilloit aux beaux eſprits de ſon tems, de bâtir comme les Partiſans bâtiſſoient autour de Chilly.

La converſation entre gens ſavans & de même inclination, peut encore beaucoup contribuer au relâchement que nous ſouhai-

ſouhaitons. Meſſieurs de Thou & Dupuy, quoique fort apliquez à l'étude, donnoient de certains jours à des entretiens qui inſtruiſent l'eſprit en le divertiſſant. Laurent de Medicis tenoit des conférences avec Marcil Ficin, Ange Politien, Calvacante, & renouvelloit tous les ans, dans une prairie proche de Florence, le Banquet de Platon, où chacun aportoit le fruit de ſes veilles. Ce Banquet étoit ſuivi d'un autre, où l'on bûvoit du vin & des liqueurs à la ſanté des Muſes. C'eſt ainſi qu'au commencement, les conférences de nôtre Académie Françoiſe, étoient ſuivies tantôt d'une promenade & tantôt d'une collation, pour nous aprendre que le divertiſſement & la belle humeur, ne doivent point être ſéparez des bonnes études.

On connoît des gens de Lettres, qui pour ſe relâcher de leurs contentions ordinaires, travaillent des mains. M. de Meziriac qui avoit une connoiſſance fort univerſelle des Sciences & des Arts, faiſoit toutes ſortes d'exercices ſuivant la ſaiſon, ou ſuivant la compagnie qu'il avoit. J'ai vû des Savans qui ſe divertiſſoient à deſſiner au craïon & à la plume, à faire des verres pour toutes ſortes de lu-

nettes, à forger & à polir des instrumens de Mathématiques, comme faisoit le fameux Ticho Brahée. M. d'Andilly cultivoit ses arbres ; Barclée élevoit des plantes & des fleurs ; M. de Balzac faisoit des pastilles ; M. Peiresch avoit ses médailles & ses curiositez antiques ; & l'Abé de Maroles ses étampes. Ange Politien chantoit des airs & joüoit du luth ; & nous avons aujourd'hui un célébre Orateur qui joüe de la flûte. M. Rohault alloit de boutique en boutique voir travailler les artisans ; & M. Cassandre se divertissoit à considérer les bâtimens publics, & les bons morceaux d'Architecture qui sont l'ornement de Paris.

M. Arnauld Docteur de Sorbone, lisoit à ses heures de récréation, les Livres agréables qui lui tomboient sous les mains ; Galilée lisoit l'Arioste ; la Reine de Suede lisoit Martial ; M. de Rabutin se joüoit avec Petrone, Ovide, Catule & les autres Poëtes de belle humeur ; l'Abé de Billy faisoit des Vers Latins ; M. Grotius & M. Valois en faisoient aussi ; Guy Patin écrivoit des Lettres à ses amis, exercice assez commun à la plûpart des Savans ; & d'autres se sont plû à composer des Traitez agréables sur des sujets

bizares. C'eſt ainſi qu'anciennement Syneſius écrivit *de Calvitio* ; que Seneque fit une Relation groteſque de la mort de l'Empereur Claudius ; & que dans ces derniers tems, Pierrius s'eſt aviſé de faire l'Eloge de la Barbe ; Holſtein l'Eloge du vent Borée, Heinſius l'Eloge de l'Aſne ; que Balzac a fait le Barbon ; Ménage la Métamorphoſe du Pédant Paraſite en Perroquet, & la Requête des Dictionnaires ; Saraſin la Pompe funébre de Voiture.

Baronius, le plus obſtiné de tous les hommes à ne rien relâcher de l'étude, ſe récréoit à regarder des fleurs ; & j'ai connu des gens, qui pour ſe récréer le cerveau, uſoient de parfums & d'eſſences. *Enfin il y a des ſecours qui ſont particuliers à de certaines perſonnes, comme ſont de certaines boiſſons, certaines viandes, certains lieux, certaines diſpoſitions de corps, & quelques autres ſecours dont chacun doit s'inſtruire par ſa propre expérience.*

IV.

Neminem ladere ; n'offenſer perſonne, eſt la régle la plus délicate de toutes. *Je ſuis perſuadé* (diſoit un Ecrivain devenu ſage à ſes dépens) *qu'il ne faut ja-*

mais rien écrire contre perſonne ; car ſi on n'écrit que pour ſoi, c'eſt comme ſi on le penſoit. Si c'eſt pour le montrer à quelqu'un, il eſt infaillible qu'on le ſaura tôt ou tard. Si la choſe eſt mal écrite, elle fera de la honte ; s'il y a de l'eſprit, elle fera des ennemis. Cela eſt tout au moins inutile, s'il eſt ſecret ; & dangereux, s'il eſt public.

C'eſt un méchant métier que celui de médire,
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal,
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie ;
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.

Quel ſuplice & quel créve-cœur à un Ecrivain affamé de gloire, qui ſait être aplaudi de tout le monde ; & qui n'oſe faire ſavoir au monde que c'eſt lui qui mérite ſes aplaudiſſemens. De ſe découvrir, il y a trop de danger ; il en a coûté la vie à pluſieurs, & à d'autres la priſon & des coups.

Quoique la vengeance n'aille pas toûjours à ces extrêmitez, on eſt d'ordinaire contraint de chanter honteuſement la Palinodie, ou de s'excuſer par des Apologies auſquelles perſonne ne veut croire,

Le Public ſe mocque de ces excuſes : Il faut que vous ſoïez coupable, parce qu'il veut que vous le ſoïez.

Il y a encore un autre malheur, c'eſt que les plus déterminez railleurs trouvent ſouvent d'autres railleurs qui leur rendent le change, & les font crever de dépit. Les Scaligers ont trouvé des Scioppius, encore plus abondans qu'eux en invectives & en injures. Si Saumaiſe qui déchiroit les autres à belles dents, eût vécu un peu davantage, il ſe ſeroit deſeſpéré, de ſe voir auſſi maltraité qu'il l'a été depuis ſa mort par Voſſius. M. de Rabutin a trouvé dans ſa famille un faiſeur de Factums tout propre à le mortifier. Enfin les faiſeurs de portraits ont rencontré des faiſeurs d'enluminures, dont ils ont bien païé les couleurs; & il n'y a pas encore long-tems que les Eugenes & les Ariſtes, qui penſoient triompher de leurs ennemis par leurs inſultes, tombérent entre les mains d'un Critique ſévére, qui leur fit la barbe de ſi prés, que les pauvres gens en ſont demeurez tout écorchez.

Il ne faut pas épargner les vices, cela eſt ſans doute; mais il faut épargner les perſonnes, à moins que ce ne ſoient de

ces insolens remplis d'eux-mêmes, qui attaquant les autres sans honte, méritent d'être repoussez avec vigueur, sur tout quand il y và de l'intéreſt de la vérité. *Car il n'y a rien qui soit plus dû à la vanité des hommes que d'être raillez. Et c'eſt proprement à la vérité qu'il convient de railler, parce qu'elle eſt gaïe ; & de ſe joüer de ſes ennemis, parce qu'elle eſt aſſurée de la victoire. Il faut ſeulement prendre garde, qu'elle ne ſe rende pas ridicule par ſes railleries, ſi elles ſont ſans eſprit & indignes d'elle. Mais par tout où l'on poura s'en ſervir avec adreſſe, c'eſt un devoir & une vertu que d'en uſer :* Ubicumque dignus riſus, officium eſt.

V.

Non temerè credere ; ne pas croire legérement. Cette régle s'aplique bien juſtement aux Sciences, étant impoſſible d'y faire quelques progrés, ſi l'on s'en raporte ſans nul examen à la foi d'autrui. C'eſt pourquoi M. Décartes a raiſon de dire, que dans nos études il faut commencer par douter, non pour toûjours douter & ſe fixer dans ſes doutes, ce qui ſeroit ridicule ; mais afin d'arriver en examinant chaque choſe à la connoiſſance de la vérité. Quand on doute de

cette maniére, on cherche à éclaircir ſes doutes; & quand les doutes ſont éclaircis, la vérité ſort des ténébres, & croît comme l'aurore, juſqu'à ce qu'elle répande dans les facultez de l'ame un jour parfait. Un Sage de l'Antiquité, voïant un jeune garçon qui formoit des doutes, & contrediſoit ſon Maître, lui cria : *Courage, mon fils, vous ſerez bien-tôt un habile homme.*

Nous avons un grand nombre de Syſtêmes de Chronologie : auquel croirons-nous, ſi nous les prenons à la boule-vûë, & ſans uſer de critique, pour faire un choix ſur lequel nous puiſſions nous apuïer avec connoiſſance de cauſe.

Un Hiſtorien dit tout ce qu'il lui plaît; & il faut que pour l'amour de lui, nous demeurions dans l'admiration, & que nous épouſions ſes fables.

Un Antiquaire lit je ne ſai quoi ſur le revers d'une médaille; & il faut par reſpect pour ſa profonde ſcience, que mes yeux ſe perdent dans les ſiens; & qu'ils liſent avec eux des choſes qui ne furent jamais ni gravées ni écrites.

Un Philoſophe a la hardieſſe de fonder de nouveaux principes de Philoſophie; & parce qu'il a cette hardieſſe, il faut que je

plie humblement, & que je me ſoûmette à ſes rêveries.

Un Aſtronome fait ſes obſervations & ſes calculs, comme il l'entend ; & je ſerai obligé ſur le bruit de ſa renommée, de m'en raporter à ſa diligence & à ſon exactitude prétenduë : Tout cela, abus & moquerie.

Il faut ſavoir douter où il faut ; ſe ſoûmettre où il faut. Qui ne fait pas ainſi, n'entend pas la force de la raiſon. Il n'y a guéres de gens qui ne péchent contre l'un de ces trois principes, ou en aſſûrant tout comme démonſtratif, manque de ſe connoître en démonſtrations ; ou en doutant de tout, & demeurant dans ſes doutes, manque de ſavoir où il faut ſe ſoûmettre ; ou en ſe ſoûmettant en tout, manque de ſavoir où il faut juger. Qu'Apollon & les Muſes, nous gardent de ces écuëils.

VI.

De mundo non curare ; laiſſer dire le monde & toûjours bien faire : c'eſt une régle, qui étant bien gardée, aſſûre nôtre repos, & établit enfin nôtre réputation.

L'Académie Françoiſe témoigna d'abord ſon jugement, en ce que ſe mettant au deſſus de la calomnie, elle ne daigna pas s'émou-

s'émouvoir de tous les Ecrits qu'on fit contr'elle. Dés le commencement même, & avant qu'on en eût encore vû aucun, elle avoit comme réſolu de ne point répondre à tous ceux qu'on pouroit faire ſur ce ſujet; & de peur que quelque particulier ne l'entreprît de ſon chef, elle mit un article exprés dans ſes Statuts, qui défendoit à tous ceux du Corps de s'en mêler, ſans en avoir obtenu la permiſſion, & ſans une délibération publique.

M. Dupuy qui a été un modêle de prudence & de ſageſſe entre les Savans, leur conſeilloit de mépriſer les calomnies & les injures des inſolens qui arrêteroient, s'ils pouvoient, le progrés des Sciences par leurs inſultes. Il tenoit pour maxime, qu'il faut laiſſer à la lie du peuple la rage de dire des injures, & aux ſots le ſoin d'y répondre. Si le Chancelier Bacon s'étoit ému de tout ce qu'on diſoit de ſon tems contre ſa métode, nous n'aurions pas aujourd'hui les ouvertures qu'il nous a données pour le rétabliſſement des Sciences. Si M. Décartes avoit prêté l'oreille à ſes ennemis, & qu'il ſe fût effarouché de leurs calomnies, nous ſerions encore à nous refroidir auprés des principes de Phyſique du grand Ariſtote. Si M. de

Launoy ne s'étoit pas rendu indépendant des rumeurs publiques, il y auroit bien des choſes fabuleuſes dans l'Antiquité, que nous prendrions pour des véritez conſtantes, & que nous révérerions preſque comme des points de Religion.

Tout homme qui ſe haſarde à être Auteur, ſe haſarde en même tems à paſſer dans l'eſprit des autres hommes pour tout ce qu'il leur plaira. Mais entre les Auteurs, ceux qui combatent les préjugez doivent ſe tenir trés-aſſurez de leur condamnation. Leurs Ouvrages font trop de peine à la plûpart des hommes; & s'ils échapent aux paſſions de leurs ennemis, ils ne doivent leur ſalut qu'à la force toute-puiſſante de la vérité qui les protége.

C'eſt ce qui décourage les Auteurs, & les oblige la plûpart à debiter des bagatelles qui flâtent les oreilles, plûtôt qu'à découvrir des véritez qui inſtruiſent l'eſprit.

—Nous autres Faiſeurs de Livres & d'Ecrits,
Sur les bords du Permeſſe aux loüanges nourris,
Nous ne ſaurions briſer nos fers & nos entraves,
Du Lecteur dédaigneux honorables Eſclaves.

FIN.

527149

TABLE

Des principales Matiéres.

A

ACCENT. De l'Accent Gascon & Normand, & de celui des Espagnols & des Italiens. page 33. 34. & 35.

Alexandre VIII. Ses bons mots. 90. & 91.

Eloge du Pere Alexandre Jacobin. 176. *& suiv.*

Aligre. Tempérament froid de M. d'Aligre. 148. *& suiv.*

Allusions sur les Armoiries de Messieurs Fouquet, Seguier & le Tellier. 335. & 336.

Ambre. Invention nouvelle d'ensévelir les corps morts dans l'Ambre jaune, sans lui ôter sa couleur. 303.

Anglois. Stile & prononciation des Anglois. 31. & 32.

Arnaud d'Andilly. Son stile. 147. & 148.

Artiſans ſavans. 125. & 126.
Arts. Progrés des Arts de Peinture, de Sculpture & de Graveure en ce ſiécle 189. & 190.
Auteurs anciens & modernes. 45. & 46.
Trois Auteurs fameux atachez à des genres d'écrire, qui ne leur conviennent pas. 133. *& ſuiv.*
Premiers Auteurs des Deviſes, des Anagrammes, des Satyres en proſe, des Tragédies, du Sonnet & de l'Opéra en France. 222.
Auteurs qui écrivent avec lenteur & précipitation. 230. *& ſuiv.*
Auteurs Originaux. 254. *& ſuiv.*

B

BALZAC. Son ſtile. 96. & 97.
Antoine *Barberin.* Son caractére. 302.
Baſſompierre. Ouvrages de Baſſompierre. 110.
Bâtards illuſtres. 234. *& ſuiv.*
Berruyeres. Eloge de M. de Berruyeres. 252. & 253.
Bêtes. De l'ame des Bêtes. 100. *& ſuiv.*
Bibliotéque. La Bibliotéque des Hiſtoriens de France. 126. & 127.

Bibliotéques ou Catalogues de Livres. 126.
Bibliomanie, maladie du tems. 46.
Bigot. Eloge de M. Bigot & ſon caractére. 183. *& ſuiv.*
Bocalin. Jugement de ſes ouvrages. 7.
Du Boſc. Eloge de Nicolas Pierre, ſurnommé du Boſc. 222.
Son opinion touchant les Cométes. 223. *& ſuiv.*
Brantôme. Explication d'un mot difficile de Brantôme. 221. & 222.
Brebeuf, ſon gouſt pour Horace & pour Lucain. 22.
Brerevvode. Obſervation ſur ſon Livre de la Diverſité des Langues & des Religions. 127. & 128.
Bréviaire de Cluny. Obſervation curieuſe ſur ce Bréviaire. 6.
Bréviaire & Miſſel des Chartreux. Obſervations ſur le Bréviaire & ſur le Miſſel de ces Religieux. 97. & 98.
Breviarium Quignonii. Obſervations ſur le Bréviaire du Cardinal Quignon, & ſur quelques autres. 204. *& ſuiv.*
Bruyere. Portraits de M. de la Bruyere faits par lui-même, avec une Critique de quelques endroits de ſon Livre des Caractéres. 342. *& ſuiv.*

C

Du CANGE. Eloge de M. du Cange. 144. & 145.
Caractére. Le caractére le plus général des grands Hommes eſt de parler peu. 35. *& ſuiv.*
Cardinaux. Trois ſortes de Cardinaux. 51. & 52.
Carteſien. Portrait de N. N. ſavant Carteſien. 324. *& ſuiv.*
Catholicon d'Eſpagne. Obſervations hiſtoriques ſur le Catholicon d'Eſpagne. 208. *& ſuiv.*
De la *Chambre.* Eloge de l'Abé de la Chambre. 82. *& ſuiv.*
Charleval. Eloge de M. de Charleval. Son caractére & ſes ouvrages. 242. & 243.
Chartreux. Obſervation ſur le nom de Chartreux. 207. & 208.
Chartreuſe de Deſportes. Ses Manuſcrits. 70.
Chocolat. Son uſage. 4
Chroniqueurs. Anciens Chroniqueurs, diſeurs de Fables. 182.
Ciceron. Jugement ſur les Ouvrages de Ciceron. 56.

Cleopatre. Obſervations ſur la mort de Cleopatre. 196. *& ſuiv.*
Clercelier. Eloge de M. Clercelier ſavant Carteſien. 323. *& ſuiv.*
Cœur. Obſervations ſur le cœur de l'homme & du lion. 60. & 61.
Obſervations ſur un cœur percé d'un coup d'épée. 170. *& ſuiv.*
Colomiez. Eloge de M. Colomiez. 277.
Comines. Mémoires de Comines trés-recommandables. 321 & 322.
Obſervations ſur un endroit des Mémoires de Comines. 81. & 82.
Confucius. Auteur Chinois. 362.
Corneille. Eloge de Pierre de Corneille. 167. *& ſuiv.*
Cornet. Parole remarquable de M. Cornet. 187.
Cornuël. Eloge de Madame de Cornuël. 309. *& ſuiv.*
Coulange. Bon mot de M. de Coulange. 328.
Cour de Rome. Eſprit de cette Cour. 290.
Critique. Livres de Critique recommandez. 140. *& ſuiv.*
Cujas. Son Eloge, & ſa métode d'enſeigner le Droit. 39. & 40.

D

DEDICACE. Observations historiques sur les Dédicaces des Livres. 187. *& suiv.*
Décartes. Eloge de M. Décartes. 160.
Digby. Secret de M. Digby pour conserver la beauté & la fraîcheur de la jeunesse. 217.
Dion Cassius Historien célébre. 171.
Distica Catonis. 54. & 55.
De Dominis. Particularitez de la vie & des mœurs de l'Evêque de de Dominis. 293. *& suiv.*
Dupuy. Eloge de Christophle Dupuy. 219. & 220.

E

ECHO. Remarques sur un Echo extraordinaire. 225. *& suiv.*
Ecrivains François plus estimez dans les Païs Etrangers que chez eux. 154.
Observations sur trois Ecrivains Originaux de France. 277. *& suiv.*
Elizabeth d'Angleterre. Ses amours. 32. & 33.
Esprits Familiers attribuez aux grands Hommes. 197. *& suiv.*

Etymologies. L'exercice de tirer des Etymologies recommandé. 23. & 24.
S. Evremont. Eloge de M. de S. Evremont. 284.
Son Portrait par lui-même. 287. *& ſuiv.*

F

FAMILLES illuſtres déchûës. 268.
Familles de Savans. 235.
Faydit Caractére de l'Abé Faydit. 330. *& ſuiv.*
Femmes de Savans. Leur Caractére. 19. & 20.
Femmes adonnées à la Magie. 239. & 240.
Si les Femmes ont une ame. 16. *& ſuiv.*
Folie. Diverſes cauſes de la Folie. 57. *& ſuiv.*
Fouquet. M. Fouquet trés-heureux en amis. 329. & 330.
Furetiere. Critique ſur une faute du Dictionnaire de Furetiere. 228. *& ſuiv.*
Furetieriana. Obſervations ſur un endroit de ce Livre. 272. & 273.

G

GABALIS. De l'Auteur du Livre intitulé le Comte Gabalis. 289. & 290.

Gaudin. Avanture remarquable de l'Abé Gaudin. 145. & 146.
Grolier. Eloge de M. Grolier. 162. *& ſuiv.*
Goûts. Différens goûts pour les perſonnes. 257. *& ſuiv.*

H

HEBREU. Langue Hébraïque cultivée en ces derniers tems. 32.
Helvetius, ou le Médecin Holandois. Sa fortune. 42. *& ſuiv.*
Henriette d'Angleterre. Parole remarquable de cette Reine. 192. 193.
Hiſtoire. Métode pour lire l'Hiſtoire. 370. *& ſuiv.*
Hiſtoire du Concile de Trente par Fra-Paolo. 18. & 19.
Obſervation ſur un point de l'Hiſtoire des Troubles d'Angleterre ſous Charles I. 161. & 162.
Hôpital établi pour les pauvres Gentilshommes. 201.
Horoſcope. Un Tireur d'Horoſcope prédit la mort de M. le Duc de Beaufort. 265. & 266.

I

ISAÏE. Explication d'un passage d'Isaïe. 214. *& suiv.*

Journaux. Lettre en forme de Dissertation sur les Journaux des Savans. 313. *& suiv.*

Imprimerie. Remarque sur l'Histoire de l'Imprimerie. 86.

Imprimeurs. Observation sur quelques pratiques de nos premiers Imprimeurs. 38.

Instrument pour juger de l'état des malades. 218.

Ipekakuana. Plante spécifique pour la guérison du flux de sang. 42.

Italie fournit la France de Musiciens, &c. 228.

Iveteaux. La vie Epicurienne de M. des Iveteaux. 154. *& suiv.*

L

LAIT de Chévre. Ses qualitez, &c. 304.

Lancelot. Eloge de D. Lancelot. 132.

Langues. Différens caractéres des Langues. 275. & 276.

Launoy. M. de Launoy Critique redoutable. 274. & 275.
Lettres de Bongars & de Bubesque. 52. *& suiv.*
Liévres. Les Liévres changent de couleur dans les néges... 5.
Loix.. Réflexions sur les Loix de l'Académie *degl'Intronati de Sienne*. 391. *& suiv.*
Lune. De la grandeur de la Lune à l'horizon. 47. *& suiv.*
Lunettes. Observation historique sur l'origine des Lunettes de longue vûë. 163. *& suiv.*

M

MABILLON. Critique d'une observation du P. Mabillon. 227. & 228.
Machabées.. Réflexions sur l'Auteur du second Livre des Machabées. 262. *& suiv.*
Maillard. Olivier Maillard. Ses Sermons. 106. *& suiv.*
Maimbourg. Caractére de l'Historien Maimbourg.. 21.
Maisons illustres finissent par des accidens funestes. 56. & 57.

Maîtres. Petits-Maîtres, leur origine & leur caractére. 332. *& suiv.*
Malebranche. Eloge du P. Malebranche. 23.
Marchands. Exemples de Marchands qui se sont apliquez aux Sciences. 111. & 112.
Marcsius. Lettres de M. Démarets. 178. & 179.
S. Martin. Le Caractére & l'Eloge de l'Abé de S. Martin. 335. *& suiv.*
Médecins Exemples de Médecins qui se sont écartez de leur Profession. 235. *& suiv.*
Mémoires historiques. Du choix de ces Mémoires. 171. & 172.
Mœurs des Espagnols, des François, &c. 269 & 270.
Montagne. Son caractére. 142. *& suiv.*
Montausier. Portrait du Duc de Montausier. Son caractére & son stile. 135. *& suiv.*
Montmor. Le caractére de Montmor, &c. 92. *& suiv.*
Morin. Eloge du Pere Morin. 186.
Moreri. Dictionnaire de Moreri. 306.
Mots nouveaux. 107. *& suiv.*
Musique. Observations sur la Musique, &c. 169. *& suiv.*

N

NANTEÜIL. Eloge de Nanteüil. 191. *& ſuiv.*
Noms. Propriété des Noms des Familles, &c. 27. *& ſuiv.*
Traité de l'origine des Noms. 267.
Notices de l'Empire. Réflexions ſur les Notices, &c. 139.

O

ORATEURS. Des Orateurs qui demeurent court en haranguant. 264. & 265.
Oreilles. Remüer les oreilles. 266. & 267.
Orient. Des avantages de l'Orient ſur l'Occident, &c. 290. & 291.

P

PALAVICIN. Ferrante Palavicin, ſon caractére, ſa priſon & ſa mort. 8. *& ſuiv.*
Hiſtoire du Concile de Trente par Pálavicin. 21.
L'Evangile de Pálavicin. *la même.*

Fra-Paolo. Obſervations ſur une Traduction Françoiſe de la Vie de Fra-Paolo. 98. & 99.
Parlement. Extraits des Regiſtres des Parlemens de Paris & de Normandie, ſervant à l'Hiſtoire, &c. 159. & 160.
Parole remarquable d'un Curé de Paris. 173. & 174.
Patin. Guy Patin, ſon caractére. 25. *& ſuiv.*
Pauvreté. Pluſieurs exemples de Savans illuſtres, qui ont vécu & ſont morts dans la Pauvreté. 201. *& ſuiv.*
Pelletier, Eloge de M. le Pelletier. 112.
Analyſe d'un Ouvrage du même. 113. *& ſuiv.*
Pénitence. Les Pénitences réglées par les Pénitenciels. 256.
Pereyre. Caractére de la Pereyre Auteur des Préadamites, &c. 151. & 152.
Perron. Eloge du Cardinal du Perron. Ses Calomniateurs réfutez. 61. *& ſuiv.*
Photius. Obſervation ſur la Bibliotéque de Photius. 326.
Piquer. Ne ſe point piquer de ce l'on dit contre nous. 259. *& ſuiv.*
Pirou. Singularitez du Château de Pirou. 128. *& ſuiv.*

Pline le jeune. Son caractére & ſes études. 291. & 292.
Poëſie. Tempérament flegmatique propre à la Poëſie. 185. & 186.
Poëtes Tragiques. Sentiment de Ciceron touchant les Poëtes Tragiques. 144.
Grands hommes qui ont formé leur éloquence ſur les Poëtes. 77. *& ſuiv.*
Poiſſon. De l'uſage du Poiſſon. 1. *& ſuiv.*
Politique. Etude de la Politique. 305.
Progrés de la Politique dans les derniers ſiécles. 240. *& ſuiv,*
Pontis. Obſervations ſur les Mémoires de Pontis. 111.
Porphyrogennete. Critique du mot de Porphyrogennete. 251. & 252.
Prêcher. Ancienne coûtume des Prélats de prêcher le peuple. 59. & 60.
Préfaces, apellées des Italiens, *la ſalſa del Libro*. 301.
Préjugez en faveur de quelques Auteurs, &c. 232. & 233.
Priſon utile aux Grands & aux Savans. 193. *& ſuiv,*

Q

QUESNEL. La belle Edition de S. Leon Pape par le P. Queſnel. 80. & 81.

Quinte-

Quinte-Curce. Obſervations ſur cet Hiſtorien. 55. & 56.

R

RABBINS. Jugement des Rabbins ſur la Loy *Zelotypia.* 4.
Rabutin. Eloge de M. le Comte de Rabutin 281. *& ſuiv.*
Relations des Voïageurs modernes. 302. & 303.
Religieux illuſtres en ſavoir de la Congrégation de S. Maur. 64. *& ſuiv.*
Rencontre. Plaiſante rencontre de M. Simon. 243. *& ſuiv.*
Robin. Eloge de M. Robin fameux Botaniſte. 220. & 221.
Rochefoucault. Eloge de M. le Duc de la Rochefoucault. 277. *& ſuiv.*
Rohan. Alliance de la Maiſon de Rohan avec celle des Chabots. 92.
Roma antica. L'Auteur de *Roma antica*, défendu contre M. Ménage. 248. *& ſuiv.*
Roüen. La Ville de Roüen abondante en Vieillards. 293.
Rucellay. Caractére de l'Abé de Rucellay. 180. & 181.

S

SALLO. M. Sallo premier Auteur du Journal des Savans. 313.
Sanlecque. Eloge de Mrs de Sanlecque. 86. *& ſuiv.*
Saumaiſe. M. de Saumaiſe méchant Poëte François. 29. & 30.
Savans. Trois hommes ſouverainement ſavans, Saumaiſe, Grotius & M. de Peireſc. 5.
Savans Catholiques ſortis de chez les Proteſtans. 186.
Seguier. Eloge de M. le Préſident Seguier. 158. & 159.
Seldeniana, ou paroles remarquables de Selden. 46.
Siri. Jugement de l'Hiſtoire de *Vittorio Siri.* 89. & 90.
Stile Laconique. Obſervation ſur ce ſtile. 148.
Stile Lapidaire. Obſervation ſur ce ſtile. 85. & 86.

T

TABAC. Diverſes remarques ſur le Tabac. 11.
Taſſe. Obſervation ſur la Vie du Taſſe. 150.

Teſtament. Obſervation ſur le Teſtament du Cardinal de Richelieu. 174.
Thomas. Saint Thomas d'Aquin, ſon origine. 12. *& ſuiv.*
Thonier. Éloge de M. Thonier. 272. *& ſuiv.*
Thou. Bibliotéque de Mr. de Thou. 24.
Trente. Trois Cardinaux s'opoſent à la confirmation du Concile de Trente. 95. & 96.
Tuſco. Eloge du Cardinal Dominique Tuſco. 276. & 277.

V

VALOIS. Adrien Valois, ſon caractére. 140.
Vapeurs. Effets prodigieux des vapeurs graſſes. 175. *& ſuiv.*
Vers. Exemples de pluſieurs Perſonnes illuſtres qui ont fait des Vers en mourant. 152. *& ſuiv.*
Vieilleſſe. Exemples de grands Hommes qui ont commencé à étudier en leur Vieilleſſe. 40. & 41.
De la *Vigne* Médecin habile, Pere de

TABLE.
Mademoiſelle de la Vigne. 79.
Eloge de cette ſavante Fille. 80.
Virgile. La lecture de Virgile recommandée. 41. & 42.

Fin de la Table.

527149

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

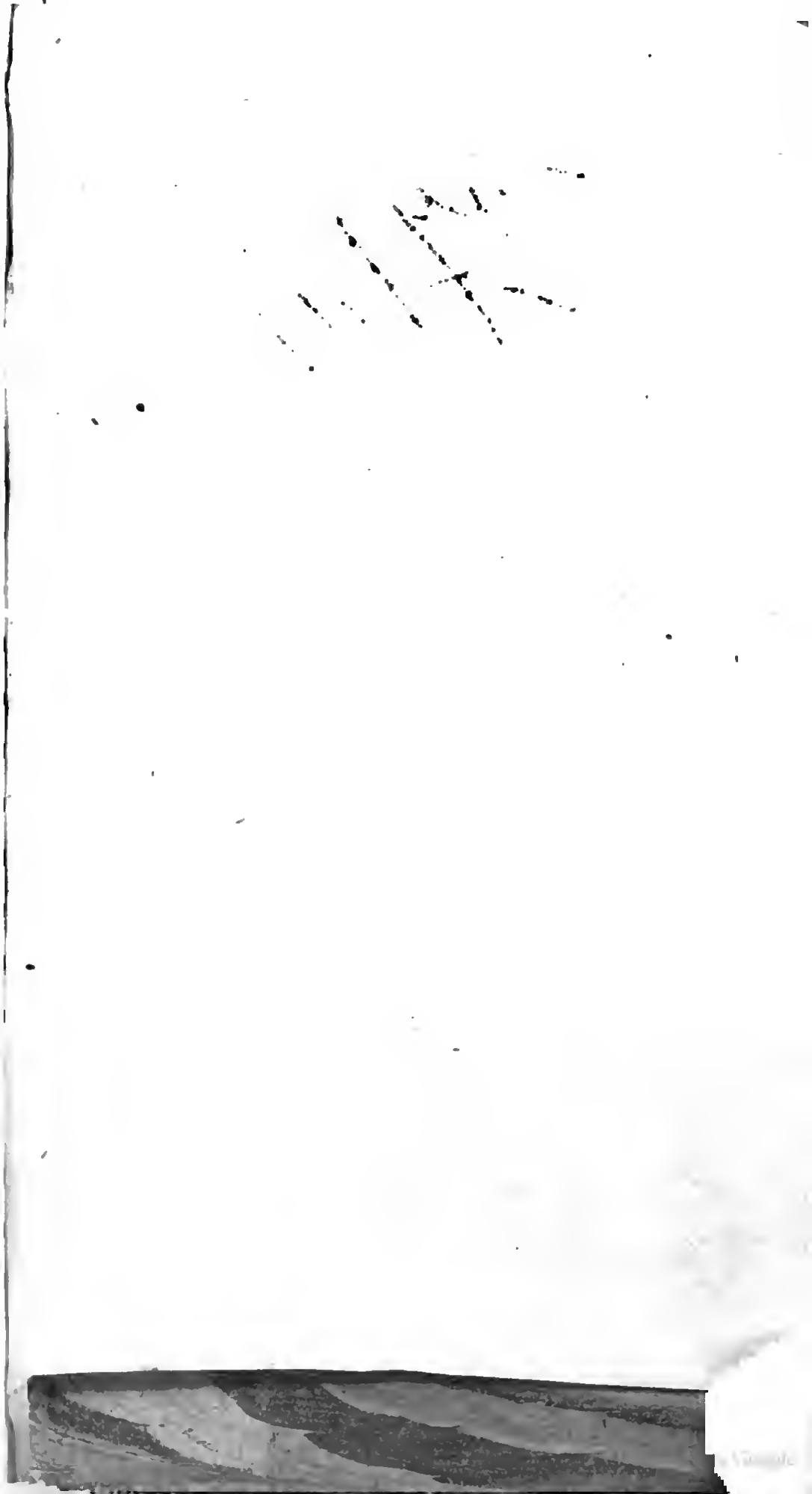
PAR grace & Privilége de Sa Majeſté, donné à Paris le 21. Décembre 1697. Signé, par le Roy en ſon Conſeil, BOUCHER : Il eſt permis à PIERRE FERRAND nôtre Imprimeur ordinaire en nôtre Ville de Roüen, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter le Livre intitulé *Mêlanges d'Hiſtoire & de Litterature*, en telle marge & caractéres, & autant de fois que bon lui ſemblera pendant le tems & eſpace de huit années, à compter du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiére fois; avec défenſes à tous Imprimeurs & Libraires & autres, d'imprimer, vendre & debiter ledit Livre en aucune maniére que ce ſoit, ſans le conſentement dudit Ferrand, à peine de deux mil livres d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intérêts, ainſi qu'il eſt plus au long porté audit Privilége.

Ledit Ferrand a aſſocié aux droits du preſent Privilége Antoine Maurry Imprimeur-Libraire.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris.

Signé, AUBOUYN.

Achevé d'imprimer le 28. de Mai 1700.



527/49